

Marie Stuart / tragédie de Fr.
Schiller ; traduite en français,
avec le texte allemand en
regard et des notes, par [...]

Schiller, Friedrich von (1759-1805). Auteur du texte. Marie Stuart / tragédie de Fr. Schiller ; traduite en français, avec le texte allemand en regard et des notes, par Théob. Fix ; [avec une analyse littéraire, par Mme de Staël]. 1852.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

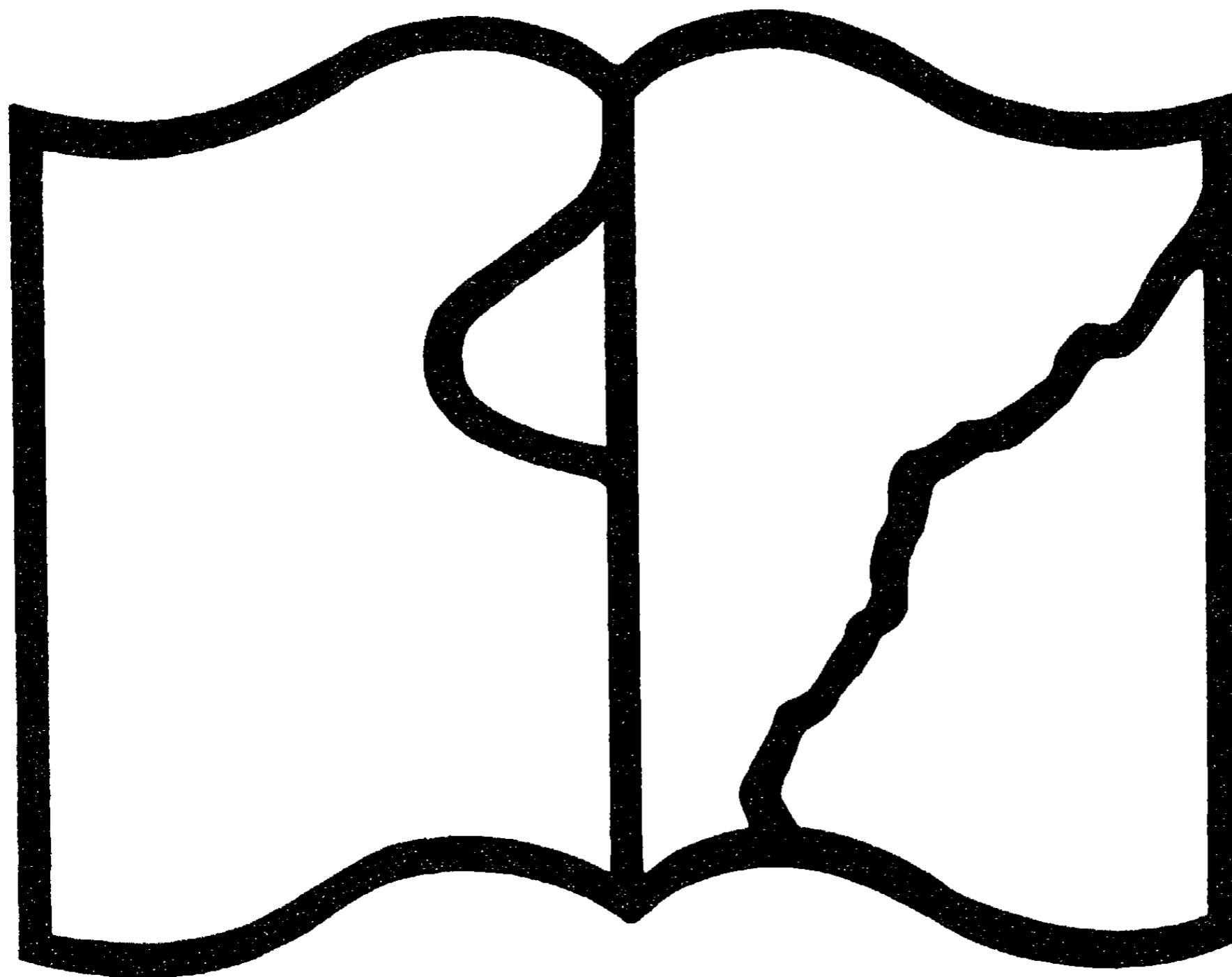
yh 3473

Paris

1852

Schiller, Frederich von

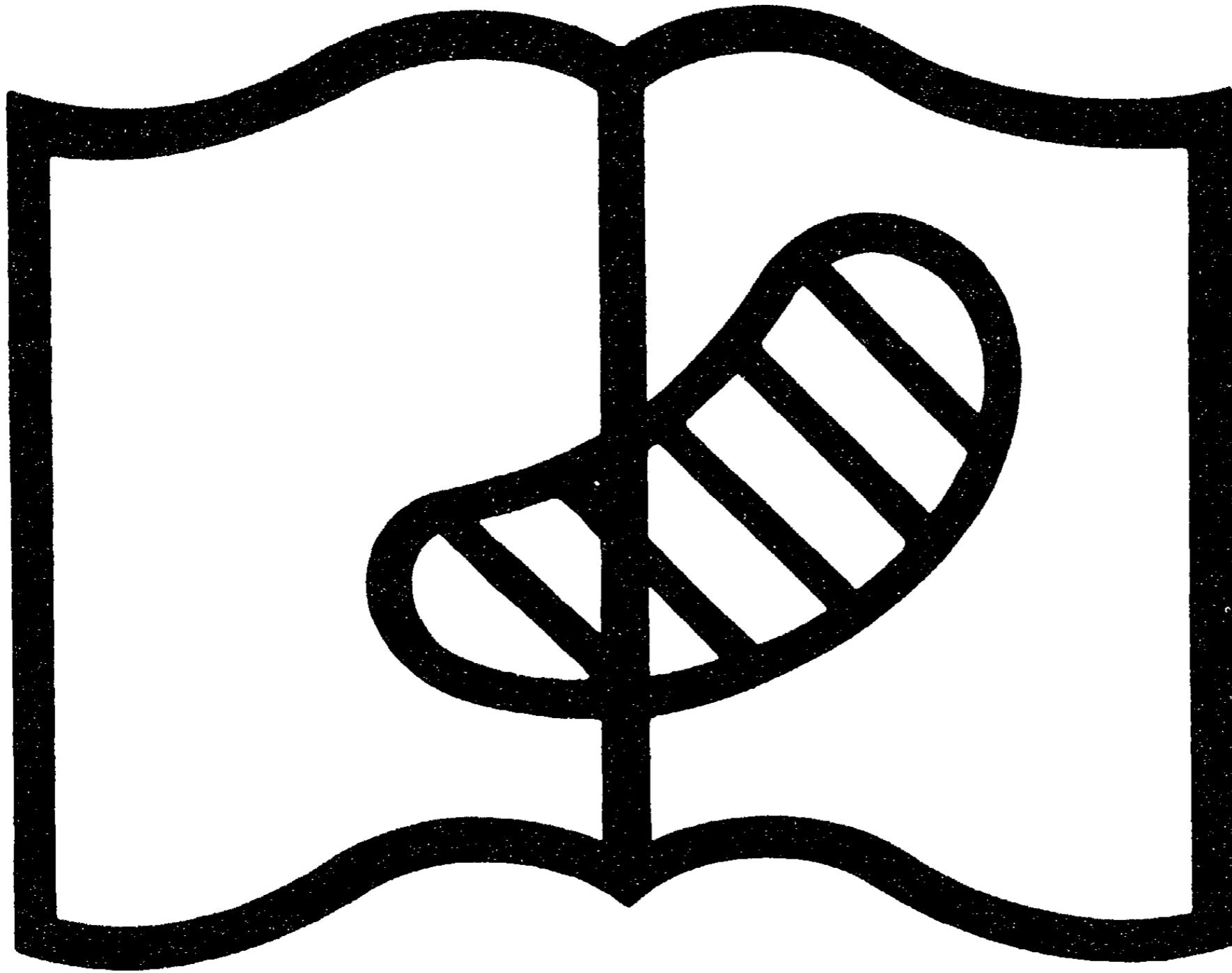
Guillaume Tell



**Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés**

Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



**Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés**

Original illisible

NF Z 43-120-10

Y

MARIE STUART

TRAGÉDIE

DE FR. SCHILLER

Verste

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

112 DE VALGRANDE, 9

MARIE STUART

TRAGÉDIE

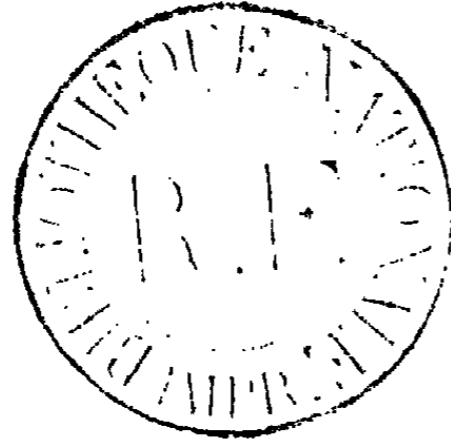
DE FR. SCHILLER

TRADUITE EN FRANÇAIS

AVEC

LE TEXTE ALLEMAND EN REGARD ET DES NOTES

PAR THÉOB. FIX



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 14

(Près de l'École de Médecine)

—
1852

ANALYSE LITTÉRAIRE

DE

MARIE STUART

PAR MADAME DE STAEL.

« *Marie Stuart* est, ce me semble, de toutes les tragédies allemandes la plus pathétique et la mieux conçue. Le sort de cette reine, qui commença sa vie par tant de prospérités, qui perdit son bonheur par tant de fautes, et que dix-neuf ans de captivité conduisirent à l'échafaud, cause autant de terreur et de pitié qu'*Œdipe*, *Oreste* ou *Niobé*; mais la beauté même de cette histoire si favorable au génie, écraserait la médiocrité.

« La scène s'ouvre dans le château de *Fotheringay*, où *Marie Stuart* est renfermée. Dix-neuf ans de prison se sont déjà passés, et le tribunal institué par *Élisabeth* est au moment de prononcer sur le sort de l'infortunée reine d'Écosse. La nourrice de *Marie* se plaint au commandant de la forteresse des traitements qu'il fait endurer à sa prisonnière. Le commandant, vivement attaché à la reine *Élisabeth*, parle de *Marie* avec une sévérité cruelle; on voit que c'est un honnête homme, mais qui juge *Marie* comme ses ennemis l'ont jugée: il annonce sa mort prochaine, et cette mort lui paraît juste, parce qu'il croit qu'elle a conspiré contre *Élisabeth*.

« J'ai déjà eu l'occasion de parler, à propos de *Walstein*, du grand avantage des expositions en mouvement. On a essayé les prologues, les chœurs, les confidants, tous les moyens possibles pour expliquer sans ennuyer; et il me semble que le mieux c'est d'entrer d'abord dans l'action, et de faire connaître le principal personnage par l'effet qu'il produit sur ceux qui l'environnent. C'est apprendre au spectateur de quel point de vue il doit regarder ce qui va se passer devant lui; c'est le lui apprendre sans le lui dire; car un seul mot qui paraît prononcé pour le public dans une pièce de théâtre en détruit l'illusion. Quand Marie Stuart arrive, on est déjà curieux et ému; on la connaît, non par un portrait, mais par son influence sur ses amis et sur ses ennemis. Ce n'est plus un récit qu'on écoute, c'est un événement dont on est devenu contemporain.

« Le caractère de Marie Stuart est admirablement bien soutenu, et ne cesse point d'intéresser pendant toute la pièce. Faible, passionnée, orgueilleuse de sa figure, et repentante de sa vie, on l'aime et on la blâme. Ses remords et ses fautes font pitié: de toutes parts on aperçoit l'empire de son admirable beauté, si renommée dans son temps. Un homme qui veut la sauver, ose lui avouer qu'il ne se dévoue pour elle que par enthousiasme pour ses charmes. Élisabeth en est jalouse; enfin, l'amant d'Élisabeth, Leicester, est devenu amoureux de Marie, et lui a promis en secret son appui. L'attrait et l'envie que fait naître la grâce enchanteresse de l'infortunée rendent sa mort mille fois plus touchante.

« Elle aime Leicester; cette femme malheureuse éprouve encore le sentiment qui a déjà plus d'une fois répandu tant d'amertume sur son sort. Sa beauté, presque surnaturelle, semble la cause et l'excuse de cette ivresse habituelle du cœur, fatalité de sa vie.

« Le caractère d'Élisabeth excite l'attention d'une manière bien différente; c'est une peinture toute nouvelle que celle d'une femme tyran. Les petites des femmes en général, leur vanité, leur désir de plaire, tout ce qui leur vient de l'esclavage enfin, sert au despotisme dans Élisabeth; et la dissimu-

lation qui naît de la faiblesse est l'un des instruments de son pouvoir absolu. Sans doute, tous les tyrans sont dissimulés. Il faut tromper les hommes pour les asservir ; on leur doit au moins, dans ce cas, la politesse du mensonge. Mais ce qui caractérise Élisabeth, c'est le désir de plaire uni à la volonté la plus despotique, et tout ce qu'il y a de plus fin dans l'amour-propre d'une femme, manifesté par les actes les plus violents de l'autorité souveraine. Les courtisans aussi ont avec une reine un genre de bassesse qui vient de la galanterie ; ils veulent se persuader qu'ils l'aiment, pour lui obéir plus noblement, et cacher la crainte servile d'un sujet sous le servage d'un chevalier.

« Élisabeth était une femme d'un grand génie, l'éclat de son règne en fait foi : toutefois, dans une tragédie où la mort de Marie est représentée, on ne peut voir Élisabeth que comme la rivale qui fait assassiner sa prisonnière ; et le crime qu'elle commet est trop atroce pour ne pas effacer tout le bien qu'on pourrait dire de son génie politique. Ce serait peut-être une perfection de plus dans Schiller que d'avoir eu l'art de rendre Élisabeth moins odieuse, sans diminuer l'intérêt pour Marie Stuart : car il y a plus de vrai talent dans les contrastes nuancés que dans les oppositions extrêmes, et la figure principale elle-même gagne à ce qu'aucun des personnages du tableau dramatique ne lui soit sacrifié.

« Leicester conjure Élisabeth de voir Marie ; il lui propose de s'arrêter, au milieu d'une chasse, dans le jardin du château de Fotheringay, et de permettre à Marie de s'y promener. Élisabeth y consent, et le troisième acte commence par la joie touchante de Marie en respirant l'air libre après dix-neuf ans de prison : tous les dangers qu'elle court ont disparu à ses yeux : en vain sa nourrice cherche à les lui rappeler pour modérer ses transports. Marie a tout oublié en retrouvant le soleil et la nature. Elle ressent le bonheur de l'enfance à l'aspect, nouveau pour elle, des fleurs, des arbres, des oiseaux ; et l'ineffable impression de ces merveilles extérieures, quand on en a été longtemps séparé, se peint dans l'émotion enivrante de l'infortunée prisonnière.

« Le souvenir de la France vient la charmer. Elle charge les nuages que le vent du nord semble pousser vers cette heureuse patrie de son choix, elle les charge de porter à ses amis ses regrets et ses désirs : « Allez, leur dit-elle, vous, mes seuls messagers, l'air libre vous appartient; vous n'êtes pas les sujets d'Élisabeth. » Elle aperçoit dans le lointain un pêcheur qui conduit une frêle barque, et déjà elle se flatte qu'il pourra la sauver : tout lui semble espérance quand elle a revu le ciel.

« Elle ne sait point encore qu'on l'a laissée sortir afin qu'Élisabeth pût la rencontrer; elle entend la musique de la chasse, et les plaisirs de sa jeunesse se retracent à son imagination en l'écoutant. Elle voudrait monter un cheval fougueux, parcourir avec la rapidité de l'éclair les vallées et les montagnes; le sentiment du bonheur se réveille en elle sans nulle raison, sans nul motif, mais parce qu'il faut que le cœur respire, et qu'il faut qu'il se ranime quelquefois tout à coup, à l'approche des plus grands malheurs, comme il y a presque toujours un moment de mieux avant l'agonie.

« On vient avertir Marie qu'Élisabeth va venir. Elle avait souhaité cette entrevue; mais quand l'instant approche, tout son être en frémit. Leicester est avec Élisabeth : ainsi, toutes les passions de Marie sont à la fois excitées : elle se contient quelque temps; mais l'arrogante Élisabeth la provoque par ses dédains; et ces deux reines ennemies finissent par s'abandonner l'une et l'autre à la haine mutuelle qu'elles ressentent. Élisabeth reproche à Marie ses fautes; Marie lui rappelle les soupçons de Henri VIII contre sa mère, et ce que l'on a dit de sa naissance illégitime. Cette scène est singulièrement belle, par cela même que la fureur fait dépasser aux deux reines les bornes de leur dignité naturelle. Elles ne sont plus que deux femmes, deux rivales de figure, bien plus que de puissance; il n'y a plus de souveraine, il n'y a plus de prisonnière; et bien que l'une puisse envoyer l'autre à l'échafaud, la plus belle des deux, celle qui se sent la plus faite pour plaire, jouit encore du plaisir d'humilier la toute-puissante Élisabeth aux yeux

de Leicester, aux yeux de l'amant qui leur est si cher à toutes deux.

« Ce qui ajoute singulièrement aussi à l'effet de cette situation, c'est la crainte que l'on éprouve pour Marie, à chaque mot de ressentiment qui lui échappe; et lorsqu'elle s'abandonne à toute sa fureur, ses paroles injurieuses, dont les suites seront irréparables, font frémir, comme si l'on était déjà témoin de sa mort.

« Les émissaires du parti catholique veulent assassiner Elisabeth à son retour à Londres. Talbot, le plus vertueux des amis de la reine, désarme l'assassin qui voulait la poignarder, et le peuple demande à grands cris la mort de Marie. C'est une scène admirable que celle où le chancelier Burleigh presse Elisabeth de signer la sentence de Marie, tandis que Talbot, qui vient de sauver la vie de sa souveraine, se jette à ses pieds pour la conjurer de faire grâce à son ennemie.

« La réponse d'Elisabeth au discours de Talbot, est d'une adresse bien remarquable; un homme, dans une pareille situation, aurait certainement employé le mensonge pour pallier l'injustice, mais Elisabeth fait plus elle veut intéresser pour elle-même, en se livrant à la vengeance; elle voudrait presque obtenir la pitié, en commettant l'action la plus cruelle. Elle a de la coquetterie sanguinaire, si l'on peut s'exprimer ainsi, et le caractère de femme se montre à travers celui du tyran.

« Burleigh reproche à Elisabeth tout ce dont elle veut être blâmée : sa faiblesse, son indulgence, sa pitié; il semble courageux, parce qu'il demande à sa souveraine avec force ce qu'elle désire en secret plus que lui-même. La flatterie brusque réussit en général mieux que la flatterie obséquieuse, et c'est bien fait aux courtisans, quand ils le peuvent, de se donner l'air d'être entraînés, dans le moment où ils réfléchissent le plus à ce qu'ils disent.

« Elisabeth signe la sentence, et, seule avec le secrétaire de ses commandements, la timidité de femme, qui se mêle à la persévérance du despotisme, lui fait désirer que cet homme subalterne prenne sur lui la responsabilité de l'action qu'elle

a commise : il veut l'ordre positif d'envoyer cette sentence ; elle le refuse, et lui répète qu'il doit faire son devoir ; elle laisse ce malheureux dans une affreuse incertitude, dont le chancelier Burleigh le tire en lui arrachant le papier qu'Élisabeth a laissé entre ses mains.

« Leicester est très-compromis par les amis de la reine d'Écosse ; ils viennent lui demander de les aider à la sauver. Il découvre qu'il est accusé auprès d'Élisabeth, et prend tout à coup l'affreux parti d'abandonner Marie, et de révéler à la reine d'Angleterre avec hardiesse et ruse une partie des secrets qu'il doit à la confiance de sa malheureuse amie. Malgré tous ces lâches sacrifices, il ne rassure Élisabeth qu'à demi, et elle exige qu'il conduise lui-même Marie à l'échafaud, pour prouver qu'il ne l'aime pas. La jalousie de femme se manifestant par le supplice qu'Élisabeth ordonne comme monarque, doit inspirer à Leicester une profonde haine pour elle ; la reine le fait trembler, quand par les lois de la nature il devrait être son maître ; et ce contraste singulier produit une situation très-originale : mais rien n'égale le cinquième acte. C'est à Weimar que j'assistai à la représentation de *Marie Stuart*, et je ne puis penser encore sans un profond attendrissement à l'effet des dernières scènes.

« On voit d'abord paraître les femmes de Marie vêtues de noir, et dans une morne douleur ; sa vieille nourrice, la plus affligée de toutes, porte ses diamants royaux ; elle lui a ordonné de les rassembler, pour qu'elle pût les distribuer à ses femmes. Le commandant de la prison, suivi de plusieurs de ses valets, vêtus de noir aussi comme lui, remplissent le théâtre de deuil. Melvil, autrefois gentilhomme de la cour de Marie, arrive de Rome en cet instant. Anna, la nourrice de la reine, le reçoit avec joie : elle lui peint le courage de Marie, qui tout à coup résignée à son sort, n'est plus occupée que de son salut, et s'afflige seulement de ne pas pouvoir obtenir un prêtre de sa religion, pour recevoir de lui l'absolution de ses fautes et la communion sainte.

« La nourrice raconte comment, pendant la nuit, la reine et

elle avaient entendu des coups redoublés, et que toutes deux espéraient que c'étaient leurs amis qui venaient pour les délivrer; mais qu'enfin elles avaient su que ce bruit était celui que faisaient les ouvriers, en élevant l'échafaud dans la salle au-dessous d'elles. Melvil demande comment Marie a supporté cette terrible nouvelle. Anna lui dit que l'épreuve la plus dure pour elle a été d'apprendre la trahison du comte de Leicester, mais qu'après cette douleur elle a repris le calme et la dignité d'une reine.

« Les femmes de Marie entrent et sortent pour exécuter les ordres de leur maîtresse; l'une d'elles apporte une coupe de vin que Marie a demandée pour marcher d'un pas plus ferme à l'échafaud. Elle arrive chancelante sur la scène, parce qu'à travers la porte de la salle où l'exécution doit avoir lieu, elle a vu les murs tendus de noir, l'échafaud, le bloc et la hache. L'effroi toujours croissant du spectateur est déjà presque à son comble, quand Marie paraît dans toute la magnificence d'une parure royale, seule vêtue de blanc au milieu de sa suite en deuil, un crucifix à la main, la couronne sur sa tête, et déjà rayonnante du pardon céleste, que ses malheurs ont obtenu pour elle.

« Marie console ses femmes, dont les sanglots l'émeuvent vivement. Elle aperçoit Melvil, et se réjouit de le voir dans ce moment solennel : elle l'interroge sur ses parents en France, sur ses anciens serviteurs, et le charge de ses derniers adieux pour tout ce qui lui fut cher. Elle distribue ses diamants à ses femmes, et rien n'est plus touchant que les détails dans lesquels elle entre sur le caractère de chacune d'elles, et les conseils qu'elle leur donne pour leur sort futur. Elle se montre surtout généreuse envers celle dont le mari a été un traître, en accusant formellement Marie elle-même auprès d'Élisabeth : elle veut consoler cette femme de ce malheur, et lui prouver qu'elle n'en conserve aucun ressentiment.

« Marie reste seule avec Melvil, et c'est alors que commence une scène dont l'effet est bien grand, quoiqu'on puisse la blâmer à plusieurs égards. La seule douleur qui reste à Marie,

après avoir pourvu à tous les soins terrestres, c'est de ne pouvoir obtenir un prêtre de sa religion, pour l'assister dans ses derniers moments. Melvil, après avoir reçu la confiance de ses pieux regrets, lui apprend qu'il a été à Rome, qu'il y a pris les ordres ecclésiastiques, pour acquérir le droit de l'absoudre et de la consoler : il découvre sa tête pour lui montrer la tonsure sacrée, et tire de son sein une hostie que le pape lui-même a bénite pour elle. La belle, la royale Marie se jette aux genoux de Melvil, et son sujet, revêtu de toute la dignité de l'Église, l'y laisse et l'interroge.

« Il ne faut pas oublier que Melvil lui-même croyait Marie coupable du dernier complot qui avait eu lieu contre la vie d'Élisabeth ; je dois dire aussi que la scène suivante est faite seulement pour être lue, et que, sur la plupart des théâtres de l'Allemagne, on supprime l'acte de la communion, quand la tragédie de *Marie Stuart* est représentée.

« A la fin de cette scène touchante, arrivent Burleigh et Leicester ; ce dernier reste dans l'éloignement, sans lever les yeux ; Burleigh s'avance entre la reine et lui. Dans ce moment le shériff arrive. Elle se retourne pour partir, et dans cet instant ses yeux rencontrent le comte de Leicester ; elle tremble ; ses genoux fléchissent ; et, près de tomber, le comte de Leicester la soutient ; puis, il détourne la tête et ne peut soutenir sa vue.

« Leicester reste seul après le départ de Marie ; le sentiment de désespoir et de honte qui l'accable peut à peine s'exprimer ; il entend, il écoute ce qui se passe dans la salle de l'exécution, et quand elle est accomplie, il tombe sans connaissance. On apprend ensuite qu'il est parti pour la France, et la douleur qu'Élisabeth éprouve, en perdant celui qu'elle aime, commence la punition de son crime.

« Je ferai quelques observations sur cette imparfaite analyse d'une pièce, dans laquelle le charme des vers ajoute beaucoup à tous les autres genres de mérite. Je ne sais si l'on se permettrait en France de faire un acte tout entier sur une situation décidée : mais ce repos de la douleur, qui naît de la privation

même de l'espérance, produit les émotions les plus vraies et les plus profondes. Ce repos solennel permet au spectateur, comme à la victime, de descendre en lui-même, et d'y sentir tout ce qui révèle le malheur.

« La scène de la confession, et surtout de la communion, serait, avec raison, tout à fait condamnée ; mais ce n'est certes pas comme manquant d'effet qu'on pourrait la blâmer : le pathétique qui se fonde sur la religion nationale touche de si près le cœur, que rien ne saurait émouvoir davantage. Le pays le plus catholique, l'Espagne, et son poète le plus religieux, Caldéron, qui était lui-même entré dans l'état ecclésiastique, ont admis sur le théâtre les sujets et les cérémonies du christianisme.

« Il me semble que, sans manquer au respect qu'on doit à la religion chrétienne, on pourrait se permettre de la faire entrer dans la poésie et les beaux-arts, dans tout ce qui élève l'âme et embellit la vie. L'en exclure, c'est imiter ces enfants qui croient ne pouvoir rien faire que de grave et de triste dans la maison de leur père. Il y a de la religion dans tout ce qui nous cause une émotion désintéressée ; la poésie, l'amour, la nature et la divinité se réunissent dans notre cœur, quelques efforts qu'on fasse pour les séparer ; et si l'on interdit au génie de faire résonner toutes ces cordes à la fois, l'harmonie complète de l'âme ne se fera jamais sentir.

« Cette reine Marie, que la France a vu si brillante, et l'Angleterre si malheureuse, a été l'objet de mille poésies diverses, qui célèbrent ses charmes et son infortune. L'histoire l'a peinte comme assez légère ; Schiller a donné plus de sérieux à son caractère, et le moment dans lequel il la représente motive bien ce changement. Vingt années de prison, et même vingt années de vie, de quelque manière qu'elles se soient passées, sont presque toujours une sévère leçon.

« Les adieux de Marie au comte de Leicester me paraissent l'une des plus belles situations qui soient au théâtre. Il y a quelque douceur pour Marie dans cet instant. Elle a pitié de Leicester, tout coupable qu'il est : elle sent quel souvenir elle

lui laisse , et cette vengeance du cœur est permise. Enfin , au moment de mourir , et de mourir parce qu'il n'a pas voulu la sauver , elle lui dit encore qu'elle l'aime ; et si quelque chose peut consoler de la séparation terrible à laquelle la mort nous condamne , c'est la solennité qu'elle donne à nos dernières paroles : aucun but , aucun espoir ne s'y mêle , et la vérité la plus pure sort de notre sein avec la vie. »

Maria Stuart.



MARIE STUART.

Personen.

Elisabeth, Königin von England.
Maria Stuart, Königin von Schottland, Gefangene in
England.
Robert Dudley, Graf von Leicester.
Georg Talbot, Graf von Shrewsbury.
Wilhelm Cecil, Baron von Burleigh, Großschatz-
meister.
Graf von Kent.
Wilhelm Davison, Staatssecretär.
Amias Paulet, Ritter, Hüter der Maria.
Mortimer, sein Neffe.
Graf Aubespine, französischer Gesandter.
Graf Bellievre, außerordentlicher Botschafter von Frank-
reich.
O'Kelly, Mortimer's Freund.
Drugeon Drury, zweiter Hüter der Maria.
Melvil, ihr Haushofmeister.
Hanna Kennedy, ihre Nichte.
Margaretha Kurl, ihre Kammerfrau.
Sherif der Grafschaft.
Offizier der Leibwache.
Französische und englische Herren.
Trabanten.
Hofdiener der Königin von England.
Diener und Dienerinnen der Königin von Schottland.

PERSONNAGES.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre.
MARIE STUART, reine d'Écosse, prisonnière en Angleterre.
ROBERT DUDLEY, comte de Leicester.
GEORGES TALBOT, comte de Shrewsbury.
GUILLAUME CÉCIL, baron de Burleigh, grand trésorier.
LE COMTE DE KENT.
GUILLAUME DAVISON, secrétaire d'État.
AMIAS PAULET, chevalier, gardien de Marie.
MORTIMER, son neveu.
LE COMTE DE L'AUBESPINE, ambassadeur de France.
LE COMTE DE BELLIÈVRE, envoyé extraordinaire de France.
OKELLY, ami de Mortimer.
DRUGEON DRURY, deuxième gardien de Marie.
MELVIL, surintendant de sa maison.
ANNA KENNEDY, sa nourrice.
MARGUERITE KURL, sa femme de chambre.
LE SHÉRIF du comté.
UN OFFICIER DES GARDES DU CORPS.
SEIGNEURS FRANÇAIS ET ANGLAIS.
GARDES.
OFFICIERS DE LA COUR DE LA REINE D'ANGLETERRE.
HOMMES ET FEMMES au service de la reine d'Écosse.

Erster Aufzug.

Erster Auftritt.

Ein Zimmer im Schloß zu Fotheringhay¹.

Hanna Kennedy, Amme der Königin von Schottland, in heftigem Streit mit Paulet, der im Begriff ist, einen Schrank zu öffnen. Drugeon Drury, sein Gehülfe, mit Brecheisen.

Kennedy.

Was macht Ihr, Sir? Welch neue Dreistigkeit!
Zurück von diesem Schrank!

Paulet.

Wo kam der Schmuck her?

Vom obern Stock ward er herabgeworfen,
Der Gärtner hat bestochen werden sollen
Mit diesem Schmuck — Fluch über Weiberlist!
Trotz meiner Aufsicht, meinem scharfen Suchen,
Noch Kostbarkeiten, noch geheime Schätze!

(Sich über den Schrank machend.)

Wo das gesteckt hat, liegt noch mehr!

Kennedy.

Zurück, Verwegner!

Hier liegen die Geheimnisse der Lady.

Paulet.

Die eben such' ich.

(Schriften hervorziehend.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une salle du château de Fotheringhay.

ANNA KENNEDY, *nourrice de la reine d'Écosse, en grande contestation avec le chevalier PAULET, qui veut ouvrir une armoire; DRUGEON DRURY, son adjoint, un levier à la main.*

KENNEDY. Que faites-vous, sir ? Quelle nouvelle audace ! Éloignez-vous de cette armoire !

PAULET. D'où vient cette parure ? On l'a jetée de l'étage supérieur, sans doute avec l'intention de corrompre le jardinier. Malédiction sur les ruses de femmes ! Malgré ma surveillance et la sévérité de mes recherches, encore des bijoux ! encore des trésors cachés ! (*S'emparant de l'armoire.*) Là où était fourré ceci, il doit s'en trouver d'autres encore.

KENNEDY. Éloignez-vous, téméraire ! Ce sont ici les secrets de lady.

PAULET. C'est précisément ce que je cherche. (*Il tire des papiers.*)

Kennedy.

Unbedeutende

Papiere, bloße Übungen der Feder,
Des Kerkers traur'ge Weile zu verkürzen.

Paulet.

In müß'ger Weile schafft der böse Geist!

Kennedy.

Es sind französische Schriften.

Paulet.

Desto schlimmer!

Die Sprache redet Englands Feind.

Kennedy.

Concepte

Von Briefen an die Königin von England.

Paulet.

Die überliefr' ich. — Sieh! Was schimmert hier?

(Er hat einen geheimen Kessort geöffnet, und zieht aus einem verborgenen
Fach Geschmeide hervor.)

Ein königliches Stirnband, reich an Steinen,
Durchzogen mit den Lilien von Frankreich!

(Er gibt es seinem Begleiter.)

Bewahrt's, Drury. Legt's zu dem Übrigen!

(Drury geht ab.)

Kennedy.

O schimpfliche Gewalt, die wir erleiden!

Paulet.

So lang sie noch besitzt, kann sie noch schaden,
Denn Alles wird Gewehr in ihrer Hand.

Kennedy.

Seld' gütig, Sir. Nehmt nicht den letzten Schmuck
Aus unserm Leben weg! Die Jammervolle
Erfreut der Anblick alter Herrlichkeit;
Denn alles Andre habt ihr uns entrißen.

KENNEDY. Des papiers insignifiants, de simples essais d'écriture, pour abrégér les tristes heures de la prison.

PAULET. C'est dans ces heures d'oisiveté que travaille le méchant esprit.

KENNEDY. Ce sont des écrits français.

PAULET. Tant pis! Cette langue est celle que parle l'ennemi de l'Angleterre.

KENNEDY. Des brouillons de lettres à la reine d'Angleterre.

PAULET. Je les lui remettrai. Mais que vois-je briller ici? *(Il fait jouer un ressort secret, et d'un tiroir caché il tire des bijoux.)* Un bandeau royal enrichi de pierreries, orné des fleurs de lis de France! *(En le remettant à son compagnon.)* Serrez-le, Drury; et joignez-le au reste *(Drury sort.)*

KENNEDY. Quelle violence, quel affront il nous faut subir!

PAULET. Aussi longtemps qu'il lui reste quelque chose en propre, elle peut nuire; car tout devient une arme entre ses mains.

KENNEDY. Un peu de pitié, sir. N'enlevez pas la dernière parure de notre existence! Les objets qui témoignent de son ancienne splendeur réjouissent encore l'infortunée, car vous nous avez arraché tout le reste.

Paul et.

Es liegt in guter Hand. Gewissenhaft
Wird es zu seiner Zeit zurückgegeben!

Kennedy.

Wer sieht es diesen kahlen Wänden an,
Daß eine Königin hier wohnt? Wo ist
Die Himmeldecke! über ihrem Sitz?
Wußt sie den zärtlich weichgewöhnten Fuß
Nicht auf gemeinen, rauhen Boden setzen?
Mit grobem Sinn, die schlechteste Edelfrau
Würd' es verschmähn, bedient man ihre Tafel.

Paul et.

So speis'te sie zu Stirling ihren Gatten,
Da sie aus Gold mit ihrem Buhlen trank.

Kennedy.

Sogar des Spiegels kleine Nothdurft mangelt.

Paul et.

So lang sie noch ihr eitles Bild beschauet,
Hört sie nicht auf zu hoffen und zu wagen.

Kennedy.

An Büchern fehlt's, den Geist zu unterhalten.

Paul et.

Die Bibel ließ man ihr, das Herz zu bessern.

Kennedy.

Selbst ihre Laute ward ihr weggenommen.

Paul et.

Weil sie verbuhlte Lieder drauf gespielt.

Kennedy.

Ist das ein Schicksal für die Weicherzogne,
Die in der Wiege Königin schon war,
Am üpp'gen Hof der Medicäerin!
In jeder Freuden Fülle aufgewachsen!

PAULET. Le tout est entre bonnes mains, et vous sera scrupuleusement restitué en son temps.

KENNEDY. Qui dirait à voir ces murailles nues, qu'une reine habite ici? Où est le dais qui s'élevait au-dessus de son trône? Ne faut-il pas que son pied délicat, habitué à de moelleux tapis, se pose sur ce rude sol? Sa table est servie d'un étain grossier que dédaignerait la femme du plus humble gentilhomme.

PAULET. C'est ainsi qu'elle traitait son époux à Stirling, tandis qu'avec son amant elle buvait dans des coupes d'or.

KENNEDY. Elle manque même d'un miroir.

PAULET. Tant qu'elle pourra contempler sa vaine image, elle ne cessera d'espérer et d'oser.

KENNEDY. Elle n'a pas de livres pour occuper son esprit.

PAULET. On lui a laissé la Bible pour corriger son cœur.

KENNEDY. On lui a ôté jusqu'à son luth.

PAULET. C'est qu'elle s'en servait pour chanter des chants d'amour.

KENNEDY. Est-ce là le sort de celle qui fut élevée avec tant de délicatesse, qui dès son berceau était déjà reine, qui grandit à la cour fastueuse de Catherine de Médicis au milieu des fêtes? N'est-ce point

Es sey genug, daß man die Macht ihr nahm,
 Muß man die armen Flitter ihr mißgönnen?
 In großes Unglück lehrt ein edles Herz
 Sich endlich finden; aber wehe thut's,
 Des Lebens kleine Sterben zu entbehren.

Paullet.

Sie wenden nur das Herz dem Eiteln zu,
 Daß in sich gehen und bereuen soll.
 Ein üppig lastervolles Leben küßt sich
 In Mangel und Erniedrigung allein.

Kennedy.

Wenn ihre zarte Jugend sich verging,
 Mag sie's mit Gott abthun und ihrem Herzen;
 In England ist kein Richter über sie.

Paullet.

Sie wird gerichtet wo sie frevelte.

Kennedy.

Zum Freveln fesseln sie zu enge Bande.

Paullet.

Doch wußte sie aus diesen engen Banden
 Den Arm zu strecken in die Welt, die Fackel
 Des Bürgerkrieges in das Reich zu schleudern,
 Und gegen unsre Königin, die Gott
 Erhalte! Meuchelrotten zu bewaffnen.
 Erregte sie aus diesen Mauern nicht
 Den Böswicht Barry¹ und den Babinaton
 Zu der verfluchten That des Königsmords?
 Hielt dieses Eisengitter sie zurück,
 Das edle Herz des Norfolk² zu umstricken?
 Für sie geopfert fiel das beste Haupt
 Auf dieser Insel unterm Henkerbeil —
 Und schreckte dieses jammervolle Beispiel
 Die Rasenden zurück, die sich wetteifernd

assez qu'on lui ait enlevé sa puissance? Faut-il encore lui envier ces misérables colifichets? Un noble cœur apprend enfin à se résigner à une grande infortune, mais on souffre d'être privé des moindres agréments de la vie.

PAULET. Ils ne font qu'exciter la vanité dans un cœur qui devrait rentrer en lui-même et se repentir. Une vie de volupté et de désordre ne peut s'expier que dans les privations et l'humilité.

KENNEDY. Si sa tendre jeunesse s'est égarée, elle n'en doit compte qu'à Dieu et à sa conscience. En Angleterre, personne n'a le droit de la juger.

PAULET. Elle sera jugée là où elle a été coupable.

KENNEDY. Coupable! Elle n'a vécu ici que dans les fers.

PAULET. Cependant, du milieu de ses fers, elle a su encore étendre sa main dans le monde, secouer dans le royaume les brandons de la guerre civile, et armer contre notre reine, que Dieu protège! des bandes d'assassins. Du fond de ces murs n'a-t-elle pas poussé le scélérat Parry et Babington à un exécrable régicide? Cette grille de fer l'a-t-elle empêchée de séduire le noble cœur de Norfolk? Pour elle, la meilleure tête du royaume est tombée sous la hache du bourreau, et cet exemple lamentable a-t-il effrayé les insensés qui, pour l'amour d'elle, se précipitent à l'envi dans l'abîme? Les échafauds se cou-

Um ihretwillen in den Abgrund stürzen?
 Die Blutgerüste füllen sich für sie
 Mit immer neuen Todesopfern an,
 Und das wird nimmer enden, bis sie selbst,
 Die Schuldigste darauf geopfert ist.
 — O Fluch dem Tag, da dieses Landes Küste
 Gastfreundlich diese Helena empfing!

Kennedy.

Gastfreundlich hätte England sie empfangen?
 Die Unglückselige, die seit dem Tag,
 Da sie den Fuß gesetzt in dieses Land,
 Als eine Hülfeslehende, Vertriebne,
 Bei der Verwandten Schutz zu suchen kam,
 Sich wider Völkerrecht und Königswürde
 Gefangen sieht, in enger Kerkerhaft¹
 Der Jugend schöne Jahre muß vertrauern —
 Die jetzt, nachdem sie Alles hat erfahren,
 Was das Gefängniß Bittres hat, gemeinen
 Verbrechern gleich, vor des Gerichtes Schranken
 Gefordert wird, und schimpflich angeklagt
 Auf Leib und Leben — eine Königin!

Paul et.

Sie kam ins Land als eine Mörderin²,
 Verjagt von ihrem Volk, des Throns entsetzt,
 Den sie mit schwerer Gräuelthat geschändet.
 Verschworen kam sie gegen Englands Glück,
 Der spanischen Maria³ blut'ge Zeiten
 Zurück zu bringen, Engelland katholisch
 Zu machen, an den Franzmann zu verrathen.
 Warum verschmähte sie's, den Edimburger
 Vertrag⁴ zu unterschreiben, ihren Anspruch
 An England aufzugeben, und den Weg
 Aus diesem Kerker schnell sich aufzuthun,
 Mit einem Federstrich? Sie wollte lieber
 Gefangen bleiben, sich mißhandelt sehn,

vrent sans cesse pour elle de nouvelles victimes, et cela ne finira que lorsqu'elle-même, plus coupable que tous les autres, y sera enfin sacrifiée. Oh ! maudit soit le jour où le rivage hospitalier de notre île a reçu cette Hélène !

KENNEDY. Quelle hospitalité a-t-elle reçue en Angleterre ? L'infortunée ! depuis le jour où elle a mis le pied dans ce pays pour y chercher en suppliante et comme exilée, le secours d'une parente, elle se voit emprisonnée contre le droit des gens et la dignité des rois ; et les belles années de sa jeunesse se passent tristement dans un cachot. Aujourd'hui, après avoir subi tout ce que la prison a de plus amer, la voilà, comme un criminel vulgaire, appelée à la barre d'un tribunal, sous l'accusation ignominieuse d'un crime capital, elle, une reine !

PAULET. Elle est venue en ce pays comme une meurtrière, chassée par son peuple, dépossédée du trône qu'elle avait souillé par d'horribles forfaits ; elle est venue conspirant contre la fortune de l'Angleterre, pour ramener l'époque sanglante de la reine Marie, pour nous rendre catholiques, pour nous livrer traitreusement aux Français. Pourquoi a-t-elle refusé de signer le traité d'Édimbourg, d'abdiquer toutes ses prétentions sur l'Angleterre, et de s'ouvrir ainsi d'un trait de plume les portes de ce cachot ? Elle a mieux aimé rester prisonnière, se voir maltraitée, que de renoncer au vain éclat d'un titre. Et pour-

Als dieses Titels leerem Brunn' entsagen.
 Weßwegen that sie das? Weil sie den Ränken
 Vertraut, den bösen Künsten der Verschwörung,
 Und unheilspinnend diese ganze Insel
 Aus ihrem Kerker zu erobern hofft.

Kennedy.

Ihr spottet, Sir. — Zur Härte fügt Ihr noch
 Den bittern Hohn! Sie hegte solche Träume,
 Die hier lebendig eingemauert lebt,
 Zu der kein Schall des Trostes, keine Stimme
 Der Freundschaft aus der lieben Heimath bringt,
 Die längst kein Menschenangesicht mehr schaute,
 Als ihrer Kerkermeister finstre Stirn,
 Die erst seit Kurzem einen neuen Wächter
 Erhielt in Eurem rauhen Unverwandten,
 Von neuen Stäben sich umgittert sieht?

Paulet.

Kein Eisengitter schützt vor ihrer List.
 Weiß ich, ob diese Stäbe nicht durchfeilt,
 Nicht dieses Zimmers Boden, diese Wände
 Von außen fest, nicht hohl von innen sind,
 Und den Verrath einlassen, wenn ich schlafe?
 Fluchvolles Amt, das mir geworden ist,
 Die unheilbrütend Listige zu hüten.
 Vom Schlummer jagt die Furcht mich auf, ich gehe
 Nachts um, wie ein gequälter Geist, erprobe
 Des Schlosses Riegel und der Wächter Treu',
 Und sehe zitternd jeden Morgen kommen,
 Der meine Furcht wahr machen kann. Doch, wohl mir!
 Wohl! Es ist Hoffnung, daß es bald nun endet.
 Denn lieber wücht' ich der verdamnten Schaar
 Wachstehend an der Höllenspforte hüten,
 Als diese ränkevolle Königin.

Kennedy.

Da kommt sie selbst!

quoi a-t-elle agi ainsi? parce qu'elle avait confiance dans ses intrigues, dans ses trames coupables, et que par ses complots elle espérait du fond de son cachot conquérir toute l'Angleterre.

KENNEDY. Vous vous moquez, sir : à la dureté, vous ajoutez l'amère dérision. Elle se bercerait de semblables rêves, elle, ensevelie vivante dans ces murs, elle à qui nul accent de consolation, nulle voix amie ne parvient de sa chère patrie; elle qui depuis longtemps n'a aperçu d'autre figure humaine que le sombre visage de ses geôliers et qui, depuis le jour où votre farouche parent est devenu son gardien, se voit encore entourée de nouveaux barreaux?

PAULET. Il n'est point de grille de fer qui mette à l'abri de ses ruses. Sais-je si ces barreaux ne sont pas limés? si le sol de cette chambre, si ces murailles, solides en apparence, ne sont pas minées intérieurement pour livrer passage à la trahison pendant mon sommeil? Quel maudit emploi m'est échu de garder cette femme rusée, couvant sans cesse de mauvais desseins! la crainte m'arrache au sommeil; je rôde, la nuit, comme une âme en peine, pour éprouver la solidité des verrous et la fidélité des gardiens; chaque matin, je tremble que mes craintes ne se trouvent réalisées. Mais, Dieu merci! j'espère que cela finira bientôt. J'aimerais mieux veiller à la porte de l'enfer sur la troupe des damnés, que de garder cette reine artificieuse.

KENNEDY. La voici elle-même.

Paulet.

Den Christus in der Hand,
Die Hoffahrt und die Weltlust in dem Herzen.

Zweiter Auftritt.

Maria, im Schleier, ein Crucifix in der Hand. Die Vorigen.

Kennedy (ihr entgegen eilend).

O Königin! Man tritt uns ganz mit Füßen.
Der Tyrannet, der Härte wird kein Ziel,
Und jeder neue Tag häuft neue Leiden
Und Schmach auf dein gekröntes Haupt.

Maria.

Fass' dich!

Sag' an, was neu geschehen ist?

Kennedy.

Sieh her!

Dein Pult ist aufgebrochen, deine Schriften,
Dein einz'ger Schatz, den wir mit Müh' gerettet,
Der letzte Rest von deinem Brautgeschmeide,
Aus Frankreich ist in seiner Hand. Du hast nun
Nichts Königliches mehr, bist ganz beraubt.

Maria.

Beruhige dich, Hanna. Diese Glitter machen
Die Königin nicht aus. Man kann uns niedrig
Behandeln, nicht erniedrigen. Ich habe
In England mich an viel gewöhnen lernen,
Ich kann auch das verschmerzen. Sir, ihr habt Euch
Gewaltiam zugeeignet, was ich Euch
Noch heut zu übergeben Willens war.
Bei diesen Schriften findet sich ein Brief,
Bestimmt für meine königliche Schwester

PAULET. Le crucifix à la main, l'orgueil et la volupté dans le cœur.

SCÈNE II.

MARIE, *couverte d'un voile et un crucifix à la main.*

LES PRÉCÉDENTS.

KENNEDY, *allant au-devant de Marie.* O reine ! on achève de nous fouler aux pieds ; il n'est plus de borne à leur tyrannie, à leur cruauté ; chaque jour amasse sur ton front royal de nouvelles souffrances et de nouveaux affronts.

MARIE. Calme-toi, et dis-moi ce qui s'est passé de nouveau.

KENNEDY. Vois : ton armoire a été brisée ; tes papiers, ton seul trésor, que nous avons sauvés avec peine, les derniers débris de ta parure nuptiale, présent de la France, tout est entre ses mains. Te voilà maintenant dépouillée de tout ; il ne te reste rien de ta royauté.

MARIE. Calme-toi, Anna ; ce ne sont point ces colifichets qui font la reine. On peut nous traiter basement, mais non pas nous avilir. J'ai appris à supporter bien des choses en Angleterre, je puis encore endurer cela. Sir Paulet, vous vous êtes violemment approprié ce que j'étais dans l'intention de vous remettre aujourd'hui même. Parmi ces papiers se trouve une lettre destinée à ma sœur la reine

Von England — Gebt mir Euer Wort, daß Ihr
Ihn redlich an sie selbst wollt übergeben,
Und nicht in Burleigh's ungetreue Hand.

Paul et.

Ich werde mich bedenken, was zu thun ist.

Maria.

Ihr sollt den Inhalt wissen, Sir. Ich bitte
In diesem Brief um eine große Gunst —
— Um eine Unterredung mit ihr selbst,
Die ich mit Augen nie gesehen — Man hat mich
Vor ein Gericht von Männern vorgefordert,
Die ich als meines Gleichen' nicht erkennen,
Zu denen ich kein Herz mir fassen kann.
Elisabeth ist meines Stammes, meines
Geschlechts und Ranges — Ihr allein, der Schwester,
Der Königin, der Frau kann ich mich öffnen.

Paul et.

Sehr oft, Madam, habt ihr Euer Schicksal
Und Eure Ehre Männern anvertraut,
Die Eurer Achtung minder würdig waren.

Maria.

Ich bitte noch um eine zweite Gunst,
Unmenschlichkeit allein kann sie mir weigern.
Schon lange Zeit entbehre' ich im Gefängniß
Der Kirche Trost, der Sakramente Wohlthat.
Und die mir Kron' und Freiheit hat geraubt,
Die meinem Leben selber droht, wird mir
Die Himmelsthüre nicht verschließen wollen.

Paul et.

Auf Euren Wunsch wird der Dechant des Orts —

Maria (unterbricht ihn lebhaft).

Ich will Nichts vom Dechanten. Einen Priester
Von meiner eignen Kirche fordre ich.

d'Angleterre ; donnez-moi votre parole que vous la remettrez fidèlement à elle-même, et non pas aux mains du perfide Burleigh.

PAULET. Je réfléchirai à ce que je dois faire.

MARIE. Je vais vous en faire connaître le contenu, sir Paulet. Je réclame dans cette lettre une grande faveur, un entretien avec la reine elle-même, que mes yeux n'ont jamais vue. On m'a traduite devant un tribunal d'hommes que je ne reconnais point pour mes pairs, et auxquels je ne puis accorder aucune confiance. Elisabeth est de ma race, de mon rang, de mon sexe. C'est à elle seule, c'est à la sœur, à la reine, à la femme, que je puis me confier.

PAULET. Bien souvent, milady, vous avez confié votre destinée et votre honneur à des hommes qui étaient moins dignes de votre estime.

MARIE. Je demande une seconde faveur ; il faudrait être inhumain pour me la refuser. Depuis longtemps je suis privée dans cette prison des consolations de l'Église et du bienfait des sacrements. Celle qui m'a ravi la couronne et la liberté, celle qui menace ma vie même ne peut vouloir me fermer les portes du ciel.

PAULET. Le chapelain du château, si vous le désirez....

MARIE *l'interrompant vivement*. Je ne veux point du chapelain. Je veux un prêtre de ma religion. Je voudrais aussi un greffier et un

— Auch Schreiber und Notarien verlang' ich,
Um meinen letzten Willen aufzusetzen.
Der Gram, das lange Kerkerelend nagt
An meinem Leben. Meine Tage sind
Gezählt, befürcht' ich, und ich achte mich
Gleich einer Sterbenden.

Paul et.

Da thut Ihr wohl;
Das sind Betrachtungen die Euch geziemen.

Maria.

Und weiß ich, ob nicht eine schnelle Hand
Des Kummers langsames Geschäft beschleunigt?
Ich will mein Testament aufsetzen, will
Verfügung treffen über das, was mein ist.

Paul et.

Die Freiheit habt Ihr. Englands Königin
Will sich mit Eurem Raube nicht bereichern.

Maria.

Man hat von meinen treuen Kammerfrauen,
Von meinen Dienern mich getrennt — Wo sind sie?
Was ist ihr Schicksal? Ihrer Dienste kann ich
Entrathen, doch beruhigt will ich seyn,
Daß die Getreu'n nicht leiden und entbehren.

Paul et.

Für Eure Diener ist gesorgt.

(Er will gehen.)

Maria.

Ihr geht, Sir? Ihr verlaßt mich abermals,
Und ohne mein geängstigt fürchtend Herz
Der Qual der Ungewißheit zu entladen.
Ich bin, Dank Eurer Späher Wachsamkeit,
Von aller Welt geschieden, keine Kunde

notaire pour rédiger mes dernières volontés. Le chagrin, la souffrance prolongée de ma captivité, minent ma vie. Mes jours sont comptés, je le crains, et je me regarde déjà comme une mourante.

PAULET. Vous faites bien, ce sont là des pensées conformes à votre situation.

MARIE. Sais-je si une main empressée ne viendra pas accélérer l'œuvre trop lente du chagrin? Je veux faire mon testament, je veux disposer de ce qui m'appartient.

PAULET. Vous en avez la liberté; la reine d'Angleterre ne veut pas s'enrichir de vos dépouilles.

MARIE. On m'a séparée de mes femmes et de mes serviteurs fidèles.... Où sont-ils? Quel est leur sort? Je puis me passer de leurs services, mais je veux être assurée que mes loyaux serviteurs ne sont ni dans la souffrance ni dans le dénûment.

PAULET. On a pris soin d'eux. (*Il veut sortir.*)

MARIE. Vous partez, sir; vous me quittez encore, sans alléger mon cœur, si plein d'anxiété et de crainte, du tourment de l'incertitude. Je suis, grâce à la vigilance de vos espions, séparée du monde entier; aucune nouvelle n'arrive jusqu'à moi à travers les murs de cette prison; mon sort est entre les mains de mes ennemis. Un long et

Gelangt zu mir durch diese Kerkermauern,
 Mein Schicksal liegt in meiner Feinde Hand.
 Ein peinlich langer Monat ist vorüber,
 Seitdem die vierzig Commissarien¹
 In diesem Schloß mich überfallen, Schranken
 Errichtet, schnell, mit unanständ'ger Eile,
 Mich unbereitet, ohne Anwalts Hülfe,
 Vor ein noch nie erhört Gericht gestellt,
 Auf schlaugefasste schwere Klagepunkte
 Mich, die Betäubte, Überraschte, flugs
 Aus dem Gedächtniß Rede stehen lassen —
 Wie Geister kamen sie und schwanden wieder.
 Seit diesem Tage schweigt mir jeder Mund;
 Ich such' umsonst in Eurem Blick zu lesen,
 Ob meine Unschuld, meiner Freunde Eifer,
 Ob meiner Feinde böser Rath gesiegt.
 Brecht endlich Euer Schweigen — laßt mich wissen,
 Was ich zu fürchten, was zu hoffen habe.

Paul et (nach einer Pause).

Schließt Eure Rechnung mit dem Himmel ab².

Maria.

Ich hoff' auf seine Gnade, Sir — und hoffe
 Auf strenges Recht von meinen ird'schen Richtern.

Paul et.

Recht soll Euch werden. Zweifelt nicht daran.

Maria.

Ist mein Prozeß entschieden, Sir?

Paul et.

Ich weiß nicht.

Maria.

Bin ich verurtheilt?

Paul et.

Ich weiß Nichts, Milady.

pénible mois s'est écoulé depuis que les quarante commissaires sont venus me surprendre dans ce château et y ont érigé, avec une inconvenante précipitation, un tribunal, où, sans être préparée, sans le secours d'un avocat, contre toute règle de justice, j'ai été appelée à répondre à de graves accusations perfidement combinées, au milieu de ma surprise et de mon trouble, sans avoir le temps de recueillir mes pensées. Ils sont venus comme des fantômes et ont disparu de même. Depuis ce jour, toute bouche est muette pour moi ; je cherche en vain à lire dans vos regards si c'est mon innocence et le zèle de mes amis qui ont prévalu, ou bien les méchants conseils de mes ennemis. Rompez enfin votre silence, apprenez-moi ce que je dois craindre, ce que je puis espérer.

PAULET, *après un moment de silence.* Réglez vos comptes avec le ciel.

MARIE. J'ai foi dans sa miséricorde, sir Paulet, et je compte aussi sur la rigoureuse justice de mes juges terrestres.

PAULET. Justice vous sera rendue, n'en doutez pas.

MARIE. Mon procès est-il jugé ?

PAULET. Je ne sais.

MARIE. Suis-je condamnée ?

PAULET. Je ne sais rien, milady.

Maria.

Man liebt hier rasch zu Werk zu gehen. Soll mich
Der Mörder überfallen wie die Richter?

Paullet.

Denkt immerhin, es sey so, und er wird Euch
In bess'rer Fassung dann als diese finden.

Maria.

Nichts soll mich in Erstaunen setzen, Sir,
Was ein Gerichtshof in Westminster hall,
Den Burleigh's Haß und Hatton's Eifer lenkt,
Zu urtheln' sich erdreiste — Weiß ich doch,
Was Englands Königin wagen darf zu thun.

Paullet.

Englands Beherrscher brauchen Nichts zu scheuen,
Als ihr Gewissen und ihr Parlament.
Was die Gerechtigkeit gesprochen, furchtlos,
Vor aller Welt wird es die Macht vollziehn.

Dritter Auftritt.

Die Vorigen. Mortimer, Paullet's Nefte, tritt herein, und ohne
der Königin einige Aufmerksamkeit zu schenken, zu Paullet.

Mortimer.

Man sucht Euch, Oheim.

(Er entfernt sich auf eben diese Weise. Die Königin bemerkt es mit
Unwillen und wendet sich zu Paullet, der ihm folgen will.)

Maria.

Sir, noch eine Bitte.

Wenn Ihr mir was zu sagen habt — von Euch
Ertrag' ich viel, ich ehre Euer Alter;
Den Uebermuth des Jünglings trag' ich nicht;
Spart mir den Anblick seiner rohen Sitten.

MARIE. On aime ici à aller vite en besogne. L'assassin doit-il, à son tour, me surprendre, comme ont fait les juges ?

PAULET. Pensez toujours qu'il en est ainsi, et il vous trouvera alors dans une disposition meilleure que celle-ci.

MARIE. Rien ne doit m'étonner, sir; je sais quelle sentence le tribunal de Westminster, dirigé par la haine de Burleigh et le zèle de Hatton, peut oser rendre. Je sais du moins ce que la reine d'Angleterre peut oser faire.

PAULET. Les souverains d'Angleterre n'ont rien à craindre que leur conscience et leur parlement. Ce que la justice a prononcé, le pouvoir l'exécutera, sans crainte, à la face du monde entier.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MORTIMER, neveu de Paulet, entre, et sans faire attention à la reine, s'approche de Paulet.

MORTIMER. On vous demande, mon oncle. (*Il s'éloigne de la même manière; la reine le remarque avec indignation, et s'adresse à Paulet qui veut le suivre.*)

MARIE. Sir, encore une prière. Quand vous aurez quelque chose à me dire... de vous, je puis beaucoup endurer, je respecte votre âge; mais je ne saurais souffrir l'insolence de ce jeune homme: épargnez-moi l'aspect de ses façons brutales.

Pauler.

Was ihn Euch widrig macht, macht mir ihn werth.
 Wohl ist es keiner von den weichen Thoren,
 Die eine falsche Weiberthräne schmelzt —
 Er ist gereist, kommt aus Paris und Rheims,
 Und bringt sein treu altenglisch Herz zurück.
 Lady, an dem ist eure Kunst verloren!

(Geht ab.)

Vierter Auftritt.

Maria. Kennedy.

Kennedy.

Darf Euch der Noth das ins Antlitz sagen!
 O, es ist hart!

Maria (in Nachdenken verloren)

Wir haben in den Tagen unsers Glanzes
 Dem Schmeichler ein zu willig Ohr geliehn;
 Gerecht ist's, gute Kennedy, daß wir
 Des Vorwurfs ernste Stimme nun vernehmen.

Kennedy.

Wie? so gebeugt, so muthlos, theure Lady?
 Wart Ihr doch sonst so froh, Ihr pfl eget mich zu trösten,
 Und eher mußt' ich Euren Flatter Sinn
 Als Eure Schwermuth schelten.

Maria.

Ich erkenn' ihn —

Es ist der blut'ge Schatten König Darnley's,
 Der zürnend aus dem Gruftgewölbe steigt;
 Und er wird nimmer Friede mit mir machen,
 Bis meines Unglücks Maß erfüllet ist.

Kennedy.

Was für Gedanken —

PAULET. Ce qui vous le rend odieux, me le rend cher à moi. Ce n'est pas un de ces fous au cœur tendre qui se laissent amollir aux larmes menteuses d'une femme. Il a voyagé ; il arrive de Paris et de Reims, et il rapporte un cœur digne de la vieille Angleterre. Auprès de celui-là, milady, tout votre art échouera. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MARIE, KENNEDY.

KENNEDY. Oser vous dire en face de pareilles grossièretés ! Oh ! cela est dur !

MARIE, *plongée dans ses réflexions.* Aux jours de notre splendeur nous avons prêté une oreille trop complaisante à la flatterie ; il est juste, ma bonne Kennedy, qu'on nous fasse entendre à présent l'austère voix du reproche.

KENNEDY. Quoi ! chère lady, si abattue, si découragée ! vous qui étiez autrefois si gaie ! C'est vous qui aviez coutume de me consoler, et il me fallait alors blâmer plutôt votre légèreté que votre tristesse.

MARIE. Je la reconnais ; c'est l'ombre sanglante du roi Darnley qui sort irritée de son tombeau, et jamais elle ne m'accordera de repos que la mesure de mon infortune ne soit comblée.

KENNEDY. Quelles idées !...

Maria.

Du vergiffest, Hanna —

Ich aber habe ein getreu Gedächtniß —
Der Jahrestag dieser unglücksel'gen That
Ist heute abermals zurückgekehrt,
Er ist's, den ich mit Buß und Fasten fei're.

Kennedy.

Schickt endlich diesen bösen Geist zur Ruh'.
Ihr habt die That mit jahrelanger Neu',
Mit schweren Leidensproben abgebüßt.
Die Kirche, die den Löseschlüssel hat
Für jede Schuld, der Himmel hat vergeben.

Maria.

Frischblutend¹ steigt die längst vergeb'ne Schuld
Aus ihrem leichtbedeckten Grab empor!
Des Gatten racheforderndes Gespenst
Schickt keines Messediener's Glocke, kein
Hochwürdiges in Priesters Hand zur Gruft.

Kennedy.

Nicht Ihr habt ihn gemordet! Andre thaten's!

Maria.

Ich mußte drum. Ich ließ die That geschehn,
Und lockt ihn schmeichelnd in das Todesnetz.

Kennedy.

Die Jugend mildert Eure Schuld. Ihr wart
So zarten Alters noch.

Maria.

So zart, und lud
Die schwere Schuld auf mein so junges Leben.

Kennedy.

Ihr wart durch blutige Beleidigung

MARIE. Tu l'oublies, Anna, mais moi j'ai la mémoire fidèle. C'est aujourd'hui l'anniversaire de cette fatale action; je le célèbre par le jeûne et le repentir.

KENNEDY. Laissez-donc en paix cette ombre funeste. Vous avez expié cette action par des années de repentir, par les dures épreuves du malheur. L'Église, qui a pour chaque faute une absolution, l'Église et le ciel vous ont pardonné.

MARIE. Ce crime depuis longtemps pardonné s'élève encore tout sanglant de sa tombe trop légère pour l'enfermer. Ni la cloche agitée par le sacristain à la messe, ni le saint sacrement dans la main du prêtre, ne peuvent faire redescendre dans son caveau le spectre d'un époux qui demande vengeance.

KENNEDY. Ce n'est pas vous qui l'avez tué. D'autres ont commis le meurtre.

MARIE. J'en étais informée. Je laissai le crime s'accomplir, et par mes caresses j'attirai mon époux dans les pièges de la mort.

KENNEDY. Votre jeunesse atténua votre faute. Vous étiez encore dans un âge si tendre.

MARIE. Si tendre! et je chargeai d'un tel crime une si jeune vie!

KENNEDY. Vous étiez poussée à bout par une sanglante injure et par

Gereizt und durch des Mannes Übermuth,
 Den Eure Liebe aus der Dunkelheit¹
 Wie eine Götterhand hervorgezogen,
 Den ihr durch Euer Brautgemach zum Throne
 Geführt, mit Eurer blühenden Person
 Beglückt und Eurer angestammten Krone.
 Konnt' er vergessen, daß sein prangend Loos
 Der Liebe großmuthvolle Schöpfung war?
 Und doch vergaß er's, der Unwürdige!
 Beleidigte mit niedrigem Verdacht,
 Mit rohen Sitten Eure Zärtlichkeit,
 Und widerwärtig wurd' er Euren Augen.
 Der Zauber schwand, der Euren Blick getäuscht:
 Ihr floht erzürnt des Schändlichen Umarmung
 Und gabt ihn der Verachtung preis — Und er —
 Versucht' er's, Eure Gunst zurückzurufen?
 Bat er um Gnade? Warf er sich bereuend
 Zu Euren Füßen, Besserung versprechend?
 Trotz bot Euch der Abscheuliche — der Euer
 Geschöpf war; Euren König wollt' er spielen;
 Vor Euren Augen ließ er Euch den Liebling,
 Den schönen Sänger Rizzio², durchbohren —
 Ihr rächtet blutig nur die blut'ge That.

María.

Und blutig wird sie auch an mir sich rächen;
 Du sprichst mein Urtheil aus, da du mich tröstest.

Kennedy.

Da Ihr die That geschehn ließt, wart Ihr nicht
 Ihr selbst, gehörtet Euch nicht selbst. Ergriffen
 Hatt' Euch der Wahnsinn blinder Liebesglut,
 Euch unterjocht dem furchtbaren Verführer,
 Dem unglücksel'gen Bothwell³ — Über Euch
 Mit übermüth'gem Männerwillen herrschte
 Der Schreckliche, der Euch durch Zaubertränke.

l'insolence d'un homme que votre amour, comme une main divine, avait tiré de l'obscurité; que vous aviez conduit au trône en le faisant passer par votre chambre nuptiale; que vous aviez comblé par le don de votre personne et par celui de votre couronne héréditaire. Pouvait-il oublier que sa brillante destinée était une généreuse création de l'amour? Et pourtant il l'oublia, l'indigne! Il offensa votre tendresse par d'injurieux soupçons, par la grossièreté de ses mœurs, et il devint insupportable à vos yeux. Le charme qui avait trompé vos regards disparut. On vous vit, dans votre colère, fuir les embrassements de cet infâme et le livrer au mépris.... Et lui, essaya-t-il de rappeler votre faveur? Demanda-t-il sa grâce? Se jeta-t-il repentant à vos pieds, en promettant de s'amender? Non, il vous brava, le misérable! Lui, qui était votre créature, voulut trancher du roi avec vous. Il fit percer de coups, sous vos yeux, votre favori, le beau chanteur Riccio. Vous avez vengé le sang par le sang.

MARIE. Et c'est par le sang qu'à son tour il sera vengé de moi. Tu prononces ma sentence en voulant me consoler.

KENNEDY. Quand vous laissâtes ce crime s'accomplir, vous n'étiez plus à vous-même, vous ne vous apparteniez plus. Le délire d'un aveugle amour s'était emparé de vous, et vous avait assujettie à ce redoutable séducteur, au fatal Bothwel. Il vous imposait par

Durch Höllekünste das Gemüth verwirrend,
Erhitzte.

Maria.

Seine Künste waren keine andre,
Als seine Männerkraft und meine Schwachheit.

Kennedy.

Nein, sag' ich. Alle Geister der Verdammniß
Muß' er zu Hülfe rufen, der dies Band
Um Eure hellen Sinne wob. Ihr hattet
Kein Ohr mehr für der Freundin Warnungsstimme,
Kein Aug' für das, was wohlانständig war.
Verlassen hatte Euch die zarte Scheu
Der Menschen; Eure Wangen, sonst der Sitz
Schamhaft erröthender Bescheidenheit,
Sie glühten nur vom Feuer des Verlangens.
Ihr warft den Schleier des Geheimnisses
Von Euch; des Mannes keckes Laster hatte
Auch Eure Blödigkeit besiegt; Ihr stellet
Mit dreister Stirne Eure Schmach zur Schau.
Ihr ließt das königliche Schwert von Schottland
Durch ihn, den Mörder, dem des Volkes Flüche
Nachschallten, durch die Gassen Edinburgs
Vor Euch hertragen im Triumph, umringtet
Mit Waffen Euer Parlament, und hier,
Im eignen Tempel der Gerechtigkeit,
Zwangt Ihr mit frechem Possenspiel die Richter
Den Schuldigen des Mordes loszusprechen¹. —
Ihr geht noch weiter — Gott!

Maria.

Vollende nur!

Und reich' ihm meine Hand vor dem Altare!

Kennedy.

O! laßt ein ewig Schweigen diese That
Bedecken! Sie ist schauerhaft, empörend,

la terreur son arrogante volonté ; par des filtres magiques, par des ruses infernales, il égarait, entraînait votre cœur.

MARIE. Il n'y eut pas d'autre magie que sa mâle énergie et ma faiblesse.

KENNEDY. Non, vous dis-je, il avait dû appeler à son aide tous les esprits de perdition, celui qui enlâça de ce lien votre raison et vos sens. Vous étiez devenue sourde à la voix et aux conseils de votre amie ; aveugle pour ce qui était de bienséance. La timide pudeur vous avait abandonnée ; vos joues, naguère le siège d'une chaste et modeste rougeur, ne brûlaient plus que du feu du désir. Vous rejetiez loin de vous le voile du mystère ; l'impudeur de l'homme dans le vice avait aussi triomphé de votre timidité ; et d'un front hardi vous donniez votre honte en spectacle. Vous faisiez porter devant vous en triomphe à travers les rues d'Édimbourg la royale épée d'Écosse par cet homme, par ce meurtrier, que le peuple poursuivait de ses malédictions ; et là, dans le temple même de la justice, vous entouriez d'armes votre parlement ; par une impudente comédie, vous forciez les juges à absoudre celui qui était coupable du crime. Vous allâtes encore plus loin... Dieu!...

MARIE. Achève. Je lui donnai ma main devant l'autel.

KENNEDY. Oh ! qu'un silence éternel couvre à jamais cette action ! Elle est affreuse, révoltante, digne d'une femme entièrement per-

Ist einer ganz Verlorren werth — Doch Ihr seid keine
 Verlorne — Ich kenn' Euch ja; ich bin's,
 Die Eure Kindheit auferzogen. Weich
 Ist Euer Herz gebildet, offen ist's
 Der Scham — der Leichtsinns nur ist Euer Laster.
 Ich wiederhol' es, es gibt böse Geister,
 Die in des Menschen unverwahrter Brust
 Sich augenblicklich ihren Wohnplatz nehmen,
 Die schnell in uns das Schreckliche begeh'n,
 Und zu der Höl' entfliehend, das Entsetz'n
 In dem besleckten Busen hinterlassen.
 Seit dieser That, die Euer Leben schwärzt,
 Habt Ihr nichts Lasterhaftes mehr begangen,
 Ich bin ein Zeuge Eurer Besserung.
 Drum fasset Muth! Macht Frieden mit Euch selbst!
 Was Ihr auch zu bereuen habt, in England
 Seid Ihr nicht schuldig; nicht Elisabeth,
 Nicht Englands Parlament ist Euer Richter.
 Macht ist's, die Euch hier unterdrückt; vor diesen
 Unmaßlichen¹ Gerichtshof dürft Ihr Euch
 Hinstellen mit dem ganzen Muth der Unschuld.

María.

Wer kommt?

(Mortimer zeigt sich an der Thür.)

Kennedy.

Es ist der Neffe. Geht hinein.

F ü n f t e r A u s t r i t t .

Die Vorigen. Mortimer schein hervortretend.

Mortimer (zur Amme).

Entfernt Euch, haltet Wache vor der Thür!
 Ich habe mit der Königin zu reden.

vertie ; et pourtant vous n'êtes pas pervertie. Je vous connais bien, moi qui ai élevé votre enfance. Votre cœur est sensible, il n'est point fermé à la pudeur. La légèreté seule est votre crime. Je le répète. il y a de méchants esprits qui, trouvant une âme sans défense, y établissent tout à coup leur demeure, la poussent subitement au crime. puis s'enfuient aux enfers en lui laissant l'horreur de sa souillure. Depuis cette action qui tache votre vie, vous n'avez plus rien fait de répréhensible ; je suis témoin de votre conversion. Ainsi donc, prenez courage, faites la paix avec vous-même. Quelque remords que vous puissiez avoir, en Angleterre, vous n'êtes point coupable : Élisabeth et son parlement ne sont point vos juges. C'est la violence qui vous opprime ici. Devant ce tribunal illégal vous pouvez vous présenter avec tout le courage de l'innocence.

MARIE. Qui vient ? (*Mortimer se montre à la porte.*)

KENNEDY. C'est le neveu de notre gardien. Rentrez.

SCÈNE V.

Les PRÉCÉDENTS, MORTIMER, s'avancant avec précaution.

MORTIMER, à la nourrice. Éloignez-vous, et veillez à cette porte.

J'ai à parler à la reine.

Maria (mit Ansehen).

Hanna, du bleibst.

Mortimer.

Habt keine Furcht, Milady. Lernt mich kennen.

(Er überreicht ihr eine Karte.)

Maria

(sieht sie an und fährt bestürzt zurück).

Ha! Was ist das?

Mortimer (zur Amme).

Geh, Dame Kennedy,

Sorgt, daß mein Oheim uns nicht überfalle!

Maria.

(zur Amme, welche zaubert und die Königin fragend ansieht).

Geh, geh! Thu' was er sagt.

(Die Amme entfernt sich mit Zeichen der Verwunderung.)

Sechster Auftritt.

Mortimer. Maria.

Maria.

Von meinem Oheim,
Dem Cardinal von Lothringen aus Frankreich!

(Liest.)

„Traut dem Sir Mortimer, der Euch dies bringt,
Denn keinen treuern Freund habt Ihr in England.“

(Mortimer'n mit Erstaunen ansehend.)

Ist's möglich? Ist's kein Blendwerk, das mich täuscht?
So nahe find' ich einen Freund, und wähnte mich
Verlassen schon von aller Welt — find' ihn
In Euch, dem Neffen meines Kerkermeisters,
In dem ich meinen schlimmsten Feind —

MARIE, *d'un ton d'autorité.* Anna, reste.

MORTIMER. N'ayez aucune crainte, milady; apprenez à me connaître. (*Il lui présente un papier.*)

MARIE *regarde le papier, et recule étonnée.* Ah! qu'est-ce que cela?

MORTIMER, *à la nourrice.* Allez, dame Kennedy, veillez à ce que mon oncle ne nous surprenne pas.

MARIE, *à la nourrice qui hésite, et du regard interroge la reine.*
Va, va! fais ce qu'il te dit. (*Anna s'éloigne avec des marques d'étonnement.*)

SCÈNE VI.

MORTIMER, MARIE.

MARIE. Une lettre de France, de mon oncle le cardinal de Lorraine! (*Elle lit.*) « Fiez-vous à sir Mortimer, qui vous portera cette lettre, car vous n'avez pas de plus fidèle ami en Angleterre. » (*Elle regarde Mortimer avec surprise.*) Est-il possible? N'est-ce pas une illusion qui me trompe? Je trouve si près de moi un ami, quand je me croyais déjà abandonnée du monde entier, je le trouve en vous; vous, le neveu de mon geôlier; vous que je regardais comme mon plus cruel ennemi!

Mortimer (sich ihr zu Füßen werfend)

Verzeihung

Für die verhasste Larve, Königin,
Die mir zu tragen Kampf genug gekostet,
Doch der ich's danke, daß ich mich Euch nahen,
Euch Hülfe und Errettung bringen kann.

Maria.

Steht auf — Ihr überrascht mich, Sir — Ich kann
So schnell nicht aus der Tiefe meines Glends
Zur Hoffnung übergehen — Redet, Sir —
Macht mir dies Glück begreiflich, daß ich's glaube.

Mortimer (steht auf).

Die Zeit verrinnt. Bald wird mein Oheim hier sehn,
Und ein verhaspter Mensch begleitet ihn.
Eh' Euch ihr Schreckensauftrag überrascht,
Hört an, wie Euch der Himmel Rettung schickt.

Maria.

Er schickt sie durch ein Wunder seiner Allmacht!

Mortimer.

Erlaubt, daß ich von mir beginne.

Maria.

Redet, Sir!

Mortimer.

Ich zählte zwanzig Jahre, Königin,
In strengen Pflichten war ich aufgewachsen,
In finstern Haß des Papstthums aufgefäugt,
Als mich die unbezwingliche Begierde
Hinaustrieb auf das feste Land. Ich ließ
Der Puritaner dumpfe Predigtstuben,
Die Heimath hinter mir, in schnellem Lauf
Durchzog ich Frankreich, das gepriesene
Italien mit heißem Wunsche suchend.

MORTIMER se jette à ses pieds. Pardonnez-moi, reine, d'avoir emprunté ce masque odieux; il m'en a assez coûté pour le porter; mais c'est à lui que je dois d'avoir pu m'approcher de vous, et vous apporter secours et délivrance.

MARIE. Levez-vous. Grande est ma surprise, sir; je ne puis passer si vite de l'abîme de ma misère à l'espérance. Parlez, sir: faites-moi comprendre ce bonheur, afin que j'y croie.

MORTIMER se lève. Le temps s'écoule; bientôt mon oncle sera ici, un homme odieux l'accompagne. Avant qu'ils viennent vous surprendre par leur terrible mission, écoutez de quelle manière le ciel a préparé votre délivrance.

MARIE. Je la devrai à un miracle de sa toute-puissance.

MORTIMER. Permettez que je commence par moi.

MARIE. Parlez, sir Mortimer.

MORTIMER. J'avais vingt ans, reine; j'avais été élevé dans des principes sévères, j'avais sucé avec le lait de ma nourrice l'ardente haine de la papauté, lorsqu'un désir irrésistible m'entraîna sur le continent. Laisant derrière moi les sombres prêches des puritains, je quittai ma patrie; d'une course rapide, je traversai la France. brûlant du désir de visiter l'Italie si vantée. C'était dans le

Es war die Zeit des großen Kirchenfestes,
 Von Pilgerschaaren wimmelten die Wege,
 Bekränzt war jedes Gottesbild, es war
 Als ob die Menschheit auf der Wand' rung wäre,
 Wallfahrend nach dem Himmelreich — Mich selbst
 Ergriff der Strom der glaubenvollen Menge,
 Und riß mich in das Weichbild¹ Roms —

Wie ward mir, Königin!

Als mir der Säulen Pracht und Siegesbogen
 Entgegenstieg, des Colosseums Herrlichkeit
 Den Staunenden umsing, ein hoher Bildnergeist
 In seine heitre Wunderwelt mich schloß!
 Ich hatte nie der Künste Macht gefühlt;
 Es haßt die Kirche, die mich auferzog,
 Der Sinne Reiz, kein Abbild duldet sie,
 Allein das körperlose Wort verehrend.
 Wie wurde mir, als ich ins Innre nun
 Der Kirchen trat, und die Musik der Himmel
 Herunterstieg, und der Gestalten Fülle
 Verschwenderisch aus Wand und Decke quoll;
 Das Herrlichste und Höchste, gegenwärtig,
 Vor den entzückten Sinnen sich bewegte;
 Als ich sie selbst nun sah, die Göttlichen,
 Den Gruß des Engels, die Geburt des Herrn,
 Die heil'ge Mutter, die herabgestieg'ne
 Dreifaltigkeit, die leuchtende Verklärung —
 Als ich den Papst drauf sah in seiner Pracht
 Das Hochamt halten, und die Völker segnen.
 O was ist Goldes-, was Juwelen-Schein,
 Womit der Erde Könige sich schmücken!
 Nur er ist mit dem Göttlichen umgeben.
 Ein wahrhaft Reich der Himmel ist sein Haus,
 Denn nicht von dieser Welt sind diese Formen.

Mar ia.

O schonet mein! Nicht weiter! Höret auf,

temps de la grande fête de l'Église, les routes étaient couvertes de pèlerins, toutes les saintes images couronnées de fleurs : on eût dit que l'humanité était en marche pour se rendre au royaume des cieux. Le torrent de cette multitude pleine de foi me saisit moi-même, et m'entraîna au milieu de Rome. Que devins-je, reine, quand devant moi se dressèrent dans leur éclat les colonnes et les arcs de triomphe; quand la majesté du Colisée s'offrit à mon regard étonné; quand le sublime génie des arts m'entoura de ses brillantes merveilles. Je n'avais jamais éprouvé le pouvoir des arts; l'Église où j'avais été élevé hait ce qui charme les sens; elle ne souffre aucune image, elle ne révère que la parole immatérielle. Que devins-je, quand je pénétrai ensuite dans l'intérieur des églises; quand la musique des cieux y descendit jusqu'à moi; quand m'apparurent en profusion ces figures qui semblaient jaillir des murailles et des voûtes, et qu'à mes yeux ravis se réalisa vivant et animé tout ce que l'imagination peut enfanter de magnifique et de sublime; quand ensuite je les contemplai eux-mêmes, ces personnages divins, la salutation de l'Ange, la naissance du Seigneur, la sainte mère de Dieu, la Trinité dans son abaissement, et l'éclatante Transfiguration; quand je vis ensuite le pape, dans toute sa pompe, célébrer la grand'messe et bénir les peuples! Oh! qu'est-ce que l'or et les bijoux dont se parent les rois de la terre? Lui seul est vraiment entouré d'un éclat divin; son palais est le royaume des cieux, car ce qu'on y voit n'est pas de ce monde.

MARIE. Oh! épargnez-moi, n'en dites pas davantage. Cessez de

Den frischen Lebensteppich vor mir aus-
 zubreiten — Ich bin elend und gefangen.

Mortimer.

Auch ich war's, Königin! und mein Gefängniß
 Sprang auf, und frei auf einmal fühlte sich
 Der Geist, des Lebens schönen Tag begrüßend.
 Haß schwur ich nun dem engen dumpfen Buch,
 Mit frischem Kranz die Schläfe mir zu schmücken,
 Mich fröhlich an die Fröhlichen zu schließen.
 Viel edle Schotten drängten sich an mich
 Und der Franzosen muntre Landsmannschaften!
 Sie brachten mich zu eurem edlen Oheim,
 Dem Cardinal von Guise — Welch ein Mann!
 Wie sicher, klar und männlich groß! Wie ganz
 Geboren, um die Geister zu regieren!
 Das Muster eines königlichen Priesters,
 Ein Fürst der Kirche, wie ich keinen sah!

Maria.

Ihr habt sein theures Angesicht gesehn,
 Des vielgeliebten, des erhabnen Mannes,
 Der meiner zarten Jugend Führer war.
 O redet mir von ihm! Denkt er noch mein?
 Liebt ihn das Glück, blüht ihm das Leben noch,
 Steht er noch herrlich da, ein Fels der Kirche?

Mortimer.

Der Treffliche ließ selber sich herab,
 Die hohen Glaubenslehren mir zu deuten,
 Und meines Herzens Zweifel zu zerstreun.
 Er zeigte mir, daß grübelnde Vernunft
 Den Menschen ewig in der Irre leitet,
 Daß seine Augen sehen müssen, was
 Das Herz soll glauben, daß ein sichtbar Haupt
 Der Kirche Noth thut, daß der Geist der Wahrheit
 Geruht hat auf den Sagen der Väter.

dérouler devant moi ce riant tableau de la vie. Je suis malheureuse et prisonnière.

MORTIMER. Et moi aussi, je l'étais, reine ! Et ma prison tout à coup s'est ouverte, et mon esprit s'est senti libre, et a salué le beau jour de la vie. Dès lors je jurai haine à l'étroite et sombre interprétation de l'Écriture ; je résolus de parer ma tête de fraîches guirlandes et de m'associer gaiement aux amis de la joie. Beaucoup de nobles Écossais et une troupe aimable de Français se joignirent à moi ; ils me conduisirent chez votre oncle, le noble cardinal de Guise. Quel homme ! quelle sérénité, quelle force, quel éclat, quelle grandeur ! comme il semble né pour gouverner les esprits ! Je n'ai jamais vu pareil modèle d'un prêtre royal, d'un prince de l'Église.

MARIE. Vous avez vu les traits de cet homme sublime, de cet homme chéri qui a été le guide de ma tendre jeunesse. Oh ! parlez-moi de lui. Pense-t-il encore à moi ? la fortune lui est-elle restée fidèle ? la vie lui sourit-elle toujours ? est-il toujours un glorieux compart de l'Église ?

MORTIMER. Lui-même, dans sa honté, daigna m'expliquer les dogmes sublimes de la foi et dissiper les doutes de mon cœur. Il me montra comment une raison subtile conduit toujours l'homme à l'erreur, comment ses yeux doivent voir ce que son cœur doit croire, comment l'Église a besoin d'un chef visible, comment l'esprit de vérité a présidé aux décisions des conciles. Les fausses opinions de

Die Wahnbegriffe meiner kind'ichen Seele,
 Wie schwanden sie vor seinem fliegenden
 Verstand und vor der Suada seines Mundes!
 Ich kehrte in der Kirche Schooß zurück,
 Schwur meinen Irrthum ab in seine Hände.

Maria.

So sehd Ihr Einer jener Tausende,
 Die er mit seiner Rede Himmelskraft,
 Wie der erhabne Prediger des Berges,
 Ergriffen und zum ew'gen Heil geführt!

Mortimer.

Als ihn des Amtes Pflichten bald darauf
 Nach Frankreich riefen, sandt' er mich nach Rheims,
 Wo die Gesellschaft Jesu, fromm geschäftig¹
 Für Englands Kirche Priester auferzieht.
 Den alten Schotten Morgan² fand ich hier,
 Auch Euren treuen Befehl, den gelehrten
 Bischof von Rose, die auf Frankreichs Boden
 Freublose Tage der Verbannung leben —
 Eng schloß ich mich an diese Würdigen,
 Und stärkte mich im Glauben — Eines Tags,
 Als ich mich umfah in des Bischofs Wohnung,
 Fiel mir ein weiblich Bildniß in die Augen,
 Von rührend wundersamem Reiz; gewaltig
 Ergriff es mich in meiner tiefsten Seele,
 Und des Gefühls nicht mächtig stand ich da.
 Da sagte mir der Bischof: Wohl mit Recht
 Mögt Ihr gerührt bei diesem Bilde weilen.
 Die schönste aller Frauen, welche leben,
 Ist auch die jammernswürdigste von allen,
 Um unsers Glaubens willen duldet sie,
 Und Euer Vaterland ist's, wo sie leidet.

Maria.

Der Redliche! Nein, ich verlor nicht Alles,

ma jeune âme s'évanouirent devant sa raison victorieuse et la persuasion qui coulait de ses lèvres. Je rentrai dans le sein de l'Église et j'ahjurai mon erreur entre ses mains.

MARIE. Ainsi vous êtes un de ces milliers d'hommes que la force divine de ses discours, pareils au sublime sermon de la montagne, a entraînés et conduits au salut éternel?

MORTIMER. Bientôt après, quand les devoirs de sa charge le rappelèrent en France, il m'envoya à Reims, où la société de Jésus, dans son zèle pieux, élève des prêtres pour l'église d'Angleterre. Je trouvai là le vieil Écossais Morgan, votre fidèle Lesley, le savant évêque de Ross, qui tous passent sur le sol de la France les tristes jours de l'exil. Je me liai étroitement avec ces hommes vénérables et je m'affermis dans la foi. Un jour que je visitais la demeure de l'évêque, mes regards furent frappés d'un portrait de femme d'une expression touchante et d'un charme merveilleux. Ce portrait s'empara de toute mon âme, et je restai à le contempler sans pouvoir maîtriser mon émotion. Alors l'évêque me dit : « Vous avez bien raison de vous arrêter ému devant cette image; la plus belle de toutes les femmes est aussi de toutes la plus malheureuse. Elle souffre pour notre croyance, et c'est dans votre patrie qu'elle souffre. »

MARIE. Cœur loyal! Non, je n'ai pas tout perdu, puisque dans le malheur il m'est resté un tel ami.

Da solcher Freund im Unglück mir geblieben.

Mortimer.

Drauf fing er an, mit herzerschütternder
 Beredsamkeit mir Euer Märtyrthum
 Und Eurer Feinde Blutgier abzuzeichnen.
 Auch Euren Stammbaum wies er mir; er zeigte
 Mir Eure Abkunft von dem hohen Hause
 Der Tudor¹, überzeugte mich, daß Euch
 Allein gebührt in Engelland zu herrschen,
 Nicht dieser Aferkönigin, gezeugt
 In ehebrecherischem Bett, die Heinrich,
 Ihr Vater, selbst verwarf, als Bastardtochter².
 Nicht seinem einz'gen Zeugniß wollt' ich traun,
 Ich holte Rath bei allen Rechtsgelehrten,
 Viel alte Wappenbücher schlug ich nach,
 Und alle Kundige, die ich befragte,
 Bestätigten mir Eures Anspruchs Kraft.
 Ich weiß nunmehr, daß Euer gutes Recht
 In England Euer ganzes Unrecht ist,
 Daß Euch dies Reich als Eigenthum gehört,
 Worin ihr schuldlos als Gefangne schmachtet.

Maria.

O dieses unglücksvolle Recht! Es ist
 Die einz'ge Quelle aller meiner Leiden.

Mortimer.

Um diese Zeit kam mir die Kunde zu,
 Daß Ihr aus Talbot's Schloß hinweggeführt,
 Und meinem Oheim übergeben worden —
 Des Himmels wundervolle Rettungshand
 Glaub' ich in dieser Fügung zu erkennen.
 Ein lauter Ruf des Schicksals war sie mir,
 Das meinen Arm gewählt, Euch zu befreien.
 Die Freunde stimmen freudig bei, es gibt
 Der Cardinal mir seinen Rath und Segen.

MORTIMER. Il se mit ensuite à me dépeindre avec une éloquence attendrissante votre martyr et la rage sanguinaire de vos ennemis ; il me montra aussi votre arbre généalogique ; il me fit voir comment vous descendez de l'illustre maison de Tudor ; il me convainquit qu'à vous seule il appartient de régner en Angleterre , et non à cette fausse reine enfantée dans une couche adultère, et que son père Henri rejeta lui-même comme illégitime. Je ne voulus pas m'en fier à son seul témoignage ; je consultai les hommes de loi, je feuilletai les vieux livres de blason, et tous les documents que j'interrogeai me confirmèrent la justice de vos prétentions. Je sais maintenant que votre bon droit sur l'Angleterre fait tout votre crime, et que c'est à vous qu'appartient légitimement ce royaume où vous languissez innocemment en prison.

MARIE. Oh ! ce malheureux droit à la couronne ! c'est l'unique source de toutes mes souffrances.

MORTIMER. J'appris dans le même temps que vous aviez été transférée du château de Talbot, et confiée à la garde de mon oncle. Je crus reconnaître dans cette conjoncture le bras libérateur et tout-puissant de la Providence ; ce fut pour moi comme un appel éclatant du destin qui m'avait choisi pour vous délivrer. Mes amis approuvèrent avec joie mon dessein, le cardinal me donna ses conseils et sa bénédiction

Und lehrt mich der Verstellung schwere Kunst.
Schnell ward der Plan entworfen, und ich trete
Den Rückweg an ins Vaterland, wo ich
Ihr wißt's, vor zehen Tagen bin gelandet.

(Er hält inne.)

Ich sah Euch, Königin — Euch selbst!
Nicht Euer Bild! — O welchen Schatz bewahrt
Dies Schloß! Kein Kerker! Eine Götterhalle,
Glanzvoller als der königliche Hof
Von England — O des Glücklichen, dem es
Vergönnt ist, Eine Luft mit Euch zu athmen!

Wohl hat sie Recht, die Euch so tief verbirgt.
Aufstehen würde Englands ganze Jugend,
Kein Schwert in seiner Scheide müßig bleiben,
Und die Empörung mit gigant'schem Haupt
Durch diese Friedensinsel schreiten, sähe
Der Britte seine Königin!

Maria.

Wohl ihr,
Säh' jeder Britte sie mit Euren Augen!

Mortimer.

Wär' er, wie ich, ein Zeuge Eurer Leiden,
Der Sanftmuth Zeuge und der edlen Fassung,
Womit Ihr das Unwürdige erduldet!
Denn geht Ihr nicht aus allen Leidensproben
Als eine Königin hervor? Raubt Euch
Des Kerkers Schmach von Eurem Schönheitsglanze!
Euch mangelt Alles, was das Leben schmückt,
Und doch umfließt Euch ewig Licht und Leben.
Nie setz' ich meinen Fuß auf diese Schwelle,
Daß nicht mein Herz zerrissen wird von Qualen,
Nicht von der Lust entzückt, Euch anzuschauen! —
Doch furchtbar naht sich die Entscheidung, wachsend

et il m'apprit l'art difficile de la dissimulation. Mon plan fut bientôt tracé, et je revins dans ma patrie, où, comme vous le savez, je suis arrivé depuis dix jours. *(Il s'arrête.)* Je vous vis, ô reine! vous-même et non plus votre image. Oh! quel trésor renferme ce château! Ce n'est pas une prison, c'est un palais des dieux plus brillant que la royale cour d'Angleterre. Oh! heureux celui à qui il est accordé de respirer le même air que vous! Elle a bien raison celle qui vous tient si profondément cachée : toute la jeunesse d'Angleterre se soulèverait, pas une épée ne resterait oisive dans le fourreau, et la révolte, à la tête gigantesque, s'avancerait à travers cette île paisible, si l'Anglais voyait sa reine.

MARIE. Elle serait trop heureuse, si tous les Anglais la voyaient avec vos yeux.

MORTIMER. Que ne sont-ils, comme moi, témoins de vos souffrances, témoins de la douceur et de la noble fermeté avec lesquelles vous supportez un indigne sort. Ne sortez-vous pas en reine de toutes ces épreuves de douleurs? L'ignominie du cachot a-t-elle rien enlevé à l'éclat de votre beauté? Vous manquez de tout ce qui pare la vie, et pourtant la lumière et la vie ne cessent de vous environner. Jamais je ne pose le pied sur ce seuil sans me sentir le cœur déchiré par vos souffrances et ravi en même temps par le plaisir de vous contempler. Mais le moment décisif et terrible s'approche, le danger presse et s'accroît

Mit jeder Stunde naht die Gefahr;
 Ich darf nicht länger säumen, — Euch nicht länger
 Das Schreckliche verbergen —

Maria.

Ist mein Urtheil
 Gefällt? Entdeckt mir's frei. Ich kann es hören.

Mortimer.

Es ist gefällt. Die zwei und vierzig¹ Richter haben
 Ihr Schuldig ausgesprochen über Euch. Das Haus
 Der Lords und der Gemeinen, die Stadt London,
 Bestehen heftig dringend auf des Urtheils
 Vollstreckung; nur die Königin säumt noch,
 — Aus arger List, daß man sie nöthige²,
 Nicht aus Gefühl der Menschlichkeit und Schonung.

Maria (mit Fassung).

Sir Mortimer, Ihr überrascht mich nicht,
 Erschreckt mich nicht. Auf solche Botschaft war ich
 Schon längst gefaßt. Ich kenne meine Richter.
 Nach den Mißhandlungen, die ich erlitten,
 Begreif' ich wohl, daß man die Freiheit mir
 Nicht schenken kann. Ich weiß, wo man hinaus will.
 In ew'gem Kerker will man mich bewahren,
 Und meine Rache, meinen Rechtsanspruch
 Mit mir verscharren in Gefängnißnacht.

Mortimer.

Nein, Königin! — o nein, nein! Dabei steht man
 Nicht still. Die Tyrannei begnügt sich nicht,
 Ihr Werk nur halb zu thun. So lang Ihr lebt,
 Lebt auch die Furcht der Königin von England.
 Euch kann kein Kerker tief genug begraben;
 Nur Euer Tod versichert ihren Thron.

Maria.

Sie könnt' es wagen, mein gekröntes Haupt

à chaque instant ; je n'ose différer plus longtemps, je ne puis plus longtemps vous cacher l'affreuse nouvelle.

MARIE. Mon arrêt est-il prononcé ? dites-le-moi franchement, je puis l'entendre.

MORTIMER. Il est prononcé : les quarante-deux juges vous ont déclarée coupable. La chambre des lords, celle des communes et la cité de Londres pressent avec ardeur l'exécution du jugement. La reine seule hésite encore, non par humanité et par clémence, mais dans une pensée de malice et de ruse ; elle veut paraître céder à la contrainte.

MARIE, avec calme. Sir Mortimer, vous ne me surprenez ni ne m'effrayez ; j'étais depuis longtemps préparée à cette nouvelle. Je connais mes juges. Après les outrages que j'ai soufferts, je conçois bien qu'on ne puisse me rendre la liberté. Je sais où l'on en veut venir. On veut me tenir dans une prison perpétuelle, et ensevelir avec moi dans la nuit du cachot ma vengeance et mon droit.

MORTIMER. Non ; reine, oh ! non, non ! On ne s'en tient pas là ; la tyrannie n'entend pas faire son œuvre à demi. Aussi longtemps que vous vivrez, la crainte aussi vivra dans le cœur de la reine d'Angleterre. Il n'est point de cachot pour vous tenir assez profondément ensevelie, votre mort seule peut assurer son trône.

Schmachvoll auf einen Henkerblock zu legen¹?

Mortimer.

Sie wird es wagen. Zweifelt nicht daran.

Maria.

Sie könnte so die eigne Majestät
Und aller Könige im Staube wälzen?
Und fürchtet sie die Rache Frankreichs nicht?

Mortimer.

Sie schließt mit Frankreich einen ew'gen Frieden,
Dem Duc von Anjou schenkt sie Thron und Land².

Maria.

Wird sich der König Spaniens nicht waffnen?

Mortimer.

Nicht eine Welt in Waffen fürchtet sie,
So lang sie Frieden hat mit ihrem Volke.

Maria.

Den Britten wollte sie dies Schauspiel geben?

Mortimer.

Dies Land, Milady, hat in letzten Zeiten
Der königlichen Frauen mehr vom Thron
Herab auf's Blutgerüste steigen sehn³.
Die eigne Mutter der Elisabeth
Ging diesen Weg, und Catharina Howard;
Auch Lady Gray war ein gekröntes Haupt.

Maria (nach einer Pause).

Nein, Mortimer, Euch blendet eitle Furcht;
Es ist die Sorge Eures treuen Herzens,
Die Euch vergebne Schrecknisse erschafft.
Nicht das Schaffot ist's, das ich fürchte, Sir.
Es gibt noch andre Mittel, stillere,
Wodurch sich die Beherrscherin von England
Vor meinem Anspruch Ruhe schaffen kann.

MARIE. Elle oserait placer ma tête couronnée sur un infâme billot !

MORTIMER. Elle l'osera, n'en doutez pas.

MARIE. Elle traînerait ainsi dans la poussière sa propre majesté et celle de tous les rois ! Et ne craint-elle pas la vengeance de la France ?

MORTIMER. Elle conclut avec la France un traité de paix éternelle, elle donne au duc d'Anjou son trône et sa main.

MARIE. Le roi d'Espagne ne prendra-t-il pas les armes ?

MORTIMER. Tout un monde en armes ne l'effraye pas, aussi longtemps qu'elle reste en paix avec son peuple.

MARIE. Elle consentirait à donner ce spectacle aux Anglais ?

MORTIMER. Ce pays, milady, a vu dans ces derniers temps plus d'une reine descendre du trône pour monter à l'échafaud. La mère d'Elisabeth elle-même a pris ce chemin, ainsi que Catherine Howard ; lady Gray aussi était une tête couronnée.

MARIE, après un moment de silence. Non, Mortimer, une vaine crainte vous aveugle ; c'est la sollicitude de votre cœur fidèle qui vous crée d'inutiles frayeurs. Ce n'est pas, sir, l'échafaud que je crains ; il est d'autres moyens plus secrets, à l'aide desquels la reine d'Angle-

Oh' sich ein Henker für mich findet, wird
 Noch eher sich ein Mörder dinge lassen.
 — Das ist's, wovor ich zittre, Sir! und nie
 Sey' ich des Bechers Hand an meine Lippen,
 Daß nicht ein Schauder mich ergreift, er könnte
 Credenzt seyn von der Liebe meiner Schwester.

Mortimer.

Nicht offenbar noch heimlich soll's dem Mord
 Gelingen, Euer Leben anzutasten.
 Seid ohne Furcht! Berettet ist schon Alles.
 Zwölf edle Jünglinge des Landes sind
 In meinem Bündniß, haben heute früh
 Das Sakrament darauf empfangen, Euch
 Mit starkem Arm aus diesem Schloß zu führen.
 Graf Aubespine, der Abgesandte Frankreichs,
 Weiß um den Bund¹; er bietet selbst die Hände,
 Und sein Ballast ist's, wo wir uns versammeln.

Maria.

Ihr macht mich zittern, Sir, — doch nicht vor Freude.
 Mir fliegt ein böses Ahnen durch das Herz.
 Was unternimmt Ihr? Wißt Ihr's? Schrecken Euch
 Nicht Babington's, nicht Tichburn's² blut'ge Häupter,
 Auf Londons Brücke warnend aufgesteckt?
 Nicht das Verderben der Unzähligen,
 Die ihren Tod in gleichem Wagstück fanden,
 Und meine Ketten schwerer nur gemacht?
 Unglücklicher, verführter Jüngling, — flieht!
 Flieht, wenn's noch Zeit ist, wenn der Späher Burleigh
 Nicht jetzt schon Kundschaft hat von euch, nicht schon
 In eure Mitte den Verräther mischte.
 Flieht aus dem Reiche schnell! Marien Stuart
 Hat noch kein Glücklicher beschützt.

Mortimer.

Mich schrecken

Nicht Babington's, nicht Tichburn's blut'ge Häupter,
 Auf London's Brücke warnend aufgesteckt;

terre peut s'assurer contre mes prétentions. Avant qu'il se trouve un bourreau pour moi, quelque assassin pourrait bien se laisser soudoyer. Voilà de quoi je tremble, sir! et jamais je ne porte une coupe à mes lèvres sans éprouver un frisson de terreur, sans penser que cette boisson peut être le gage de l'affection d'Élisabeth.

MORTIMER. Ni ouvertement ni en secret on ne parviendra à attenter à votre vie. Soyez sans crainte, tout est déjà préparé. Douze jeunes gentilshommes du pays sont entrés avec moi dans le complot; ce matin même ils ont reçu la sainte communion avec promesse de vous conduire de vive force hors de ce château. Le comte de l'Aubespine, l'ambassadeur de France, est instruit de notre dessein; il y prête les mains, et c'est dans son palais que nous nous réunissons.

MARIE. Vous me faites trembler, sir, mais ce n'est pas de joie; un sinistre pressentiment traverse mon cœur. Que voulez-vous entreprendre? y songez-vous? Les têtes sanglantes de Babington et de Tichburne, plantées en signe d'avertissement sur le pont de Londres, est-ce qu'elles ne vous épouvantent pas? non plus que la ruine de tant d'infortunés qui ont trouvé la mort en pareille entreprise et qui n'ont fait qu'augmenter le poids de mes chaînes? Malheureux jeune homme! vous vous êtes laissé séduire! Fuyez! fuyez! s'il en est temps encore, si le défiant Burleigh ne connaît déjà pas vos projets, s'il n'a déjà pas introduit un traître parmi vous. Fuyez promptement hors du royaume; la fortune n'a favorisé aucun de ceux qui ont voulu protéger Marie Stuart.

MORTIMER. Ni les têtes sanglantes de Babington et de Tichburne

Nicht das Verderben der unzähl'gen Andern,
Die ihren Tod in gleichem Wagstück fanden;
Sie fanden auch darin den ew'gen Ruhm;
Und Glück schon ist's, für Eure Rettung sterben.

Maria.

Umsonst! mich rettet nicht Gewalt, nicht List;
Der Feind ist wachsam und die Macht ist fein.
Nicht Paulet nur und seiner Wächter Schaar,
Ganz England¹ hütet meines Kerkers Thore.
Der freie Wille² der Elisabeth allein
Kann sie mir aufthun.

Mortimer.

O das hoffet nie!

Maria.

Ein einz'ger Mann lebt, der sie öffnen kann.

Mortimer.

O nennt mir diesen Mann! —

Maria.

Graf Lester³!

Mortimer (tritt erstaunt zurück).

Lester!

Graf Lester! — Euer blutigster Verfolger,
Der Günstling der Elisabeth! — Von diesem —

Maria.

Bin ich zu retten, ist's allein durch ihn.
— Geht zu ihm. Öffnet Euch ihm frei.
Und zur Gewähr, daß ich's bin, die Euch sendet,
Bringt ihm dies Schreiben. Es enthält mein Bildniß.

(Sie zieht ein Papier aus dem Busen; Mortimer tritt zurück und zögert,
es anzunehmen.)

Nehmt hin. Ich trag' es lange schon bei mir,
Weil Eures Oheims strenge Wachsamkeit

plantées en signe d'avertissement sur le pont de Londres, ni la ruine de tant d'infortunés qui ont trouvé la mort en pareille entreprise, rien de tout cela ne m'épouvante. Ils y ont trouvé aussi une gloire immortelle, et mourir pour vous délivrer, c'est déjà un bonheur.

MARIE. C'est inutile : ni la force ni la ruse ne me délivreront. L'ennemi est sur ses gardes, et il a la puissance. Ce n'est pas seulement Paulet et la troupe de ses geôliers, c'est l'Angleterre tout entière qui garde les portes de mon cachot. La volonté d'Élisabeth peut seule me les ouvrir.

MORTIMER. Oh ! ne l'espérez jamais.

MARIE. Il est un homme, un seul, qui puisse me délivrer.

MORTIMER. Oh ! nommez-moi cet homme !

MARIE. Le comte Leicester.

MORTIMER *recule étonné*. Leicester ! le comte Leicester ! le plus cruel de vos persécuteurs, le favori d'Élisabeth ! C'est par lui...

MARIE. Si jamais je suis délivrée, ce ne sera que par lui... Allez le trouver : ouvrez-vous franchement à lui, et, pour garantie que c'est moi qui vous envoie, portez-lui cette lettre, elle renferme mon portrait. (*Elle tire un papier de son sein. Mortimer recule et hésite à le prendre.*) Prenez-la, je la porte depuis longtemps sur moi ; la

Mir jeden Weg zu ihm gehemmt. — Euch sandte
Mein guter Engel. —

Mortimer.

Königin, — dies Räthsel —

Erklärt es mir —

Maria.

Graf Lester wird's Euch lösen.

Vertraut ihm, er wird Euch vertraun. — Wer kommt?

Kennedy (eilfertig eintretend).

Sir Paulet naht mit einem Herrn vom Hofe.

Mortimer.

Es ist Lord Burleigh. Faßt Euch, Königin!

Hört es mit Gleichmuth an, was er Euch bringt.

(Er entfernt sich durch eine Seitenthüre; Kennedy folgt ihm.)

Siebenter Auftritt.

Maria. Lord Burleigh, Großschatzmeister von England. und

Ritter Paulet.

Paulet.

Ihr wünschtet heut Gewißheit Eures Schicksals;
Gewißheit bringt Euch Seine Herrlichkeit,
Milord von Burleigh. Tragt sie mit Ergebung.

Maria.

Mit Würde, hoff' ich, die der Unschuld ziemt.

Burleigh.

Ich komme als Gesandter des Gerichts.

Maria.

Lord Burleigh leiht dienstfertig dem Gerichte,
Dem er den Geist geliehn, nun auch den Mund.

Paulet.

Ihr sprecht, als wüßtet Ihr bereits das Urtheil

rigoureuse surveillance de votre oncle ne me laissait aucun moyen de la faire parvenir à son adresse. C'est mon bon ange qui vous a envoyé.

MORTIMER. Reine... cette énigme... expliquez-moi...

MARIE. Le comte Leicester vous l'expliquera; fiez-vous à lui, il se fiera à vous. Qui vient?

KENNEDY *entre précipitamment*. Sir Paulet approche, accompagné d'un seigneur de la cour.

MORTIMER. C'est lord Burleigh. Prenez courage, reine! écoutez avec calme ce qu'il vient vous annoncer.

Il s'éloigne par une porte latérale, Kennedy le suit.

SCÈNE VII.

MARIE, lord BURLEIGH, grand trésorier d'Angleterre,
le chevalier PAULET.

PAULET. Vous avez désiré aujourd'hui être fixée sur votre sort; sa seigneurie lord Burleigh vient vous en instruire; supportez-le avec résignation.

MARIE. Avec la dignité, j'espère, qui convient à l'innocence.

BURLEIGH. Je viens ici comme envoyé du tribunal.

MARIE. Lord Burleigh se rend volontiers l'organe d'un tribunal qu'il a animé de son esprit.

PAULET. Vous parlez comme si déjà vous connaissiez la sentence.

Maria.

Da es Lord Burleigh bringt, so weiß ich es.
— Zur Sache, Sir.

Burleigh.

Ihr habt Euch dem Gericht
Der Zweihundvierzig unterworfen¹, Lady —

Maria.

Verzeiht, Milord, daß ich Euch gleich zu Anfang
Ins Wort muß fallen. — Unterworfen hätt' ich mich
Dem Richterspruch der Zweihundvierzig, sagt Ihr?
Ich habe keineswegs mich unterworfen.
Wie konnt' ich das? — Ich konnte meinem Rang,
Der Würde meines Volks und meines Sohnes
Und aller Fürsten nicht so viel vergeben.
Verordnet ist im englischen Gesetz,
Daß jeder Angeklagte durch Geschworne
Von seines Gleichen soll gerichtet werden.
Wer in der Committee² ist meines Gleichen?
Nur Könige sind meine Peers.

Burleigh.

Ihr hörtet

Die Klagartikel an, ließt Euch darüber
Vernehmen vor Gerichte —

Maria.

Ja, ich habe mich

Durch Satton's arge List³ verleiten lassen,
Blos meiner Ehre wegen, und im Glauben
An meiner Gründe siegende Gewalt,
Ein Ohr zu leihen jenen Klagepunkten,
Und ihren Ungrund darzuthun — Das that ich
Aus Achtung für die würdigen Personen
Der Lords, nicht für ihr Amt, das ich verwerfe.

Burleigh.

Ob Ihr sie anerkennt, ob nicht, Milady,

MARIE. Puisque c'est lord Burleigh qui l'apporte, je la connais...

Au fait, sir.

BURLEIGH. Vous vous êtes soumise au jugement des quarante-deux, milady...

MARIE. Pardonnez, milord, si je suis forcée de vous interrompre dès le commencement de votre discours... Je me serais soumise, dites-vous, à la sentence des quarante-deux? Je ne m'y suis soumise en aucune façon. Comment aurais-je pu le faire? Je ne pouvais oublier à ce point mon rang, la dignité de mon peuple, de mon fils, de tous les princes. Les lois anglaises ordonnent que chaque accusé soit jugé par des jurés choisis parmi ses pairs. Quels sont mes pairs dans cette commission? Les rois seuls sont mes pairs.

BURLEIGH. Vous avez entendu l'acte d'accusation, vous vous en êtes expliquée devant le tribunal...

MARIE. Oui, séduite par les ruses et la malice de Hatton, uniquement dans l'intérêt de mon honneur, et me confiant dans la force victorieuse de mes preuves, j'ai été entraînée à prêter l'oreille à ces accusations, à en démontrer la nullité. Je l'ai fait par considération pour la dignité des lords, et non par égard pour leur juridiction que je récite.

BURLEIGH. Que vous la reconnaissez ou non, milady, ce n'est là

Das ist nur eine leere Förmlichkeit,
Die des Gerichtes Lauf nicht hemmen kann.
Ihr athmet Englands Luft, genießt den Schutz,
Die Wohlthat des Gesetzes¹, und so seid Ihr
Auch seiner Herrschaft unterthan!

Maria.

Ich athme
Die Luft in einem englischen Gefängniß.
Heißt das in England leben, der Gesetze
Wohlthat genießen? Kenn' ich sie doch kaum.
Nie hab' ich eingewilligt, sie zu halten.
Ich bin nicht dieses Reiches Bürgerin,
Bin eine freie Königin des Auslands.

Burleigh.

Und denkt Ihr, daß der königliche Name
Zum Freibrief dienen könne, blut'ge Zwietracht
In fremdem Lande straflos auszusäen?
Wie stünd' es um die Sicherheit der Staaten,
Wenn das gerechte Schwert der Themis nicht
Die schuld'ge Stirn des königlichen Gastes
Erreichen könnte, wie des Bettlers Haupt!

Maria.

Ich will mich nicht der Rechenschaft entziehen;
Die Richter sind es nur, die ich verwerfe.

Burleigh.

Die Richter! Wie, Milady! Sind es etwa
Vom Böbel aufgegriffene Verworfenne²,
Schamlose Jungendrescher, denen Recht
Und Wahrheit feil ist, die sich zum Organ
Der Unterdrückung willig dinge lassen?
Sind's nicht die ersten Männer dieses Landes,
Selbstständig g'nug um wahrhaft seyn zu dürfen,
Um über Fürstenfurcht und niedrige
Bestechung weit erhaben sich zu sehn?

qu'une vaine formalité qui ne peut arrêter le cours de la justice. Vous respirez l'air de l'Angleterre, vous jouissez de la protection, du bienfait de la loi, et par là vous êtes aussi soumise à sa puissance.

MARIE. Je respire l'air dans une prison d'Angleterre. Cela s'appelle-t-il vivre en Angleterre et jouir du bienfait des lois? Je les connais à peine, je n'ai jamais consenti à les observer. Je ne fais pas partie de ce royaume; je suis une reine étrangère et libre.

BURLEIGH. Et pensez-vous que le titre royal puisse autoriser à semer impunément la sanglante discorde dans un pays étranger? Que deviendrait la sûreté des États, si le juste glaive de Thémis ne pouvait atteindre le front coupable de l'hôte royal, comme la tête du mendiant?

MARIE. Je ne prétends pas me soustraire à la justice; ce que je refuse seulement, ce sont les juges.

BURLEIGH. Les juges! Comment, milady? sont-ce par hasard des misérables ramassés dans la populace, d'impudents faussaires, pour qui la justice et la vérité sont choses vénales, capables de consentir à se faire les organes de l'oppression? Ne sont-ce pas les premiers hommes du royaume, assez indépendants pour oser être vrais, pour s'élever bien au-dessus de la crainte des princes, inaccessibles à une vile corruption? Ne sont-ce pas les mêmes qui gouvernent un noble peuple

Sind's nicht dieselben, die ein edles Volk
 Frei und gerecht regieren, deren Namen
 Man nur zu nennen braucht, um jeden Zweifel,
 Um jeden Argwohn schleunig stumm zu machen?
 An ihrer Spitze steht der Völkerhirte,
 Der fromme Primas¹ von Canterbury,
 Der weise Talbot, der des Siegels wahret,
 Und Howard, der des Reiches Flotten führt.
 Sagt! Konnte die Beherrscherin von England
 Mehr thun, als aus der ganzen Monarchie
 Die Edelsten auslesen und zu Richtern
 In diesem königlichen Streit bestellen?
 Und wär's zu denken, daß Parteienhaß
 Den Einzelnen bestäche, — können vierzig
 Erles'ne Männer sich in einem Spruche
 Der Leidenschaft vereinigen?

Maria (nach einigem Stillschweigen).

Ich höre staunend die Gewalt des Mundes,
 Der mir von je so unheilbringend war —
 Wie werd' ich mich, ein ungelehrtes Weib,
 Mit so kunstfert'gem Redner messen können! —
 Wohl! Wären diese Lords, wie ihr sie schildert,
 Verstummen müßt' ich, hoffnungslos verloren
 Wär' meine Sache, sprächen sie mich schuldig.
 Doch diese Namen, die Ihr preisend nennt,
 Die mich durch ihr Gewicht zermalmen sollen,
 Milord, ganz andre Rollen seh' ich sie
 In den Geschichten dieses Landes spielen.
 Ich sehe diesen hohen Adel Englands,
 Des Reiches majestätischen Senat,
 Gleich Sklaven des Serails den Sultanslaunen
 Heinrichs des Achten, meines Großohms, schmeicheln —
 Ich sehe dieses edle Oberhaus,
 Gleich feil mit den erkäuflichen Gemeinen²,
 Gesetze prägen und verrufen, Ehen

ans la justice et la liberté, et dont il suffit de prononcer les noms pour imposer à l'instant silence au moindre doute et à tout soupçon? A leur tête se tiennent le pasteur des peuples, le pieux archevêque de Cantorbéry, le sage Talbot, qui garde les sceaux de l'État, et Howard, qui conduit les flottes du royaume. Dites, la reine d'Angleterre pouvait-elle faire davantage que de choisir et de constituer pour juges dans ce royal débat les plus nobles de la monarchie? Et quand on pourrait penser qu'un seul d'entre eux se laissât corrompre par les haines de parti, quarante hommes ainsi choisis peuvent-ils se réunir dans une sentence dictée par la passion?

MARIE, *après un moment de silence.* J'écoute avec étonnement la parole puissante de cette bouche qui me fut toujours si funeste. Comment pourrai-je, moi, pauvre femme ignorante, me mesurer avec un orateur si habile? Oh! sans doute, si ces lords étaient tels que vous les dépeignez, je devrais garder le silence, ma cause serait perdue sans espoir, s'ils me déclaraient coupable. Mais ces noms que vous invoquez avec éloge, et dont l'autorité doit me terrasser, on les voit, milord, jouer un tout autre rôle dans les annales de ce pays. Je vois cette haute noblesse d'Angleterre, majestueux sénat du royaume, flatter comme des esclaves du sérail, les caprices de sultan de mon grand oncle Henri VIII. Je vois cette noble chambre des lords, aussi vénale que la vénale chambre des communes, formuler, puis abroger les lois, rompre et nouer les mariages suivant l'ordre

Auflösen, blinden, wie der Mächtige
 Gebietet, Englands Fürstentöchter heute
 Enterben, mit dem Bastardnamen schänden,
 Und morgen sie zu Königinnen krönen.
 Ich sehe diese würd'gen Peers mit schnell
 Vertauschter Überzeugung unter vier
 Regierungen den Glauben viermal ändern —

Burleigh.

Ihr nennt Euch fremd in Englands Reichsgesetzen;
 In Englands Unglück seht Ihr sehr bewandert.

Maria.

Und das sind meine Richter! — Lord Schatzmeister
 Ich will gerecht sein gegen Euch! Seid Ihr's
 Auch gegen mich — Man sagt, Ihr meint es gut
 Mit diesem Staat, mit Eurer Königin,
 Seid unbestechlich, wachsam, unermüdet —
 Ich will es glauben. Nicht der eigne Nutzen
 Regiert Euch; Euch regiert allein der Vortheil
 Des Souverains, des Landes. Eben darum
 Mißtraut Euch, edler Lord, daß nicht der Nutzen
 Des Staats Euch als Gerechtigkeit erscheine.
 Nicht zweifel' ich dran, es sitzen neben Euch
 Noch edle Männer unter meinen Richtern.
 Doch sie sind Protestanten, Eiferer
 Für Englands Wohl, und sprechen über mich,
 Die Königin von Schottland, die Papistin!
 Es kann der Britte gegen den Schotten nicht
 Gerecht seyn, ist ein unalt Wort — Drum ist
 Herkömmlich seit der Väter grauer Zeit,
 Daß vor Gericht kein Britte gegen den Schotten,
 Kein Schotte gegen jenen zeugen darf.
 Die Noth gab dieses seltsame Gesetz.
 Ein tiefer Sinn wohnt in den alten Bräuchen;
 Man muß sie ehren, Milord — Die Natur
 Warf diese beiden feur'gen Völkerschaften

du maître, déshériter aujourd'hui et flétrir du nom de bâtarde une fille du roi d'Angleterre, puis la couronner demain comme reine. Je vois ces dignes pairs, passant rapidement d'une conviction à une autre, changer sous quatre règnes quatre fois de croyance...

BURLEIGH. Vous vous disiez étrangère aux lois d'Angleterre, vous êtes du moins très-versée dans l'histoire de ses malheurs.

MARIE. Et voilà mes juges! Lord trésorier, je veux être juste envers vous... soyez-le aussi envers moi. On dit que vous voulez le bien de cet État, celui de votre reine; on dit que vous êtes incorruptible, vigilant, infatigable... Je veux le croire. Ce n'est pas l'intérêt personnel qui vous dirige, c'est celui du souverain et de la patrie. Eh bien! par cela même craignez, noble lord, de confondre le bien de l'État avec la justice. A côté de vous, je n'en doute pas, siègent encore de nobles hommes parmi mes juges. Mais ils sont protestants, pleins de zèle pour les intérêts de l'Angleterre, et ils ont à prononcer sur moi, reine d'Écosse et papiste. L'Anglais, dit un vieux proverbe, ne peut être juste envers l'Écossais. Aussi, dès le temps de nos pères, est-il passé en coutume, qu'un Anglais ne peut témoigner devant le tribunal contre un Écossais, ni un Écossais contre un Anglais. La force des choses a produit cette étrange loi; il y a dans les anciens usages un sens profond; on doit les respecter, milord. La nature a jeté ces deux nations ardentes sur cette planche au milieu

Auf dieses Brett im Ocean; ungleich
 Vertheilte sie's, und hieß sie darum kämpfen.
 Der Zweede schmales Bette trennt allein
 Die heft'gen Geister; oft vermischte sich
 Das Blut der Kämpfenden in seinen Wellen.
 Die Hand am Schwerte, schauen sie sich drohend
 Von beiden Ufern an, seit tausend Jahren.
 Kein Feind bebrängte Engelland, dem nicht
 Der Schotte sich zum Helfer zugesellte;
 Kein Bürgerkrieg entzündet' Schottlands Städte,
 Zu dem der Britte nicht den Junder trug.
 Und nicht erlöschten wird der Haß, bis endlich
 Ein Parlament sie brüderlich vereint,
 Ein Scepter waltet durch die ganze Insel.

Burleigh.

Und eine Stuart sollte dieses Glück
 Dem Reich gewähren?

Maria.

Warum soll ich's läugnen?

Ja, ich gesteh's, daß ich die Hoffnung nährte,
 Zwei edle Nationen unterm Schatten
 Des Ölbaums frei und fröhlich zu vereinen.
 Nicht ihres Völkerhasses Opfer glaubt' ich
 Zu werden; ihre lange Eifersucht,
 Der alten Zwietracht unglücksel'ge Glut
 Hofft' ich auf ew'ge Tage zu ersticken,
 Und, wie mein Ahnherr Richmond¹ die zwei Rosen
 Zusammenband nach blut'gem Streit, die Kronen
 Schottland und England friedlich zu vermählen.

Burleigh.

Auf schlimmem Weg verfolgtet Ihr dies Ziel,
 Da Ihr das Reich entzündet, durch die Flammen
 Des Bürgerkriegs zum Throne steigen wolltet.

de l'Océan, elle la leur a partagée inégalement, en leur commandant de se la disputer. Le lit étroit de la Tweede sépare seul ces courages emportés, et souvent s'est mêlé dans ses eaux le sang des combattants. Depuis mille ans, la main sur leur épée, ils se regardent et se menacent d'une rive à l'autre. Jamais ennemi n'attaqua l'Angleterre, auquel l'Écossais ne se soit allié; jamais guerre civile n'enflamme les cités de l'Écosse, que l'Angleterre n'y porte le brandon. Et cette haine ne s'éteindra qu'au jour où un seul parlement réunira enfin fraternellement ces deux peuples, où un seul sceptre régira l'île entière.

BURLEIGH. Et c'est une Stuart qui procurerait ce bonheur au royaume?

MARIE. Pourquoi le nierais-je? Oui, je l'avoue, j'ai nourri l'espoir de réunir deux nobles nations, à l'ombre de l'olivier, dans la liberté et le bonheur. Je ne croyais pas devenir la victime de leur haine nationale; cette longue rivalité, ce malheureux foyer de leur vieille discorde, j'espérais l'étouffer pour jamais, et, de même que mon aïeul Richemond réunit les deux Roses, après une sanglante querelle, j'espérais unir dans la paix les couronnes d'Angleterre et d'Écosse.

BURLEIGH. Vous avez pris pour arriver à ce but une mauvaise voie; car c'est en mettant le royaume en feu, c'est à travers les flammes de la guerre civile, que vous vouliez monter au trône.

Mar ia.

Das wollt' ich nicht — beim großem Gott des Himmels!
Wann hätt' ich das gewollt? Wo sind die Proben?

Burleigh.

Nicht Streitens wegen kam ich her. Die Sache
Ist keinem Wortgefecht mehr unterworfen.
Es ist erkannt durch vierzig Stimmen gegen zwei,
Daß Ihr die Akte vom vergangnen Jahr
Gebrochen, dem Gesetz verfallen seid.
Es ist verordnet im vergangnen Jahr:
„Wenn sich Tumult im Königreich erhübe,
„Im Namen und zum Nutzen irgend einer
„Person, die Rechte vorgibt an die Krone,
„Daß man gerichtlich gegen sie verfare,
„Bis in den Tod die Schuldige verfolge.“ —
Und da bewiesen ist —

Mar ia.

Milord von Burleigh!

Ich zweifle nicht, daß ein Gesetz, ausdrücklich
Auf mich gemacht, verfaßt, mich zu verderben,
Sich gegen mich wird brauchen lassen. — Wehe
Dem armen Opfer, wenn derselbe Mund,
Der das Gesetz gab, auch das Urtheil spricht!
Könnt Ihr es läugnen, Lord, daß jene Akte
Zu meinem Untergang eronnen ist?

Burleigh.

Zu Eurer Warnung sollte sie reichen;
Zum Fallstrick habt Ihr selber sie gemacht.
Den Abgrund saht Ihr, der vor Euch sich aufthat,
Und treugewarnet stürztet Ihr hinein.
Ihr wart mit Babington, dem Hochverräther,
Und seinen Mordgesellen einverstanden;
Ihr hattet Wissenschaft von Allem, lenktet
Aus Eurem Kerker planvoll die Verschwörung.

MARIE. Ce n'est pas là ce que je voulais, par le grand Dieu du ciel!

Quand l'aurais-je voulu? Où en sont les preuves?

BURLEIGH. Je ne suis pas venu ici pour contester; la cause est désormais hors de tout débat. Il est reconnu, par quarante voix contre deux, que vous avez violé le bill de l'année dernière, et encouru les peines portées par la loi. Il a été décidé, l'an passé: « Que s'il s'élevait dans le royaume un tumulte au nom et à l'avantage d'une personne qui prétendrait avoir des droits à la couronne, cette personne serait poursuivie juridiquement comme coupable d'un crime capital ». Et comme il est démontré...

MARIE. Milord Burleigh, je ne doute pas qu'une loi faite exprès pour moi, dans le but de me perdre, ne puisse être employée contre moi. Malheur à la pauvre victime, quand la même bouche qui a formulé la loi prononce aussi la sentence! Pouvez-vous nier, milord, que ce bill n'ait été imaginé pour ma ruine?

BURLEIGH. Il devait vous servir d'avertissement, vous en avez fait vous-même un piège. Vous avez vu l'abîme qui s'ouvrait devant vous, et quoique loyalement avertie, vous vous y êtes précipitée. Vous étiez d'accord avec le traître Babington et les complices de son crime; vous aviez connaissance de tout ce qui se passait, et du fond de votre prison vous dirigiez tous les fils de la conjuration.

Maria.

Wann hätt' ich das gethan? Man zeige mir
Die Documente auf.

Burleigh.

Die hat man Euch
Schon neulich vor Gerichte vorgewiesen.

Maria.

Die Copien¹ von fremder Hand geschrieben!
Man bringe die Beweise mir herbei,
Daß ich sie selbst, daß ich sie so
Dictirt², gerade so, wie man gelesen.

Burleigh.

Daß es dieselben sind, die er empfangen,
Hat Babington vor seinem Tod bekannt³.

Maria.

Und warum stellte man ihn mir nicht lebend
Vor Augen? Warum ellte man so sehr,
Ihn aus der Welt zu fördern⁴, eh' man ihn
Mir, Stirne gegen Stirne, vorgeführt?

Burleigh.

Auch Eure Schreiber, Kurl und Nau⁵, erhärten
Mit einem Eid, daß es die Briefe seien,
Die sie aus Eurem Munde niederschrieben.

Maria.

Und auf das Zeugniß meiner Hausbedienten
Verdammt man mich? Auf Treu und Glauben derer,
Die mich verrathen, ihre Königin,
Die in demselben Augenblick die Treu'
Mir brachen, da sie gegen mich gezeugt?

Burleigh.

Ihr selbst erklärtet sonst den Schotten Kurl
Für einen Mann von Tugend und Gewissen.

MARIE. Quand l'aurais-je fait? Qu'on m'en montre les preuves.

BURLEIGH. On vous les a exposées récemment devant le tribunal.

MARIE. Des copies écrites par une main étrangère! Qu'on m'apporte les preuves que je les ai dictées moi-même, que je les ai dictées telles, absolument telles qu'on les a lues.

BURLEIGH. Babington a reconnu avant sa mort que c'étaient les mêmes qu'il avait reçues.

MARIE. Et pourquoi, pendant qu'il vivait, ne l'a-t-on pas fait paraître devant moi? Pourquoi s'est-on tant hâté de le faire mourir avant de le confronter avec moi?

BURLEIGH. Vos secrétaires Kurl et Nau affirment aussi par serment que ce sont là les lettres qu'ils ont écrites sous votre dictée.

MARIE. Et l'on me condamne sur le témoignage de mes gens? sur la loyauté et la foi de ceux qui me trahissent, moi, leur reine, et qui violent la fidélité qu'ils me doivent, au moment même où ils portent témoignage contre moi?

BURLEIGH. Vous même, vous avez autrefois reconnu l'Écossais Kurl pour un homme de vertu et de conscience.

MARIE. Je l'avais connu tel, mais l'heure du péril éprouve seule la

Mar ia.

So kannt' ich ihn — doch eines Mannes Jugend
 Erprobt allein die Stunde der Gefahr.
 Die Folter konnt' ihn ängstigen, daß er
 Aus sagte und gestand, was er nicht wußte!
 Durch falsches Zeugniß glaubt' er sich zu retten,
 Und mir, der Königin, nicht viel zu schaden.

Burleigh.

Mit einem freien Eid¹ hat er's beschworen.

Mar ia.

Vor meinem Angesichte nicht! — Wie, Sir?
 Das sind zwei Zeugen, die noch beide leben.
 Man stelle sie mir gegenüber, lasse sie
 Ihr Zeugniß mir in's Antlitz wiederholen!
 Warum mir eine Gunst, ein Recht verweigern,
 Das man dem Mörder nicht versagt? Ich weiß
 Aus Talbot's Munde, meines vor'gen Hüters,
 Daß unter dieser nämlichen Regierung²
 Ein Reichs schluß durchgegangen, der befiehlt,
 Den Kläger dem Beklagten vorzustellen.
 Wie? Oder hab' ich falsch gehört? — Sir Paulet.
 Ich hab' Euch stets als Biedermann erfunden,
 Beweist es jezo. Sagt mir auf Gewissen,
 Ist's nicht so? Gibt's kein solch Gesetz in England?

Paulet.

So ist's, Milady. Das ist bei uns Rechtens³.
 Was wahr ist, muß ich sagen.

Mar ia.

Nun, Milord!

Wenn man mich denn so streng nach englischem Recht
 Behandelt, wo dies Recht mich unterdrückt,
 Warum dasselbe Landesrecht umgehen,
 Wenn es mir Wohlthat werden kann? — Antwortet!
 Warum ward Babington mir nicht vor Augen
 Gestellt, wie das Gesetz befiehlt? Warum

vertu d'un homme. Les tortures ont pu l'effrayer au point de lui faire dire et avouer ce qu'il ne savait pas ; il a cru se sauver par un faux témoignage, sans nuire beaucoup à sa reine.

MURLEIGH. Il a attesté le fait par un libre serment.

MARIE. Non pas en ma présence. Comment, milord, voilà deux témoins qui vivent encore : qu'on les amène devant moi, qu'on leur fasse devant moi répéter leur témoignage. Pourquoi me refuser une grâce, un droit qu'on ne refuse pas à un assassin ? Je tiens de la bouche de Talbot, mon précédent gardien, que, sous le gouvernement actuel, il a été rendu une loi qui ordonne de faire comparaitre l'accusateur devant l'accusé. En est-il ainsi ? ou ai-je mal entendu ? Sir Paulet, je vous ai toujours regardé comme un honnête homme ; prouvez-le-moi à cette heure ; dites-moi, en conscience, n'en est-il pas ainsi ? n'existe-t-il pas une telle loi en Angleterre ?

PAULET. Il en est ainsi, milady. Cela est de droit parmi nous. Je dois dire ce qui est vrai.

MARIE. Eh bien, milord, puisqu'on m'applique donc si rigoureusement les lois anglaises quand ces lois m'oppriment, pourquoi éluder ces mêmes lois quand elles peuvent m'être utiles ? Répondez. Pour-

Nicht meine Schreiber, die noch beide leben?

Burleigh.

Greifert Euch nicht, Lady. Euer Einverständnis
Mit Babinaton ist's nicht allein —

Maria.

Es ist's

Allein, was mich dem Schwerte des Gesetzes
Blossstellt, wovon ich mich zu rein'gen habe.
Milord! Bleibt bei der Sache. Beugt nicht aus.

Burleigh.

Es ist bewiesen, daß Ihr mit Mendoza',
Dem spanischen Botschafter, unterhandelt —

Maria (lebbhaft)

Bleibt bei der Sache, Lord!

Burleigh.

Daß Ihr Anschläge

Geschmiedet, die Religion des Landes
Zu stürzen, alle Könige Europens
Zum Krieg mit England aufgeregt —

Maria.

Und wenn ich's

Gethan? Ich hab' es nicht gethan — Jedoch
Gefegt, ich that's! — Milord, man hält mich hier
Gefangen wider alle Völkerrechte.
Nicht mit dem Schwerte kam ich in dies Land.
Ich kam herein als eine Bittende,
Das heil'ge Gastrecht fordernd, in den Arm
Der blutsverwandten Königin mich werfend —
Und so ergriff mich die Gewalt, bereitete
Mir Ketten, wo ich Schutz gehofft — Sagt an!
Ist mein Gewissen gegen diesen Staat
Gebunden? Hab' ich Pflichten gegen England?
Ein heilig Zwangsrecht üb' ich aus, da ich
Aus diesen Banden strebe, Macht mit Macht
Abwende, alle Staaten dieses Welttheils

quoi Babington n'a-t-il pas comparu devant moi , comme la loi l'ordonne? Pourquoi ne fait-on pas comparaître mes secrétaires qui tous deux vivent encore ?

BURLEIGH. Ne vous emportez pas , milady ; votre intelligence avec Babington n'est pas le seul grief...

MARIE. C'est le seul qui m'expose au glaive de la loi , le seul dont j'aie à me purger. Milord, restez dans la question, ne vous en écarterez pas.

BURLEIGH. Il est prouvé que vous avez entretenu des relations avec Mendocce, l'ambassadeur d'Espagne...

MARIE, *vivement*. A la question, milord.

BURLEIGH. ..Que vous avez forgé des complots pour renverser la religion du pays, que vous avez excité tous les rois de l'Europe à déclarer la guerre à l'Angleterre.

MARIE. Et quand je l'aurais fait? Je ne l'ai point fait ; mais supposé que cela soit ; milord, on me retient ici prisonnière contre tout droit des gens. Je ne suis pas venue dans ce royaume les armes à la main, j'y suis venue en suppliante réclamer les droits sacrés de l'hospitalité, me jeter dans les bras de la reine, ma parente ; c'est ainsi que je suis tombée aux mains de la violence, et qu'on m'a préparé des chaînes là où j'avais espéré trouver protection. Dites, ma conscience est-elle engagée envers cet État? ai-je des obligations envers l'Angleterre? J'use du droit sacré de l'opprimé, lorsque je tente de rompre mes liens, d'opposer la force à la force, d'émouvoir et de soulever en ma faveur tous les États de l'Europe. Tout ce qui est juste et loyal

Zu meinem Schuß aufrühre und bewege.
 Was irgend nur in einem guten Krieg
 Recht ist und ritterlich, das darf ich üben.
 Den Mord allein, die heimlich blut'ge That,
 Verbietet mir mein Stolz und mein Gewissen;
 Mord würde mich beslecken und entehren,
 Entehren sag' ich — keinesweges mich
 Verdammnen, einem Rechtspruch unterwerfen.
 Denn nicht vom Rechte, von Gewalt allein
 Ist zwischen mir und Engelland die Rede.

Burleigh (bedeutend).

Nicht auf der Stärke schrecklich Recht berufet Euch,
 Milady! Es ist der Gefangenen nicht günstig.

Maria.

Ich bin die Schwache, sie die Mächt'ge — Wohl!
 Sie brauche die Gewalt, sie tödte mich,
 Sie bringe ihrer Sicherheit das Opfer.
 Doch sie gestehe dann, daß sie die Macht
 Allein, nicht die Gerechtigkeit geübt.
 Nicht vom Gesetze borge sie das Schwert,
 Sich der verhassten Feindin zu entladen,
 Und kleide nicht in heiliges Gewand
 Der rohen Stärke blutiges Erkühnen.
 Solch Gaukelspiel betrüge nicht die Welt!
 Ermorden lassen kann sie mich, nicht richten!
 Sie geb' es auf, mit des Verbrechens Früchten,
 Den heil'gen Schein der Tugend zu vereinen,
 Und was sie ist, das wage sie zu scheinen!

(Sie geht ab.)

Achter Auftritt.

Burleigh. Baullet.

Burleigh.

Sie trotzt uns — wird uns trotzen, Ritter Baullet,
 Bis an die Stufen des Schaffots — Dies stolze Herz

dans une guerre légitime, je puis l'employer. Mais l'assassinat ! l'œuvre sanglante tramée dans les ténèbres ! ma conscience et ma fierté me l'interdisent. Un meurtre me flétrirait, me déshonorerait ; il me déshonorerait, dis-je, mais il ne me condamnerait point, il ne m'assujettirait point à un arrêt de justice ; car entre l'Angleterre et moi il n'est plus question de justice, mais seulement de force.

BURLEIGH, *d'un ton grave*. N'en appelez pas, milady, au droit terrible du plus fort ; il n'est pas favorable à la prisonnière.

MARIE. Je suis faible, elle est puissante. Eh bien ! qu'elle emploie la force, qu'elle me fasse mourir, qu'elle me sacrifie à sa sécurité ; mais qu'elle avoue alors qu'elle a fait un acte de pouvoir et non de justice ; qu'elle n'emprunte pas le glaive de la loi pour se délivrer de son ennemie ; qu'elle ne couvre pas d'un voile sacré la sanguinaire audace de la force brutale. Que le monde ne soit pas dupe d'une telle jonglerie ! Elle peut me faire assassiner, non me juger. Qu'elle cesse de vouloir unir les fruits du crime aux saints dehors de la vertu, et qu'elle ose paraître ce qu'elle est.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

BURLEIGH , PAULET.

BURLEIGH. Elle nous brave, elle nous bravera, chevalier Paulet, jusque sur les degrés de l'échafaud. On ne peut briser ce cœur

Ist nicht zu brechen — Überraschte sie
 Der Urtheilsspruch? Saht Ihr sie eine Thräne
 Vergießen? Ihre Farbe nur verändern?
 Nicht unser Mitleid ruft sie an. Wohl kennt sie
 Den Zweifelmutz der Königin von England,
 Und unsre Furcht ist's, was sie muthig macht.

Paul et.

Vord Großschatzmeister! Dieser eitle Trost wird schnell
 Verschwinden, wenn man ihm den Vorwand raubt.
 Es sind Unziemlichkeiten vorgegangen
 In diesem Rechtsstreit, wenn ich's sagen darf.
 Man hätte diesen Babington und Tichburn
 Ihr in Person vorführen, ihre Schreiber
 Ihr gegenüber stellen sollen.

Burleigh (schnell).

Nein!

Nein, Ritter Paul et! Das war nicht zu wagen!
 Zu groß ist ihre Macht auf die Gemüther
 Und ihrer Thränen weibliche Gewalt.
 Ihr Schreiber Kurl, ständ' er ihr gegenüber,
 Käm' es dazu, das Wort nun auszusprechen,
 An dem ihr Leben hängt — er würde zaghaft
 Zurückziehn, sein Geständniß widerrufen —

Paul et.

So werden Englands Feinde alle Welt
 Erfüllen mit gehässigen Gerüchten,
 Und des Prozesses festliches Gepräng
 Wird als ein kühner Frevel nur erscheinen.

Burleigh.

Dies ist der Kummer unsrer Königin —
 Daß diese Stifterin des Unheils doch
 Gestorben wäre, ehe sie den Fuß
 Auf Englands Boden setzte!

Paul et.

Dazu sag' ich Amen.

altier. La sentence l'a-t-elle étonnée? L'avez-vous vue répandre une larme, ou seulement changer de couleur? Ce n'est pas notre pitié qu'elle invoque. Ah! elle connaît bien l'hésitation de la reine d'Angleterre, et c'est notre crainte qui fait son courage.

PAULET. Lord grand trésorier, cette vaine arrogance s'évanouira promptement quand on lui enlèvera tout prétexte. Il y a eu des irrégularités dans ce procès, s'il m'est permis de le dire. On aurait dû faire comparaître en personne, devant elle, Babington, Tichburn et ses deux secrétaires.

BURLEIGH, *vivement*. Non, non, chevalier Paulet, on ne pouvait s'y hasarder. Elle exerce trop d'empire sur les esprits, et ses larmes de femme ont trop de puissance. Son secrétaire Kurl, s'il était devant elle, s'il s'agissait de prononcer le mot d'où dépend la vie de sa reine, se rétracterait timidement, il retirerait son témoignage.

PAULET. Ainsi, les ennemis de l'Angleterre rempliront le monde de bruits odieux, et l'éclat solennel de ce procès passera pour un crime impudent.

BURLEIGH. C'est là le souci de notre reine. Oh! pourquoi cette femme, auteur de tant de mal, n'est-elle pas morte avant de poser le pied sur le sol de l'Angleterre!

PAULET. A cela. je dis : ainsi soit-il!

Burleigh.

Daß Krankheit sie im Kerker aufgerieben!

Paullet.

Viel Unglück hätt' es diesem Land erspart.

Burleigh.

Doch hätt' auch gleich ein Zufall der Natur
Sie hingerafft — wir hießen doch die Mörder.

Paullet.

Wohl wahr. Man kann den Menschen nicht verwehren,
Zu denken, was sie wollen.

Burleigh.

Zu beweisen wär's

Doch nicht, und würde weniger Geräusch erregen —

Paullet.

Mag es Geräusch erregen! Nicht der laute,
Nur der gerechte Tadel kann verlegen.

Burleigh.

O! Auch die heilige Gerechtigkeit
Entflieht dem Tadel nicht. Die Meinung hält es
Mit dem Unglücklichen, es wird der Neid
Stets den obliegenden Glücklichen verfolgen.
Das Richterschwert, womit der Mann sich ziert,
Verhaßt ist's in der Frauen Hand. Die Welt
Glaubt nicht an die Gerechtigkeit des Weibes,
Sobald ein Weib das Opfer wird. Umsonst
Daß wir, die Richter, nach Gewissen sprachen!
Sie hat der Gnade königliches Recht.
Sie muß es brauchen; unerträglich ist's,
Wenn sie den strengen Lauf läßt dem Gesetze.

Paullet.

Und also —

Burleigh (rasch einfallend).

Also soll sie leben! Nein!

BURLEIGH. Que n'a-t-elle succombé, en prison, à quelque maladie !

PAULET. Elle eût épargné de grands malheurs à ce pays.

BURLEIGH. Et pourtant, si quelque accident naturel l'eût enlevée, on nous donnerait encore le nom d'assassins.

PAULET. C'est bien vrai. On ne peut empêcher les hommes de penser ce qu'ils veulent.

BURLEIGH. Toutefois le fait ne pourrait être démontré, et il exciterait moins de rumeur.

PAULET. Qu'importe la rumeur ? Ce n'est pas l'éclat, c'est la justice du blâme qui peut blesser.

BURLEIGH. Ah ! la justice sacrée elle-même n'échappe point au blâme. L'opinion se range du côté des malheureux, et l'envie poursuit sans cesse la prospérité triomphante. Le glaive de la justice, dont l'homme se pare, est odieux dans la main d'une femme. Le monde ne croit pas à l'équité d'une femme dès qu'une autre femme devient sa victime. En vain, nous autres juges, avons-nous prononcé d'après notre conscience. La reine a le royal privilège de faire grâce ; il faut qu'elle en use. On ne supporte pas qu'elle donne un libre cours à la rigueur des lois.

PAULET. Et ainsi....

BURLEIGH, *l'interrompant*. Ainsi elle vivrait ? Non, elle ne doit pas

Sie darf nicht leben! Niimmermehr! Dies, eben
 Dies ist's, was unsre Königin beängstigt —
 Warum der Schlaf ihr Lager flieht — Ich lese
 In ihren Augen ihrer Seele Kampf,
 Ihr Mund wagt ihre Wünsche nicht zu sprechen,
 Doch vielbedeutend fragt ihr stummer Blick:
 Ist unter allen meinen Dienern keiner,
 Der die verhasste Wahl mir spart, in ew'ger Furcht
 Auf meinem Thron zu zittern, oder grausam
 Die Königin, die eigne Blutsverwandte,
 Dem Beil zu unterwerfen?

Paullet.

Das ist nun die Nothwendigkeit, steht nicht zu ändern.

Burleigh.

Wohl stünd's zu ändern, meint die Königin,
 Wenn sie nur aufmerksamre Diener hätte.

Paullet.

Aufmerksamre?

Burleigh.

Die einen stummen Auftrag²
 Zu deuten wissen.

Paullet.

Einen stummen Auftrag?

Burleigh.

Die, wenn man ihnen eine gift'ge Schlange
 Zu hüten gab, den anvertrauten Feind
 Nicht wie ein heilig theures Kleinod hüten.

Paullet (bedeutungsvoll).

Ein hohes Kleinod ist der gute Name,
 Der unbescholtne Ruf der Königin,
 Den kann man nicht zu wohl bewachen, Sir!

Burleigh.

Als man die Lady von dem Shrewsbury

vivre!... Jamais! C'est là précisément ce qui cause l'anxiété de la reine, c'est là ce qui chasse le sommeil de sa couche. Je lis dans ses yeux le combat de son âme : sa bouche n'ose exprimer le vœu de son cœur, mais son regard muet et expressif semble demander : Parmi tous mes serviteurs, n'en est-il aucun qui veuille m'épargner l'odieuse alternative de trembler sans cesse de crainte sur mon trône, ou de livrer sans pitié à la hache du bourreau la reine qui est ma parente ?

PAULET. C'est là une nécessité que l'on ne peut changer.

BURLEIGH. On pourrait la changer, à ce que pense la reine, si elle avait seulement des serviteurs plus attentifs.

PAULET. Plus attentifs !

BURLEIGH. Qui sachent comprendre un ordre tacite.

PAULET. Un ordre tacite !

BURLEIGH. Qui, lorsqu'on leur donne à garder un serpent venimeux, ne gardent pas comme un trésor précieux et sacré l'ennemi qui leur a été confié.

PAULET, *d'un ton solennel*. C'est un [précieux] trésor que la bonne renommée, la réputation sans tache de la reine ; on ne saurait trop bien la garder, sir.

BURLEIGH. Lorsqu'on enleva la garde de [milady à Shrews-

Wegnahm und Ritter Paulet's Hut vertraute,
Da war die Meinung —

Paulet.

Ich will hoffen, Sir,
Die Meinung war, daß man den schwersten Auftrag
Den reinsten Händen übergeben wollte.
Bei Gott! Ich hätte dieses Schergenamt
Nicht übernommen, dächt' ich nicht, daß es
Den besten Mann in England forderte.
Laßt mich nicht denken, daß ich's etwas Anderm
Als meinem reinen Rufe schuldig bin.

Burleigh.

Man breitet aus, sie schwinde, läßt sie kränker
Und kränker werden, endlich still verschneiden,
So stirbt sie in der Menschen Angedenken —
Und Euer Ruf bleibt rein.

Paulet.

Nicht mein Gewissen!

Burleigh.

Wenn Ihr die eigne Hand nicht leihen wollt,
So werdet Ihr der fremden doch nicht wehren —

Paulet (unterbricht ihn).

Kein Mörder soll sich ihrer Schwelle nah'n,
So lang die Götter meines Dachs sie schützen.
Ihr Leben ist mir heilig, heil'ger nicht
Ist mir das Haupt der Königin von England.
Ihr seid die Richter! Richtet! Brecht den Stab!
Und wenn es Zeit ist, laßt den Zimmerer
Mit Art und Säge kommen, das Gerüst
Aufschlagen — Für den Sherif und den Henker
Soll meines Schlosses Pforte offen sein.
Jetzt ist sie zur Bewahrung mir vertraut,
Und seid gewiß, ich werde sie bewahren,
Daß sie nichts Böses thun soll, noch erfahren.

(Gehen ab.)

bury pour la confier au chevalier Paulet, on pensait que....

PAULET. J'espère, milord, qu'on pensait ne pouvoir remettre une fonction plus difficile entre des mains plus pures. Par le ciel ! je n'aurais point accepté cette charge de geôlier, si je n'avais cru qu'elle réclamait le plus honnête homme de l'Angleterre. Laissez-moi penser que je ne la dois qu'à mon intègre réputation.

BURLEIGH. On répandrait le bruit qu'elle languit ; elle devient de plus en plus malade ; enfin, elle succombe, elle meurt dans la mémoire des hommes, et votre réputation reste intacte.

PAULET. Mais non pas ma conscience.

BURLEIGH. Si vous ne voulez pas prêter votre main, vous n'empêchez pas du moins une main étrangère....

PAULET, *l'interrompant*. Aucun meurtrier n'approchera du seuil de sa porte, aussi longtemps que les dieux de mon foyer la protégeront. Sa vie m'est sacrée, aussi sacrée que la tête de la reine d'Angleterre. Vous êtes ses juges, jugez ; prononcez l'arrêt de mort, et quand il en sera temps, faites venir le charpentier avec la hache et la scie pour dresser l'échafaud. La porte de mon château s'ouvrira pour le shériff et le bourreau. Quant à présent, elle est confiée à ma garde, et soyez sûr qu'elle sera gardée de telle sorte qu'elle ne pourra ni faire ni éprouver le moindre mal.

Ils sortent.

Zweiter Aufzug.

Erster Auftritt.

Der Palast zu Westminster.

Der Graf von Kent und Sir William Davison
begegnen einander.

Davison.

Seid Ihr's, Milord von Kent? Schon vom Turnierplatz
Zurück, und ist die Festlichkeit zu Ende?

Kent.

Wie? Wohntet Ihr dem Ritterspiel nicht bei?

Davison.

Mich hielt mein Amt.

Kent.

Ihr habt das schönste Schauspiel
Verloren, Sir, das der Geschmack erjonnen,
Und edler Anstand ausgeführt — denn wißt!
Es wurde vorgestellt die keusche Festung
Der Schönheit, wie sie vom Verlangen
Berannt wird — Der Lord Marschall, Oberrichter,
Der Seneschall nebst zehn andern Rittern
Der Königin vertheidigten die Festung,
Und Frankreichs Cavaliere griffen an.
Voraus erschien ein Herold, der das Schloß
Aufforderte in einem Madrigale,
Und von dem Wall antwortete der Kanzler.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Le palais de Westminster.

LE COMTE DE KENT et SIR GUILLAUME DAVISON

à la rencontre l'un de l'autre.

DAVISON. Est-ce vous, milord Kent? déjà de retour du tournoi?
La fête est-elle finie?

KENT. Comment! n'assistiez-vous pas à cette joute?

DAVISON. Mes fonctions m'ont retenu.

KENT. Vous avez perdu, milord, le plus beau spectacle; il ne pouvait être conçu avec plus de goût, ni conduit avec une plus noble galanterie. Jugez-en! On représentait la chaste citadelle de la Beauté assiégée par le Désir. Milord maréchal, le grand juge, le sénéchal, avec dix autres chevaliers de la reine, défendaient la citadelle, et les chevaliers français l'attaquaient. D'abord a paru un héraut d'armes, qui, dans un madrigal, a sommé le château de se rendre, et du haut des remparts le chancelier a répondu. Puis, l'artillerie

Drauf spielte das Geschütz, und Blumensträuße,
 Wohlriechend köstliche Essenzen wurden
 Aus niedlichen Feldstücken abgefeuert.
 Umsonst! die Stürme wurden abgeschlagen,
 Und das Verlangen mußte sich zurückziehn.

Davison.

Ein Zeichen böser Vorbedeutung, Graf,
 Für die französische Brautwerbung.

Kent.

Nun, nun, das war ein Scherz — Im Ernste, denk ich,
 Wird sich die Festung endlich doch ergeben.

Davison.

Glaubt Ihr? Ich glaub' es nimmermehr.

Kent.

Die schwierigsten Artikel sind bereits
 Berichtigt und von Frankreich zugestanden.
 Monsieur begnügt sich, in verschlossener
 Capelle seinen Gottesdienst zu halten,
 Und öffentlich die Reichsreligion
 Zu ehren und zu schützen — Hättet Ihr den Jubel
 Des Volks gesehn, als diese Zeitung sich verbreitet!
 Denn dieses war des Landes ew'ge Furcht,
 Sie möchte sterben ohne Leibeserben,
 Und England wieder Papstes Fesseln tragen,
 Wenn ihr die Stuart auf dem Throne folgte.

Davison.

Der Furcht kann es entledigt sein — Sie geht
 In's Brautgemach, die Stuart geht zum Tode.

Kent.

Die Königin kommt!

s'est mise à jouer, et des bouquets de fleurs, des essences précieuses et odoriférantes ont été lancés, en guise de décharges, par de jolies pièces de campagne ; mais en vain, les assauts ont été repoussés, et le Désir forcé de se retirer.

DAVISON. Comte, c'est d'un mauvais augure pour les négociations de mariage entamées par la France.

KENT. Oh ! c'était là une plaisanterie. Tout de bon, je pense, la citadelle finira par se rendre.

DAVISON. Le croyez-vous ? Pour moi, je ne le croirai jamais.

KENT. Les articles les plus difficiles ont été déjà réglés et consentis par la France : Monsieur se contente d'exercer son culte dans une chapelle close, et il s'engage à honorer en public et à protéger la religion du royaume. Que n'avez-vous été témoin de la joie du peuple, quand cette nouvelle est venue à se répandre ! car c'était là la crainte perpétuelle du pays, de voir la reine mourir sans postérité, et l'Angleterre retomber dans les chaînes de la papauté, si Marie Stuart lui succédait sur le trône.

DAVISON. Il peut abdiquer cette crainte : Elisabeth entre dans la chambre nuptiale, Marie marche à l'échafaud.

KENT. Voici la reine.

Zweiter Auftritt.

Die Vorigen. Elisabeth, von Leicester geführt. Graf Aubespine, Bellievre, Graf Shrewsbury, Lord Burleigh mit noch andern französischen und englischen Herren treten auf.

Elisabeth (zu Aubespine).

Graf! Ich beklage diese edlen Herrn,
Die ihr galanter Eifer über Meer
Hieher geführt, daß sie die Herrlichkeit
Des Hofes von Saint-Germain bei mir vermiffen.
Ich kann so prächt'ge Götterfeste nicht
Erfinden, als die königliche Mutter
Von Frankreich — Ein gesittet fröhlich Volk,
Das sich, so oft ich öffentlich mich zeige,
Mit Segnungen um meine Sänfte drängt,
Dies ist das Schauspiel, das ich fremden Augen
Mit ein'gem Stolze zeigen kann. Der Glanz
Der Edelräulein, die im Schönheitsgarten
Der Catharina blühen, verbürge nur
Mich selber und mein schimmerlos Verdienst.

Aubespine.

Nur Eine Dame zeigt Westminsterhof
Dem überraschten Fremden — aber Alles,
Was an dem reizenden Geschlecht entzückt,
Stellt sich versammelt dar in dieser Ginen.

Bellievre.

Erhabne Majestät von Engelland,
Bergönne, daß wir unsern Urlaub nehmen,
Und Monsieur, unsern königlichen Herrn,
Mit der ersehnten Freudenpost beglücken.
Ihn hat des Herzens heiße Ungeduld
Nicht in Paris gelassen, er erwartet

SCÈNE II.

Les PRÉCÉDENTS ; ELISABETH , conduite par LEICESTER. LE COMTE DE L'AUBESPINE, BELLIÈVRE, LE COMTE DE SHREWSBURY, LORD BURLEIGH et plusieurs autres seigneurs français et anglais.

ELISABETH, à l'Aubespine. Comte, je plains ces nobles seigneurs à qui leur zèle galant a fait traverser la mer pour venir ici ; ils doivent regretter chez moi la magnificence de la cour de Saint-Germain. Je ne puis inventer des fêtes aussi somptueuses, aussi ravissantes, que la reine mère de France. Un peuple honnête et joyeux qui, chaque fois que je me montre en public, se presse autour de ma litière en me bénissant, c'est là le spectacle que je puis montrer avec quelque orgueil aux yeux des étrangers. L'éclat des nobles damoiselles qui brillent comme des fleurs dans le jardin de beauté de Catherine m'éclipserait, moi et mon obscur mérite.

L'AUBESPINE. La cour de Westminster n'offre aux yeux de l'étranger surpris qu'une femme, mais seule elle réunit en elle tous les traits séducteurs de son sexe.

BELLIÈVRE. Reine, que votre sacrée majesté nous accorde de prendre congé d'elle, et de porter à Monsieur, notre royal maître, l'heureuse nouvelle qui le doit combler de joie. La brûlante impatience de son cœur ne lui a pas permis de rester à Paris : il at-

Zu Amiens die Boten seines Glücks,
 Und bis nach Calais reichen seine Posten,
 Das Jawort, das dein königlicher Mund
 Aussprechen wird, mit Flügelschnelligkeit
 Zu seinem trunkenen Ohre hinzutragen.

Elisabeth.

Graf Bellievre, dringt nicht weiter in mich.
 Nicht Zeit ist's jetzt, ich wiederhol' es Euch,
 Die freud'ge Hochzeitfackel anzuzünden.
 Schwarz hängt der Himmel über diesem Land,
 Und besser ziemte mir der Trauerflor,
 Als das Gepränge bräutlicher Gewänder.
 Denn nahe droht ein jammervoller Schlag
 Mein Herz zu treffen und mein eignes Haus.

Bellievre.

Nur dein Versprechen gib uns, Königin;
 In frohern Tagen folge die Erfüllung.

Elisabeth.

Die Könige sind nur Sklaven ihres Standes;
 Dem eignen Herzen dürfen sie nicht folgen.
 Mein Wunsch war's immer, unvermählt zu sterben,
 Und meinen Ruhm hätt' ich darein gesetzt,
 Daß man dereinst auf meinem Grabstein läse:
 „Hier ruht die jungfräuliche Königin.“
 Doch meine Unterthanen wollen's nicht;
 Sie denken jetzt schon fleißig an die Zeit,
 Wo ich dahin sein werde — Nicht genug,
 Daß jetzt der Segen dieses Land beglückt,
 Auch ihrem künft'gen Wohl soll ich mich opfern,
 Auch meine jungfräuliche Freiheit soll ich,
 Mein höchstes Gut, hingeben für mein Volk,
 Und der Gebieter wird mir aufgedrungen.
 Es zeigt mir dadurch an, daß ich ihm nur
 Ein Weib bin, und ich meinte doch, regiert
 Zu haben wie ein Mann und wie ein König!

tend à Amiens les messagers de son bonheur, et ses courriers sont disposés jusqu'à Calais pour que le consentement prononcé par votre bouche royale, parvienne rapide comme le vol de l'oiseau à son âme enivrée.

ÉLISABETH. Comte de Bellièvre, ne me pressez pas davantage. Ce n'est pas le temps, je vous le répète, d'allumer les joyeux flambeaux de l'hymen. Un ciel noir pèse sur cette contrée ; et mieux me conviendrait le crêpe du deuil que des vêtements de nocce, car un coup fatal menace d'atteindre mon cœur et ma maison.

BELLIÈVRE. Donnez-nous seulement votre promesse, reine ; elle s'accomplira dans des jours plus heureux.

ÉLISABETH. Les rois ne sont que les esclaves de leur condition ; ils ne peuvent suivre l'impulsion de leur propre cœur. Mon désir a toujours été de mourir sans avoir été mariée, et j'aurais mis ma gloire à ce qu'on lût un jour sur mon tombeau : Ici repose la reine vierge. Mais mes sujets ne le veulent pas : ils pensent déjà au temps où je ne serai plus. Ce n'est pas assez que la prospérité règne à présent dans ce pays : il faut encore que je me sacrifie à leur bonheur futur, que j'abandonne pour mon peuple ma liberté virginale, mon bien suprême, et l'on me force à prendre un maître. Le peuple me prouve par là que je ne suis pour lui qu'une femme, et je croyais pourtant avoir régné en homme et en roi. Je sais bien qu'on ne

Wohl weiß ich, daß man Gott nicht dient, wenn man
 Die Ordnung der Natur verläßt, und Lob
 Verdienen sie, die vor mir hier gewaltet,
 Daß sie die Klöster aufgethan, und tausend
 Schlachtopfer einer falschverstandnen Andacht
 Den Pflichten der Natur zurückgegeben.
 Doch eine Königin, die ihre Tage
 Nicht ungenüßt in müßiger Beschauung
 Verbringt, die unverdrossen, unermüdet,
 Die schwerste aller Pflichten übt, die sollte
 Von dem Naturzweck ausgenommen sein,
 Der eine Hälfte des Geschlechts der Menschen
 Der andern unterwürfig macht —

A u b e s p i n e.

Jedwede Tugend, Königin, hast du
 Auf deinem Thron verherrlicht, Nichts ist übrig
 Als dem Geschlechte, dessen Ruhm du bist
 Auch noch in seinen eigensten Verdiensten
 Als Muster vorzuleuchten. Freilich lebt
 Kein Mann auf Erden, der es würdig ist,
 Daß du die Freiheit ihm zum Opfer brächtest.
 Doch wenn Geburt, wenn Hobeit, Heldentugend
 Und Männer Schönheit einen Sterblichen
 Der Ehre würdig machen kann, so —

E l i s a b e t h.

Kein Zweifel,

Herr Abgesandter, daß ein Gebündniß
 Mit einem königlichen Sohne Frankreichs
 Mich ehrt! Ja, ich gesteh' es unverholen,
 Wenn es sein muß — wenn ich's nicht ändern kann,
 Dem Dringen meines Volkes nachzugeben —
 Und es wird stärker sein als ich, befürcht' ich —
 So kenn' ich in Europa keinen Fürsten,
 Dem ich mein höchstes Kleinod, meine Freiheit,

sert pas Dieu en s'écartant de l'ordre de la nature, et ceux qui ont ici régné avant moi, méritent d'être loués, pour avoir ouvert les cloîtres et rendu aux devoirs de la nature des milliers de victimes sacrifiées à une dévotion mal entendue. Mais une reine, qui ne dissipe point ses jours dans une oisive et inutile contemplation, qui exerce sans relâche et sans découragement le plus pénible de tous les devoirs, devrait être exceptée de cette loi de la nature qui assujettit une moitié du genre humain à l'autre.

L'AUBESPINE. Toutes les vertus, reine, vous les avez fait briller sur le trône ; il ne vous reste plus qu'à donner au sexe, dont vous êtes la gloire, un modèle éclatant des devoirs qui lui sont propres. Il n'y a sur la terre, il est vrai, aucun homme qui mérite d'obtenir de vous le sacrifice de votre liberté ; cependant, si la naissance, si la grandeur, une vertu héroïque et une mâle beauté rendent un homme digne de cet honneur....

ELISABETH. Nul doute, monsieur l'ambassadeur, qu'une alliance avec un royal fils de France ne m'honore. Oui, je l'avoue sans détour, s'il le faut, si je me vois forcée de céder aux instances de mon peuple (et elles seront, je le crains, plus fortes que moi), je ne connais en Europe aucun prince auquel je sacrifierais avec moins

Mit minderm Widerwillen opfern würde.
 Laßt dies Geständniß Euch Genüge thun.

Bellievre.

Es ist die schönste Hoffnung, doch es ist
 Nur eine Hoffnung, und mein Herr wünscht mehr —

Elisabeth.

Was wünscht er?

(Sie zieht einen Ring vom Finger und betrachtet ihn nachdenkend.)

Hat die Königin doch Nichts
 Voraus vor dem gemeinen Bürgerweibe!
 Das gleiche Zeichen weis't auf gleiche Pflicht,
 Auf gleiche Dienstbarkeit — Der Ring macht Eben,
 Und Ringe sind's, die eine Kette machen.
 — Bringt Seiner Hoheit dies Geschenk. Es ist
 Noch keine Kette, bindet mich noch nicht;
 Doch kann ein Reif draus werden, der mich bindet.

Bellievre

(kniet nieder, den Ring empfangend.)

In seinem Namen, große Königin,
 Empfang' ich knieend dies Geschenk, und drücke
 Den Kuß der Huldigung auf meiner Fürstin Hand!

Elisabeth

(zum Grafen Leicester, den sie während der letzten Rede unvermerkt betrachtet hat.)

Erlaubt, Milord!

(Sie nimmt ihm das blaue Band ab, und hängt es dem Bellievre um.)

Bekleidet Seine Hoheit
 Mit diesem Schmuck, wie ich Euch hier damit
 Bekleide und in meines Ordens Pflichten nehme.
 Honni soit qui mal y pense! — Es schwinde
 Der Argwohn zwischen beiden Nationen,
 Und ein vertraulich Band umschlinge fortan
 Die Kronen Frankreich und Britannien!

de regret mon bien le plus précieux , ma liberté. Que cet aveu vous suffise.

BELLIÈVRE. Il n'est pas de plus belle espérance ; mais ce n'est qu'une espérance , et mon maître désire davantage.

ÉLISABETH. Que désire-t-il ? (*Elle tire un anneau de son doigt, et le regarde d'un air pensif.*) Une reine n'a donc aucune prérogative sur une simple bourgeoise ? Le même signe exprime les mêmes devoirs et la même servitude. L'anneau conclut le mariage, et ce sont des anneaux qui forment une chaîne. Portez ce don à Son Altesse. Ce n'est pas encore une chaîne, il ne me lie pas encore ; mais il en peut résulter un lien qui m'enchaîne.

BELLIÈVRE *s'agenouille en recevant l'anneau.* Au nom de mon maître, grande reine, je reçois à genoux ce présent, et je dépose en signe d'hommage ce baiser sur la main de ma princesse.

ÉLISABETH, *au comte Leicester, qu'elle a regardé attentivement en prononçant ces derniers mots. Permettez, milord. (Elle prend son cordon bleu et le suspend au cou de Bellière.)* Revêtez Son Altesse de cet ornement, comme je vous en revêts ici, et vous admetts aux devoirs de mon ordre : *Honni soit qui mal y pense !* Que tout soupçon disparaisse entre les deux nations, et que les liens de la confiance unissent désormais les couronnes de France et d'Angleterre.

Ubespine.

Erhabne Königin, dies ist ein Tag
Der Freude! Möcht' er's Allen fern, und möchte
Kein Leidender auf dieser Insel trauern!
Die Gnade glänzt auf deinem Angesicht;
O! daß ein Schimmer ihres heitern Lichts
Auf eine unglücksvolle Fürstin falle,
Die Frankreich und Britannien gleich nahe
Angeht. —

Elisabeth.

Nicht weiter, Graf! Vermengen wir
Nicht zwei ganz unvereinbare Geschäfte.
Wenn Frankreich ernstlich meinen Bund verlangt,
Muß es auch meine Sorgen mit mir theilen,
Und meiner Feinde Freund nicht sein —

Ubespine.

Unwürdig

In deinen eignen Augen würd' es handeln,
Wenn es die Unglückselige, die Glaubens-
Verwandte, und die Wittve seines Königs
In diesem Bund vergäße — Schon die Ehre,
Die Menschlichkeit verlangt —

Elisabeth.

In diesem Sinn
Weiß ich sein Fürwort nach Gebühr zu schätzen.
Frankreich erfüllt die Freundespflicht, mir wird
Verstattet sein, als Königin zu handeln.

(Sie neigt sich gegen die französischen Herren, welche sich mit den übrigen
Lords ehrfurchtsvoll entziehen.)

L'AUBESPINE. Grande reine, ce jour est un jour de joie ; puisse-t-il l'être pour tous, et qu'aucun malheureux ne gémissé dans cette île ! La clémence brille sur votre visage. Oh ! puisse un rayon de cette clarté sereine tomber sur une malheureuse princesse qui intéresse également la France et l'Angleterre !

ELISABETH. N'en dites pas davantage, comte ; ne confondons point deux affaires tout à fait incompatibles. Si la France désire sérieusement mon alliance, elle doit aussi partager mes inquiétudes et ne pas être l'amie de mes ennemis.

L'AUBESPINE. La France commettrait une indignité à vos propres yeux, si, en formant cette alliance, elle oubliait cette infortunée, sa coreligionnaire et la veuve de son roi. L'honneur et l'humanité exigent...

ELISABETH. En ce sens, je sais apprécier, comme il convient, son intercession. La France remplit un devoir d'amitié, c'est à moi de remplir mon devoir de reine. (*Elle salue les seigneurs français, qui se retirent respectueusement avec les lords.*)

Dritter Auftritt.

Elisabeth. Leicester. Burleigh. Talbot.

(Die Königin setzt sich.)

Burleigh.

Ruhmvolle Königin! Du krönest heut
Die heißen Wünsche deines Volks. Nun erst
Erfreun wir uns der segenvollen Tage,
Die du uns schenkst, da wir nicht zitternd mehr
In eine stürmvolle Zukunft schauen.
Nur eine Sorge kummert noch dies Land,
Ein Opfer ist's, das alle Stimmen fordern.
Gewähr' auch dieses, und der heut'ge Tag
Hat Englands Wohl auf immerdar gegründet.

Elisabeth.

Was wünscht mein Volk noch? Sprecht, Milord.

Burleigh.

Es fordert

Das Haupt der Stuart. — Wenn du deinem Volk
Der Freiheit köstliches Geschenk, das theuer
Erworbne Licht der Wahrheit willst versichern,
So muß sie nicht mehr sein — Wenn wir nicht ewig
Für dein kostbares Leben zittern sollen,
So muß die Feindin untergehn! — Du weißt es.
Nicht alle deine Britten denken gleich,
Noch viele heimliche Verehrer zählt
Der röm'ische Götzendienst auf dieser Insel,
Die alle nähren feindliche Gedanken.
Nach dieser Stuart steht ihr Herz, sie sind
Im Bunde mit den lothringischen Brüdern²,
Den unverzöhrten Feinden deines Namens.
Dir ist von dieser wüthenden Partei
Der grimmige Vertilgungskrieg geschworen,

SCÈNE III.

ÉLISABETH, LEICESTER, BURLEIGH, TALBOT.

La reine s'assoit.

BURLEIGH. Glorieuse reine, vous couronnez aujourd'hui les vœux ardents de votre peuple; de cette heure seulement nous jouissons sans réserve des jours de bénédiction que vous nous donnez, puisque nos regards ne se portent plus tremblants sur un avenir plein d'orages. Une seule inquiétude afflige encore ce pays; il est une victime que toutes les voix réclament. Cédez encore à ce désir, et ce jour fonde à jamais le bonheur de l'Angleterre.

ÉLISABETH. Que désire encore mon peuple? Parlez, milord.

BURLEIGH. Il demande la tête de Marie Stuart. Si vous voulez assurer à votre peuple le trésor précieux de la liberté et la lumière de la vérité si chèrement acquise, il faut que Marie cesse de vivre. Si nous ne devons pas trembler éternellement pour votre vie précieuse, il faut que votre ennemie périsse. Vous le savez, tous vos sujets, tous les Anglais n'ont pas la même croyance; l'idolâtrie romaine compte encore dans cette île beaucoup d'adorateurs secrets. Tous nourrissent des pensées hostiles; leur cœur se tourne vers cette Stuart; ils sont ligüés avec les princes lorrains, ces irréconciliables ennemis de votre nom. Ce parti, dans sa fureur, vous a juré une guerre implacable,

Den man mit falschen Hölleuaffen führt.
 Zu Rheims, dem Bischofsitz des Cardinals,
 Dort ist das Rüsthaus, wo sie Blitze schmieden;
 Dort wird der Königs-mord gelehrt — Von dort
 Geschäftig, senden sie nach deiner Insel
 Die Missionen aus, entschloss'ne Schwärmer,
 In allerlei Gewand vermunmt¹ — Von dort
 Ist schon der dritte Mörder ausgegangen,
 Und unerschöpflich, ewig neu erzeugen
 Verborgne Feinde sich aus diesem Schlunde.
 — Und in dem Schloß zu Fotheringhay sitzt
 Die Alte² dieses ew'gen Kriegs, die mit
 Der Liebesfackel dieses Reich entzündet.
 Für sie, die schmeichelnd Jedem Hoffnung gibt,
 Weibt sich die Jugend dem gewissen Tod —
 Sie zu befreien, ist die Lösung; sie
 Auf deinen Thron zu setzen, ist der Zweck.
 Denn dies Geschlecht der Lothringer erkennt
 Dein heilig Recht nicht an; du heißest ihnen
 Nur eine Räuberin des Throns, gekrönt
 Vom Glück! Sie waren's, die die Thörichte
 Verführt, sich Englands Königin zu schreiben¹.
 Kein Friede ist mit ihr und ihrem Stamm!
 Du mußt den Streich erleiden oder führen.
 Ihr Leben ist dein Tod! ihr Tod dein Leben!

Elisabeth.

Milord! ein traurig Amt verwaltet ihr.
 Ich kenne Eures Eifers reinen Trieb,
 Weiß, daß gediegne Weisheit aus Euch redet,
 Doch diese Weisheit, welche Blut bestiebt,
 Ich hasse sie in meiner tiefsten Seele.
 Einnt einen mildern Rath aus — Eder Lord
 Von Ebrewsbury, sagt Ihr uns Eure Meinung.

Calbot.

Du gabst dem Eifer ein gebührend Lob,

une guerre d'extermination, et cette guerre, on la fait avec les perfides armes de l'enfer. Le siège du cardinal archevêque, Reims est l'arsenal où ils forgent leurs traits, l'école où l'on enseigne le régicide; c'est de là que sans relâche ils envoient dans cette île des émissaires enthousiastes, résolus, qui prennent toute sorte de déguisements. C'est de là que déjà sont sortis trois assassins, et de ce gouffre inépuisable s'échappent sans cesse et chaque jour des ennemis cachés. Et c'est dans le château de Fotheringhay que réside le démon fatal de cette guerre éternelle, celle qui embrase ce royaume avec le flambeau de l'amour. Pour elle, grâce à l'espoir dont elle flatte chacun, la jeunesse se dévoue à une mort certaine. La délivrer, voilà le prétexte, la placer sur votre trône, voilà le but. Car cette famille de Lorraine ne reconnaît pas vos droits sacrés, vous n'êtes pour eux qu'une usurpatrice du trône, couronnée par la fortune. Ce sont eux qui ont persuadé à cette insensée de prendre le titre de reine d'Angleterre. Point de paix à espérer avec cette femme et avec sa race. Il vous faut ou subir le coup, ou le frapper. Sa vie est votre mort, et sa mort votre vie.

ÉLISABETH. Milord, vous remplissez un triste office. Je connais le pur mobile de votre zèle, je sais qu'en vous parle une vraie sagesse. Mais cette sagesse qui demande du sang, je la déteste au fond de mon âme. Inventez un conseil moins rigoureux. Milord Shrewsbury, dites-nous votre opinion.

TALBOT. Vous donnez de justes éloges au zèle qui anime le fidèle

Der Burleigh's treue Brust befeelt — Auch mir,
 Strömt es mir gleich nicht so beredt vom Munde,
 Schlägt in der Brust kein minder treues Herz.
 Mögst du noch lange leben, Königin,
 Die Freude deines Volks zu sein, das Glück
 Des Friedens diesem Reiche zu verlängern.
 So schöne Tage hat dies Eiland nie
 Gesehn, seit eigne Fürsten es regieren.
 Mög' es sein Glück mit seinem Ruhme nicht
 Erkaufen! Möge Falbot's Auge wenigstens
 Geschlossen sein, wenn dies geschieht!

Elisabeth.

Berhüte Gott, daß wir den Ruhm beslecken!

Falbot.

Nun dann, so wirst du auf ein ander Mittel sinnen,
 Dies Reich zu retten — denn die Hinrichtung
 Der Stuart ist ein ungerechtes Mittel.
 Du kannst das Urtheil über die nicht sprechen,
 Die dir nicht unterthänig ist.

Elisabeth.

So irrt

Mein Staatsrath und mein Parlament, im Arrthum
 Sind alle Richterhöfe dieses Landes,
 Die mir dies Recht einstimmig zuerkannt —

Falbot.

Nicht Stimmenmehrheit ist des Rechtes Probe.
 England ist nicht die Welt, dein Parlament
 Nicht der Verein der menschlichen Geschlechter.
 Dies heut'ge England ist das künft'ge nicht,
 Wie's das vergangne nicht mehr ist — Wie sich
 Die Neigung anders wendet, also steigt
 Und fällt des Urtheils wandelbare Woge.
 Sag' nicht, du müßtest der Nothwendigkeit
 Gehorchen und dem Dringen deines Volks.

cœur de Burleigh. A moi aussi, bien qu'il ne déborde pas en paroles aussi éloquentes, bat dans la poitrine un cœur non moins fidèle. Puissiez-vous vivre longtemps encore, reine, être longtemps encore la joie de votre peuple, et prolonger pour ce royaume le bonheur de la paix. Jamais cette Ile, depuis qu'elle est régie par ses propres rois, n'a vu encore d'aussi beaux jours. Puisse-t-elle ne pas acheter son bonheur aux dépens de sa gloire ! puissent du moins les yeux de Talbot se fermer auparavant !

ÉLISABETH. Dieu nous garde de souiller cette gloire !

TALBOT. Alors, songez à un autre moyen de sauver ce royaume, car l'exécution de Marie Stuart est un moyen injuste : vous ne pouvez prononcer la sentence de celle qui n'est pas votre sujette.

ÉLISABETH. Ainsi mon conseil d'État et mon parlement se trompent, et toutes les cours de justice du royaume sont dans l'erreur, quand elles me reconnaissent unanimement ce droit ?

TALBOT. La pluralité des voix n'est pas une preuve de justice. L'Angleterre n'est pas le monde, ni votre parlement l'assemblée des races humaines. L'Angleterre d'aujourd'hui n'est pas l'Angleterre de l'avenir, de même qu'elle n'est plus celle du passé. Selon que les affections changent, ainsi s'élève et tombe le flot mouvant de l'opinion. Ne dites pas qu'il vous faut obéir à la nécessité et aux instances de votre peuple. Dès que vous le voudrez, à chaque instant, vous pour-

Sobald du willst, in jedem Augenblick
 Kannst du erproben, daß dein Wille frei ist.
 Versuch's! Erkläre, daß du Blut verabscheust,
 Der Schwester Leben willst gerettet sehn,
 Zeig' denen, die dir anders rathen wollen,
 Die Wahrheit deines königlichen Zorns,
 Schnell wirst du die Nothwendigkeit verschwinden
 Und Recht in Unrecht sich verwandeln sehn.
 Du selbst mußt richten, du allein. Du kannst dich
 Auf dieses unstät schwanke Rohr nicht lehnen.
 Der eignen Milde folge du getrost.
 Nicht Strenge legte Gott ins weiche Herz
 Des Weibes — Und die Stifter dieses Reichs,
 Die auch dem Weib die Herrscherzügel gaben,
 Sie zeigten an, daß Strenge nicht die Tugend
 Der Könige soll sein in diesem Lande.

Elisabeth.

Ein warmer Anwalt ist Graf Shrewsbury
 Für meine Feindin und des Reichs. Ich ziehe
 Die Rätke vor, die meine Wohlfahrt lieben.

Falbot.

Man gönnt ihr keinen Anwalt¹, Niemand wagt's,
 Zu ihrem Vortheil sprechend, deinem Zorn
 Sich bloß zu stellen² — So vergönne mir,
 Dem alten Manne, den am Grabesrand
 Kein irdisch Hoffen mehr verführen kann,
 Daß ich die Aufgegebene beschütze.
 Man soll nicht sagen, daß in deinem Staatsrath
 Die Leidenschaft, die Selbstsucht eine Stimme
 Gehabt, nur die Barmherzigkeit geschwiegen.
 Verbündet hat sich Alles wider sie;
 Du selber hast ihr Antlitz nie gesehn,
 Nichts spricht in deinem Herzen für die Fremde.
 — Nicht ihrer Schuld red' ich das Wort. Man sagt,
 Sie habe den Gemahl ermorden lassen ;

rez reconnaître que votre volonté est libre. Essayez. Déclarez que vous avez horreur du sang, que vous voulez voir préservée la vie de votre sœur; montrez à ceux qui prétendent vous donner d'autres conseils une franche et royale indignation, et vous verrez bientôt cette nécessité s'évanouir et ce droit se changer en injustice. Il vous faut juger vous-même, vous seule. Vous ne pouvez vous appuyer sur l'opinion de la multitude, ce roseau mobile et incertain. Fiez-vous sans crainte à votre bonté naturelle. Dieu n'a pas mis la sévérité dans le tendre cœur de la femme; et les fondateurs de ce royaume, qui permirent que les rênes du gouvernement fussent aussi confiées à une femme, ont montré par là que la sévérité ne doit pas être dans ce pays la vertu des rois.

ÉLISABETH. Le comte de Shrewsbury est un chaleureux défenseur de mon ennemie et de l'ennemie du royaume. Je préfère les conseillers dévoués à mes intérêts.

TALBOT. On lui refuse un défenseur; personne n'ose, en parlant pour elle, s'exposer à votre colère. Permettez donc à un vieillard qui, sur le bord de la tombe, ne peut se laisser séduire par aucune espérance terrestre, de se faire l'appui d'une femme que tous abandonnent. Il ne sera pas dit que dans votre conseil d'État la passion et l'intérêt personnel ont élevé la voix et que la pitié seule s'est tue. Tout s'est conjuré contre elle. Vous-même vous n'avez jamais vu son visage, et rien dans votre cœur ne parle en faveur de l'étrangère. Je ne prétends pas justifier ses fautes. On dit qu'elle a fait égorger son époux;

Wahr ist's, daß sie den Mörder ehlichte.
 Ein schwer Verbrechen! — Aber es geschah
 In einer finstern, unglücksvollen Zeit,
 Im Angstgedränge bürgerlichen Kriegs,
 Wo sie, die Schwache, sich umrungen sah
 Von heftig dringenden Vasallen, sich
 Dem Muthvollstärksten in die Arme warf —
 Wer weiß, durch welcher Künste Macht besiegt?
 Denn ein gebrechlich Wesen ist das Weib.

Elisabeth.

Das Weib ist nicht schwach. Es gibt starke Seelen
 In dem Geschlecht — Ich will in meinem Beisein
 Nichts von der Schwäche des Geschlechtes hören.

Salbot.

Dir war das Unglück eine strenge Schule.
 Nicht seine Freundschaft fehrte dir
 Das Leben zu. Du sahst keinen Thron
 Von ferne, nur das Grab zu deinen Füßen.
 Und Woodstock' war's und in des Towers Nacht
 Wo dich der gnäd'ge Vater dieses Landes
 Zur ernstestn Pflicht durch Trübsal auferzog.
 Dort suchte dich der Schmeichler nicht. Früh lernte,
 Vom eitlen Weltgeräusche nicht zerstreut,
 Dein Geist sich sammeln, denkend in sich gehn,
 Und dieses Lebens wahre Güter schätzen.
 — Die Arme rettete kein Gott. Ein zartes Kind,
 Ward sie verpflanzt nach Frankreich, an den Hof
 Des Leichtsinns, der gedankenlosen Freude.
 Dort in der Feste ew'ger Trunkenheit
 Bernahm sie nie der Wahrheit ernste Stimme.
 Geblendet war sie von der Laster Glanz,
 Und fortgeführt vom Strome des Verderbens.
 Ihr ward der Schönheit eitles Gut zu Theil,
 Sie überstrahlte blühend alle Weiber,
 Und durch Gestalt nicht minder als Geburt —

il est certain qu'elle a épousé le meurtrier. C'est un grand crime ; mais cela se passait dans un temps de trouble et de calamité , dans le tumulte et les tourmentes d'une guerre civile , alors que , faible femme , elle se voyait entourée de vassaux exigeants ; elle s'est jetée dans les bras du plus fort et du plus résolu. Qui sait par quels artifices elle a été vaincue ? La femme est un être fragile.

ELISABETH. La femme n'est pas faible. Il y a dans notre sexe des âmes fortes ; je ne veux pas qu'en ma présence on parle de la faiblesse des femmes.

TALBOT. Le malheur a été pour vous une école sévère. La vie ne s'est pas révélée à vous sous son aspect riant ; vous n'aviez pas un trône en perspective , vous ne voyiez qu'un tombeau à vos pieds. C'est à Woodstock et dans l'obscurité de la Tour de Londres que Dieu , protecteur de ce royaume , vous prépara par la douleur à vos grands devoirs ; là nul flatteur n'allait vous chercher. Éloignée des vains bruits du monde , votre âme apprit de bonne heure à se recueillir , à rentrer en elle-même , à apprécier les véritables biens de cette vie. Aucun Dieu n'a protégé cette infortunée. Encore enfant , elle fut conduite à la cour de France , séjour de la légèreté et des plaisirs frivoles. Là , dans l'ivresse continuelle des fêtes , elle n'entendit jamais la voix austère de la vérité ; elle fut éblouie par l'éclat du vice et entraînée par le torrent de la corruption. Le vain don de la beauté lui était tombé en partage ; dans la fleur de sa jeunesse , elle éclipsait toutes les femmes , et par ses charmes non moins que par sa naissance....

Elisabeth.

Kommt zu Euch selbst, Milord von Shrewsbury!
Denkt, daß wir hier im ernstesten Rathe sitzen.
Das müssen Reize sonder Gleichen sein,
Die einen Greis in solches Feuer setzen.
— Milord von Lester, Ihr allein schweigt still?
Was ihn herredt macht, bindet's Euch die Zunge?

Lester.

Ich schweige vor Erstaunen, Königin,
Daß man dein Ohr mit Schrecknissen erfüllt,
Daß diese Mährchen, die in Londons Gassen
Den gläub'gen Pöbel ängsten¹, bis herauf
In deines Staatsraths heitre Mitte steigen,
Und weise Männer ernst beschäftigen.
Verwunderung ergreift mich, ich gesteh's,
Daß diese länderlose Königin
Von Schottland, die den eignen kleinen Thron
Nicht zu behaupten wußte, ihrer eignen
Vasallen Spott, der Auswurf² ihres Landes,
Dein Schrecken wird auf einmal im Gefängniß!
Was, beim Allmächt'gen! machte sie dir furchtbar?
Daß sie dies Reich in Anspruch nimmt, daß dich
Die Guisen nicht als Königin erkennen?
Kann dieser Guisen Widerspruch das Recht
Entkräften, das Geburt dir gab, der Schluß
Der Parlamente dir bestätigte?
Ist sie durch Heinrichs letzten Willen³ nicht
Stillschweigend abgewiesen, und wird England
So glücklich im Genuß des neuen Lichts,
Sich der Papistin in die Arme werfen?
Von dir, der angebeteten Monarchin,
Zu Darnley's Mörderin hinüberlaufen?
Was wollen diese ungestümen Menschen,
Die dich noch lebend mit der Erbin⁴ quälen,
Dich nicht geschwind genug vermählen können,

ELISABETH. Revenez à vous, milord de Shrewsbury ; songez que nous tenons ici un grave conseil. Les charmes qui enflamment ainsi un vieillard doivent être sans pareils. Milord Leicester, vous seul gardez le silence ; ce qui anime l'éloquence de milord Shrewsbury vous fermerait-il la bouche ?

LEICESTER. Je reste muet de surprise, madame, en voyant de quelles terreurs on emplit votre oreille, en voyant les fables, qui inquiètent dans les rues de Londres le peuple crédule, monter jusqu'ici, troubler la sérénité de votre conseil d'État et occuper sérieusement des hommes graves. Je suis étonné, je l'avoue, que cette reine d'Écosse, dépouillée de ses États, elle qui n'a pas su conserver son petit trône, insultée par ses propres vassaux, repoussée de son pays, devienne tout à coup, dans sa prison, votre épouvante. Au nom du ciel ! qui peut donc vous la rendre redoutable ? Est-ce la prétention qu'elle élève sur ce royaume ? est-ce parce que les Guises refusent de vous reconnaître pour reine ? Cette opposition des Guises peut-elle affaiblir le droit que la naissance vous a donné, que l'arrêt du parlement a confirmé ? N'a-t-elle pas été tacitement exclue par les dernières volontés de Henri ? Et l'Angleterre, si heureuse dans la jouissance du nouveau jour qui l'éclaire, ira-t-elle se jeter dans les bras de la papiste ? Vous abandonnera-t-elle, vous, sa reine adorée, pour courir vers la meurtrière de Darnley ? Que veulent ces hommes impatients qui, vous vivante, vous tourmentent au nom d'une héritière, et ne peuvent vous marier assez vite pour sauver l'État et l'Église ? N'êtes-vous pas dans

Um Staat und Kirche von Gefahr zu retten?
 Stehst du nicht blühend da in Jugendkraft,
 Welkt jene nicht mit jedem Tag zum Grabe?
 Bei Gott! Du wirst, ich hoff's, noch viele Jahre
 Auf ihrem Grabe wandeln, ohne daß
 Du selber sie hinabzustürzen brauchest —

Burleigh.

Lord Lester hat nicht immer so geurtheilt.

Leicester.

Wahr ist's, ich habe selber meine Stimme
 Zu ihrem Tod gegeben im Gericht.
 — Im Staatsrath sprech' ich anders. Hier ist nicht
 Die Rede von dem Recht, nur von dem Vortheil.
 Ist's jetzt die Zeit, von ihr Gefahr zu fürchten,
 Da Frankreich sie verläßt, ihr einz'ger Schutz,
 Da du den Königssohn mit deiner Hand
 Beglücken willst, die Hoffnung eines neuen
 Regentenstammes diesem Lande blüht?
 Wozu sie also tödten? Sie ist todt!
 Verachtung ist der wahre Tod. Verhüte,
 Daß nicht das Mitleid sie ins Leben rufe!
 Drum ist mein Rath: Man laße die Sentenz,
 Die ihr das Haupt abspricht, in voller Kraft
 Bestehn! Sie lebe, — aber unterm Beile
 Des Henkers lebe sie, und schnell, wie sich
 Ein Arm für sie bewaffnet, fall' es nieder.

Elisabeth (steht auf).

Milords, ich hab' nun eure Meinungen
 Gehört, und sag' euch Dank für euern Eifer.
 Mit Gottes Beistand, der die Könige
 Erleuchtet, will ich eure Gründe prüfen,
 Und wählen', was das Bessere mir dünkt.

la fleur et la force de la jeunesse, tandis qu'elle, chaque jour la flétrit et l'entraîne vers le tombeau! Par le ciel! vous marcherez encore, je l'espère, pendant bien des années, sur sa tombe, sans que vous ayez eu besoin de l'y précipiter vous-même.

BURLEIGH. Lord Leicester n'a pas toujours pensé ainsi.

LEICESTER. Il est vrai; j'ai voté moi-même pour sa mort, au tribunal. Dans le conseil d'État mon langage n'est pas le même. Ici il n'est plus question de ce qui est juste, mais avantageux. Est-ce le moment de la regarder comme dangereuse quand la France, son unique appui, l'abandonne; quand vous allez accorder votre main au fils de ses rois, quand l'espoir d'une nouvelle race de princes s'épanouit pour l'Angleterre? Pourquoi donc la tuer? Elle est morte. Le mépris est la véritable mort. Prenez garde que la compassion ne la rappelle à la vie! Voici mon avis: qu'on laisse subsister dans toute sa force la sentence qui la condamne à mort! Qu'elle vive, mais qu'elle vive sous la hache du bourreau, et si un seul bras s'arme pour elle, qu'à l'instant sa tête tombe.

ÉLISABETH *se lève*. Milords, j'ai entendu vos avis et je vous remercie de votre zèle. Avec l'aide de Dieu, qui éclaire les rois, j'examinerai vos motifs, et je choisirai le parti qui me semblera le plus sage.

Vierter Auftritt.

Die Vorigen. Ritter Paulet mit Mortimer.

Elisabeth.

Da kommt Amias Paulet. Erlebe Sir,
Was bringt ihr uns?

Paulet.

Glorwürd'ge Majestät!

Mein Neffe, der ohnlängst von weiten Reisen
Zurückgekehrt, wirft sich zu deinen Füßen,
Und leistet dir sein jugendlich Gelübde.
Empfange du es gnadenvoll, und laß
Ihn wachsen in der Sonne deiner Gunst.

Mortimer

(Läßt sich auf ein Knie nieder.)

Lang lebe meine königliche Frau,
Und Glück und Ruhm bekröne ihre Stirne!

Elisabeth.

Steht auf. Seid mir willkommen, Sir, in England
Ihr habt den großen Weg gemacht, habt Frankreich
Bereist und Rom, und Such zu Rheims verweilt.
Sagt mir denn an, was spinnen meine Feinde?

Mortimer.

Ein Gott verwirre sie und wende rückwärts
Auf ihrer eignen Schützen Brust die Weile,
Die gegen meine Königin gesandt sind!

Elisabeth.

Sagt ihr den Morgan und den ränke-spinnenden
Bischof von Rose?

Mortimer.

Alle schottische
Verbannte lernt' ich kennen, die zu Rheims

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS. LE CHEVALIER PAULET *avec* MORTIMER.

ELISABETH. Voici Amias Paulet. Noble sir, que venez-vous nous apprendre ?

PAULET. Glorieuse reine, mon neveu, au retour d'un voyage lointain, vient se jeter à vos pieds et vous présenter son jeune hommage. Recevez-le avec bonté et laissez tomber sur lui un rayon de votre faveur.

MORTIMER *met un genou en terre*. Puisse ma noble souveraine vivre longtemps, et que le bonheur et la gloire couronnent son front !

ELISABETH. Levez-vous, soyez le bienvenu en Angleterre. Sir Mortimer, vous revenez de voyage, vous avez visité la France et Rome, et vous vous êtes arrêté à Reims. Dites-moi donc ce que trament mes ennemis.

MORTIMER. Que Dieu les confonde et renvoie à leurs propres cœurs les traits par eux lancés contre ma souveraine !

ELISABETH. Avez-vous vu Morgan et l'évêque de Ross, cet artisan d'intrigues ?

MORTIMER. J'ai connu tous les Écossais exilés qui forgent à Reims

Anschläge schmieden gegen diese Insel.
In ihr Vertrauen stahl ich mich, ob ich
Etwas von ihren Ränken was entdeckte.

Paullet.

Geheime Briefe hat man ihm vertraut,
In Ziffern, für die Königin von Schottland,
Die er mit treuer Hand uns überliefert.

Elisabeth.

Sagt, was sind ihre neuesten Entwürfe?

Mortimer.

Es traf sie alle wie ein Donnerstreich,
Daß Frankreich sie verläßt, den festen Bund
Mit England schließt; jetzt richten sie die Hoffnung
Auf Spanien.

Elisabeth.

So schreibt mir Walsingham!

Mortimer.

Auch eine Bulle, die Papst Sixtus jüngst
Vom Vaticane gegen dich geschleudert,
Kam eben an zu Rheims, als ich's verließ;
Das nächste Schiff bringt sie nach dieser Insel.

Leicester.

Vor solchen Waffen zittert England nicht mehr.

Burleigh.

Sie werden furchtbar in des Schwärmers Hand.

Elisabeth (Mortimer'n forschend anschauend).

Man gab Euch Schuld, daß Ihr zu Rheims die Schulen
Besucht und Euren Glauben abgeschworen?

Mortimer.

Die Miene gab ich mir, ich läugn' es nicht,
So weit ging die Begierde, dir zu dienen!

Elisabeth

(zu Paullet, der ihr ein Papier überreicht).

Was zieht Ihr da hervor?

des complots contre notre pays. Je me suis insinué dans leur confiance, afin de découvrir quelque chose de leurs trames.

PAULET. On lui a confié des lettres mystérieuses écrites en chiffres à l'adresse de la reine d'Écosse : il nous les a fidèlement remises.

ELISABETH. Dites-moi quels sont leurs derniers projets ?

MORTIMER. Ils ont été frappés comme d'un coup de foudre en apprenant que la France les abandonnait, et qu'elle avait conclu une étroite alliance avec l'Angleterre ; leur espoir à présent se tourne du côté de l'Espagne.

ELISABETH. Walsingham me l'écrit ainsi.

MORTIMER. Au moment où j'ai quitté Reims, on venait d'y recevoir une bulle que le pape Sixte-Quint a lancée du Vatican contre vous. Le premier navire l'apportera dans cette île.

LEICESTER. L'Angleterre ne tremble plus devant de pareilles armes.

BURLEIGH. Elles deviennent redoutables dans la main d'un fanatique.

ELISABETH, *fixant sur Mortimer un regard pénétrant*. On vous a accusé d'avoir fréquenté les écoles de Reims et abjuré votre croyance.

MORTIMER. J'en ai fait le semblant, je ne le nie pas, tant je désirais vous servir.

ELISABETH, *d Paulet, qui tire un papier*. Que tenez-vous là ?

Paullet.

Es ist ein Schreiben,
Das dir die Königin von Schottland sendet.

Burleigh (heftig darnach greifend).

Gebt mir den Brief.

Paullet (gibt das Papier der Königin).

Verzeiht, Lord Großschatzmeister!

In meiner Königin selbsteigne Hand,
Befahl sie mir den Brief zu übergeben.
Sie sagt mir stets, ich sey ihr Feind. Ich bin
Nur ihrer Laster Feind; was sich verträgt
Mit meiner Pflicht, mag ich ihr gern erweisen.

(Die Königin hat den Brief genommen. Während sie ihn liest, sprechen
Mertimer und Leicester einige Worte heimlich mit einander.)

Burleigh (zu Paullet).

Was kann der Brief enthalten! Gütliche Klagen,
Mit denen man das mitleidsvolle Herz
Der Königin verschonen soll.

Paullet.

Was er

Enthält, hat sie mir nicht verhehlt. Sie bittet
Um die Vergünstigung, das Angesicht
Der Königin zu sehen.

Burleigh (schnell).

Nimmermehr!

Salbot.

Warum nicht? Sie erstrebt nichts Ungerechtes.

Burleigh.

Die Gunst des königlichen Angesichts
Hat sie verwirkt, die Wodanstitlerin,
Die nach dem Blut der Königin gedürstet.

PAULET. C'est une lettre que la reine d'Écosse vous envoie.

BURLEIGH *la saisit avec empressement.* Donnez-moi cette lettre.

PAULET *donne le papier à la reine.* Pardonnez, lord trésorier.

Elle m'a ordonné de remettre cette lettre en main propre à la reine.

Elle me dit toujours que je suis son ennemi : je suis l'ennemi de ses

vices seulement ; tout ce qui s'accorde avec mon devoir, je le fais

volontiers pour elle. *(La reine a pris la lettre ; pendant qu'elle la*

lit, Martimer et Leicester parlent entre eux à voix basse.)

BURLEIGH, à Paulet. Que peut contenir cette lettre ? de vaines plaintes que l'on devrait épargner au cœur compatissant de la reine.

PAULET. Elle ne m'a point caché le contenu de cet écrit. Elle sollicite la faveur de voir la reine

BURLEIGH, *vivement.* Jamais.

TALBOT. Pourquoi pas ? elle ne demande rien d'injuste.

BURLEIGH. Elle s'est rendue indigne de voir l'auguste visage de la reine, celle qui a organisé le meurtre et qui avait soif de son sang.

Wer's treu mit seiner Fürstin meint, der kann
Den falsch verrätherischen Rath nicht geben.

Salbot.

Wenn die Monarchin sie beglücken will,
Wollt ihr der Gnade sanfte Regung hindern?

Burleigh.

Sie ist verurtheilt! Unterm Beile liegt
Ihr Haupt. Unwürdig ist's der Majestät,
Das Haupt zu sehen, das dem Tod geweiht ist.
Das Urtheil kann nicht mehr vollzogen werden.
Wenn sich die Königin ihr genahet hat,
Denn Gnade bringt die königliche Nähe —

Elisabeth

(nachdem sie den Brief gelesen, ihre Thränen trocken)

Was ist der Mensch! Was ist das Glück der Erde!
Wie weit ist diese Königin gebracht,
Die mit so stolzen Hoffnungen begann,
Die auf den ältesten Thron der Christenheit
Berufen worden, die in ihrem Sinn
Drei Kronen schon auf's Haupt zu setzen meinte!
Welch andre Sprache führt sie jetzt als damals,
Da sie das Wappen Englands angenommen,
Und von den Schmeichlern ihres Hofes sich Königin
Der zwei britannischen Inseln nennen ließ!
— Verzeiht, Milords, es schneidet mir in's Herz,
Wehmuth erregt mich und die Seele blutet,
Daß Irdisches nicht fester steht, das Schickial
Der Menschheit, das entseßliche, so nahe
An meinem eianen Haupt vorüberzieht?

Salbot.

O Königin! Dein Herz hat Gott gerührt,
Gehorche dieser himmlischen Bewegung!
Schwer küßte sie fürwahr die schwere Schuld.
Und Zeit ist's, daß die harte Prüfung ende!

Quiconque a de loyales intentions envers sa souveraine ne doit pas lui donner ce mauvais, ce perfide conseil.

FALBOT. Si la reine veut lui accorder cette faveur, voulez-vous arrêter le généreux mouvement de la clémence ?

BURLEIGH. Elle est condamnée, sa tête est sous la hache. Il n'est pas convenable à la majesté royale de voir une tête qui est dévouée à la mort. La sentence ne peut plus être exécutée, si la reine une fois la favorise de sa présence, car la présence royale porte grâce.

ELISABETH, *essuyant ses larmes après avoir lu la lettre.* Qu'est-ce que l'homme ! qu'est-ce que le bonheur de la terre ! Où en est réduite cette reine qui débuta par de si fières espérances ; qui, après avoir été appelée sur le plus ancien trône de la chrétienté, croyait déjà dans sa pensée réunir trois couronnes sur sa tête ? Que son langage aujourd'hui est différent de celui qu'elle tenait, quand elle prit le duc d'Angleterre, quand elle se faisait appeler par les flatteurs de sa cour reine des Iles Britanniques ! Pardonnez, milords ! mon âme est déchirée, je suis saisie de tristesse, mon cœur saigne, quand je vois la fragilité des choses de la terre, et la terrible destinée humaine passer si près de ma tête.

FALBOT. O reine ! Dieu a touché votre cœur, obéissez à cette émotion céleste ; elle a certes cruellement expié ses cruelles fautes ; il est temps de mettre un terme à ces dures épreuves. Tendez-lui la

Reich' ihr die Hand, der Tiefgefallenen!
 Wie eines Engels Lichterscheinung steige
 In ihres Kerkers Gräbernacht hinab —

Burleiah.

Seu standhaft, große Königin. Laß nicht
 Ein lobenswürdig menschliches Gefühl
 Dich irre führen. Raube dir nicht selbst
 Die Freiheit, das Nothwendige zu thun.
 Du kannst sie nicht begnadigen, nicht retten.
 So lade nicht auf dich verhaßten Fadel.
 Daß du mit grausam höhneudem Triumph
 Am Anblick deines Opfers dich geweidet.

Peicester.

Laßt uns in unsern Schranken bleiben. Lords
 Die Königin ist weise, sie bedarf
 Nicht unsers Rathes, das Würdigste zu wählen.
 Die Unterredung beider Königinnen
 Hat nichts gemein mit des Gerichtes Gang.
 Englands Geisß, nicht der Monarchin Wille,
 Berurtheilt die Maria. Würdig ist's
 Der großen Seele der Elisabeth,
 Daß sie des Herzens schönem Triebe folge.
 Wenn das Geisß den strengen Lauf behält.

Elisabeth.

Gehet, meine Lords. Wir werden Mittel finden,
 Was Gnade fordert, was Nothwendigkeiten
 Uns auferlegt, geziemend zu vereinen.
 Jetzt — tretet ab!

Die Lords gehen. an der Thür ruft sie den Mortimer zurück.

Sir Mortimer! Ein Wort!

main, pour la tirer du fond de son abîme, descendez comme un ange de lumière dans la nuit de sa prison.

PERLEIGH. Soyez ferme, grande reine; ne permettez pas qu'un louable sentiment d'humanité vous égare. Ne vous enlevez pas à vous-même la liberté de faire ce qu'ordonne la nécessité. Vous ne pouvez ni lui accorder sa grâce ni la sauver; n'encourez pas l'odieux reproche d'avoir, avec une joie insultante et cruelle, rassasié vos regards de l'aspect de votre victime.

LEICESTER. Demeurons dans nos limites, milords; la reine est sage. Elle n'a pas besoin de nos conseils pour choisir le parti le plus digne d'elle; l'entretien des deux reines n'a rien de commun avec le cours de la justice; les lois d'Angleterre, et non pas la volonté de notre souveraine, ont condamné Marie. Il est digne de la grande âme d'Élisabeth de suivre ses nobles impulsions, quand la loi poursuit sa marche sévère.

ELISABETH. Allez, milords. Nous trouverons moyen d'unir, comme il convient, ce que réclame la clémence avec ce que nous impose la nécessité. Maintenant, retirez-vous. *(Les lords sortent; elle rappelle Mortimer.)* Sir Mortimer, un mot.

F ü n f t e r A u f t r i t t .

E l i s a b e t h . M o r t i m e r .

E l i s a b e t h

(nachdem sie ihn einige Augenblicke sersiehend mit den Augen gemessen)

Ihr zeigtet einen festen Muth und seltne
 Beherrschung Eurer selbst für Eure Jahre.
 Wer schon so früh der Täuschung schwere Kunst
 Ausübte, der ist mündig vor der Zeit,
 Und er verkürzt sich seine Prüfungsjahre.
 — Auf eine große Bahn ruft Euch das Schickial,
 Ich prophezet' es Euch, und mein Orakel
 Kann ich, zu Eurem Glücke, selbst vollziehn.

M o r t i m e r .

Erhabene Gebieterin, was ich
 Vermag und bin, ist deinem Dienst gewidmet.

E l i s a b e t h .

Ihr habt die Feinde Englands kennen lernen.
 Ihr Haß ist unverzählich gegen mich,
 Und unerlöschlich ihre Blutentwürfe.
 Bis diesen Tag war schützte mich die Allmacht,
 Doch ewig wankt die Kron' auf meinem Haupt,
 So lang sie lebt, die ihrem Schwärmer eifer
 Den Vorwand leiht und ihre Hoffnung nährt.

M o r t i m e r .

Sie lebt nicht mehr, sobald du es gebietest.

E l i s a b e t h .

Ach, Sir! Ich glaubte mich am Ziele schon
 Zu sehn, und bin nicht weiter als am Anfang.
 Ich wollte die Gesetze handeln lassen,
 Die eigne Hand vom Blute rein behalten.
 Das Urtheil ist gesprochen. Was gewinn' ich?

SCÈNE V.

ÉLISABETH, MORTIMER.

ÉLISABETH. *après avoir quelques instants fixé sur lui un regard pénétrant.* Vous avez montré une résolution hardie et un empire sur vous-même bien rare à votre âge. Celui qui a su pratiquer si jeune l'art difficile de la dissimulation, est émancipé avant le temps et abrège ses années d'épreuve. Le destin vous appelle à une haute carrière, je vous le prédis; et je puis, pour votre bonheur, accomplir moi-même mon oracle.

MORTIMER. Grande reine, ce que je sais, ce que je puis faire, tout est dévoué à votre service.

ÉLISABETH. Vous avez appris à connaître les ennemis de l'Angleterre; leur haine contre moi est implacable, et leurs projets sanguinaires se succèdent sans fin. Jusqu'à ce jour, il est vrai, le Tout-Puissant m'a protégée, mais la couronne vacillera sur ma tête tant que vivra celle qui sert de prétexte à leur zèle fanatique et entretient leurs espérances.

MORTIMER. Elle cessera de vivre, dès que vous l'ordonnerez.

ÉLISABETH. Hélas! sir, je me croyais déjà parvenue au but, et je ne suis pas plus avancée qu'au commencement. Je voulais laisser agir les lois et conserver ma main pure de sang. La sentence est prononcée. Que gagné-je à cela? Il faut qu'elle s'exécute, Mortimer, et c'est moi

Es muß vollzogen werden, Mortimer!
 Und ich muß die Vollziehung anbefehlen.
 Mich immer trifft der Haß der That. Ich muß
 Sie eingestehn, und kann den Schein nicht retten.
 Das ist das Schlimmste!

Mortimer.

Was bekümmert dich
 Der böse Schein bei der gerechten Sache!

Elisabeth.

Ihr kennt die Welt nicht, Ritter. Was man scheint,
 Hat Jedermann zum Richter, was man ist, hat keinen.
 Von meinem Rechte überzeug' ich Niemand,
 So muß ich Sorge tragen, daß mein Antheil
 An ihrem Tod in ew'gem Zweifel bleibe.
 Bei solchen Thaten doppelter Gestalt
 Gibt's keinen Schutz als in der Dunkelheit.
 Der schlimmste Schritt ist, den man eingesteht:
 Was man nicht aufgibt, hat man nie verloren.

Mortimer (aussetzend).

Dann wäre wohl das Beste —

Elisabeth (schnell)

Freilich wär's
 Das Beste — O mein guter Engel spricht
 Aus Euch. Fahrt fort, vollendet, werther Zu!
 Euch ist es Ernst, Ihr dringet auf den Grund,
 Seid ein ganz anderer Mann, als Suer Dheim —

Mortimer (betroffen).

Entdecktest du dem Ritter deinen Wunsch?

Elisabeth.

Mich reuet, daß ich's that.

Mortimer.

(Entschuldige)

qui dois donner l'ordre de cette exécution. C'est toujours moi qu'atteint l'odieux du fait. Je suis forcée de l'avouer et je ne puis sauver les apparences. Voilà ce qu'il y a de plus triste.

MORTIMER. Que vous importe une fâcheuse apparence dans une cause juste ?

ÉLISABETH. Vous ne connaissez pas le monde, chevalier ; chacun vous juge sur ce que vous paraissez être, personne sur ce que vous êtes en effet. Je ne puis convaincre personne de mon droit, je dois donc faire en sorte que la part que j'aurai prise à sa mort reste dans un doute éternel. Dans des affaires de cette nature, qui se présentent sous une double face, il n'y a de refuge que dans les ténèbres ; la pire des fautes est celle qu'on avoue. Tant qu'on ne cède rien, on n'a rien perdu.

MORTIMER, avec un regard pénétrant. Ainsi, le mieux serait...

ÉLISABETH, vivement. Sans doute, ce serait le mieux. Ah ! mon bon ange parle par votre bouche. Poursuivez, achevez, cher Mortimer. Vous prenez la chose au sérieux ; vous pénétrez au fond, vous êtes un tout autre homme que votre oncle.

MORTIMER, surpris. Avez-vous découvert votre désir au chevalier Paulet ?

ÉLISABETH. Je regrette de l'avoir fait.

MORTIMER. Excusez ce vieillard, les années l'ont rendu scrupuleux.

Den alten Mann. Die Jahre machen ihn
Bedenklich. Solche Wagestücke fordern
Den festen Muth der Jugend —

Elisabeth (schnell).

Darf ich Euch —

Mortimer.

Die Hand will ich dir leihen; rette du
Den Namen, wie du kannst —

Elisabeth.

Ja, Sir! Wenn Ihr

Mich eines Morgens mit der Botschaft wecket:
Maria Stuart, deine blut'ge Feindin.
Ist heute Nacht verschieden!!

Mortimer.

Zählt auf mich.

Elisabeth.

Wann wird mein Haupt sich ruhig schlafen legen?

Mortimer.

Der nächste Neumond ende deine Furcht.

Elisabeth.

— Gehabt Euch wohl, Sir! Laßt es Euch nicht leid thun.
Daß meine Dankbarkeit den Flor der Nacht
Entleeren muß — Das Schweigen ist der Gott
Der Glücklichen — Die engsten Bande sind's,
Die zartesten, die das Geheimniß stiften!

(Sie geht ab)

Sechster Auftritt.

Mortimer (allein).

Geh, falsche gleichnerische Königin!
Wie du die Welt, so täusch' ich dich. Recht ist's.

Ces coups d'audace exigent le courage et la promptitude de la jeunesse.

ÉLISABETH *rivement*. Puis-je compter sur vous ?

MORTIMER. Je vous prêterai mon bras. Vous, sauvez comme vous pourrez votre nom.

ÉLISABETH. Ah ! Mortimer, si un matin vous veniez m'éveiller avec cette nouvelle : Marie Stuart, votre implacable ennemie, est morte cette nuit...

MORTIMER. Comptez sur moi.

ÉLISABETH. Quand pourrai-je dormir d'un sommeil paisible ?...

MORTIMER. À la prochaine lune vos craintes cesseront.

ÉLISABETH. Adieu, sir Mortimer. Ne regrettez pas que ma reconnaissance doive emprunter le voile de la nuit. Le silence est le dieu des heureux. Les liens les plus étroits et les plus tendres sont ceux qui sont fondés sur le mystère. *'Elle sort.'*

SCÈNE VI.

MORTIMER, *seul*. Va, reine fausse et hypocrite. Je te trompe comme tu trompes le monde. C'est chose juste que de te trahir, c'est une

Dich zu verrathen, eine gute That!
 Seh' ich aus, wie ein Mörder? Liestest du
 Ruchlose Fertigkeit auf meiner Stirn?
 Frau' nur auf meinen Arm und halte deinen
 Zurück, gib dir den frommen Heuchelschein
 Der Gnade vor der Welt, indessen du
 Geheim auf meine Mörderhülfe hoffst.
 So werden wir zur Rettung Frist gewinnen!

Erhöhen willst du mich — zeigst mir von ferne
 Bedeutend einen kostbar'n Preis — Und wärst
 Du selbst der Preis und deine Frauengunst.
 Wer bist du, Aermste, und was kannst du geben?
 Mich locket nicht des eiteln Ruhmes Geiz!
 Bei ihr nur ist des Lebens Reiz —
 Um sie, in ew'gem Freudenchore, schweben
 Der Anmuth Götter und der Jugendlust,
 Das Glück der Himmel ist an ihrer Brust.
 Du hast nur tode Güter zu vergeben!
 Das Eine Höchste, was das Leben schmückt,
 Wenn sich ein Herz, entzückend und entzückt,
 Dem Herzen schenkt in süßem Selbstvergessen.
 Die Frauentrone hast du nie besessen,
 Nie hast du liebend einen Mann beglückt!
 — Ich muß den Lord erwarten, ihren Brief
 Ihm übergeben. Ein verhafter Auftrag!
 Ich habe zu dem Göttinge kein Herz.
 Ich selber kann sie retten, ich allein,
 Gefahr und Ruhm und auch der Preis sey mein!

(Indem er gehen will, begegnet ihm Paulet.)

Siebenter Auftritt.

Mortimer. Paulet.

Paulet.

Was sagte dir die Königin?

bonne action ! Ai-je donc l'air d'un assassin ? As-tu lu sur mon front l'habitude du crime ? Fie-toi à mon bras, et retire le tien ; donne-toi aux yeux du monde la pieuse apparence de la clémence. tandis que tu comptes en secret sur le secours d'un assassin : nous gagnerons ainsi du temps pour la délivrer.

Tu veux m'élever ; tu me montres de loin une magnifique récompense ! Et quand toi-même , quand tes plus secrètes faveurs seraient cette récompense , qui es-tu , pauvre créature , et que peux-tu donner ? Le desir d'une vaine gloire ne me séduit pas. C'est près d'elle seulement qu'est le charme de la vie. Autour d'elle planent sans cesse, en un choir joyeux, les dieux de la grâce et des plaisirs de la jeunesse. La félicité du ciel est sur son sein , et toi tu ne peux donner que des biens stériles. Ce bien suprême , le seul qui embellit la vie , quand un cœur , dans le ravissement qu'il éprouve et qu'il fait naître , se donne à un autre cœur , dans un doux oubli de lui-même , cette couronne de la femme , tu ne l'as jamais possédée , jamais tu n'as rendu un homme heureux de ton amour.

Il faut que j'attende ce lord pour lui remettre sa lettre. Odiuse commission ! Je n'ai point de confiance dans ce courtisan. Je puis la délivrer moi-même , moi seul ; à moi le péril , la gloire et la récompense ! *(Au moment où il veut sortir, il rencontre Paulet.)*

SCÈNE VII.

MORTIMER, PAULET.

PAULET. Que t'a dit la reine ?

Mortimer.

Nichts, Sir.

Nichts — von Bedeutung.

Paulet (fixirt ihn mit ernstem Blick)

Höre, Mortimer!

Es ist ein schlüpfrig glatter Grund, auf den
Du dich begeben. Lockend ist die Gunst
Der Könige; nach Ehre geizt die Jugend.
— Laß dich den Ehrgeiz nicht verführen!

Mortimer.

War't Ihr's nicht selbst, der an den Hof mich brachte?

Paule.

Ich wünschte, daß ich's nicht gethan. Am Hofe
Ward unsers Hauses Ehre nicht gesammelt.
Steh fest, mein Nefse. Kaufe nicht zu theuer!
Verleze dein Gewissen nicht!

Mortimer.

Was fällt Euch ein? Was für Besorgnisse!

Paulet.

Wie groß dich auch die Königin zu machen
Verspricht, trau' ihrer Schmeicheltrede nicht.
Verläugnen wird sie dich, wenn du gehorchst.
Und, ihren eignen Namen rein zu waschen.
Die Blutthat rächen, die sie selbst befahl!

Mortimer.

Die Blutthat sagt Ihr? —

Paulet.

Weg mit der Verstellung:

Ich weiß, was dir die Königin angeschlossen.
Sie hofft, daß deine ruhmbegehr'ge Jugend
Willfähr'ger sein wird, als mein starres Alter.
Hast du ihr zugesagt? Hast du?

MORTIMER. Rien, sir Paulet, rien d'important.

PAULET *le regarde d'un air sévère.* Écoute, Mortimer, c'est un sol glissant et trompeur que celui sur lequel tu as mis le pied. La faveur des rois est attrayante, et la jeunesse est avide d'honneurs. Ne te laisse pas égarer par l'ambition.

MORTIMER. N'est-ce pas vous-même qui m'avez amené à la cour ?

PAULET. Je voudrais ne l'avoir pas fait. Ce n'est pas à la cour que notre maison a gagné ses titres d'honneur. Sois ferme, mon neveu, n'achète pas la faveur trop chère. Ne blesse pas ta conscience.

MORTIMER. Quelle idée avez-vous ? Quelles sont ces craintes ?

PAULET. Quelque rang élevé que la reine te promette, ne te fie point à ses discours flatteurs. Elle te reniera quand tu auras obéi, et, pour blanchir son nom, elle vengera le meurtre qu'elle-même aura ordonné.

MORTIMER. Le meurtre, dites-vous ?

PAULET. Point de dissimulation ! Je sais ce que la reine t'a proposé. Elle espère que ta jeunesse ambitieuse sera plus complaisante que mon inflexible vieillesse. Lui as-tu promis ? As-tu ?...

Mortimer.

Mein Oheim!

Pauler.

Wenn du's gethan hast, so verfluch' ich dich,
Und dich verwerfe —

Leicester (kommt).

Werther Sir, erlaubt
Ein Wort mit Eurem Neffen. Die Monarchin
Ist gnadenvoll gesinnt für ihn: sie will,
Daß man ihm die Person der Lady Stuart
Uneingeschränkt vertraue — Sie verläßt sich
Auf seine Redlichkeit —

Pauler.

Verläßt sich — Gut!

Leicester.

Was sagt Ihr, Sir?

Pauler.

Die Königin verläßt sich
Auf ihn, und ich, Milord, verlasse mich
Auf mich und meine beiden offenen Augen.

Er geht ab.

Achter Auftritt.

Leicester. Mortimer.

Leicester (verwundert).

Was wandelte den Ritter an?

Mortimer.

Ich weiß es nicht — Das unerwartete
Vertrauen, das die Königin mir schenkt —

Leicester (ihn forschend ansehend).

Verdient Ihr, Ritter, daß man Euch vertraut?

MORTIMER. Mon oncle !...

PAULET. Si tu l'as fait, je te maudis et je te rejette...

LEICESTER *entre*. Permettez-moi, sir Paulet, de dire un mot à votre neveu. La reine est très-favorablement disposée pour lui. Elle veut qu'on lui abandonne entièrement la garde de Marie Stuart; elle compte sur sa fidélité.

PAULET. Elle compte... Bien.

LEICESTER. Que dites-vous, chevalier Paulet?

PAULET. La reine compte sur lui; et moi, milord, je compte sur moi et sur mes deux yeux.

Il sort.

SCÈNE VIII.

LEICESTER, MORTIMER.

LEICESTER. *étonné*. Qu'a donc le chevalier?

MORTIMER. Je ne sais. La confiance inattendue que la reine m'accorde...

LEICESTER, *le regardant d'un air pénétrant*. Méritez-vous, chevalier, qu'on se fie à vous?

Mortimer (eben so).

Die Frage thu' ich Euch, Milord von Lester.

Leicester.

Ihr hattet mir was ingeheim zu sagen.

Mortimer.

Versichert mich erst, daß ich's wagen darf.

Leicester.

Wer gibt mir die Versicherung für Euch?

— Laßt Euch mein Mißtrau'n nicht beleidigen!

Ich seh' Euch zweierlei Gesichter zeigen

An diesem Hofe — Eins darunter ist

Nothwendig falsch; doch welches ist das wahre?

Mortimer.

Es geht mir eben so mit Euch, Graf Lester.

Leicester.

Wer soll nun des Vertrauens Anfang machen?

Mortimer.

Wer das Geringere zu wagen hat.

Leicester.

Nun! Der seid Ihr!

Mortimer.

Ihr seid es! Euer Zeugniß.

Des vielbedeutenden, gewalt'gen Lords,

Kann mich zu Boden schlagen, mein's vermag

Nichts gegen Euren Rang und Eure Gunst.

Leicester.

Ihr irrt Euch, Sir. In allem Andern bin ich

Hier mächtig, nur in diesem zarten Punkt.

Den ich jetzt Eurer Treu' preis geben soll.

Bin ich der schwächste Mann an diesem Hof.

Und ein verächtlich Zeugniß kann mich stürzen

MORTIMER. Je vous ferai la même question, milord Leicester.

LEICESTER. Vous aviez quelque chose à me dire en secret?

MORTIMER. Assurez-moi d'abord que je puis oser le faire.

LEICESTER. Qui me donnera pour vous cette assurance? Que ma méfiance ne vous offense pas. Je vous vois montrer à cette cour un double visage. L'un d'eux est nécessairement faux, mais lequel est le vrai?

MORTIMER. Vous me faites précisément le même effet, comte Leicester.

LEICESTER. Lequel doit le premier témoigner à l'autre de la confiance?

MORTIMER. Celui qui a le moins à risquer.

LEICESTER. Alors c'est vous.

MORTIMER. C'est vous. Votre témoignage, le témoignage d'un lord si puissant et si influent peut me perdre; le mien serait impuissant contre votre rang et votre faveur.

LEICESTER. Vous vous trompez, sir; en toute autre chose j'ai du pouvoir ici, mais sur ce point délicat, que je dois confier à votre bonne foi, je suis à cette cour l'homme le plus faible, et un misérable témoignage pourrait me perdre.

Mortimer.

Wenn sich der allvermögende Lord Lester
So tief zu mir herunter läßt, ein solch
Bekennniß mir zu thun, so darf ich wohl
Ein wenig höher denken von mir selbst,
Und ihm in Großmuth ein Exempel geben.

Leicester.

Gebt mir voran im Zutraun, ich will folgen.

Mortimer

(den Brief schnell hervorziehend).

Dies sendet Euch die Königin von Schottland.

Leicester

(schießt zusammen und greift heftig darnach)

Sprecht leise, Sir — Was seh' ich! Ach! Es ist
Ihr Bild!

(küßt es und betrachtet es mit stummem Entzücken)

Mortimer

(der ihn während des Lesens scharf beobachtet).

Wilford, nun glaub' ich Euch.

Leicester

(nachdem er den Brief schnell durchlaufen)

Sir Mortimer! Ihr wißt des Briefes Inhalt?

Mortimer.

Nichts weiß ich.

Leicester.

Nun! Sie hat Euch ohne Zweifel
Vertraut —

Mortimer.

Sie hat mir Nichts vertraut. Ihr würdet
Dies Räthsel mir erklären, sagte sie.
Ein Räthsel ist es mir, daß Graf von Lester,
Der Günstling der Elisabeth, Mariens
Erklärter Feind um ihrer Richter einer.

MORTIMER. Puisque le tout-puissant lord Leicester s'abaisse devant moi jusqu'à me faire un tel aveu, je puis bien concevoir de moi-même une opinion un peu plus haute, et lui donner un exemple de générosité.

LEICESTER. Montrez-moi le chemin, et ma confiance suivra de près.

MORTIMER, *présentant la lettre*. Voilà ce que vous envoie la reine d'Écosse.

LEICESTER, *effrayé, saisit la lettre précipitamment*. Parlez bas, sir; que vois-je? Ah! c'est son portrait. *(Il le baise et le contemple dans un muet ravissement.)*

MORTIMER, *qui pendant ce temps l'a observé avec soin*. Mieux, je vous crois maintenant.

LEICESTER, *après avoir parcouru la lettre*. Sir Mortimer, vous connaissez le contenu de cette lettre?

MORTIMER. Je ne sais rien.

LEICESTER. Eh bien! elle vous a sans doute confié...

MORTIMER. Elle ne m'a rien confié. Vous devez, a-t-elle dit, m'expliquer cette énigme. C'est une énigme pour moi que le comte de Leicester, le favori d'Élisabeth, l'ennemi déclaré et l'un des juges de

Der Mann sein soll, von dem die Königin
In ihrem Unglück Rettung hofft — Und dennoch
Muß dem so sein, denn Sure Augen sprechen
Zu deutlich aus, was Ihr für sie empfindet.

Leicester.

Entdeckt mir selbst erst, wie es kommt, daß Ihr
Den feur'gen Antheil nehmt an ihrem Schicksal.
Und was Euch ihr Vertrau'n erwark.

Mortimer.

Milord.

Das kann ich Euch mit Wenigem erklären.
Ich habe meinen Glauben abgeschworen
Zu Rom, und steh' im Bündniß mit den Guisen.
Ein Brief des Erzbischofs zu Rheims hat mich
Beurlaubt bei der Königin von Schottland.

Leicester.

Ich weiß von Surem Glaubensänderung;
Sie ist's, die mein Vertrauen zu Euch weckte.
Gebt mir die Hand, Verzeiht mir meinen Zweifel.
Ich kann der Vorsicht nicht zu viel gebrauchen.
Denn Walsingham und Burleigh hassen mich;
Ich weiß, daß sie mir lauend Neze stellen.
Ihr konntet ihr Geschöpf und Werkzeug sein,
Mich in das Garn zu ziehn. —

Mortimer.

Wie kleine Schritte

Gehet ein so großer Lord an diesem Hof!
Graf! Ich beklag' Euch.

Leicester.

Freudig werf' ich mich

An die vertraute Freundesbrust, wo ich
Des langen Zwangs mich endlich kann entladen.
Ihr seid verwundert, Sir, daß ich so schnell
Das Herz geändert gegen die Maria.

Marie, soit l'homme de qui la reine, dans son infortune, attend sa délivrance. Et pourtant il doit en être ainsi, car vos yeux expriment trop clairement ce que vous éprouvez pour elle.

LEICESTER. Expliquez-moi d'abord vous-même d'où vient que vous prenez un intérêt si vif à son sort, et comment vous avez gagné sa confiance.

MORTIMER. Milord, je puis vous l'expliquer en peu de mots. J'ai abjuré à Rome ma croyance, et je suis attaché aux Guises. Une lettre de l'archevêque de Reims m'a accrédité auprès de la reine d'Écosse.

LEICESTER. Je sais votre changement de religion, c'est là ce qui a éveillé ma confiance en vous. Donnez-moi la main, pardonnez-moi mes doutes. Je ne puis employer trop de précaution, car Walsingham et Burleigh me haïssent. Je sais qu'ils m'entourent d'espions et de pièges; vous pouviez être leur créature et chargé par eux de m'attirer dans leurs filets.

MORTIMER. Qu'à petits pas un si grand seigneur marche à cette cour! Comte, je vous plains.

LEICESTER. C'est avec joie que je me jette dans les bras d'un ami fidèle, auprès de qui je puis enfin m'affranchir d'une longue contrainte. Vous êtes étonné, sir, que mon cœur ait si vite changé à l'égard de Marie; jamais dans le fait je ne l'ai haïe. La nécessité des

Zwar in der That haßt' ich sie nie — der Zwang
 Der Zeiten machte mich zu ihrem Gegner.
 Sie war mir zugeracht¹ seit langen Jahren,
 Ihr wißt's, eh' sie die Hand dem Darnley gab,
 Als noch der Glanz der Hoheit sie umlachte.
 Kalt stieß ich damals dieses Glück von mir.
 Jetzt im Gefängniß, an des Todes Pforten
 Such' ich sie auf, und mit Gefahr des Lebens.

Mortimer.

Das heißt großmüthig handeln!

Leicester.

— Die Gestalt

Der Dinge, Sir, hat sich indeß verändert.
 Mein Ehrgeiz war es, der mich gegen Jugend
 Und Schönheit fühllos machte. Damals hielt ich
 Mariens Hand für mich zu klein, ich hoffte
 Auf den Besitz der Königin von England.

Mortimer.

Es ist bekannt, daß sie Such' allen Männern
 Vorzog —

Leicester.

So schien es, edler Sir. — Und nun, nach zehn
 Verlorenen Jahren unverdroßnen Werbens,
 Verhassten Zwangs — O Sir, mein Herz geht auf!
 Ich muß des langen Unmuths mich entladen —
 Man preist mich glücklich — Wüßte man, was es
 Für Ketten sind, um die man mich beneidet —
 Nachdem ich zehn bittre Jahre lang
 Dem Hösen ihrer Sitte geopfert,
 Mich jedem Wechsel ihrer Sultanlaunen
 Mit Sklavendemuth unterwarf, das Spielzeug
 Des kleinen grillenhaften Eigennus,
 Geliebtet jetzt von ihrer Zärtlichkeit,
 Und jetzt mit prödem Stolz zurückgestoßen,
 Von ihrer Gunst und Strenge gleich gepeinigt.

circonstances m'a rendu son adversaire. Longtemps, vous le savez, avant qu'elle eût donné sa main à Darnley, elle m'avait été destinée, quand l'éclat de la grandeur l'environnait, lui souriait encore. Je repoussai alors froidement ce bonheur, et maintenant qu'elle est en prison, à la porte du tombeau, je voudrais l'obtenir au péril de ma vie.

MORTIMER. Voilà une conduite généreuse !

LEICESTER. Depuis ce temps, sir, la face des choses a changé. C'était mon ambition qui me rendait insensible à la jeunesse et à la beauté. J'estimais alors la main de Marie trop peu pour moi, j'espérais posséder la reine d'Angleterre.

MORTIMER. On sait qu'elle vous préférait à tous les autres hommes .

LEICESTER. Cela semblait ainsi, sir Mortimer. Et maintenant, après dix années perdues d'une cour infatigable, d'une odieuse contrainte.... O sir ! mon cœur s'ouvre, il faut que je me soulage d'un long ennui. On me croit heureux !.... Si l'on savait ce que sont ces chaînes que l'on m'envie !... Après avoir sacrifié dix longues années d'amertume à l'idole de sa vanité, après avoir supporté avec une résignation d'esclave tous ses caprices de sultane, après m'être fait le jouet de ses moindres fantaisies, tantôt caressé par sa tendresse, tantôt repoussé par son orgueilleuse prudence, également tourmenté de sa faveur et de sa sévérité, gardé comme un captif par l'œil toujours

Wie ein Gefangener vom Argusblick
 Der Eifersucht gebütet, ins Verhör
 Genommen wie ein Knabe, wie ein Diener
 Gescholten — O die Sprache hat kein Wort
 Für diese Hölle!

Mortimer.

Ich beklag' Euch, Graf.

Leicester.

Täuscht mich am Ziel der Preis! Ein Anderer kommt,
 Die Frucht des theuren Werbens mir zu rauben.
 In einen jungen blühenden Gemahl
 Verlier' ich meine lang besess'nen Rechte!
 Heruntersteigen soll ich von der Bühne,
 Wo ich so lange als der Erste glänzte.
 Nicht ihre Hand allein, auch ihre Gunst
 Droht mir der neue Aufkömmling zu rauben
 Sie ist ein Weib, und er ist liebenswerth.

Mortimer.

Er ist Kath'rinens Sohn. In guter Schule
 Hat er des Schmeichlers Künste ausgelernt.

Leicester.

So stürzen meine Hoffnungen. — Ich suche
 In diesem Schiffbruch meines Glücks ein Brett
 Zu fassen — und mein Auge wendet sich
 Der ersten schönen Hoffnung wieder zu.
 Mariens Bild, in ihrer Reize Glanz,
 Stand neu vor mir; Schönheit und Jugend traten
 In ihre vollen Rechte wieder ein;
 Nicht kalter Ehrgeiz mehr, das Herz veralich,
 Und ich empfand, welch Kleinod ich verloren.
 Mit Schrecken seh' ich sie in tiefes Glend
 Herabgestürzt, gestürzt durch mein Verschulden.
 Da wird in mir die Hoffnung wach, ob ich
 Sie jetzt noch retten könnte und heilen.
 Durch eine treue Hand gelingt es mir,
 Ihr mein verändert Herz zu offenbaren.

ouvert de la jalousie, interrogé sur mes actions comme un enfant, injurié comme un valet... Oh! la langue n'a pas de mot pour un pareil enfer!

MORTIMER. Je vous plains, comte.

LEICESTER. ... Arrivé au but, la récompense m'échappe. Un autre vient m'enlever les fruits d'une pénible constance. Un jeune et brillant époux me fait perdre des droits longtemps possédés. Il faut que je descende de ce théâtre où j'ai si longtemps brillé au premier rang. Ce n'est pas sa main seulement, c'est aussi sa faveur que ce nouveau venu menace de m'enlever. Elle est femme, et il est aimable.

MORTIMER. C'est le fils de Catherine; il a appris à bonne école l'art de la flatterie.

LEICESTER. Ainsi s'écroulent mes espérances. Dans ce naufrage de mon bonheur, je cherche une planche de salut, et mes regards se tournent vers mes premiers, mes plus beaux rêves. L'image de Marie dans l'éclat de ses charmes s'est de nouveau offerte à moi. La jeunesse et la beauté ont repris tous leurs droits. Ce n'est plus une froide ambition, c'est le cœur qui compare, et je sens quel trésor j'ai perdu. Je la vois avec effroi précipitée dans un abîme de misère, et précipitée par ma faute. Alors s'éveille en moi l'espoir de pouvoir maintenant encore la sauver et la posséder. A l'aide d'une main fidèle, j'ai réussi à lui découvrir le changement de mon cœur, et cette

Und dieser Brief, den Ihr mir überbracht,
Versichert mir, daß sie verzeiht, sich mir
Zum Preise schenken will, wenn ich sie rette.

Mortimer.

Ihr thatet aber Nichts zu ihrer Rettung!
Ihr ließt geschehn², daß sie verurtheilt wurde,
Gabt Eure Stimme selbst zu ihrem Tod!
Ein Wunder muß geschehn — Der Wahrheit Licht
Muß mich, den Neffen ihres Hüters rühren.
Im Vatican zu Rom muß ihr der Himmel
Den unverhofften Retter zubereiten,
Sonst fand sie nicht einmal den Weg zu Euch!

Leicester.

Ach, Sir, es hat mir Qualen g'nug gekostet!
Um selbe Zeit ward sie von Talbot's Schloß¹
Nach Fotheringhay weggeführt, der strengen
Gewahrsam Eures Oheims anvertraut.
Gehemmt wird jeder Weg zu ihr; ich mußte
Fortfahren vor der Welt, sie zu verfolgen.
Doch denket nicht, daß ich sie leidend hätte
Zum Tode gehen lassen! Nein, ich hoffte,
Und hoffe noch, das Äußerste zu hindern,
Bis sich ein Mittel zeigt, sie zu befrei'n.

Mortimer.

Das ist gefunden. — Lester, Euer edles
Vertrau'n verdient Erwiederung. Ich will sie
Befreien, darum bin ich hier; die Anstalt
Ist schon getroffen; Euer mächt'ger Beistand
Versichert uns den glücklichen Erfolg.

Leicester.

Was sagt Ihr? Ihr erschreckt mich. Wie? Ihr wolltet —

Mortimer.

Gewaltsam aufthun will ich ihren Kerker;
Ich hab' Gefährten, Alles ist bereit. —

lettre que vous m'apportez m'assure qu'elle me pardonne, et que si je la délivre elle se donnera à moi pour récompense.

MORTIMER. Mais vous n'avez rien fait pour la sauver. Vous l'avez laissé condamner, vous avez vous-même voté pour sa mort ! Il a fallu un miracle ; il a fallu que la lumière de la vérité touchât le neveu de son gardien, que le ciel lui préparât un libérateur inattendu au Vatican, autrement elle ne trouvait pas même de chemin pour arriver à vous.

LEICESTER. Hélas ! sir, j'en ai assez souffert. Vers le même temps, elle fut transférée du château de Talbot à Fotheringay et confiée à la garde sévère de votre oncle. Tout chemin jusqu'à elle fut fermé ; il me fallut continuer aux yeux du monde à la persécuter. Mais ne pensez pas que j'aurais jamais pu la laisser aller à la mort, sans rien tenter pour elle. Non, j'espérais et j'espère encore empêcher ce dernier malheur, jusqu'à ce qu'il s'offre un moyen de la délivrer.

MORTIMER. Le moyen est trouvé. Leicester, votre noble confiance mérite que j'y réponde ; je veux la délivrer, c'est pour cela que je suis ici ; les préparatifs sont déjà faits, votre puissante assistance nous assure un heureux succès.

LEICESTER. Que dites-vous ? Vous m'effrayez ! Quoi ! vous voudriez.....

MORTIMER. Je veux ouvrir de force sa prison. J'ai des compagnons : tout est prêt.

Leicester.

Ihr habt Mitwäßer und Vertraute! Weh mir!
In welches Wagniß reißt Ihr mich hinein!
Und diese wissen auch um mein Geheimniß?

Mortimer.

Sorgt nicht, der Plan ward ohne Euch entworfen.
Ohn' Euch wär' er vollstreckt, bestände sie
Nicht drauf, Euch ihre Rettung zu verdanken.

Leicester.

So könnt Ihr mich für ganz gewiß versichern,
Daß in dem Bund mein Name nicht genannt ist?

Mortimer.

Verlaßt Euch drauf! Wie? So bedenklich, Graf,
Bei einer Botschaft die Euch Hülfe bringt!
Ihr wollt die Stuart retten und heützen,
Ihr findet Freunde, plötzlich, unerwartet,
Vom Himmel fallen Euch die nächsten Mittel; —
Doch zeigt Ihr mehr Verlegenheit als Freude!

Leicester.

Es ist Nichts mit Gewalt. Das Waagstück
Ist zu gefährlich.

Mortimer.

Auch das Säumen ist's!

Leicester.

Ich sag Euch, Ritter, es ist nicht zu wagen.

Mortimer bitter

Nein, nicht für Euch, der sie heützen will!
Wir wollen sie bloß retten, und sind nicht so
Bedenklich.

Leicester.

Junger Mann, Ihr seid zu rash
In so gefährlich dornenvoller Sache.

Mortimer.

Ihr — seht bedacht in solchem Fall der Obre.

LEICESTER. Vous avez des confidants et des complices ! Malheur à moi ! Dans quel projet hasardeux vous m'entraînez ! Et ils savent aussi mon secret ?

MORTIMER. Soyez sans inquiétude, le complot a été formé sans vous, et il serait accompli sans vous, si elle ne s'obstinait à vous devoir sa délivrance.

LEICESTER. Ainsi vous pouvez me donner l'assurance certaine que mon nom n'a pas été prononcé dans votre conjuration ?

MORTIMER. Soyez-en sûr. Mais quoi ! tant d'hésitation, comte, à un message qui vous annonce du secours ! Vous voulez délivrer Marie Stuart et la posséder, vous trouvez tout à coup des amis inattendus ; il vous tombe du ciel un moyen certain et expéditif, et vous montrez plus d'embarras que de joie !

LEICESTER. Il n'y a rien à faire par la violence ; votre entreprise est trop dangereuse.

MORTIMER. Le retard l'est aussi.

LEICESTER. Je vous le dis, chevalier, cela ne peut être tenté.

MORTIMER, avec amertume. Non pas par vous qui voulez la posséder ; mais nous qui ne pensons qu'à la délivrer, nous n'hésitons pas tant.

LEICESTER. Jeune homme, vous allez trop vite dans une affaire si épineuse et si pleine de péril.

MORTIMER. Et vous, vous êtes bien prudent dans une pareille affaire d'honneur.

Leicester.

Ich seh' die Neze, die uns rings umgeben.

Mortimer.

Ich fühle Muth, sie alle zu durchreißen.

Leicester.

Tollkühnheit, Raserei ist dieser Muth.

Mortimer.

Nicht Tapferkeit ist diese Klugheit, Lord.

Leicester.

Euch lüftet's wohl, wie Babington zu enden?

Mortimer.

Euch nicht, des Norfolk's Großmuth nachzuahmen?

Leicester.

Norfolk hat seine Braut nicht heimgeführt.

Mortimer.

Er hat bewiesen¹ daß er's würdig war.

Leicester.

Wenn wir verderben, reißen wir sie nach.

Mortimer.

Wenn wir uns schonen, wird sie nicht gerettet.

Leicester.

Ihr überlegt nicht, hört nicht, werdet Alles

Mit heftig blindem Ungestüm zerstören,

Was auf so guten Weg geleitet war.

Mortimer.

Wohl auf den guten Weg, den Ihr gebahnt?

Was habt Ihr denn gethan, um sie zu retten?

— Und wie? Wenn ich nun Bube g'nug gewesen,

Sie zu ermorden, wie die Königin,

Mir anbefahl, wie sie zu dieser Stunde

Von mir erwartet? — Nennt mir doch die Anstalt,

Die Ihr gemacht, ihr Leben zu erhalten.

Leicester (erstaunt).

Gab Euch die Königin diesen Blutbefehl?

LEICESTER. Je vois les filets qui de toute part nous environnent.

MORTIMER. Je me sens le courage de les rompre tous.

LEICESTER. Ce courage est de la témérité, de la folie.

MORTIMER. Cette prudence, milord, n'est pas de la bravoure.

LEICESTER. Êtes-vous tenté de finir comme Babington ?

MORTIMER. Vous ne l'êtes point, vous, d'imiter la grandeur d'âme de Norfolk ?

LEICESTER. Norfolk n'a pas conduit chez lui sa fiancée.

MORTIMER. Il a montré qu'il en était digne.

LEICESTER. En nous perdant, nous l'entraînons après nous.

MORTIMER. En nous ménageant, nous ne la sauverons pas.

LEICESTER. Vous ne réfléchissez pas, vous n'écoutez pas; par cette violente et aveugle impétuosité vous détruirez tout ce qui était en si bonne voie.

MORTIMER. Dans la voie, sans doute, que vous avez frayée! Qu'avez-vous donc fait pour la délivrer? Eh quoi! si j'avais été assez misérable pour l'assassiner comme la reine m'en a donné l'ordre, et comme à cette heure elle l'attend de moi, dites-moi donc quelle précaution vous aviez prise pour lui sauver la vie.

LEICESTER, étonné. La reine vous a-t-elle donné cet ordre de sang ?

..

Mortimer.

Sie irrte sich in mir, wie sich Maria
In Guch.

Leicester.

Und Ihr habt zugesagt? Habt Ihr?

Mortimer.

Damit sie andre Hände nicht erkaufe,
Vor ich die meinen an.

Leicester.

Ihr thatet wohl.

Dies kann uns Raum verschaffen. Sie verläßt sich
Auf Euren blut'gen Dienst, das Todesurtheil
Bleibt unvollstreckt, und wir gewinnen Zeit —

Mortimer (ungerührt):

Nein, wir verlieren Zeit!

Leicester.

Sie zählt auf Guch,

So minder wird sie Anstand nehmen, sich
Den Schein der Gnade vor der Welt zu geben.
Vielleicht daß ich durch List sie überrede,
Das Angesicht der Gegnerin zu sehn,
Und dieser Schritt muß ihr die Hände binden.
Burleigh hat Recht. Das Urtheil kann nicht mehr
Vollzogen werden, wenn sie sie gesehn.
— Ja, ich versuch' es, Alles bier' ich auf —

Mortimer.

Und was erreicht Ihr dadurch? Wenn sie sich
In mir getäuscht sieht, wenn Maria fortfährt
Zu leben — ist nicht Alles wie zuvor?
Frei wird sie niemals! Auch das Wildeste,
Was kommen kann, ist ewiges Gefängniß.
Mit einer kühnen That müßt Ihr doch enden,
Warum wollt Ihr nicht gleich damit beginnen?
In Euren Händen ist die Macht, Ihr bringt

MORTIMER. Elle s'est méprise sur moi comme Marie sur vous.

LEICESTER. Et vous avez promis? Vous avez...

MORTIMER. Pour qu'elle ne soudoyât pas un autre bras, j'ai offert le mien.

LEICESTER. Vous avez bien fait ; ceci nous permet d'aviser. Elle s'en repose sur votre sanglant service, l'arrêt de mort ne reçoit pas son exécution, et nous gagnons du temps.

MORTIMER, *avec impatience*. Non, nous perdons du temps.

LEICESTER. Elle compte sur vous ; elle hésitera d'autant moins à se donner aux yeux du monde un air de clémence. Peut-être réussirai-je à lui persuader de voir sa rivale, et cette démarche lui liera les mains. Burleigh a raison. L'arrêt ne peut plus être exécuté dès qu'elle aura vu sa victime. Oui, je veux l'essayer ! je disposerai tout dans ce but.

MORTIMER. Et qu'obtiendrez-vous par là? Si elle voit qu'elle s'est trompée sur moi, si Marie continue de vivre, tout ne redevient-il pas comme auparavant? Jamais elle ne sera libre. Ce qui peut lui arriver de plus doux, c'est une éternelle captivité. Il vous faudra pourtant en finir par un coup hardi ; pourquoi ne pas tout d'abord commencer par là? Le pouvoir est dans vos mains, vous réunissez une

Ein Heer zusammen, wenn Ihr nur den Adel
 Auf Euren vielen Schlössern waffnen wollt!
 Maria hat noch viel verborg'ne Freunde!
 Der Howard und der Percy edle Häuser,
 Ob ihre Häupter gleich gestürzt¹, sind noch
 An Helden reich; sie harren nur darauf,
 Daß ein gewalt'ger Lord das Beispiel gebe!
 Weg mit Verstellung! Handelt öffentlich,
 Vertheidigt als ein Ritter die Geliebte,
 Kämpft einen edeln Kampf um sie! Ihr seid
 Herr der Person der Königin von England,
 Sobald Ihr wollt. Lockt sie auf Eure Schlösser;
 Sie ist Euch oft dahin gefolgt. Dort zeigt ihr
 Den Mann, spricht als Gebieter, haltet sie
 Verwahrt, bis sie die Stuart frei gegeben!

Leicester.

Ich staune, ich entseze mich! — Wohin
 Reißt Euch der Schwindel? Kennt Ihr diesen Boden?
 Wißt Ihr, wie's steht mit diesem Hof, wie eng
 Dies Frauenreich die Geister hat gebunden?
 Sucht nach dem Heldengeist, der eh'mals wohl
 In diesem Land sich regte! — Unterworfen
 Ist Alles, unterm Schlüssel eines Weibes,
 Und jedes Muthes Federn abgepannt.
 Folgt meiner Leitung. Wagt Nichts unbedachtsam.
 — Ich höre kommen, geht.

Mortimer.

Maria hofft!

Kehr' ich mit leerem Trost zu ihr zurück?

Leicester.

Bringt ihr die Schwüre meiner ew'gen Liebe!

Mortimer.

Bringt ihr die selbst! Zum Werkzeug ihrer Rettung
 Bot ich mich an, nicht Euch zum Liebesboten!

(Er geht ab.)

armée rien qu'en faisant prendre les armes à la noblesse de vos nombreux châteaux. Marie a encore beaucoup d'amis secrets. Les nobles maisons des Howard et des Percy, quoique leurs chefs soient abattus, sont encore riches en héros. Elles attendent seulement qu'un lord puissant leur donne l'exemple. Pas de dissimulation. Agissez ouvertement, défendez en chevalier votre bien-aimée, livrez pour elle un noble combat ! Vous serez maître de la personne de la reine d'Angleterre dès que vous le voudrez. Attirez-la dans quelque'un de vos châteaux, elle vous y a souvent suivi. Là, montrez-vous un homme, parlez en maître, retenez-la jusqu'à ce qu'elle ait rendu la liberté à Marie Stuart.

LEICESTER. Je suis stupéfait et épouvanté... Où vous emporte ce délire ? Connaissez-vous ce sol ? Savez-vous ce qui se passe à cette cour ? de quels liens étroits cet empire de femme a enchaîné les esprits ? Cherchez l'ardeur héroïque qui jadis animait cette contrée. Tout est soumis au joug d'une femme, et il n'est point de courage dont le ressort ne soit détendu. Suivez ma direction. N'entreprenez rien sans réflexion... J'entends venir. Allez.

MORTIMER. Marie espère ! Ne lui porterai-je que de vaines consolations ?

LEICESTER. Portez-lui les serments de mon éternel amour.

MORTIMER. Portez-les vous-même. Je me suis offert comme instrument de sa délivrance, non comme le messenger de votre amour.

Neunter Auftritt.

Elisabeth. Leicester.

Elisabeth.

Wer ging da von Euch weg? Ich hörte sprechen.

Leicester

(Sich auf ihre Rebe schnell und erschrocken umwendend).

Es war Sir Mortimer.

Elisabeth.

Was ist Euch, Lord?

So ganz betreten?

Leicester (faßt sich).

— Über deinen Anblick!

Ich habe dich so reizend nie gesehn;
Geblendet steh' ich da von deiner Schönheit.
— Ach!

Elisabeth.

Warum seufzt Ihr?

Leicester.

Hab' ich keinen Grund

Zu seufzen? Da ich deinen Reiz betrachte,
Erneut sich mir der namenlose Schmerz
Des drohenden Verlustes.

Elisabeth.

Was verliert Ihr?

Leicester.

Dein Herz, dein liebenswürdig Selbst¹ verlier' ich.
Bald wirst du in den jugendlichen Armen
Des feurigen Gemahls dich glücklich fühlen,
Und ungetheilt wird er dein Herz besitzen.
Er ist von königlichem Blut, das bin
Ich nicht, doch Troß sei aller Welt geboten.

SCÈNE IX.

ÉLISABETH, LEICESTER.

ÉLISABETH. Qui vient de vous quitter ? J'ai entendu parler.

LEICESTER *se retourne rapidement en entendant la reine et paraît troublé.* C'était sir Mortimer.

ÉLISABETH. Qu'avez-vous, milord ? Vous êtes bien ému...

LEICESTER *se remet.* Votre aspect !... Jamais je ne vous ai vue si charmante. Je suis ébloui de votre beauté... Hélas !...

ÉLISABETH. Pourquoi ce soupir ?

LEICESTER. N'ai-je pas sujet de soupirer ? A la vue de tant de charmes, je sens se renouveler en moi la douleur inexprimable de la perte qui me menace.

ÉLISABETH. Que perdez-vous ?

LEICESTER. Votre cœur, votre aimable personne, voilà ce que je perds. Bientôt vous vous sentirez heureuse dans les bras d'un jeune et ardent époux, et il possédera votre cœur sans partage. Il est d'un sang royal, moi je ne le suis pas ; mais je défie le monde entier que

Ob Einer lebt auf diesem Erdenrund,
 Der mehr Anbetung für dich fühlt, als ich.
 Der Dür von Anjou hat dich nie gesehen;
 Nur deinen Ruhm und Schimmer kann er lieben,
 Ich liebe dich. Wärest du die ärmste Hirtin,
 Ich als der größte Fürst der Welt geboren,
 Zu deinem Stand würd' ich heruntersteigen,
 Mein Diadem zu deinen Füßen legen.

Elisabeth.

Beklag' mich, Dudley, schilt mich nicht! — Ich darf ja
 Mein Herz nicht fragen. Ach! das hätte anders
 Gewählt. Und wie beneid' ich andre Weiber,
 Die das erhöhen dürfen, was sie lieben.
 So glücklich bin ich nicht, daß ich dem Manne,
 Der mir vor allen theuer ist, die Krone
 Aufsetzen kann! — Der Stuart ward's vergönnt,
 Die Hand nach ihrer Neigung zu verschenken;
 Die hat sich jegliches erlaubt, sie hat
 Den vollen Kelch der Freuden ausgetrunken.

Leicester.

Jetzt trinkt sie auch den bitteren Kelch des Leidens.

Elisabeth.

Sie hat der Menschen Urtheil nichts geachtet.
 Leicht ward' es ihr¹ zu leben, nimmer lud sie
 Das Joch sich auf, dem ich mich unterwarf.
 Hätt' ich doch auch Ansprüche machen können²,
 Des Lebens mich, der Erde Lust zu freun;
 Doch zog ich strenge Königspflichten vor.
 Und doch gewann sie aller Männer Gunst,
 Weil sie sich nur befließ, ein Weib zu sein,
 Und um sie buhlt die Jugend und das Alter³.
 So sind die Männer. Lüstlinge sind alle!
 Dem Leichtsinn eilen sie, der Freude zu,
 Und schätzen nichts, was sie verehren müssen.
 Verjüngte sich nicht dieser Falbot selbst,
 Als er auf ihren Reiz zu reden kam!

sur la terre il s'en trouve un seul qui sente pour vous une plus vive adoration que moi. Le duc d'Anjou ne vous a jamais vue , il ne peut aimer que votre gloire et votre éclat. Mais moi, c'est vous que j'aime. Quand vous seriez la plus pauvre bergère et moi le plus grand prince du monde, je descendrais jusqu'à vous pour mettre mon diadème à vos pieds.

ÉLISABETH. Plaignez-moi, Dudley, ne me blâmez pas... Je n'ose interroger mon cœur... Hélas! il aurait fait un autre choix. Ah! que je porte envie aux femmes qui peuvent élever ce qu'elles aiment! Moi je ne suis pas assez heureuse pour pouvoir placer la couronne sur la tête de l'homme qui m'est cher entre tous. A Marie Stuart il a été accordé de donner sa main selon son penchant; elle s'est tout permis, elle; elle a savouré la coupe de toutes les joies.

LEICESTER. Maintenant elle boit aussi la coupe amère de la douleur.

ÉLISABETH. Elle a compté pour rien l'opinion des hommes. La vie lui a été légère, jamais elle ne s'est imposé le joug auquel je me suis assujettie. Moi aussi j'aurais pu prétendre aux jouissances de la vie, aux délices de la terre, mais j'ai préféré les devoirs austères de la royauté. Et pourtant elle s'est concilié la faveur de tous les hommes en s'appliquant à n'être rien qu'une femme, et la jeunesse et la vieillesse soupirent également pour elle. Les hommes sont ainsi faits. Tous aiment le plaisir. Ils courent après la joie et la frivolité, et n'estiment rien de ce qu'il leur faut respecter. Ce Talbot lui-même ne s'est-il pas rajeuni quand il est venu à parler des attraits de cette femme?

Leicester.

Bergib es ihm. Er war ihr Wächter einst;
Die List'ge hat mit Schmeicheln ihn befhört.

Elisabeth.

Und ist's denn wirklich wahr, daß sie so schön ist?
So oft muß' ich die Larve rühmen hören:
Wohl mücht' ich wissen, was zu glauben ist.
Gemälde schmeicheln, Schilderungen lügen';
Nur meinen eignen Augen würd' ich traun.
— Was schaut Ihr mich so seltsam an?

Leicester.

Ich stellte

Dich in Gedanken neben die Maria.

— Die Freude wünscht' ich mir, ich beg' es nicht,
Wenn es ganz ingeheim geschehen könnte,
Der Stuart gegenüber dich zu sehn!
Dann solltest du erst deines ganzen Siegs
Genießen! Die Beschämung gönnt' ich ihr,
Daß sie mit eignen Augen — denn der Neid
Hat scharfe Augen — überzeugt sich sähe,
Wie sehr sie auch an Adel der Gestalt
Von dir besiegt wird, der sie so unendlich
An jeder andern würd'gen Tugend weicht.

Elisabeth.

Sie ist die Jüngere an Jahren.

Leicester.

Jünger!

Man sieht's ihr nicht an. Freilich ihre Leiden!
Sie mag wohl vor der Zeit gealtert haben.
Ja, und was ihre Kränkung bitter machte,
Das wäre, dich als Braut zu sehn! Sie hat
Des Lebens schöne Hoffnung hinter sich;
Dich sähe sie dem Glück entgegen schreiten
Und als die Braut des Königssohns von Frankreich!
Da sie sich stets so viel gewußt, so stolz

LEICESTER. Pardonnez-lui ; il a été autrefois son gardien , et l'artificieuse Marie l'a fasciné par ses cajoleries.

ELISABETH. Est-il donc vrai qu'elle soit si belle ? J'ai si souvent entendu vanter ce visage que je voudrais bien savoir ce qu'il en faut penser. Les portraits sont flatteurs, les descriptions menteuses. Je ne m'en fierais qu'à mes propres yeux. Pourquoi me regardez-vous de cet air singulier ?

LEICESTER. Je vous plaçais en pensée à côté de Marie. Je voudrais avoir la joie, je ne le cache pas, de vous voir, si cela se pouvait faire secrètement, en face de Marie Stuart ; alors, enfin, vous jouiriez de tout votre triomphe. Je lui souhaiterais cette humiliation, que, par ses propres yeux, car l'envie a les yeux pénétrants, elle vit combien vous l'emportez aussi sur elle par la noblesse de vos traits, vous à qui elle le cède si infiniment en tant d'autres précieuses qualités.

ELISABETH. Elle est la plus jeune !

LEICESTER. La plus jeune ! A la voir, on ne le dirait pas. Ce qu'elle a souffert, il est vrai... Il se peut qu'elle ait vieilli avant le temps. Oui, et ce qui rendrait son chagrin plus amer, ce serait de vous voir fiancée. Les douces espérances de la vie sont maintenant derrière elle, et elle vous verrait marcher au-devant du bonheur. Elle vous verrait fiancée avec un royal fils de France, elle qui de tout temps s'est enorgueillie et s'est montrée si fière d'avoir épousé un prince français ;

Gethan mit der französischen Vermählung,
Noch jetzt auf Frankreichs mächt'ge Hülfe pocht!

Elisabeth (nachlässig hinwerfend).

Man peinigt mich ja sie zu sehn.

Leicester (lebhaft).

Sie fordert's

Als eine Günst; gewähr' es ihr als Strafe!
Du kannst sie auf das Blutgerüste führen,
Es wird sie minder peinigen, als sich
Von deinen Reizen ausgelöscht zu sehn.
Dadurch ermordest du sie, wie sie dich
Ermorden wollte — Wenn sie deine Schönheit
Erblickt, durch Ehrbarkeit bewacht, in Glorie
Gestellt durch einen unbefleckten Tugendruf,
Den sie, leichtsinnig buhlend, von sich warf,
Erhoben durch der Krone Glanz, und jetzt
Durch zarte Bräutlichkeit¹ geschmückt — dann hat
Die Stunde der Vernichtung ihr geschlagen.
Ja — wenn ich jetzt die Augen auf dich werfe —
Nie warst du, nie zu einem Sieg der Schönheit
Gerüsteter, als eben jetzt — Mich selbst
Hast du umstrahlt wie eine Lichterscheinung,
Als du vorhin ins Zimmer tratest — Wie?
Wenn du gleich jetzt, jetzt wie du bist, hinträtest
Vor sie, du findest keine schön're Stunde —

Elisabeth.

Jetzt — Nein — Nein — Jetzt nicht, Lester — Nein, das
muß ich

Erst wohl bedenken — mich mit Burleigh —

Leicester (lebhaft einfallend).

Burleigh!

Der denkt allein auf deinen Staatsvortheil,
Auch deine Weiblichkeit hat ihre Rechte:
Der zarte Punkt gehört vor Dein Gericht,
Nicht vor des Staatsmanns — Ja auch Staatskunst will es,

elle qui compte encore maintenant sur le puissant secours de la France.

ÉLISABETH, *laissant tomber négligemment ses paroles.* On me persécute en effet pour que je la voie.

LEICESTER, *vivement.* Elle le demande comme une faveur; accordez-le-lui comme un châtiment. Vous pouvez la conduire à l'échafaud; elle en serait moins punie que de se voir éclipsée par vos charmes. Vous la tuez par là comme elle a voulu vous tuer. Quand elle verra votre beauté, sous la garde de la modestie, entourée de l'auréole d'une réputation de vertu sans tache, qu'elle-même, dans sa frivole ardeur, a rejetée loin d'elle; quand elle verra cette beauté rehaussée par l'éclat d'une couronne, et maintenant parée des attraits d'une fiancée, alors aura sonné pour elle l'heure de l'anéantissement. Oui, quand à présent je jette sur vous les yeux, jamais vous n'avez été plus en état de remporter le prix de la beauté. Vous m'avez moi-même ébloui comme une apparition lumineuse, quand tout à l'heure vous êtes entrée dans cette chambre. Eh bien! si à l'instant même, telle que vous voilà, vous vous montriez à elle, vous ne pouvez trouver un moment plus favorable.

ÉLISABETH. A présent. Non, non, pas à présent, Leicester. Il faut d'abord que je me consulte, et qu'avec Burleigh...

LEICESTER, *l'interrompant avec vivacité.* Burleigh! Il ne songe, lui, qu'à l'intérêt de votre royaume. Mais, comme femme, vous avez aussi vos droits. Cette question délicate est de votre juridiction, non de celle de l'homme d'État. Et, d'ailleurs, la politique veut aussi que

Daß du sie siehst, die öffentliche Meinung
Durch eine That der Großmuth dir gewinnest!
Magst du nachher dich der verhassten Feindin,
Auf welche Weise dir's gefällt, entladen.

Elisabeth.

Nicht wohlansständig wär' mir's, die Verwandte
Im Mangel¹ und in Schmach zu sehn. Man sagt,
Daß sie nicht königlich umgeben sei;
Vorwerfend wär' mir ihres Mangels Anblick.

Leicester.

Nicht ihrer Schwelle brauchst du dich zu nah'n.
Hör' meinen Rath. Der Zufall hat es eben
Nach Wunsch gefügt. Heut' ist das große Jagen;
An Fortheringhan führt der Weg vorbei,
Dort kann die Stuart sich im Park ergehn,
Du kommst ganz wie von ohngefähr dahin,
Es darf nicht als vorher bedacht erscheinen,
Und wenn es dir zuwider, redest du
Sie gar nicht an —

Elisabeth.

Begeh' ich eine Thorheit,
So ist es Eure, Lester, nicht die meine.
Ich will Euch heute keinen Wunsch versagen.
Weil ich von meinen Unterthanen allen
Euch heut' am wehesten gethan.

(Ihn zärtlich ansehend.)

Sei's eine Grille nur von Euch, dadurch
Gibt Neigung sich ja kund, daß sie bewilligt
Aus freier Gunst, was sie auch nicht gebilligt.

Leicester stürzt zu ihren Füßen; der Vorhang fällt.

vous la voyiez , que vous vous concilliez l'opinion publique par un acte de générosité. Vous pourrez ensuite vous défaire de cette odieuse ennemie comme il vous plaira.

ELISABETH. Il ne me siérait pas de voir une parente dans le besoin et l'humiliation. On dit qu'elle n'est point servie en reine ; l'aspect de ce dénûment serait un reproche pour moi.

LEICESTER. Il n'est pas besoin que vous approchiez du seuil de sa prison. Écoutez mon conseil ; le hasard nous sert à souhait. Aujourd'hui il y a une grande chasse qui vous conduira devant Fotheringay ; Marie Stuart peut se trouver dans le parc, vous y entrez comme par hasard. Il faut que rien ne semble préparé d'avance ; et s'il vous répugne de lui parler, vous ne lui parlerez pas.

ELISABETH. Si je fais une folle , elle sera vôtre , Leicester, et non miennne. Je ne veux repousser aujourd'hui aucun de vos désirs , car vous êtes de mes sujets celui que j'ai le plus affligé aujourd'hui. (*Elle le regarde tendrement.*) Et quand ce ne serait qu'un caprice de votre part ... c'est une preuve d'affection que d'accorder par pure faveur ce que même on n'approuve pas. (*Leicester se jette à ses pieds. Le rideau tombe.*)

Dritter Aufzug.

Gegenb in einem Park. Vorn mit Bäumen besetzt,
hinten eine weite Aussicht.

Erster Auftritt.

Maria tritt in schnellem Lauf hinter Bäumen hervor.

Hanna Kennedy folgt langsam.

Kennedy.

Ihr eilet ja, als wenn ihr Flügel hättet,
So kann ich Euch nicht folgen, wartet doch!

Maria!

Laß mich der neuen Freiheit genießen,
Laß mich ein Kind sein, sei es mit!
Und auf dem grünen Teppich der Wiesen
Brüsen den leichten, geflügelten Schritt.
Bin ich dem finstern Gefängniß entfliegen?
Hält sie mich nicht mehr, die traurige Gruft?
Laß mich in vollen, in durstigen Zügen
Trinken die freie, die himmlische Luft.

Kennedy.

O meine theure Lady! Euer Kerker
Ist nur um ein klein Weniges erweitert.
Ihr seht nur nicht die Mauer, die uns einschließt,
Weil sie der Bäume dicht Gesträuch versteckt.

Maria.

O Dank, Dank diesen freundlich grünen Bäumen,

ACTE TROISIÈME.

La scène représente un parc; des arbres sur le devant; au fond, une perspective lointaine.

SCÈNE I.

MARIE *s'avance d'un pas rapide de derrière les arbres;*

ANNA KENNEDY *la suit lentement.*

KENNEDY. Vous courez vraiment comme si vous aviez des ailes, je ne saurais ainsi vous suivre. Attendez donc!

MARIE. Laisse-moi jouir de ma récente liberté, laisse-moi redevenir enfant, sois-le avec moi. Laisse-moi, sur le vert tapis des prairies, éprouver l'agilité de mes pas. Suis-je enfin échappée de ma prison obscure? Ce triste tombeau ne me tient-il plus enfermée? Laisse-moi aspirer à longs traits le grand air, l'air pur du ciel.

KENNEDY. O ma chère maîtresse! votre cachot est seulement un peu élargi. Vous ne voyez plus les murs qui nous entourent, parce que l'épais feuillage des arbres nous les dérobe; voilà tout!

MARIE. Ah! grâces, grâces soient rendues à l'aimable verdure de

Die meines Kerkers Mauern mir verdecken!
 Ich will mich frei und glücklich träumen.
 Warum aus meinem süßen Wahn mich wecken?
 Umfängt mich nicht der weite Himmelschooß?
 Die Blicke, frei und fessellos,
 Ergeben sich in ungemessnen Räumen.
 Dort, wo die grauen Nebelberge ragen,
 Fängt meines Reiches Gränze an,
 Und diese Wolken, die nach Mittag jagen,
 Sie suchen Frankreichs fernen Ocean.

Eilende Wolken! Segler der Lüfte!
 Wer mit euch wanderte, mit euch schiffte!
 Grüßet mir freundlich mein Jugendland!
 Ich bin gefangen, ich bin in Banden,
 Ach, ich hab' keinen andern Gesandten!
 Frei in den Lüften ist eure Bahn,
 Ihr seid nicht dieser Königin unterthan.

Kennedy.

Ach, theure Lady! Ihr seid außer Euch,
 Die lang entbehrte Freiheit macht Euch schwärmen²!

Maria.

Dort legt ein Fischer den Nachen an!
 Dieses elende Werkzeug könnte mich retten,
 Brächte mich schnell zu befreundeten Städten.
 Spärlich nährt es den dürftigen Mann.
 Beladen wollt' ich ihn reich mit Schätzen,
 Einen Zug sollt' er thun, wie er keinen gethan.
 Das Glück sollt' er finden in seinen Neben,
 Nähm' er mich ein in den rettenden Kahn.

Kennedy.

Verlorne Wünsche! Seht Ihr nicht, daß uns
 Von ferne dort die Spähertritte folgen?
 Ein finster grausames Gebot scheucht jedes
 Mitleidige Geschöpf aus unserm Wege.

ces arbres qui me cachent les murs de ma prison ! Je veux me croire libre et heureuse ; pourquoi m'arracher à cette douce illusion ? La large voûte du ciel ne m'environne-t-elle pas ? Les regards libres et sans entraves se promènent à travers d'immenses espaces. Là où s'élèvent ces montagnes grises , là commencent les frontières de mon royaume ; et ces nuages chassés vers le sud, ils vont chercher au loin les mers de la France.

Nuages rapides, voiliers des airs, ah ! qui pourrait voyager et voguer avec vous ! Saluez amicalement pour moi le pays de ma jeunesse. Je suis prisonnière, je suis dans les chaînes ! hélas ! je n'ai pas d'autre messager ; vous poursuivez librement votre route dans les airs, vous n'êtes pas soumis à cette reine.

KENNEDY. Hélas ! chère lady, vous êtes hors de vous ! Cette liberté dont vous avez été si longtemps privée égare votre esprit.

MARIE. Là-bas un pêcheur attache sa barque. Cette misérable nacelle pourrait me sauver ; elle me conduirait rapidement dans une ville amie. Elle ne procure à ce pauvre homme qu'une chétive existence ; moi, je le comblerais de trésors ; il ferait un coup de filet comme jamais il n'en a fait ; il trouverait la fortune dans ses rets, s'il me prenait dans son canot libérateur.

KENNEDY. Vœux inutiles ! Ne voyez-vous pas que de loin on épie nos démarches ? Un ordre sinistre et cruel éloigne de notre chemin toute créature compatissante.

Maria.

Nein, gute Hanna. Glaub' mir, nicht umsonst
Ist meines Kerkers Thor geöffnet worden.
Die kleine Gunst ist mir des größern Glücks
Verkünderin. Ich irre nicht. Es ist
Der Liebe thät'ge Hand, der ich sie danke.
Lord Lester's mächt'gen Arm erkenn' ich drin.
Allmählig will man mein Gefängniß weiten,
Durch Kleineres zum Größern mich gewöhnen.
Bis ich das Antlitz dessen endlich schaue,
Der mir die Bande löst auf immerdar.

Kennedy.

Ach ich kann diesen Widerspruch nicht reimen!
Noch gestern kündigt man den Tod Euch an,
Und heute wird Euch plötzlich solche Freiheit.
Auch denen, hört' ich sagen, wird die Kette
Gelöst, auf die die ew'ge Freiheit wartet.

Maria.

Hörst du das Hifthorn? Hörst du's klingen,
Mächt'gen Rufes, durch Feld und Hain?
Ach, auf das muthige Roß mich zu schwingen!,
An den fröhlichen Zug mich zu reihn!
Noch mehr! O die bekannte Stimme,
Schmerzlich süßer Erinnerung voll!
Oft vernahm sie mein Ohr mit Freuden,
Auf des Hochlands bergichten Haiden,
Wenn die tobende Jagd erscholl.

Zweiter Auftritt.

Paulet. Die Vorigen.

Paulet.

Nun! Hab' ich's endlich recht gemacht, Milady?
Verdien' ich einmal Euren Dank?

MARIE. Non, chère Anna, crois-moi, ce n'est pas en vain que s'est ouverte la porte de mon cachot; cette légère faveur est pour moi l'annonce d'un bonheur plus grand. Je ne me trompe pas, c'est à l'active main de l'amour que je la dois. Je reconnais en ceci le bras puissant de lord Leicester. On veut peu à peu élargir ma prison, m'accoutumer par un peu de liberté à une plus grande, jusqu'à ce qu'enfin je voie le visage de celui qui rompra mes liens pour toujours.

KENNEDY. Hélas! je ne puis m'expliquer cette contradiction. Hier encore on vous annonçait la mort, et aujourd'hui on vous accorde tout à coup une telle liberté. J'ai entendu dire qu'on ôte aussi les chaînes à ceux qu'attend l'éternelle délivrance.

MARIE. Entends-tu le cor de chasse? L'entends-tu retentir de sa voix puissante à travers les champs et les bois? Ah! que ne puis-je m'élancer sur un cheval ardent et me joindre à cette troupe joyeuse! O voix bien connue, qui me rappelles tristement de doux souvenirs, que je t'entende encore! Souvent elle a frappé galement mon oreille, quand le tumulte de la chasse retentissait sur les hautes bruyères de nos montagnes.

SCÈNE II.

PAULET, LES PRÉCÉDENTS.

PAULET. Eh bien, ai-je enfin réussi, milady? mérité-je une fois vos remerciements?

Maria.

Wie, Ritter?

Seid Ihr's, der diese Gunst mir ausgewirkt?
Ihr seid's?

Paulet.

Warum soll ich's nicht sein? Ich war
Am Hof, ich überbrachte Euer Schreiben —

Maria.

Ihr übergabt es? Wirklich thatet Ihr's?
Und diese Freiheit, die ich jetzt genieße,
Ist eine Frucht des Briefs? —

Paulet (mit Bedeutung).

Und nicht die einz'ge!
Macht Euch auf eine größ're noch gefaßt.

Maria.

Auf eine größ're, Sir? Was meint Ihr damit?

Paulet.

Ihr hörtet doch die Hörner —

Maria (zurückfahrend, mit Ahnung).

Ihr erschreckt mich!

Paulet.

Die Königin jagt in dieser Gegend.

Maria.

Was?

Paulet.

In wen'gen Augenblicken steht sie vor Euch.

Kennedon

(auf Maria zuwendend, welche zittert und hinzusinken erche)

Wie wird Euch, theure Lady! Ihr erblaßt.

Paulet.

Nun! Ist's nun nicht recht? War's nicht Eure Bitte?
Sie wird Euch früher gewährt als Ihr gedacht.
Ihr wart sonst immer so geschwinder Zunge!

MARIE. Comment, chevalier ! est-ce vous qui m'avez obtenu cette faveur ? C'est vous ?

PAULET. Pourquoi ne serait-ce pas moi ? J'ai été à la cour, j'ai remis votre lettre.

MARIE. Vous l'avez remise ? Vraiment, vous l'avez fait ? Et cette liberté dont je jouis à présent est un fruit de ma lettre ?

PAULET, *d'un air significatif*. Et ce n'est pas le seul ; préparez-vous à un plus grand encore.

MARIE. Un plus grand, sir Paulet ? Que voulez-vous dire ?

PAULET. Vous avez sans doute entendu les sons du cor ?...

MARIE *recule avec un pressentiment*. Vous m'effrayez.

PAULET. La reine chasse dans cette contrée.

MARIE. Comment ?

PAULET. Dans quelques instants elle sera devant vous.

KENNEDY, *courant vers Marie, qui tremble et paraît prête à s'évanouir*. Qu'avez-vous, chère lady ? vous pâlissez.

PAULET. Eh bien, en êtes-vous fâchée maintenant ? Ne l'avez-vous pas demandé ? Votre prière a été exaucée plus tôt que vous ne pen-

Jetzt bringet Eure Worte an, jetzt ist
Der Augenblick zu reden!

Maria.

O warum hat man mich nicht vorbereitet!
Jetzt bin ich nicht darauf gefaßt, jetzt nicht.
Was ich mir als die höchste Gunst erbeten,
Dünkt mir jetzt schrecklich, fürchterlich — Komm', Hanna,
Führ' mich in's Haus, daß ich mich fasse, mich
Erhole —

Paulet.

Bleibt. Ihr müßt sie hier erwarten.
Wohl, wohl mag's Euch beängstigen, ich glaub's,
Vor Eurem Richter zu erscheinen.

Dritter Auftritt.

Graf Shrewsbury zu den Vorigen.

Maria.

Es ist nicht darum! Gott, mir ist ganz anders
Zu Muth — Ach edler Shrewsbury! Ihr kommt
Vom Himmel mir ein Engel zugesendet!
— Ich kann sie nicht sehn! Rettet, rettet mich
Vor dem verhassten Anblick —

Shrewsbury.

Kommt zu Euch, Königin! Faßt Euren Muth
Zusammen. Das ist die entscheidungsvolle Stunde.

Maria.

Ich habe drauf geharret — Jahre lang
Mich drauf bereitet, Alles hab' ich mir
Gesagt und ins Gedächtniß eingeschrieben,
Wie ich sie rühren wollte und bewegen!
Vergeffen plötzlich, ausgelöscht ist Alles,
Nichts lebt in mir in diesem Augenblick,

siez. Vous dont la langue était toujours si prompte , arrangez maintenant vos discours ; voici le moment de parler.

MARIE. Ah ! pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue ? Maintenant, je ne suis pas préparée à cette entrevue , non , pas maintenant. Ce que j'ai demandé comme la plus grande faveur me paraît effrayant à présent et terrible. Viens , Anna , reconduis-moi à la maison , afin que je me remette, que je me recueille.

PAULET. Restez ; vous devez l'attendre ici. Oh ! sans doute, vous êtes inquiète, je le crois, de paraître devant votre juge.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, TALBOT.

MARIE. Ce n'est pas pour cela ! Grand Dieu, de tout autres sentiments remplissent mon cœur. Ah ! noble Talbot, vous venez comme un ange envoyé du ciel. Je ne puis la voir ; sauvez, sauvez-moi de son odieux aspect.

TALBOT. Revenez à vous, reine ; rappelez votre courage , voici le moment décisif.

MARIE. Je l'ai attendu longtemps , je m'y suis préparée pendant de longues années ; je me suis dit et j'ai gravé dans ma mémoire toutes les paroles que je voulais employer pour la toucher et l'émouvoir ; en un instant tout est oublié, tout est effacé. A cette heure rien ne vit

Als meiner Leiden brennendes Gefühl.
 In blut'gen Haß gewendet wider sie
 Ist mir das Herz, es fliehen alle gute
 Gedanken, und die Schlangenhaare schüttelnd
 Umstehen mich die finstern Höllegeistern.

Shrewsbury.

Gebietet Eurem wild empörten Blut,
 Bezwingt des Herzens Bitterkeit! Es bringt
 Nicht gute Frucht, wenn Haß dem Haß begegnet.
 Wie sehr auch Euer Inneres widerstrebe,
 Gehorcht der Zeit und dem Befehl der Stunde!
 Sie ist die Mächtige — demüthigt Euch!

Maria.

Ver ihr! Ich kann es nimmermehr.

Shrewsbury.

Thut's dennoch!

Sprecht ehrerbietig, mit Gelassenheit!
 Ruft ihre Großmuth an, trost nicht, jetzt nicht
 Auf Euer Recht, jetzt ist nicht die Stunde.

Maria.

Ach, mein Verderben hab' ich mir erkauft,
 Und mir zum Fluche wird mein Flehn erhört!
 Nie hätten wir uns sehen sollen, niemals!
 Daraus kann nimmer, nimmer Gutes kommen!
 Es' mögen Feu'r und Wasser sich in Liebe
 Begegnen, und das Lamm den Tiger küssen —
 Ich bin zu schwer verletzt — sie hat zu schwer
 Beleidigt — Nie ist zwischen uns Versöhnung!

Shrewsbury.

Seht sie nur erst von Angesicht!
 Ich sah es ja, wie sie von Eurem Brief
 Erschüttert war, ihr Auge schwamm in Thränen.
 Nein, sie ist nicht gefühllos: hegt Ihr selbst
 Nur besseres Vertrauen — Darum eben

en moi que le brûlant sentiment de mes souffrances. Une haine mortelle s'empare de mon cœur ; toutes mes bonnes pensées s'enfuient, et les furies de l'enfer m'entourent, secouant les vipères qui couvrent leurs têtes.

TALBOT. Réprimez cette violente agitation, contenez l'amertume de votre cœur. Si la haine rencontre la haine, il n'en résulte rien de bon. Quelque répugnance que vous éprouviez intérieurement, obéissez à la nécessité des circonstances : Élisabeth a le pouvoir.... humiliez-vous.

MARIE. Devant elle ! je ne le pourrai jamais.

TALBOT. Il le faut pourtant. Parlez avec respect, avec résignation. Appelez-en à sa générosité, ne la bravez pas. Qu'il ne soit point question de vos droits, ce n'est pas le moment.

MARIE. Hélas ! c'est ma perte que j'ai sollicitée, et, pour mon malheur, ma prière a été exaucée. Jamais nous n'aurions dû nous voir, jamais. Il n'en peut résulter rien de bon, absolument rien. Le feu et l'eau s'accorderaient plutôt ensemble ; l'agneau caresserait plutôt le tigre. Je suis trop cruellement outragée ; j'ai trop souffert par elle.... Il n'y a point de réconciliation possible entre nous.

TALBOT. Voyez-la seulement. J'ai vu, croyez-moi, combien elle était touchée de votre lettre, ses yeux nageaient dans les larmes. Non, elle n'est pas insensible ; concevez vous-même un meilleur espoir. J'ai

Bin ich voraus geeilt, damit ich Euch
In Fassung setzen und ermahnen möchte.

Maria (seine Hand ergreifend).

Ach Talbot! Ihr wart stets mein Freund — Daß ich
In Eurer milden Haft geblieben wäre!
Es ward mir hart begegnet, Shrewsbury!

Shrewsbury.

Vergeßt jetzt Alles. Darauf denkt allein,
Wie Ihr sie unterwürfig wollt empfangen.

Maria.

Ist Burleigh auch mit ihr, mein böser Engel?

Shrewsbury.

Niemand begleitet sie als Graf von Lester.

Maria.

Lord Lester!

Shrewsbury.

Fürchtet Nichts von ihm. Nicht Er
Will Euren Untergang — Sein Werk ist es,
Daß Euch die Königin die Zusammenkunft
Bewilligt.

Maria.

Ach! ich wußt' es wohl!

Shrewsbury.

Was sagt Ihr?

Baullet.

Die Königin kommt!

(Alles geht auf die Seite, nur Maria bleibt, auf die Kniee gehockt.)

pris les devants tout exprès pour vous inspirer, s'il se peut, de la résolution et du courage.

MARIE, *lui saisissant la main.* Ah ! Talbot, vous avez toujours été mon ami. Que ne suis-je restée sous votre garde indulgente ! J'ai été durement traitée, Talbot.

TALBOT. Oubliez tout maintenant ; ne songez qu'à la recevoir avec soumission.

MARIE. Burleigh, mon mauvais génie, est-il avec elle ?

TALBOT. Le comte de Leicester seul l'accompagne.

MARIE. Lord Leicester !

TALBOT. Ne craignez rien de lui ; ce n'est pas lui qui veut votre perte ; et si la reine a consenti à cette entrevue, c'est son ouvrage.

MARIE. Ah ! je le savais bien.

TALBOT. Que dites-vous ?

PAULET. Voici la reine. *(Tous se retirent, Marie demeure seule appuyée sur Kennedy.)*

Vierter Auftritt.

Die Vorigen. Elisabeth. Graf Leicester.
Gefolge.

Elisabeth (zu Leicester).

Wie heißt der Landsitz?

Leicester.

Fotheringhamschloß.

Elisabeth (zu Shrewsbury).

Schickt unser Jagdgefolg voraus nach London,
Das Volk bringt allzuheftig in den Straßen,
Wir suchen Schutz in diesem stillen Park.

(Lalbot entfernt das Gefolge. Sie fixirt mit den Augen die Maria, indem sie zu Paullet weiter spricht.)

Mein gutes Volk liebt mich zu sehr. Unmäßig,
Abgöttisch sind die Zeichen seiner Freude:
So ehrt man einen Gott, nicht einen Menschen.

Maria

(welche diese Zeit über halb ohnmächtig auf die Amme gelehnt war, erhebt sich jetzt und ihr Auge begegnet dem gespannten Blick der Elisabeth. Sie schaubert zusammen und wirft sich wieder an der Amme Brust).

O Gott, aus diesen Zügen spricht kein Herz!

Elisabeth.

Wer ist die Lady? (Ein allgemeines Stillschweigen).

Leicester.

— Du bist zu Fotheringham, Königin.

Elisabeth

(stellt sich überrascht und erschaut, einen finstern Blick auf Leicester werfend).

Wer hat mir das gethan, Lord Lester?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLISABETH, LE COMTE LEICESTER, SUITE.

ÉLISABETH, à Leicester. Comment s'appelle cette résidence ?

LEICESTER. Le château de Fotheringay.

ÉLISABETH, à Talbot. Renvoyez notre suite à Londres. Le peuple se presse avec trop d'emportement sur notre passage ; nous chercherons un abri dans ce parc tranquille. (*Talbot éloigne la suite. Elle fixe des yeux Marie, et continue en s'adressant à Paulet.*) Mon bon peuple m'aime trop. Les témoignages de sa joie n'ont point de mesure et ressemblent à de l'idolâtrie. C'est ainsi qu'on honore un dieu, et non un homme.

MARIE, qui pendant ce temps est restée appuyée sans force sur sa nourrice, se relève et rencontre le regard fixe d'Élisabeth. Elle tressaille avec effroi et se rejette dans les bras de sa nourrice.

O Dieu ! ces traits n'annoncent point de cœur.

ÉLISABETH. Quelle est cette dame ? (*Silence général.*)

LEICESTER. Reine, vous êtes à Fotheringay.

ÉLISABETH paraît surprise et jette sur Leicester un sombre regard.

A qui dois-je m'en prendre, lord Leicester ?

Leicester.

Es ist geschehen, Königin — und nun
Der Himmel deinen Schritt hieher gelenkt,
So laß die Großmuth und das Mitleid siegen.

Shrewsbury.

Laß dich erbitten, königliche Frau,
Dein Aug' auf die Unglückliche zu richten,
Die hier vergeht vor deinem Anblick.

(Maria rafft sich zusammen und will auf die Elisabeth zugehen, steht aber auf halbem Wege schauernd still, ihre Geberden drücken den heftigsten Kampf aus.)

Elisabeth.

Wie, Milords?

Wer war es denn, der eine Tiefgebeugte
Mir angekündigt? Eine Stolze find' ich,
Vom Unglück keineswegs geschmeidigt.

Maria.

Sei's!

Ich will mich auch noch diesem unterwerfen.
Fahr' hin, ohnmächt'ger Stolz der edeln Seele!
Ich will vergessen wer ich bin, und was
Ich litt; ich will vor ihr mich niederwerfen,
Die mich in diese Schmach herunterstieß.

(Sie wendet sich gegen die Königin.)

Der Himmel hat für Euch entschieden, Schwester!
Gekrönt vom Sieg ist Euer glücklich Haupt;
Die Gottheit bet' ich an, die Euch erhöhte!

(Sie fällt vor ihr nieder.)

Doch seid auch Ihr nun edelmüthig, Schwester!
Laßt mich nicht schmachvoll liegen! Eure Hand
Streckt aus, reicht mir die königliche Rechte,
Mich zu erheben von dem tiefen Fall!

Elisabeth (zurücktretend).

Ihr seid an Eurem Platz, Lady Maria!
Und dankend preis' ich meines Gottes Gnade,

LEICESTER. C'est fait, reine, et puisque le ciel a conduit ici vos pas, souffrez que la générosité et la pitié l'emportent.

TALBOT. Laissez-vous fléchir, princesse, tournez vos regards sur cette infortunée qui succombe à votre aspect. (*Marie rassemble ses forces et veut s'approcher d'Élisabeth, mais elle s'arrête à moitié chemin ; ses gestes expriment la plus violente agitation.*)

ÉLISABETH. Comment, milords! Qui donc m'avait annoncé une femme d'une parfaite soumission? Je trouve une orgueilleuse que le malheur n'a nullement assouplie.

MARIE. Soit, je veux encore me soumettre à cette humiliation. Loin de moi, impuissant orgueil d'un noble cœur; je veux oublier qui je suis et ce que j'ai souffert, je veux me prosterner devant celle qui m'a plongée dans cet opprobre. (*Elle se tourne vers la reine.*) Le ciel a décidé en votre faveur, ma sœur; votre tête fortunée est couronnée par la victoire. J'adore la divinité qui vous a élevée. (*Elle s'agenouille devant elle.*) Mais, à votre tour, soyez aussi généreuse, ma sœur; ne me laissez pas abîmée dans l'humiliation, tendez-moi votre main royale pour me relever de cette chute profonde.

ÉLISABETH, reculant. Vous êtes à votre place, lady Marie; et je

Der nicht gewollt, daß ich zu Euren Füßen
So liegen sollte, wie Ihr jetzt zu meinen.

Maria (mit steigendem Affect).

Denkt an den Wechsel alles Menschlichen!
Es leben Götter, die den Hochmuth rächen!
Berehret, fürchtet sie, die schrecklichen,
Die mich zu Euren Füßen niederstürzen —
Um dieser fremden Zeugen willen, ehrt
In mir Euch selbst! entweiht, schändet nicht
Das Blut der Tudor¹, das in meinen Adern,
Wie in den Euern fließt. — O Gott im Himmel!
Steht nicht da, schroff und unzugänglich, wie
Die Felsenklippe, die der Strandende
Vergeblich ringend zu erfassen strebt.
Mein Alles hängt, mein Leben, mein Geschick,
An meiner Worte, meiner Thränen Kraft.
Löst mir das Herz, daß ich das Eure rühre!
Wenn Ihr mich anschaut mit dem Eisesblick,
Schließt sich das Herz mir schauernd zu, der Strom
Der Thränen stockt, und kaltes Grausen fesselt
Die Flehensworte mir im Busen an.

Elisabeth (kalt und streng).

Was habt Ihr mir zu sagen, Lady Stuart?
Ihr habt mich sprechen wollen. Ich vergesse
Die Königin, die schwer beleidigte,
Die fromme Pflicht der Schwester zu erfüllen,
Und meines Anblicks Trost gewähr' ich Euch.
Dem Trieb der Großmuth folg' ich, setze mich
Gerechtem Tadel aus, daß ich so weit
Heruntersteige — denn Ihr wißt,
Daß Ihr mich habt ermorden lassen wollen.

Maria.

Womit soll ich den Anfang machen, wie
Die Worte klüglich stellen, daß sie Euch
Das Herz ergreifen, aber nicht verletzen!

rends grâce à la bonté de mon Dieu qui n'a pas voulu que je me misse à vos pieds comme vous êtes à présent aux miens.

MARIE, *avec une émotion croissante.* Songez aux vicissitudes des choses humaines. Il est des dieux qui punissent l'orgueil : révérez, craignez ces divinités terribles qui me jettent à vos pieds. Par égard pour ces témoins étrangers, honorez-vous vous-même en moi ; n'offensez pas, ne profanez pas le sang des Tudor qui coule dans mes veines comme dans les vôtres. Oh ! Dieu du ciel ! ne restez pas là, semblable à ces rocs escarpés et inaccessibles que le naufragé, dans son désespoir, s'efforce en vain de saisir. Ma vie, mon sort, tout pour moi dépend du pouvoir de mes paroles et de mes larmes. Ouvrez mon cœur, afin que je touche le vôtre. Si vous me regardez de ce regard glacé, mon cœur tremblant se ferme, le torrent de mes larmes s'arrête, et une froide terreur enchaîne les supplications dans mon sein.

ÉLISABETH, *d'un air froid et sévère.* Qu'avez-vous à me dire, lady Stuart ? Vous avez voulu me parler. J'oublie que je suis reine et que j'ai été cruellement offensée, pour remplir le pieux devoir de sœur, je vous accorde la consolation de me voir. Je cède à l'impulsion de la générosité, je m'expose à un juste blâme pour m'être si fort abaissée.... car vous savez que vous avez voulu me faire périr.

MARIE. Par où dois-je commencer et comment pourrai-je mettre assez de prudence dans mes paroles pour qu'elles vous touchent le cœur sans vous offenser ? O Dieu ! donne de la force à mes discours

O Gott, gib meiner Rede Kraft, und nimm
Ihr jeden Stachel, der verwunden könnte!
Kann ich doch für mich selbst nicht sprechen, ohne Euch
Schwer zu verklagen, und das will ich nicht.

— Ihr habt an mir gehandelt, wie nicht recht ist,
Denn ich bin eine Königin wie Ihr,
Und Ihr habt als Gefangne mich gehalten.
Ich kam zu Euch als eine Bittende,
Und Ihr, des Gastrechts heilige Gesetze,
Der Völker heilig Recht in mir verhöhrend,
Schloßt mich in Kerkermauern ein; die Freunde,
Die Diener werden grausam mir entrißen,
Unwürd'gem Mangel werd' ich preisgegeben.
Man stellt mich vor ein schimpfliches Gericht —
Nichts mehr davon! Ein ewiges Vergessen
Bedecke, was ich Grausames erlitt.

— Seht! Ich will Alles eine Schickung nennen,
Ihr seid nicht schuldig, ich bin auch nicht schuldig:
Ein böser Geist stieg aus dem Abgrund auf,
Den Haß in unsern Herzen zu entzünden,
Der unsre zarte Jugend schon entzweit.
Er wuchs mit uns, und böse Menschen fachten
Der unglücksel'gen Flamme Athem zu.
Wahnsinn'ge Eiferer bewaffneten
Mit Schwert und Dolch die unberuf'ne Hand —
Das ist das Fluchgeschick der Könige,
Daß sie, entzweit, die Welt in Haß zerreißen,
Und jeder Zwietracht Furien entfesseln.

— Jetzt ist kein fremder Mund mehr zwischen uns,
(Nähert sich ihr zutraulich und mit schmeichelndem Ton.)

Wir stehn einander selbst nun gegenüber.
Jetzt, Schwester, redet! Nennt mir meine Schuld,
Ich will Euch völliges Genüge leisten.
Ach, daß Ihr damals' mir Gehör geschenkt,
Als ich so dringend Euer Auge suchte!
Es wäre nie so weit gekommen, nicht

et enlève-leur tout aiguillon qui pourrait blesser. Et pourtant je ne puis me défendre sans vous accuser grièvement, et c'est ce que je ne veux pas. Vous avez agi à mon égard comme il n'est pas juste, car je suis reine comme vous, et vous m'avez retenue prisonnière. Je suis venue à vous en suppliante, et vous, méprisant en moi les saintes lois de l'hospitalité et le droit sacré des nations, vous m'avez enfermée dans les murs d'un cachot ; mes amis, mes serviteurs m'ont été cruellement enlevés ; on me livre à un indigne dénûment ; on me traduit devant un infâme tribunal ; n'en parlons plus ! Qu'un éternel oubli ensevelisse les cruautés que j'ai souffertes. Voyez, je veux mettre le tout sur le compte de la destinée ; vous n'êtes pas coupable, je ne suis pas coupable non plus. Un mauvais génie est sorti du fond de l'abîme pour allumer dans nos cœurs cette haine ardente qui nous a divisés dès notre tendre jeunesse. Elle a grandi avec nous, et des hommes méchants ont attisé de leur souffle cette malheureuse flamme. De frénétiques enthousiastes ont armé du poignard et de l'épée un bras dont on ne réclamait pas le secours. Tel est le funeste destin des rois, que par leurs divisions ils déchirent le monde, et déchaînent toutes les furies de la discorde. A cette heure, il n'est plus entre nous d'organe étranger. *Elle s'approche d'elle avec confiance et d'un ton caressant.* Nous voici maintenant nous-mêmes en présence ; maintenant, ma sœur, parlez ; nommez-moi mon crime, je veux vous donner pleine satisfaction. Ah ! que n'avez-vous autrefois consenti à m'entendre quand je demandais si instamment à vous voir ! Les choses ne seraient ja-

An diesem traur'gen Ort geschähe jetzt
Die unglücklich traurige Begegnung.

Elisabeth.

Mein guter Stern bewahrte mich davor,
Die Natter an den Busen mir zu legen.
— Nicht die Gesichte, Euer schwarzes Herz
Klagt an, die wilde Ehrsucht Eures Hauses.
Nichts Feindliches war zwischen uns geschehn,
Da kündigte mir Euer Ohm, der stolze,
Herrschwüth'ge Priester, der die freche Hand
Nach allen Kronen streckt, die Fehde an,
Bethörte Euch, mein Wappen anzunehmen.
Euch meine Königtitel anzueignen,
Auf Tod und Leben in den Kampf mit mir
Zu gehn — Wen rief er gegen mich nicht auf?
Der Priester Jungen und der Völker Schwert,
Des frommen Wahnsinns fürchterliche Waffen;
Hier selbst, im Friedensstige meines Reichs,
Blies er mir der Empörung Flammen an —
Doch Gott ist mit mir, und der stolze Priester
Behält das Feld nicht — Meinem Haupte war
Der Streich gedrohet, und das Eure fällt!

Maria.

Ich steh' in Gottes Hand. Ihr werdet Euch
So blutig Eurer Macht nicht überheben! —

Elisabeth.

Wer soll mich hindern? Euer Oheim gab
Das Beispiel allen Königen der Welt,
Wie man mit seinen Feinden Frieden macht.
Die Sanct Bartholemi sei meine Schule!
Was ist mir Blutsverwandschaft, Völkerrecht?
Die Kirche trennet aller Pflichten Band,
Den Treubruch heiligt sie, den Königsmord:
Ich übe nur, was Eure Priester lehren.
Sagt! Welches Pfand gewährte mir für Euch.

mais allées si loin, et ce n'est pas dans ce triste séjour qu'aurait lieu maintenant, hélas ! cette triste rencontre.

ÉLISABETH. Ma bonne étoile m'a préservée de réchauffer la vipère en mon sein. N'accusez pas la destinée, mais la noirceur de votre âme et l'ambition effrénée de votre maison. Nulle inimitié n'avait encore éclaté entre nous, lorsque votre oncle, ce prêtre arrogant et ambitieux qui étend sa main hardie sur toutes les couronnes, me déclara la guerre, vous inspira la folie de prendre mon écusson, de vous approprier mon titre royal et d'engager avec moi une lutte à mort. Que n'a-t-il pas suscité contre moi ? la langue des prêtres, l'épée des peuples et les armes redoutables du fanatisme religieux ; ici même, au sein paisible de mon royaume, il a soufflé le feu de la révolte. Mais Dieu est avec moi, et cet orgueilleux prêtre ne remporte pas la victoire ; c'est contre ma tête que le coup était dirigé, et c'est la vôtre qui tombe.

MARIE. Je suis dans la main de Dieu, vous n'abuserez pas aussi cruellement de votre pouvoir.

ÉLISABETH. Qui m'en empêcherait ? Votre oncle a montré, par son exemple, à tous les rois de la terre, comment on fait la paix avec ses ennemis. Que la Saint-Barthélemy me serve de leçon ! Que m'importent les liens du sang, le droit des nations ? L'Église rompt tous les liens, elle consacre le parjure et le régicide. Je ne fais que mettre en pratique ce que vos prêtres enseignent. Dites, quel gage me répon-

Wenn ich großmüthig Eure Bande löf'te?
 Mit welchem Schloß verwahr' ich Eure Treue,
 Das nicht Sanct Peters Schlüssel öffnen kann?
 Gewalt nur ist die einz'ge Sicherheit;
 Kein Bündniß ist mit dem Gezücht der Schlangen.

Maria.

O das ist Euer traurig finst'rer Argwohn!
 Ihr habt mich stets als eine Feindin nur
 Und Fremdlingin betrachtet. Hättet Ihr
 Zu Eurer Erbin mich erklärt, wie mir
 Gebührt, so hätten Dankbarkeit und Liebe
 Euch eine treue Freundin und Verwandte
 In mir erhalten.

Elisabeth.

Draußen, Lady Stuart,
 Ist Eure Freundschaft', Euer Haus das Papstthum,
 Der Mönch ist Euer Bruder — Euch zur Erbin
 Erklären! Der verrätherische Fallstrick —
 Daß Ihr bei meinem Leben noch mein Volk
 Verführtet, eine listige Armida,
 Die edle Jugend meines Königreichs
 In Eurem Buhlerneze schlau verstricktet —
 Daß Alles sich der neu aufgeh'nden Sonne
 Zuwendete, und ich —

Maria.

Regiert in Frieden!

Jedweden Anspruch auf dies Reich entsag' ich.
 Ach, meines Geistes Schwingen sind gelähmt,
 Nicht Größe lockt mich mehr — Ihr habt's erreicht.
 Ich bin nur noch der Schatten der Maria.
 Gebrochen ist in langer Kerkerschmach
 Der edle Muth — Ihr habt das Außerste an mir
 Gethan, habt mich zerstört in meiner Blüthe!
 — Jetzt macht ein Ende, Schwester. Sprecht es aus,
 Das Wort, um dessentwillen Ihr gekommen;

drait de vous, si, dans ma générosité, je détachais vos chaînes? Est-il, pour garder votre fidélité, quelque serrure dont saint Pierre n'ait la clef et qu'il ne puisse ouvrir? La force seule fait ma sécurité; il n'est point d'alliance avec la race des serpents!

MARIE. Oh! voilà bien votre triste et sombre jalousie! Vous m'avez toujours regardée comme une ennemie et une étrangère. Si vous m'aviez déclarée votre héritière, suivant les droits de ma naissance, la reconnaissance et l'amour vous auraient conservé en moi une fidèle amie, une bonne parente.

ÉLISABETH. Lady Stuart, vos amis sont ailleurs; votre famille, c'est le papisme, et les moines sont vos frères. Vous déclarer mon héritière! Piège perfide! — Afin que de mon vivant vous égariez mon peuple, et que, trompeuse Armide, vous entraîniez adroitement dans vos filets séducteurs la jeunesse de mon royaume; afin que tous les regards se tournent vers le soleil levant, et que moi...

MARIE. Réglez en paix; je renonce à toute prétention sur ce royaume. Hélas! l'essor de mon esprit est paralysé, ce n'est plus la grandeur qui m'attire; vous avez atteint votre but, je ne suis plus que l'ombre de Marie. Les outrages de la captivité ont brisé la fierté de mon cœur; vous m'avez fait descendre à la dernière misère; vous m'avez détruite en ma fleur; maintenant finissez, ma sœur, prononcez le mot pour lequel vous êtes venue ici; car je ne croirai jamais

Denn nimmer will ich glauben, daß Ihr kamt,
 Um Euer Opfer grausam zu verhöhnen.
 Sprechet dieses Wort aus! Sagt mir: „Ihr seid frei,
 „Maria! Meine Macht habt Ihr gefühlt,
 „Jetzt lernet meinen Edelmutb verehren.“
 Sagt's, und ich will mein Leben, meine Freiheit
 Als ein Geschenk aus Eurer Hand empfangen.
 — Ein Wort macht Alles ungeschehn. Ich warte
 Darauf. O laßt mich's nicht zu lang erharren!
 Weh Euch, wenn Ihr mit diesem Wort nicht endet!
 Denn wenn Ihr jetzt nicht segensbringend, herrlich,
 Wie eine Gottheit von mir scheidet — Schwester!
 Nicht um dies ganze reiche Eiland, nicht
 Um alle Länder, die das Meer umfaßt,
 Möcht' ich vor Euch so stehn, wie Ihr vor mir!

Elisabeth.

Bekennet Ihr endlich Euch für überwunden?
 Ist's aus mit Euren Ränken? Ist kein Mörder
 Mehr unterwegs? Will kein Abenteurer
 Für Euch die traur'ge Ritterschaft mehr wagen?
 — Ja, es ist aus, Lady Maria. Ihr verführt
 Mir Keinen mehr. Die Welt hat andre Sorgen.
 Es lüftet Keinen, Euer — vierter Mann
 Zu werden, denn Ihr tödtet Eure Freier,
 Wie Eure Männer!

Maria (auffahrend).

Schwester! Schwester!

O Gott! Gott! Gib mir Mäßigung!
 Das ist zu viel!

Elisabeth (böhnisch lachend).

Jetzt zeigt Ihr Euer wahres
 Gesicht, bis jetzt war's nur die Larve.

Maria

(von Born glühend, doch mit einer edlen Würde).

Ich habe menschlich, jugendlich gefehlt,

que vous soyez venue pour insulter cruellement votre victime. Prononcez ce mot ; dites-moi : « Vous êtes libre, Marie ; vous avez senti ma puissance, apprenez maintenant à honorer ma générosité. » Dites-le, et je recevrai la vie, la liberté comme un présent de votre main. Un seul mot effacera tout ce qui s'est passé. Je l'attends, ce mot. Ah ! ne me le faites pas attendre trop longtemps. Malheur à vous, si vous ne terminez par ce mot ! Car si maintenant vous ne vous séparez pas de moi comme une divinité auguste et bienfaisante, non, ma sœur, pour toute cette grande et riche contrée, pour tous les pays que la mer environne, je ne voudrais pas paraître devant vous comme vous paraissez devant moi.

ÉLISABETH. Vous avouez-vous enfin vaincue ? En est-ce fait de vos complots ? N'est-il plus de meurtrier en chemin ? plus d'aventurier qui veuille risquer pour vous quelque triste prouesse de chevalerie ? Oui, c'en est fait, lady Marie ! vous ne séduirez plus personne à mon détriment ; le monde a d'autres soins, nul n'a envie de devenir votre quatrième mari, car vous tuez vos amants comme vos maris.

MARIE, avec emportement. Ma sœur ! ma sœur ! O Dieu ! Dieu ! donne-moi la modération. C'en est trop.

ÉLISABETH, avec un rire moqueur. Vous nous montrez à présent votre véritable visage ; jusqu'ici ce n'était que le masque.

MARIE, enflammée de colère, mais avec une noble dignité. J'ai fait des fautes : la jeunesse, la fragilité humaine, la puissance m'ont

Die Macht verführte mich, ich hab' es nicht
 Verheimlicht und verborgen; falschen Schein
 Hab' ich verschmäh't mit königlichem Freimuth.
 Das Argste weiß die Welt von mir, und ich
 Kann sagen, ich bin besser als mein Ruf.
 Weh Euch, wenn sie von Euren Thaten einst
 Den Ehrenmantel zieht, womit Ihr gleißend
 Die wilde Gluth verstoß'ner Lüste deckt.
 Nicht Ehrbarkeit habt Ihr von Eurer Mutter
 Geerbt; man weiß, um welcher Tugend willen
 Anna von Boleyn das Schaffot bestiegen.

Shrewsbury (tritt zwischen beide Königinnen).

O Gott des Himmels! Muß es dahin kommen!
 Ist das die Mäßigung, die Unterwerfung,
 Lady Maria? —

Maria.

Mäßigung! Ich habe
 Ertragen, was ein Mensch ertragen kann.
 Fahr' hin, lammherzige Gelassenheit,
 Zum Himmel fliehe, leidende Geduld,
 Spreng' endlich deine Bande, tritt hervor
 Aus deiner Höhle, lang verhaltner Groll!
 Und du, der dem gereizten Basilisk
 Den Mordblick gab, leg' auf die Zunge mir
 Den gift'gen Pfeil —

Shrewsbury.

O sie ist außer sich!
 Verzeih' der Rasenden, der schwer Gereizten!

(*Elisabeth, vor Zorn sprachlos, schießt wüthende Blicke auf Marien.*)

Leicester

(*in der heftigsten Unruhe, sucht die Elisabeth hinweg zu führen.*)

Höre

Die Wüthende nicht an! Hinweg, hinweg
 Von diesem unglücksel'gen Ort!

égarée ; mais je n'y ai point recherché l'ombre et le mystère ; j'ai dédaigné, avec une royale franchise, de trompeuses apparences. Ce que j'ai fait de plus mal, le monde le sait, et je puis dire que je vaudrais mieux que ma réputation. Malheur à vous, si l'on venait un jour à arracher le manteau d'honneur dont vous couvrez hypocritement l'ardeur effrénée de vos plaisirs secrets ! Ce n'est pas la chasteté que vous avez héritée de votre mère : on sait pour quelle vertu Anne de Boleyn est montée sur l'échafaud.

TALBOT *se jette entre les deux reines.* O Dieu du ciel ! faut-il en venir là ? Est-ce là la modération, la soumission, lady Marie ?...

MARIE. De la modération ! j'ai supporté tout ce qu'un être humain peut supporter. Va-t'en, résignation d'agneau ! remonte vers le ciel, douloureuse patience ! brise enfin tes liens, sors de ta retraite, colère trop longtemps contenue, et toi qui donnas au basilic irrité un regard mortel, mets sur ma langue le dard empoisonné !

TALBOT. Oh ! elle est hors d'elle-même. Pardonnez à son emportement, elle a été cruellement irritée.

Élisabeth, muette de colère, lance sur Marie des regards furieux.

LEICESTER, *dans la plus violente agitation, cherche à emmener Élisabeth.* N'écoutez pas sa fureur, éloignez-vous, éloignez-vous de ce lieu fatal.

Maria.

Der Thron von England ist durch einen Bastard
Entweiht, der Britten edelherzig Volk
Durch eine list'ge Gauklerin betrogen.
— Regierte Recht, so läget Ihr von mir
Im Staube jetzt; denn ich bin Euer König.

(Elisabeth geht schnell ab; die Lords folgen ihr in der höchsten Bestürzung.)

Fünfter Auftritt.

Maria. Kennedy.

Kennedy.

O was habt Ihr gethan! Sie geht in Wuth!
Jetzt ist es aus, und alle Hoffnung schwindet.

Maria (noch ganz außer sich).

Sie geht in Wuth! Sie trägt den Tod im Herzen!

(Der Kennedy um den Hals fallend.)

O wie mir wohl ist, Hanna! Endlich, endlich
Nach Jahren der Erniedrigung, der Leiden,
Ein Augenblick der Rache, des Triumphs!
Wie Bergelasten fällt's von meinem Herzen,
Das Messer stieß ich in der Feindin Brust.

Kennedy.

Unglückliche! der Wahnsinn reißt Euch hin,
Ihr habt die Unversöhnliche verwundet.
Sie führt den Bliß, sie ist die Königin,
Vor ihrem Buhlen habt Ihr sie verhöhnt!

Maria.

Vor Lesters Augen hab' ich sie erniedrigt!
Er sah es, er bezeugte meinen Sieg,
Wie ich sie niederschlug von ihrer Höhe;
Er stand dabei, mich stärkte seine Nähe.

MARIE. Le trône d'Angleterre est profané par une bâtarde; le noble peuple de la Grande-Bretagne est la dupe d'une rusée intrigante. Si le droit l'emportait, vous seriez maintenant devant moi dans la poussière, car moi je suis votre roi. (*Élisabeth s'éloigne rapidement; les lords la suivent dans le plus grand trouble.*)

SCÈNE V.

MARIE, KENNEDY.

KENNEDY. Oh! qu'avez-vous fait! Elle s'éloigne furieuse; tout est perdu maintenant, et toute espérance s'évanouit.

MARIE, *encore hors d'elle-même.* Elle s'éloigne furieuse. Elle emporte la mort dans son cœur. (*Se jetant dans les bras de Kennedy.*) Ah! que je suis heureuse, Anna! Enfin, enfin, après des années d'abaissement et de douleur, un instant de vengeance et de triomphe! Mon cœur est soulagé d'un poids énorme; j'ai plongé le poignard dans le sein de mon ennemie.

KENNEDY. Infortunée! quel délire vous égare! Vous avez blessé cette femme implacable, elle porte la foudre, elle est reine. Vous l'avez outragée aux yeux de son amant.

MARIE. Je l'ai humiliée aux yeux de Leicester. Il l'a vu, il a été témoin de mon triomphe. Au moment où je la précipitai de sa hauteur, il était là. Sa présence me donnait de la force.

Sechster Auftritt.

Mortimer zu den Vorigen.

Kennedy.

O Sir! Welch ein Erfolg —

Mortimer.

Ich hörte Alles.

(Gibt der Amme ein Zeichen, sich auf ihren Posten zu begeben, und tritt näher. Sein ganzes Wesen drückt eine heftige leidenschaftliche Stimmung aus.)

Du hast gesiegt! Du triffst sie in den Staub,
 Du warst die Königin, sie der Verbrecher.
 Ich bin entzückt von deinem Muth, ich bete
 Dich an; wie eine Göttin, groß und herrlich,
 Erscheinst du mir in diesem Augenblick.

Maria.

Ihr spracht mit Lestern, überbrachtet ihm
 Mein Schreiben, mein Geschenk — O redet, Sir!

Mortimer

(mit glühenden Blicken sie betrachtend).

Wie dich der edle königliche Zorn
 Unglänzte, deine Reize mir verklärte!
 Du bist das schönste Weib auf dieser Erde!

Maria.

Ich bitt' Euch, Sir, stillt meine Ungeduld.
 Was spricht Milord? O sagt, was darf ich hoffen?

Mortimer. .

Wer? Er? Das ist ein Feiger, Glender!
 Hofft Nichts von ihm, verachtet ihn, vergeßt ihn!

Maria.

Was sagt Ihr?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MORTIMER.

KENNEDY. Ah ! sir Mortimer, quel résultat !

MORTIMER. J'ai tout entendu. (*Il fait signe à la nourrice de se placer en sentinelle, puis il s'approche. Toute sa contenance exprime une violente passion.*) Vous avez vaincu ; vous l'avez foulée dans la poussière ; vous étiez la reine, elle la coupable. Je suis ravi de votre courage, je vous adore ; vous m'apparaissez dans ce moment comme une auguste divinité entourée de toute sa gloire.

MARIE. Vous avez parlé à Leicester ; vous lui avez remis ma lettre et mon portrait ? O parlez, sir.

MORTIMER, *la regardant d'un œil enflammé.* Ah ! quel éclat vous donnait cette noble colère ! comme elle faisait resplendir vos charmes à mes yeux ! Vous êtes la plus belle des femmes de la terre.

MARIE. Je vous en prie, sir, calmez mon impatience. Qu'a répondu milord ? Oh ! dites, que puis-je espérer ?

MORTIMER. Qui ? lui ? C'est un lâche, un misérable. N'espérez rien de lui, méprisez-le, oubliez-le.

MARIE. Que dites-vous ?

Mortimer.

Er Euch retten und besitzen!
 Er Euch! Er soll es wagen! Er! Mit mir
 Muß er auf Tod und Leben darum kämpfen!

Maria.

Ihr habt ihm meinen Brief nicht übergeben?
 — O dann ist's aus!

Mortimer.

Der Feige liebt das Leben!
 Wer dich will retten und die seine nennen,
 Der muß den Tod beherzt umarmen können.

Maria.

Er will Nichts für mich thun?

Mortimer.

Nichts mehr von ihm!
 Was kann er thun, und was bedarf man sein?
 Ich will dich retten, ich allein!

Maria.

Ach, was vermögt Ihr!

Mortimer.

Täuschet Euch nicht mehr,
 Als ob es noch wie gestern mit Euch stände!
 So wie die Königin jetzt von Euch ging,
 Wie dies Gespräch sich wendete, ist Alles
 Verloren, jeder Gnadenweg gesperrt.
 Der That bedarf's jetzt, Kühnheit muß entscheiden,
 Für Alles werde Alles frisch gewagt;
 Frei müßt Ihr sein, noch eh' der Morgen tagt.

Maria.

Was spricht Ihr? Diese Nacht! Wie ist das möglich?

Mortimer.

Hört, was beschlossen ist. Versammelt hab' ich
 In heimlicher Kapelle die Gefährten,

MORTIMER. Lui, vous délivrer et vous posséder ! lui ! qu'il l'ose ! lui !
il faut pour cela qu'il ait ma vie ou que j'aie la sienne.

MARIE. Vous ne lui avez pas remis ma lettre ? Oh ! alors, c'en est fait.

MORTIMER. Le lâche aime la vie. Celui qui veut vous sauver et vous posséder, celui-là doit se sentir capable d'embrasser la mort avec courage.

MARIE. Il ne veut rien faire pour moi ?

MORTIMER. Ne parlons plus de lui ; que peut-il faire et qu'avons-nous besoin de lui ? Moi, je vous délivrerai, moi seul !

MARIE. Hélas ! que pouvez-vous ?

MORTIMER. Ne vous abusez plus, comme si votre situation était encore la même qu'hier. De la façon dont la reine vient de vous quitter, et dont cette entrevue a fini, tout est perdu, tout recours en grâce est impossible. Maintenant, il faut agir, l'audace doit décider. Pour tout sauver, il faut tout risquer ; il faut que vous soyez libre avant qu'il soit jour demain.

MARIE. Que dites-vous ? Cette nuit ? Comment est-ce possible ?

MORTIMER. Écoutez ce qui est résolu. J'ai rassemblé mes compagnons dans une chapelle secrète : un prêtre a entendu notre confes-

Ein Priester hörte unsre Beichte an,
 Ablass ist uns ertheilt für alle Schulden,
 Die wir begingen, Ablass im Voraus
 Für alle, die wir noch begehen werden.
 Das letzte Sacrament empfangen wir,
 Und fertig sind wir zu der letzten Reise.

Maria.

O welche fürchterliche Vorbereitung!

Mortimer.

Dies Schloß ersteigen wir in dieser Nacht,
 Der Schlüssel bin ich mächtig. Wir ermorden
 Die Hüter, reißen dich aus deiner Kammer.
 Gewaltfam sterben muß von unsrer Hand,
 Daß Niemand überbleibe, der den Raub
 Verrathen könne, jede lebende Seele.

Maria.

Und Drury, Baullet, meine Kerkermeister?
 O eher werden sie ihr letztes Blut —

Mortimer.

Von meinem Dolche fallen sie zuerst!

Maria.

Was? Euer Oheim, Euer zweiter Vater?

Mortimer.

Von meinen Händen stirbt er. Ich ermord' ihn.

Maria.

O blut'ger Frevel!

Mortimer.

Alle Frevel sind
 Vergeben im Voraus. Ich kann das Ärgste
 Begehen, und ich will's.

Maria.

O schrecklich, schrecklich!

sion, il nous a donné l'absolution de toutes les fautes que nous avons commises et, d'avance, l'absolution de toutes celles que nous commettrons encore. Nous avons reçu les derniers sacrements, et nous sommes prêts pour le dernier voyage.

MARIE. Oh ! quels terribles préparatifs !

MORTIMER. Nous escaladons cette nuit le château, les clefs sont en mon pouvoir. Nous égorgeons les gardiens, nous vous arrachons de votre prison, et, pour qu'il ne reste après nous personne qui puisse révéler notre larcin, toute créature ici vivante sera immolée de notre main.

MARIE. Et Drury et Paulet, mes geôliers ? Ils verseront plutôt la dernière goutte de leur sang.....

MORTIMER. Ils tomberont les premiers sous mon poignard.

MARIE. Quoi ! votre oncle, votre second père ?

MORTIMER. Il mourra de ma main ; je le tuerai.

MARIE. Quel crime affreux !

MORTIMER. Tous les crimes sont pardonnés d'avance ; je puis tout faire, et je le veux.

MARIE. O quelle horreur ! quelle horreur !

Mortimer.

Und müßt ich auch die Königin durchbohren,
Ich hab' es auf die Hostie geschworen.

Maria.

Nein, Mortimer! Eh' so viel Blut um mich —

Mortimer.

Was ist mir alles Leben gegen dich
Und meine Liebe! Mag der Welten Band
Sich lösen, eine zweite Wasserfluth
Hervogend alles Athmende verschlingen!
— Ich achte Nichts mehr! Eh' ich dir entsage,
Eh' nahe sich das Ende aller Tage.

Maria (zurücktretend).

Gott! welche Sprache, Sir, und — welche Blicke!
— Sie schrecken, sie verschrecken mich.

Mortimer

(mit irren Blicken, und im Ausdruck des stillen Wahnsinns).

Das Leben ist

Nur ein Moment, der Tod ist auch nur einer!
— Man schleife mich nach Tyburn¹, Glied für Glied
Zerreiße man mit glüh'nder Eisenzange,

(Indem er heftig auf sie zugeht, mit ausgebreiteten Armen.)

Wenn ich dich, Heißgeliebte, nur umfange —

Maria (zurücktretend).

Unsinniger, zurück —

Mortimer.

An dieser Brust,
Auf diesem liebeathmenden Munde —

Maria.

Um Gotteswillen, Sir! laßt mich hinein gehn!

Mortimer.

Der ist ein Rasender, der nicht das Glück

MORTIMER. Et dussé-je poignarder aussi la reine. J'ai juré sur l'hostie.

MARIE. Non, Mortimer ; avant que pour moi tant de sang...

MORTIMER. Eh ! que m'importe tout le reste auprès de vous et de mon amour ? Que le lien des mondes se brise, qu'un second déluge engloutisse dans ses vagues tout ce qui respire ! Je ne me soucie plus de rien. Vienne le dernier jour de l'univers, avant que je renonce à vous !

MARIE, *reculant*. Dieu ! quel langage, sir, et quels regards ! ils m'effrayent, ils m'épouvantent.

MORTIMER, *avec des regards égarés et l'expression d'un délire réveur*. La vie n'est qu'un instant, la mort aussi n'est qu'un instant. Qu'on me traîne à Tyburn ! qu'on me déchire membre à membre avec des tenailles brûlantes (*il s'élançe vers elle les bras étendus*), pourvu que je t'enlace de mes bras, toi ma bien-aimée...

MARIE, *se retirant*. Insensé, arrêtez.....

MORTIMER. Sur ce sein, sur cette bouche qui respire l'amour...

MARIE. Au nom de Dieu, sir, laissez-moi m'éloigner.

MORTIMER. Celui-là est un insensé qui ne retient pas dans une in-

Festhält in unauslösllicher Umarmung,
 Wenn es ein Gott in seine Hand gegeben.
 Ich will dich retten, kost' es tausend Leben,
 Ich rette dich, ich will es, doch so wahr
 Gott lebt! ich schwör's, ich will dich auch besitzen.

Maria.

O will kein Gott, kein Engel mich beschützen!
 Furchtbares Schicksal! Grimmig schleuderst du
 Von einem Schreckniß mich dem andern zu.
 Bin ich geboren, nur die Wuth zu wecken?
 Verschwört sich Haß und Liebe, mich zu schrecken?

Mortimer.

Ja, glühend, wie sie hassen, lieb' ich dich!
 Sie wollen dich enthaupten, diesen Hals,
 Den blendend weißen, mit dem Beil durchschneiden.
 O weihe du dem Lebensgott der Freuden,
 Was du dem Haße blutig opfern mußt.
 Mit diesen Reizen, die nicht dein mehr sind,
 Befelige den glücklichen Geliebten.
 Die schöne Locke, dieses seidne Haar,
 Verfallen schon den finstern Todesmächten,
 Gebrauch's, den Sklaven ewig zu umflechten!

Maria.

O welche Sprache muß ich hören, Sir!
 Mein Unglück sollt' Euch heilig sein, mein Leiden.
 Wenn es mein königliches Haupt nicht ist.

Mortimer.

Die Krone ist von deinem Haupt gefallen,
 Du hast Nichts mehr von ird'scher Majestät.
 Versuch' es, laß dein Herrschervort erschallen.
 Ob dir ein Freund, ein Retter aufersteht,
 Nichts blieb dir als die rührende Gestalt,
 Der hohen Schönheit göttliche Gewalt,
 Die läßt mich Alles wagen und vermögen,
 Die treibt dem Beil des Henkers mich entgegen.

dissoluble étreinte le bonheur qu'un dieu a placé sous sa main. Je veux te sauver, dût-il en coûter mille vies, je te sauverai, je le veux ; mais , aussi vrai qu'il y a un Dieu , je le jure , je te posséderai aussi.

MARIE. Oh ! n'est-il pas de dieu , n'est-il pas d'ange qui veuille me protéger ? Affreuse destinée ! avec quelle rage tu me jettes d'une terreur dans une autre. Ne suis-je née que pour exciter la fureur ? La haine et l'amour se conjurent-ils pour m'épouvanter ?

MORTIMER. Oui , je t'aime avec ardeur, comme ils te haïssent. Ils veulent te trancher la tête ; ils veulent couper avec la hache ce cou d'une blancheur éblouissante. Ah ! consacre au dieu de la vie et de la joie ce qu'il te faudrait sacrifier à leur sanglante haine. Par ces charmes , que déjà la mort réclame , comble de délices ton heureux amant. Ces belles boucles, cette chevelure soyeuse , qui appartiennent déjà aux sombres puissances de la mort, fais-les servir à enlacer pour jamais ton esclave.

MARIE. Oh ! quel discours il me faut entendre ! Sir, mon infortune, mes douleurs devraient vous être sacrées , si ma tête royale ne vous l'est pas.

MORTIMER. La couronne est tombée de ta tête. Tu n'as plus rien de ta terrestre majesté. Essaye , fais entendre ta parole souveraine, et tu verras si un ami , un libérateur se lève à ton appel. Il ne t'est rien resté que ces touchants attraits et la divine puissance de la beauté. C'est elle qui me fait tout risquer, qui me rend capable de tout. C'est elle qui me pousse au-devant de la hache du bourreau.

Maria.

O wer errettet mich von seiner Wuth!

Mortimer.

Berwegner Dienst belohnt sich auch vermegen!
 Warum verspricht der Tapfere sein Blut?
 Ist Leben doch des Lebens höchstes Gut!
 Ein Rasender, der es umsonst verschleudert!
 Erst will ich ruhn an seiner wärmsten Brust.

*(Er preßt sie heftig an sich.)***Maria.**

O muß ich Hülfe rufen gegen den Mann,
 Der mein Erretter —

Mortimer.

Du bist nicht gefühllos;
 Nicht kalter Strenge klagt die Welt dich an,
 Dich kann die heiße Liebesbitte rühren,
 Du hast den Sänger Rizzio beglückt,
 Und jener Bothwell durste dich entführen.

Maria.

Vermessener!

Mortimer.

Er war nur dein Tyrann!
 Du zittertest vor ihm, da du ihn liebtest!
 Wenn nur der Schrecken dich gewinnen kann,
 Beim Gott der Hölle! —

Maria.

Laßt mich! Raset Ihr?

Mortimer.

Erzittern sollst du auch vor mir!

Kennedy (hereinstürzend).

Man naht. Man kommt. Bewaffnet Volk erfüllt
 Den ganzen Garten.

Mortimer*(auffahrend und zum Degen greifend).*

Ich beschütze dich.

MARIE. Oh ! qui me délivrera de sa fureur ?

MORTIMER. Un service audacieux demande une audacieuse récompense. Pourquoi le brave verse-t-il son sang ? La vie est, après tout, le bien le plus précieux de la vie. Insensé celui qui la prodiguerait en vain ! J'en veux d'abord savourer les plus chaudes caresses... (*Il la presse avec force dans ses bras.*)

MARIE. Ah ! me faut-il appeler du secours contre l'homme qui prétend être mon libérateur ?

MORTIMER. Tu n'es pas insensible. Le monde ne t'accuse point d'une froide rigueur. L'ardente prière de l'amour peut te toucher ; tu as rendu heureux le chanteur Riccio, et Bothwell a pu te séduire.

MARIE. Téméraire !...

MORTIMER. Il n'était que ton tyran ; tu tremblais devant lui, lorsque tu l'aimais. Si la terreur seule peut te subjuguier, par le dieu de l'enfer !...

MARIE. Laissez-moi, vous êtes hors de sens.

MORTIMER. ...tu trembleras aussi devant moi.

KENNEDY, *accourant*. On approche... on vient. Le jardin est rempli d'hommes armés.

MORTIMER, *portant la main à son épée*. Je te protégerai.

Maria.

O Hanna! Rette mich aus seinen Händen!
Wo find' ich Armste einen Zufluchtsort?
Zu welchem Heiligen soll ich mich wenden?
Hier ist Gewalt, und drinnen ist der Mord.

(Sie flieht dem Hause zu; Kennedy folgt.)

Siebenter Auftritt.

Mortimer. Baullet und Drury, welche außer sich hereinstürzen.
Gefolge eilt über die Scene.

Baullet.

Berschließt die Pforten. Zieht die Brücken auf!

Mortimer.

Oheim, was ist's?

Baullet.

Wo ist die Mörderin?
Hinab mit Ihr ins finsterste Gefängniß!

Mortimer.

Was gibt's? Was ist geschehn?

Baullet.

Die Königin!
Verfluchte Hände! Teufliches Erkühnen!

Mortimer.

Die Königin! Welche Königin?

Baullet.

Von England!
Sie ist ermordet auf der Londner Straße!

(Er eilt ins Haus.)

MARIE. O Anna! sauve-moi de ses mains. Infortunée! où trouverai-je un refuge? à quel saint dois-je avoir recours? D'un côté la violence, de l'autre la mort.

(Elle s'enfuit vers le château. Kennedy la suit.)

SCÈNE VII.

MORTIMER, PAULET et DRURY hors d'eux-mêmes.

Leur suite passe sur la scène.

PAULET. Fermez les portes, levez les ponts.

MORTIMER. Mon oncle, qu'y a-t-il?

PAULET. Où est la meurtrière? Qu'on l'enferme dans le plus sombre cachot!

MORTIMER. Qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé?

PAULET. La reine!... O mains maudites!... audace infernale!

MORTIMER. La reine! quelle reine?

PAULET. D'Angleterre! Elle a été assassinée sur la route de Londres.

(Il rentre précipitamment au château.)

Achter Auftritt.

Mortimer. Gleich darauf Skelly.

Mortimer.

Bin ich im Wahnwitz? Kam nicht eben Jemand
Vorbei und rief, die Königin sei ermordet?
Nein, nein, mir träumte nur. Ein Fieberwahn
Bringt mir als wahr und wirklich vor den Sinn,
Was die Gedanken gräßlich mir erfüllt.
Wer kommt? Es ist Skell'. So schreckenvoll!

Skelly (hereinstürzend).

Flieht, Mortimer! Flieht! Alles ist verloren.

Mortimer.

Was ist verloren?

Skelly.

Fragt nicht lange. Denkt
Auf schnelle Flucht!

Mortimer.

Was gibt's denn?

Skelly.

Den Streich, der Rasende. Soubage¹ führte

Mortimer.

So ist es wahr?

Skelly.

Wahr, wahr! O rettet Euch!

Mortimer.

Sie ist ermordet,
Und auf den Thron von England steigt Maria!

Skelly.

Ermordet! wer sagt das?

SCÈNE VIII.

MORTIMER, ensuite OKELLY.

MORTIMER. Suis-je dans le délire ? quelqu'un n'est-il pas venu à l'instant, et ne s'est-il pas écrié que la reine est assassinée ? Non, non, ce n'est qu'un rêve. Une ardeur fiévreuse présente à mes sens comme une réalité ce qui occupe mes sombres pensées. Qui vient ? C'est Okelly... Si plein d'effroi !...

OKELLY, accourant avec précipitation. Fuyez, Mortimer ! fuyez !
Tout est perdu.

MORTIMER. Qu'y a-t-il de perdu ?

OKELLY. N'en demandez pas davantage. Songez à une prompte fuite.

MORTIMER. Qu'y a-t-il donc ?

OKELLY. Sauvage a porté le coup, le forcené !

MORTIMER. Est-il vrai ?

OKELLY. Vrai, vrai. Oh ! sauvez-vous !

MORTIMER. Elle est tuée, et Marie monte sur le trône d'Angleterre !

OKELLY. Tuée ! qui a dit cela ?

M o r t i m e r.

Ihr selbst!

O k e l l y.

Sie lebt!

Und ich und Ihr, wir alle sind des Todes.

M o r t i m e r.

Sie lebt?

O k e l l y.

Der Stoß ging fehl, der Mantel fing ihn auf,
Und Shrewsbury entwaffnete den Mörder.

M o r t i m e r.

Sie lebt?

O k e l l y.

Lebt, um uns Alle zu verderben!
Kommt, man umzingelt schon den Park.

M o r t i m e r.

Wer hat

Das Rasende gethan?

O k e l l y.

Der Barnabit!

Aus Toulon war's, den Ihr in der Kapelle
Lief'innig sitzen saht, als uns der Mönch
Das Anathem ausdeutete, worin
Der Papst die Königin mit dem Fluch belegt.
Das Nächste, Kürzeste wollt' er ergreifen,
Mit einem fecken Streich die Kirche Gottes
Befrei'n, die Martyrkrone sich erwerben.)
Dem Priester nur vertraut' er seine That,
Und auf dem Londner Weg ward sie vollbracht.

M o r t i m e r

(nach einem langen Stillschweigen).

O dich verfolgt ein grimmig wüthend Schicksal,

MORTIMER. Vous-même.

OKELLY. Elle vit, et vous et moi nous sommes tous perdus.

MORTIMER. Elle vit ?

OKELLY. Le coup a manqué. Il n'a percé que le manteau, et Talbot a désarmé le meurtrier.

MORTIMER. Elle vit !

OKELLY. Elle vit pour nous perdre tous. Venez, déjà on cerne le parc.

MORTIMER. Qui a commis cet acte insensé ?

OKELLY. C'est le barnabite de Toulon que vous avez vu assis pensif dans la chapelle, quand le moine nous expliquait l'anathème que le pape a lancé contre la reine. Il a voulu saisir le moyen le plus prompt, le plus expéditif, délivrer par un coup hardi l'Église de Dieu et gagner la couronne du martyr. Il n'a confié son dessein qu'au prêtre, et il l'a exécuté sur la route de Londres.

MORTIMER, après un long silence. Infortunée ! un destin cruel et

Unglückliche! Jetzt — ja jetzt mußt du sterben,
Dein Engel selbst bereitet deinen Fall.

Stelly.

Sagt! Wohin wendet Ihr die Flucht? Ich gehe,
Mich in des Nordens Wäldern zu verbergen.

Mortimer.

Fleht hin, und Gott geleite Eure Flucht!
Ich bleibe. Noch versuch' ich's, sie zu retten,
Wo nicht, auf ihrem Sarge mich zu betten¹.

(Gehen ab zu verschiedenen Seiten.)

implacable te poursuit. Maintenant, oui, maintenant, il faut que tu meures. Ton ange lui-même concourt à ta perte.

OKELLY. Dites, où dirigez-vous votre fuite ? Moi je vais me cacher dans les montagnes du nord.

MORTIMER. Partez, et que Dieu protège votre fuite. Moi, je reste. J'essayerai encore de la sauver, et, si j'échoue, je mourrai sur son cercueil.

Ils sortent par différents côtés.

Vierter Aufzug.

B o r z i m m e r.

Erster Auftritt.

Graf Aubespine, Kent und Leicester.

Aubespine.

Wie steht's um Ihre Majestät? Milords,
Ihr seht mich noch ganz außer mir vor Schrecken.
Wie ging das zu? Wie konnte das in Mitte
Des allertreuesten Volks geschehen?

Leicester.

Es geschah
Durch Keinen aus dem Volke. Der es that,
War Eures Königs Unterthan, ein Franke.

Aubespine.

Ein Rasender gewißlich.

Kent.

Ein Papist,

Graf Aubespine!

ACTE QUATRIÈME.

Une antichambre.

SCÈNE I.

LE COMTE DE L'AUBESPINE, KENT, LEICESTER.

L'AUBESPINE. Comment se trouve Sa Majesté? Milords, vous me voyez encore tout éperdu d'effroi. Comment cela s'est-il fait? Comment cet attentat a-t-il pu se produire au milieu du peuple le plus fidèle?

LEICESTER. Ce n'est pas le fait de ce peuple; le meurtrier est un sujet de votre roi, c'est un Français.

L'AUBESPINE. Un insensé assurément.

KENT. Un papiste, comte de l'Aubespine.

Zweiter Auftritt.

Vorige. Burleigh, im Gespräch mit Davison.

Burleigh.

Sogleich muß der Befehl
Zur Hinrichtung verfaßt und mit dem Siegel
Versehen werden — Wenn er ausgefertigt,
Wird er der Königin zur Unterschrift
Gebraucht. Geht! Keine Zeit ist zu verlieren.

Davison.

Es soll geschehn.

(Geht ab.)

Aubespine (Burleigh entgegen).

Milord, mein treues Herz
Theilt die gerechte Freude dieser Insel.
Lob sei dem Himmel, der den Mörderstreich
Gewehrt von diesem königlichen Haupt!

Burleigh.

Er sei gelobt, der unsrer Feinde Bosheit
Zu Schanden machte!

Aubespine.

Mög' ihn Gott verdammen,
Den Thäter dieser fluchenswerthen That!

Burleigh.

Den Thäter und den schändlichen Erfinder.

Aubespine (zu Kent).

Gefällt es Eurer Herrlichkeit, Lordmarschall,
Bei Ibro Majestät mich einzuführen,
Daß ich den Glückwunsch meines Herrn und Königs
Zu ihren Füßen schuldigst niederlege —

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BURLEIGH *entre en causant avec* DAVISON.

BURLEIGH. Il faut qu'à l'instant l'ordre de l'exécution soit rédigé et revêtu du sceau; dès qu'il sera prêt, il sera présenté à la signature de la reine. Allez; il n'y a pas de temps à perdre.

DAVISON. Vos ordres seront exécutés.

Il sort.

L'AUBESPINE, *allant au-devant de* Burleigh. Milord, mon cœur partage sincèrement la légitime joie de cette Ile. Remercions le ciel qui a détourné le coup mortel de cette tête royale!

BURLEIGH. Remercions-le de ce qu'il a confondu la scélératesse de nos ennemis!

L'AUBESPINE. Que Dieu punisse l'auteur de cet abominable attentat!

BURLEIGH. Et l'auteur et l'infâme qui l'a conseillé!

L'AUBESPINE, *à* Kent. Platt-il à votre seigneurie, milord maréchal, de m'introduire auprès de Sa Majesté, afin que je dépose humblement à ses pieds les félicitations du roi mon maître?

Burleigh.

Bemüht Euch nicht, Graf Aubespine.

Aubespine (officios).

Ich weiß,

Lord Burleigh, was mir obliegt.

Burleigh.

Euch liegt ob,

Die Insel auf das Schnellste zu räumen.

Aubespine (tritt erstaunt zurück).

Was! Wie ist das?

Burleigh.

Der heilige Charakter

Beschützt Euch heute noch und morgen nicht mehr.

Aubespine.

Und was ist mein Verbrechen?

Burleigh.

Wenn ich es

Genannt, so ist es nicht mehr zu vergeben.

Aubespine.

Ich hoffe, Lord, das Recht der Abgesandten —

Burleigh.

Schützt Reichsverräther nicht!

Leicester und Kent.

Ha! Was ist das?

Aubespine.

Milord,

Bedenkt Ihr wohl —

Burleigh.

Ein Paß von Eurer Hand

Geschrieben, fand sich in des Mörders Tasche.

BURLEIGH. Ne prenez pas cette peine, comte de l'Aubespine.

L'AUBESPINE, *d'un ton empressé*. Je sais, milord, ce qui est de mon devoir.

BURLEIGH. Il est de votre devoir de quitter cette île au plus tôt.

L'AUBESPINE *recule étonné*. Comment ? Qu'est-ce à dire ?

BURLEIGH. Le caractère sacré qui vous protège encore aujourd'hui ne vous protégera plus demain.

L'AUBESPINE. Et quel est mon crime ?

BURLEIGH. Si je le nomme une fois, il n'y a plus pour lui de pardon.

L'AUBESPINE. J'espère, milord, que le droit des ambassadeurs....

BURLEIGH. Il ne protège pas les traîtres.

LEICESTER et KENT. Ah ! qu'est-ce donc ?

L'AUBESPINE. Milord, songez-vous bien ?...

BURLEIGH. Un passe-port signé de votre main a été trouvé dans la poche du meurtrier.

Kent.

Ist's möglich?

Ubespinae.

Viele Pässe theil' ich aus ;
 Ich kann der Menschen Inn' res nicht erforschen.

Burleigh.

In Eurem Hause beichtete der Mörder.

Ubespinae.

Mein Haus ist offen.

Burleigh.

Jedem Feinde Englands.

Ubespinae.

Ich fordre Untersuchung.

Burleigh.

Fürchtet sie!

Ubespinae.

In meinem Haupt ist mein Monarch verletzt :
 Zerreißen wird er das geschlossene Bündniß.

Burleigh.

Zerrissen schon hat es die Königin :
 England wird sich mit Frankreich nicht vermählen.
 Milord von Kent! Ihr übernehmt es,
 Den Grafen sicher an das Meer zu bringen.
 Das aufgebrachte Volk hat sein Hotel
 Gestürmt, wo sich ein ganzes Arsenal
 Von Waffen fand; es droht ihn zu zerreißen,
 Wie er sich zeigt; verberget ihn, bis sich
 Die Wuth gelegt — Ihr haftet für sein Leben!

Ubespinae.

Ich gehe, ich verlasse dieses Land,
 Wo man der Völker Recht mit Füßen tritt,
 Und mit Verträgen spielt — Doch mein Monarch
 Wird blut'ge Rechenschaft —

KENT. Est-il possible ?

L'AUBESPINE. Je signe beaucoup de passe-ports. Je ne puis pas lire dans le cœur de l'homme.

BURLEIGH. Le meurtrier s'est confessé dans votre maison.

L'AUBESPINE. Ma maison est ouverte....

BURLEIGH. A tous les ennemis de l'Angleterre.

L'AUBESPINE. Je demande une enquête.

BURLEIGH. Craignez-la.

L'AUBESPINE. Le roi mon maître est outragé dans ma personne. Il déchirera l'alliance qui vient d'être contractée.

BURLEIGH. La reine l'a déjà déchirée. L'Angleterre ne s'unira pas avec la France. Milord Kent, vous vous chargez de conduire en sûreté le comte jusqu'à la mer. Le peuple irrité a envahi son hôtel, où se trouvait tout un arsenal d'armes. Il menace de le mettre en pièces, s'il se montre; cachez-le jusqu'à ce que cette colère soit apaisée. Vous répondez de sa vie.

L'AUBESPINE. Je pars; je quitte cette terre où l'on foule aux pieds le droit des gens et où l'on se joue des traités. Mais mon maître en tirera une vengeance sanglante.

Burleigh.

Er hole sie!

(Kent und Aubespine gehen ab.)

Dritter Auftritt.

Leicester. Burleigh.

Leicester.

So löst Ihr selbst das Bündniß wieder auf,
Das Ihr geschäftig unberufen knüpfet.
Ihr habt um England wenig Dank verdient,
Milord, die Mühe konntet Ihr Euch sparen.

Burleigh.

Mein Zweck war gut. Gott leitete es anders.
Wohl dem, der sich nichts Schlimmeres bewußt ist!

Leicester.

Man kennt Cecils geheimnißreiche Miene,
Wenn er die Jagd auf Staatsverbrechen macht.
— Jetzt, Lord, ist eine gute Zeit für Euch.
Ein ungeheurer Frevel ist geschehn,
Und noch umhüllt Geheimniß seine Thäter.
Jetzt wird ein Inquisitionsgericht
Eröffnet. Wort und Blicke werden abgewogen,
Gedanken selber vor Gericht gestellt.
Da seid Ihr der allwicht'ge Mann, der Atlas
Des Staats, ganz England liegt auf Euren Schultern.

Burleigh.

In Euch, Milord, erkenn' ich meinen Meister.
Denn solchen Sieg, als Eure Rednerkunst
Erfocht, hat meine nie davon getragen.

Leicester.

Was meint Ihr damit, Lord?

BURLEIGH. Qu'il vienne la chercher!

Kent et l'Aubespine sortent.

SCÈNE III.

LEICESTER et BURLEIGH.

LEICESTER. Ainsi, vous brisez vous-même les liens que vous étiez, sans qu'on vous le demandât, si empressé de former. L'Angleterre, milord, vous en aura peu d'obligation, et vous auriez pu vous épargner cette peine.

BURLEIGH. Mon intention était bonne, Dieu en a décidé autrement. Heureux celui qui n'a pas de faute plus grave à se reprocher.

LEICESTER. On connaît l'air mystérieux de Cécil quand il est à la piste d'un crime d'État. Voici, milord, un bon moment pour vous. Un crime affreux a été commis, et le mystère enveloppe encore ses auteurs. Un tribunal d'inquisition va s'ouvrir. Les paroles et les regards seront pesés, les pensées elles-mêmes traduites en jugement. Vous voilà l'homme important, l'Atlas de l'État. Toute l'Angleterre repose sur vos épaules.

BURLEIGH. Milord, je reconnais en vous mon maître. Jamais, en effet, mon éloquence n'a remporté une victoire pareille à celle que vous avez obtenue....

LEICESTER. Que voulez-vous dire, milord?

Burleigh.

Ihr wart es doch, der hinter meinem Rücken
Die Königin nach Fotheringhamschloß
Zu locken wußte?

Leicester.

Hinter Eurem Rücken!
Wann scheuten meine Thaten Eure Stirn?

Burleigh.

Die Königin hättet Ihr ¹ nach Fotheringham
Geführt? Nicht doch! Ihr habt die Königin
Nicht hingeführt! — Die Königin war es,
Die so gefällig war, Euch hinzuführen.

Leicester.

Was wollt Ihr damit sagen, Lord?

Burleigh.

Die edle
Person, die Ihr die Königin dort spielen ließt!
Der herrliche Triumph, den Ihr der arglos
Vertrauenden bereitet! — Gü'tige Fürstin!
So schamlos frech verspottete man dich,
So schonungslos wardst du dahin gegeben!
— Das also ist die Großmuth und die Milde,
Die Euch im Staatsrath plötzlich angewandelt!
Darum ist diese Stuart ein so schwacher,
Verachtungswerther Feind, daß es der Müß'
Nicht lohnt, mit ihrem Blut sich zu beflecken!
Ein feiner Plan! fein zugespitzt! Nur Schade,
Zu fein geschärfet, daß die Spitze brach!

Leicester.

Nichtswürdiger! Gleich folgt mir! An dem Throne
Der Königin sollt Ihr mir Rede stehn.

BURLEIGH. N'est-ce pas vous qui, à mon insu, avez su attirer la reine au château de Fotheringay ?

LEICESTER. A votre insu ? Quand mes actes ont-ils craint votre présence ?

BURLEIGH. Ce serait vous qui auriez conduit la reine à Fotheringay ? Eh ! non, vraiment ! vous n'y avez pas conduit la reine. C'est la reine qui a eu la bonté de vous y conduire.

LEICESTER. Que voulez-vous dire par là, milord ?

BURLEIGH. Le noble personnage que vous avez fait là jouer à la reine ! le glorieux triomphe que vous lui avez préparé, à elle qui s'abandonnait à vous sans méfiance ! Bonne princesse ! avec quelle impudente audace on s'est moqué de toi ! comme on t'a sacrifiée sans pitié ! C'est donc là cette générosité et ces sentiments de clémence dont vous avez été pris subitement dans le conseil ! Voilà pourquoi cette Stuart est une ennemie si faible et si méprisable, que ce n'est pas la peine de se souiller de son sang ! Un plan adroit ! finement conçu ! Par malheur seulement le trait était si aiguë, que la pointe s'en est brisée !

LEICESTER. Misérable ! Suivez-moi sur-le-champ. C'est devant le trône de la reine que vous me rendrez raison.

Burleigh.

Dort trifft Ihr mich — Und sehet zu, Milord,
 Daß Euch dort die Beredsamkeit nicht fehle!

(Geht ab.)

Vierter Auftritt.

Leicester allein; darauf Mortimer.

Leicester.

Ich bin entdeckt, ich bin durchschaut — Wie kam
 Der Unglückselige auf meine Spuren!
 Weh mir, wenn er Beweise hat! Erfährt
 Die Königin, daß zwischen mir und der Maria,
 Verständnisse gewesen — Gott! Wie schuldig
 Steh' ich vor ihr! Wie hinterlistig treulos
 Erscheint mein Rath, mein unglückseliges
 Bemüh'n, nach Fotheringhay sie zu führen!
 Grausam verspottet steht sie sich von mir,
 An die verhasste Feindin sich verrathen!
 O nimmer, nimmer kann sie das verzeihn!
 Vorherbedacht wird Alles nun erscheinen,
 Auch diese bittere Wendung des Gesprächs,
 Der Gegnerin Triumph und Hohngelächter,
 Ja selbst die Mörderhand, die blutig schrecklich,
 Ein unerwartet ungeheures Schicksal,
 Dazwischen kam, werd' ich bewaffnet haben!
 Nicht Rettung seh' ich, nirgends! Ha! Wer kommt?

Mortimer

(kommt in der heftigsten Unruhe und blickt scheu umher).

Graf Lester! Seid Ihr's? Sind wir ohne Zeugen?

Leicester.

Unglücklicher, hinweg! Was sucht Ihr hier?

BURLEIGH. Vous m'y trouverez, et là, milord, ayez soin que votre éloquence ne vous fasse pas défaut.

Il sort.

SCÈNE IV.

LEICESTER *seul*, puis MORTIMER.

LEICESTER. Je suis découvert, je suis trahi. Comment ce misérable a-t-il pénétré mes desseins ? Malheur à moi, s'il a des preuves ! Si la reine apprend qu'il y a eu des intelligences entre Marie et moi ! Dieu ! comme je serai coupable à ses yeux ! Quelle ruse odieuse, quelle déloyauté elle trouvera dans mes conseils, dans mes efforts pour la conduire à Fotheringay ! Elle se verra par moi cruellement jouée et livrée à sa mortelle ennemie ! Oh ! jamais, jamais elle ne me le pardonnera. Tout lui semblera prémédité, et la tournure amère de cet entretien, et le triomphe de sa rivale, et son rire moqueur ; cette main même, cette main d'assassin, sanglante et terrible, qu'une fatalité affreuse a fait si brusquement intervenir, c'est moi qui l'aurai armée ! Point de salut, je n'en vois nulle part. Ah ! qui vient ?...

MORTIMER *entre dans un trouble violent, et regarde avec crainte autour de lui*. Comte Leicester, est-ce vous ? Sommes-nous sans témoin ?

LEICESTER. Malheureux ! éloignez-vous. Que cherchez-vous ici ?

Mortimer.

Man ist auf unsrer Spur, auf Eurer auch;
Nehmt Euch in Acht!

Leicester.

Sinweg, hinweg!

Mortimer.

Man weiß,

Daß bei dem Grafen Aubespine geheime
Versammlung war —

Leicester.

Was kümmert's mich!

Mortimer.

Daß sich der Mörder

Dabei befunden —

Leicester.

Das ist Eure Sache!

Berwegener! Was unterfangt Ihr Euch,
In Euren blut'gen Freveln mich zu flechten?
Vertheidigt Eure bösen Sünden selbst!

Mortimer.

So hört mich doch nur an.

Leicester (in heftigem Zorn).

Geht in die Hölle!

Was hängt Ihr Euch, gleich einem bösen Geist,
An meine Fersen! Fort! Ich kenn' Euch nicht,
Ich habe nichts gemein mit Neuchelmördern.

Mortimer.

Ihr wollt nicht hören. Euch zu warnen komm' ich;
Auch Eure Schritte sind verrathen —

Leicester.

Ha!

MORTIMER. On est sur nos traces, sur les vôtres aussi. Prenez garde !

LEICESTER. Retirez-vous, retirez-vous.

MORTIMER. On sait qu'il y a eu chez le comte de l'Aubespine une réunion secrète...

LEICESTER. Que m'importe !

MORTIMER. Que le meurtrier s'y est trouvé...

LEICESTER. C'est votre affaire. Malheureux ! pourquoi essayez-vous de m'enlacer dans votre horrible forfait ? Défendez vous-même vos mauvaises actions.

MORTIMER. Écoutez-moi donc !

LEICESTER, dans une violente colère. Allez au diable ! Pourquoi vous'attacher à mes pas comme un méchant esprit ? Loin de moi ! Je ne vous connais pas, je n'ai rien de commun avec des assassins.

MORTIMER. Vous ne voulez pas m'entendre ! Je viens pour vous avertir. Vos démarches aussi sont découvertes.

LEICESTER. Ah !

Mortimer.

Der Großschatzmeister war zu Fotheringhay,
Sogleich nachdem die Unglückthat geschehn war;
Der Königin Zimmer wurden streng durchsucht,
Da fand sich —

Leicester.

Was?

Mortimer.

Ein angefangner Brief
Der Königin an Euch —

Leicester.

Die Unglücksel'ge!

Mortimer.

Worin sie Euch auffordert, Wort zu halten,
Euch das Versprechen ihrer Hand erneuert,
Des Bildnisses gedenkt —

Leicester.

Tod und Verdammniß!

Mortimer.

Lord Burleigh hat den Brief.

Leicester.

Ich bin verloren!

(Er geht während der folgenden Rede Mortimer's verzweiflungsvoll auf
und nieder.)

Mortimer.

Ergreift den Augenblick! Kommt ihm zuvor!
Errettet Euch, errettet sie — Schwört Euch
Heraus', erfinnt Entschuldigungen, wendet
Das Argste ab! Ich selbst kann nichts mehr thun.
Zerstreut sind die Gefährten, auseinander
Gesprengt ist unser ganzer Bund. Ich eile
Nach Schottland, neue Freunde dort zu sammeln.

MORTIMER. Le grand trésorier a été à Fotheringay aussitôt après ce fatal événement. L'appartement de la reine a été sévèrement fouillé, et on y a trouvé...

LEICESTER. Quoi ?

MORTIMER. Un commencement de lettre à vous adressée par la reine...

LEICESTER. La malheureuse !

MORTIMER. Où elle vous somme de tenir votre parole, vous renouvelle la promesse de sa main, et rappelle le don du portrait...

LEICESTER. Mort et damnation !

MORTIMER. Lord Burleigh a la lettre.

LEICESTER. Je suis perdu. *(Il se promène désespéré pendant que Mortimer continue de lui parler.)*

MORTIMER. Saisissez le moment. Prévenez-le. Sauvez-vous, sauvez-la. Protestez de votre innocence, trouvez des excuses, détournez un malheur suprême. Moi, je ne puis plus rien. Mes compagnons sont dispersés, toute notre société est dissoute. Je cours en Écosse pour

An Euch ist's jetzt; versucht was Euer Ansehn,
Was eine feste Stirn vermag!

Leicester

(steht still; plötzlich besonnen).

Das will ich.

(Er geht nach der Thür, öffnet sie, und ruft:)

Ge da! Trabanten!

(Zu dem Offizier, der mit Bewaffneten hereintritt.)

Diesen Staatsverrätber

Nehmt in Verwahrung und bewacht ihn wohl!
Die schändlichste Verschwörung ist entdeckt;
Ich bringe selbst der Königin die Botschaft.

(Er geht ab.)

Mortimer

(steht anfangs starr vor Erstaunen, faßt sich aber bald und sieht Leicesterern mit einem Blick der tiefsten Verachtung nach).

Ha, Schändlicher! — Doch ich verdiene das.
Wer hieß mich auch dem Glenden vertrauen?
Weg über meinen Nacken schreitet er;
Mein Fall muß ihm die Rettungsbrücke bauen.
— So rette dich! Verschllossen bleibt mein Mund,
Ich will dich nicht in mein Verderben flechten.
Auch nicht im Tode mag ich deinen Bund;
Das Leben ist das einz'ge Gut des Schlechten.

(Zu dem Offizier der Wache, der hervortritt, um ihn gefangen zu nehmen.)

Was willst du, feiler Sklav' der Tyrannei!

Ich spotte deiner, ich bin frei!

(Einen Dolch ziehend.)

Offizier.

Er ist bewehrt — Entreißt ihm seinen Dolch!

(Sie bringen auf ihn ein; er erwehrt sich ihrer.)

Mortimer.

Und frei im letzten Augenblicke soll
Mein Herz sich öffnen, meine Zunge lösen!

y rassembler de nouveaux amis. A vous maintenant : essayez ce que peuvent votre crédit et un front d'alrain.

LEICESTER s'arrête, puis prenant tout à coup son parti. C'est ce que je veux faire. (Il va vers la porte, l'ouvre et s'écrie.) Holà, gardes! (A l'officier qui entre avec des hommes d'armes.) Emparez-vous de ce criminel d'État et gardez-le bien. Le plus infâme complot vient d'être découvert; je vais moi-même l'annoncer à la reine.

Il sort.

MORTIMER, d'abord stupéfait d'étonnement, se remet bientôt et jette à Leicester un regard du plus profond mépris. Ah! l'infâme! Mais je le mérite. Pourquoi me suis-je fié à ce misérable? Il me passe sur le corps, ma chute lui ouvre une voie de salut. Eh bien! sauve-toi! ma bouche restera fermée; je ne veux pas t'entraîner dans ma perte, je ne veux pas de ton alliance, même dans la mort. La vie est l'unique bien du méchant. (A l'officier de garde, qui s'avance pour s'emparer de lui.) Que veux-tu, lâche esclave de la tyrannie? Je me moque de toi, je suis libre. (Il tire un poignard.)

L'OFFICIER. Il est armé; arrachez-lui son poignard. (Les soldats fondent sur lui, il se défend.)

MORTIMER. Et librement, à ce moment suprême, mon cœur s'ouvrira, ma langue parlera! Malédiction sur vous qui trahissez votre

Fluch und Verderben euch, die ihren Gott
 Und ihre wahre Königin verrathen!
 Die von der irdischen Maria sich
 Treulos, wie von der himmlischen gewendet,
 Sich dieser Bastardkönigin verkauft —

Offizier.

Hört ihr die Läst' rung! Auf! Ergreiftet ihn.

Mortimer.

Geliebte! Nicht erretten konnt' ich dich,
 So will ich dir ein männlich Beispiel geben.
 Maria, heil'ge, bitt' für mich,
 Und nimm mich zu dir in dein himmlisch Leben.

(Er durchsticht sich mit dem Dolch und fällt der Wache in die Arme.)

Fünfter Auftritt.

Zimmer der Königin.

Elisabeth, einen Brief in der Hand. Burleigh.

Elisabeth.

Mich hinzuführen! Solchen Spott mit mir
 Zu treiben! Der Verräther! Im Triumph
 Vor seiner Buhlerin mich aufzuführen!
 O so ward noch kein Weib betrogen, Burleigh!

Burleigh.

Ich kann es noch nicht fassen, wie es ihm,
 Durch welche Macht, durch welche Zauberkünste,
 Gelang, die Klugheit meiner Königin
 So sehr zu überraschen.

Elisabeth.

O ich sterbe

Vor Scham! Wie mußt' er meiner Schwäche spotten!
 Sie glaubt' ich zu erniedrigen, und war,
 Ich selber, ihres Spottes Ziel!

Dieu et votre reine légitime, qui déloyalement vous êtes détournés de la Marie de ce monde comme de celle qui est au ciel, et vous êtes vendus à une reine bâtarde.

L'OFFICIER. Entendez-vous ce blasphème? Allons, saisissez-le.

MORTIMER. Ma bien-aimée, je n'ai pu te délivrer, je veux du moins te donner un exemple de courage. Marie, sainte Marie, prie pour moi et accueille-moi dans ta vie céleste! (*Il se frappe avec son poignard et tombe dans les bras des gardes.*)

SCÈNE V.

Appartement de la reine.

ÉLISABETH, *une lettre à la main*, BURLEIGH.

ÉLISABETH. Me conduire là! Se jouer ainsi de moi! Le traître! M'offrir en triomphe aux yeux de son amante! Oh! jamais femme, Burleigh, ne fut trompée ainsi.

BURLEIGH. Je ne puis concevoir encore par quelle puissance, par quelle magie il est parvenu à surprendre à ce point la prudence de ma reine.

ÉLISABETH. Oh! j'en meurs de honte! Comme il a dû se railler de ma faiblesse! Elle, que je croyais humilier, et c'est moi qui ai été l'objet de sa moquerie.

Burleigh.

Du siehst nun ein, wie treu ich dir gerathen!

Elisabeth.

O ich bin schwer dafür gestraft, daß ich
 Von Eurem weisen Rathe mich entfernt!
 Und sollt' ich ihm nicht glauben? In den Schwüren
 Der treuesten Liebe einen Fallstrick fürchten?
 Wem darf ich trau'n, wenn er mich hinterging?
 Er, den ich groß gemacht vor allen Großen,
 Der mir der Nächste stets am Herzen war,
 Dem ich verstattete an diesem Hof
 Sich wie der Herr, der König, zu betragen!

Burleigh.

Und zu derselben Zeit verrieth er dich
 An diese falsche Königin von Schottland!

Elisabeth.

O sie bezahle mir's mit ihrem Blut!
 — Sagt! Ist das Urtheil abgefaßt?

Burleigh.

Es liegt

Bereit, wie du befohlen.

Elisabeth.

Sterben soll sie!

Er soll sie fallen sehn, und nach ihr fallen.
 Verstoßen hab' ich ihn aus meinem Herzen;
 Fort ist die Liebe, Rache füllt es ganz.
 So hoch er stand, so tief und schmähtlich sei
 Sein Sturz! Er sei ein Denkmal meiner Strenge,
 Wie er ein Beispiel meiner Schwäche war.
 Man führ' ihn nach dem Tower; ich werde Beers
 Ernennen, die ihn richten. Singegeben
 Sei er der ganzen Strenge des Gesetzes.

Burleigh.

Er wird sich zu dir drängen, sich rechtfert'gen —

BURLEIGH. Vous voyez maintenant combien mes avis étaient sincères.

ÉLISABETH. Oh ! je suis cruellement punie de m'être écartée de vos sages conseils ! Mais comment ne l'aurais-je pas cru ? comment soupçonner un piège dans les serments de l'amour le plus tendre ? A qui oser me fier, s'il m'a trahie ? Lui que j'avais fait grand parmi les grands ! lui qui a toujours été le plus près de mon cœur ! lui que j'avais autorisé à agir à cette cour comme un maître, comme un roi !....

BURLEIGH. Et dans le même temps il vous livrait à cette perfide reine d'Écosse.

ÉLISABETH. Oh ! elle me le payera de son sang ! Dites-moi, la sentence est-elle rédigée ?

BURLEIGH. Elle est prête, comme vous l'avez ordonné.

ÉLISABETH. Il faut qu'elle meure ! Qu'il la voie tomber et qu'il tombe après elle. Je l'ai banni de mon cœur ; l'amour s'en est allé, mon cœur est tout à la vengeance. Que sa chute soit aussi profonde, aussi honteuse que son élévation a été grande ; qu'il devienne un monument de ma sévérité, après avoir été un exemple de ma faiblesse. Qu'on le conduise à la Tour : je nommerai des pairs pour le juger. Qu'il soit livré à toute la rigueur des lois.

BURLEIGH. Il pénétrera jusqu'à vous, il se justifiera.

Elisabeth.

Wie kann er sich rechtfert'gen? Überführt
Ihn nicht der Brief? O sein Verbrechen ist
Klar wie der Tag!

Burleigh.

Doch du bist mild und gnädig,
Sein Anblick, seine mächt'ge Gegenwart —

Elisabeth.

Ich will ihn nicht sehn. Niemals, niemals wieder!
Habt Ihr Befehl gegeben, daß man ihn
Zurückweist, wenn er kommt?

Burleigh.

So ist's befohlen!

Page (tritt ein).

Milord von Lester!

Elisabeth.

Der Abscheuliche!

Ich will ihn nicht sehn. Sagt ihm, daß ich ihn
Nicht sehen will.

Page.

Das wag' ich nicht dem Lord
Zu sagen, und er würde mir's nicht glauben.

Elisabeth.

So hab' ich ihn erhöht, daß meine Diener
Vor seinem Ansehn mehr als meinem zittern!

Burleigh (zum Page).

Die Königin verbiet' ihm, sich zu nah'n!

(Page geht zögernd ab.)

Elisabeth (nach einer Pause).

Wenn's dennoch möglich wäre — wenn er sich
Rechtfert'gen könnte! — Sagt mir, könnt' es nicht
Ein Fallstrick sein, den mir Maria legte,

ÉLISABETH. Comment peut-il se justifier ? Cette lettre ne le condamne-t-elle pas ?... Oh ! son crime est clair comme le jour.

BURLEIGH. Mais vous êtes douce et clémente : son aspect, le pouvoir de sa présence...

ÉLISABETH. Je ne veux pas le voir : non, jamais, jamais plus. Avez-vous donné l'ordre de le renvoyer, s'il se présente ?

BURLEIGH. Cet ordre est donné.

UN PAGE *entre*. Milord Leicester !

ÉLISABETH. Le monstre !... Je ne veux pas le voir. Dites-lui que je ne veux pas le voir.

LE PAGE. Je n'ose dire cela à milord ; il ne voudrait pas me croire.

ÉLISABETH. Ainsi, je l'ai élevé si haut, que mes serviteurs tremblent devant lui plus que devant moi.

BURLEIGH, *au page*. La reine lui défend d'approcher. (*Le page se retire avec hésitation.*)

ÉLISABETH, *après un moment de silence*. Si pourtant il était possible.... s'il pouvait se justifier ! Dites-moi, ne serait-ce pas un piège que me tendrait Marie pour m'éloigner de mon plus fidèle ami ? C'est

Mich mit dem treuesten Freunde zu entzwei'n!
O sie ist eine abgefäimte Büb'n!
Wenn sie den Brief nur schrieb, mir gift'gen Argwohn
Ins Herz zu streu'n, ihn, den sie haßt, ins Unglück
Zu stürzen —

Burleigh.

Aber Königin, erwäge —

Sechster Auftritt.

Vorige. Leicester.

Leicester

(reißt die Thür mit Gewalt auf, und tritt mit gebieterischem Wesen herein).

Den Unverschämten will ich sehn, der mir
Das Zimmer meiner Königin verbietet.

Elisabeth.

Ha, der Berwegne!

Leicester.

Mich abzuweisen!

Wenn sie für einen Burleigh sichtbar ist,
So ist sie's auch für mich!

Burleigh.

Ihr seid sehr kühn, Milord,
Hier wider die Erlaubniß einzustürmen.

Leicester.

Ihr seid sehr frech, Lord, hier das Wort zu nehmen.
Erlaubniß? Was? Es ist an diesem Hofe
Niemand, durch dessen Mund Graf Lester sich
Erlauben und verbieten lassen kann!

(Indem er sich der Elisabeth demüthig nähert.)

Aus meiner Königin eignem Mund will ich —

une rusée coquine. Si elle n'avait écrit cette lettre que pour me jeter dans le cœur un soupçon empoisonné, pour précipiter dans l'infortune celui qu'elle hait....

BURLEIGH. Mais, madame, songez....

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LEICESTER.

LEICESTER ouvre la porte avec violence, et entre d'un ton de maître. Je veux voir l'insolent qui me défend la porte de ma reine.

ÉLISABETH. Ah ! téméraire !

LEICESTER. Me repousser ! Quand elle est visible pour un Burleigh, elle l'est aussi pour moi.

BURLEIGH. Vous êtes bien hardi, milord, d'entrer ici de force, malgré la défense.

LEICESTER. Et vous bien audacieux, milord, de prendre ici la parole. La défense !... Quoi ! Il n'y a personne à cette cour de qui lord Leicester ait à recevoir une permission ou une défense. (*Il s'approche humblement d'Élisabeth.*) C'est de la bouche même de ma souveraine que je veux....

Elisabeth (ohne ihn anzusehen).

Aus meinem Angesicht, Nichtswürdiger!

Leicester.

Nicht meine gütige Elisabeth,
Den Lord vernehm' ich, meinen Feind, in diesen
Unholben Worten. — Ich berufe mich auf meine
Elisabeth. — Du liehest ihm dein Ohr,
Das gleiche fordr' ich.

Elisabeth.

Redet, Schändlicher!

Vergrößert Euren Frevel, läugnet ihn!

Leicester.

Laß diesen Überlästigen sich erst
Entfernen. — Tretet ab, Milord. — Was ich
Mit meiner Königin zu verhandeln habe,
Braucht keinen Zeugen. Geht!

Elisabeth (zu Burleigh).

Bleibt, ich befehl' es!

Leicester.

Was soll der Dritte zwischen dir und mir!
Mit meiner angebeteten Monarchin
Hab' ich's zu thun — die Rechte meines Platzes
Behaupt' ich — es sind heil'ge Rechte —
Und ich bestehe drauf, daß sich der Lord
Entferne!

Elisabeth.

Euch geziemt die stolze Sprache!

Leicester.

Wohl ziemt sie mir, denn ich bin der Beglückte,
Dem deine Gunst den hohen Vorzug gab;
Das hebt mich über ihn und über Alle.
Dein Herz verlieh mir diesen stolzen Rang,
Und was die Liebe gab, werd' ich, bei Gott!

ÉLISABETH, *sans le regarder*. Retirez-vous de mes yeux, infâme !

LEICESTER. Ce n'est point ma gracieuse souveraine, c'est le lord mon ennemi que je reconnais à ces dures paroles... J'en appelle à Élisabeth. Vous l'avez écouté, je réclame le même droit.

ÉLISABETH. Parlez, infâme !... aggravez votre crime ! niez-le.

LEICESTER. Ordonnez d'abord à cet importun de s'éloigner... Retirez-vous, milord ; ce que j'ai à dire à ma souveraine n'exige point de témoins. Allez.

ÉLISABETH, à *Burleigh*. Restez, je l'ordonne.

LEICESTER. Qu'est-il besoin d'un tiers entre vous et moi?... j'ai à parler à ma reine adorée. Je réclame les droits de ma place : ce sont des droits sacrés, et j'insiste pour que milord s'éloigne.

ÉLISABETH. Il vous convient bien de prendre ce fier langage.

LEICESTER. Oui, ce langage me convient, car je suis l'heureux mortel auquel votre faveur a donné ce haut privilège : voilà ce qui m'élève au-dessus de lui, au-dessus de tous. Votre cœur m'a concédé ce rang glorieux, et ce que l'amour m'a donné, par le ciel, je saurai le

..

Mit meinem Leben zu behaupten wissen.
Er geh' — und zweier Augenblicke nur
Bedarfs, mich mit dir zu verständigen.

Elisabeth.

Ihr hofft umsonst, mich listig zu beschwägen.

Leicester.

Beschwägen konnte dich der Blaudecker,
Ich aber will zu deinem Herzen reden;
Und was ich im Vertrau'n auf deine Gunst
Gewagt, will ich auch nur vor deinem Herzen
Rechtfertigen — Kein anderes Gericht
Erkenn' ich über mir, als deine Neigung.

Elisabeth.

Schamloser! Eben diese ist's, die Euch zuerst
Verdammt — Zeigt ihm den Brief, Milord!

Burleigh.

Hier ist er!

Leicester

(durchläuft den Brief, ohne die Fassung zu verändern).

Das ist der Stuart Hand!

Elisabeth.

Les' und verstummt!

Leicester (nachdem er gelesen, ruhig).

Der Schein ist gegen mich; doch darf ich hoffen,
Daß ich nicht nach dem Schein gerichtet werde!

Elisabeth.

Könnt Ihr es läugnen, daß Ihr mit der Stuart
In heimlichem Verständniß wart, ihr Bildniß
Empfingt, ihr zur Befreiung Hoffnung machtet?

Leicester.

Leicht wäre mir's, wenn ich mich schuldig fühlte,
Das Zeugniß einer Feindin zu verwerfen!

garder au prix de ma vie.... Qu'il sorte, et deux minutes me suffiront pour m'expliquer avec vous.

ÉLISABETH. Vous espérez en vain me séduire par vos ruses.

LEICESTER. Ce rhéteur a pu vous séduire; mais moi, je veux parler à votre cœur, et ce que j'ai osé faire, me confiant en votre faveur, je ne veux aussi le justifier que devant votre cœur. Je ne reconnais point d'autre tribunal pour moi que votre bienveillance.

ÉLISABETH. Impudent! c'est cela même qui d'abord vous condamne.... Montrez-lui la lettre, milord.

BURLEIGH. La voici.

LEICESTER, parcourant la lettre sans changer de contenance.
C'est la main de lady Stuart.

ÉLISABETH. Lisez, et soyez confondu.

LEICESTER, tranquillement, après avoir lu. L'apparence est contre moi; mais j'ose espérer que je ne serai pas jugé sur l'apparence.

ÉLISABETH. Nieriez-vous que vous ayez été en secrète intelligence avec Marie Stuart, que vous ayez reçu son portrait, que vous lui ayez donné l'espérance de la délivrer?

LEICESTER. Il me serait aisé, si je me sentais coupable, de repous-

Doch frei ist mein Gewissen; ich bekenne
 Daß sie die Wahrheit schreibt!

Elisabeth.

Nun denn,

Unglücklicher!

Burleigh.

Sein eigener Mund verdammt ihn.

Elisabeth.

Aus meinen Augen! In den Tower — Verräther!

Leicester.

Der bin ich nicht. Ich hab' gefehlt, daß ich
 Aus diesem Schritt dir ein Geheimniß machte;
 Doch redlich war die Abicht; es geschah,
 Die Feindin zu erforschen, zu verderben.

Elisabeth.

Glende Ausflucht! —

Burleigh.

Wie, Milord, Ihr glaubt —

Leicester.

Ich habe ein gewagtes Spiel gespielt,
 Ich weiß, und nur Graf Lester durfte sich
 In diesem Hofe solcher That erkühnen.
 Wie ich die Stuart hasse, weiß die Welt.
 Der Rang, den ich bekleide, das Vertrauen,
 Wodurch die Königin mich ehrt, muß jeden Zweifel
 In meine treue Meinung niederschlagen.
 Wohl darf der Mann, den deine Gunst vor Allen
 Auszeichnet, einen eignen kühnen Weg
 Einschlagen, seine Pflicht zu thun.

Burleigh.

Warum,

Wenn's eine gute Sache war, verschwiegt Ihr?

ser le témoignage d'une ennemie ; mais ma conscience est tranquille, et j'avoue qu'elle n'a écrit que la vérité.

ÉLISABETH. Eh bien donc , malheureux !...

BURLEIGH. Sa propre bouche le condamne.

ÉLISABETH. Retirez-vous de mes yeux ! A la Tour.... Traître !

LEICESTER. Je ne le suis pas. J'ai eu tort de vous faire un secret de cette démarche ; mais mes intentions étaient loyales : je n'ai agi ainsi que pour pénétrer votre ennemie, pour la perdre.

ÉLISABETH. Misérable subterfuge !

BURLEIGH. Comment, milord, vous croyez....

LEICESTER. J'ai joué un jeu hardi, je le sais, et le comte de Leicester pouvait seul, dans cette cour, risquer une telle chose. Le monde sait combien je hais Marie Stuart ; le rang que j'occupe, la confiance dont m'honore la reine ne peuvent laisser aucun doute sur la fidélité de mes sentiments. L'homme que votre faveur distingue entre tous, a bien pu tenter un chemin périlleux pour remplir son devoir.

BURLEIGH. Pourquoi, si votre intention était bonne, pourquoi vous taisiez-vous ?

Leicester.

Milord, Ihr pflegt zu schwagen, eh' Ihr handelt,
Und seib die Glocke Eurer Thaten. Das
Ist Eure Weise, Lord. Die meine ist,
Erst handeln und dann reden!

Burleigh.

Ihr redet jetzt, weil Ihr müßt.

Leicester

(Ihn stolz und höhnisch mit den Augen messend).

Und Ihr

Berühmt Euch eine wundergroße That
Ins Werk gerichtet, Eure Königin
Gerettet, die Verrätherei entlarvt
Zu haben — Alles wißt Ihr, Eurem Scharfblick
Kann Nichts entgehen, meint Ihr — Armer Brähler!
Trog Eurer Spürkunst war Maria Stuart
Noch heute frei, wenn ich es nicht verhindert.

Burleigh.

Ihr hättet —

Leicester.

Ich, Milord. Die Königin
Vertraute sich dem Mortimer, sie schloß
Ihr Innerstes ihm auf, sie ging so weit,
Ihm einen blut'gen Auftrag gegen die Maria
Zu geben, da der Oheim sich mit Abscheu
Von einem gleichen Antrag abgewendet —
Sagt? Ist es nicht so?

(Die Königin und Burleigh sehen einander betroffen an.)

Burleigh.

Wie gelangtet Ihr

Dazu? —

Leicester.

Ist's nicht so? — Nun, Milord! Wo hättet
Ihr Eure tausend Augen, nicht zu sehn,

LEICESTER. Milord, vous avez coutume de pérorer avant d'agir.

Vous êtes vous-même la trompette de vos actions. C'est là votre manière, milord; la mienne est d'agir d'abord, et de parler ensuite.

BURLEIGH. Vous parlez maintenant, parce qu'il le faut.

LEICESTER *le mesure d'un regard fier et dédaigneux.* Et vous vous vantez d'avoir accompli une grande et merveilleuse œuvre, d'avoir sauvé votre reine, d'avoir démasqué la trahison! Vous savez tout, rien ne peut échapper à votre regard pénétrant, vous le pensez du moins. Pauvre fanfaron! malgré toute votre sagacité, Marie Stuart était libre aujourd'hui même si je ne l'eusse empêché.

BURLEIGH. Vous auriez....

LEICESTER. Oui, milord, la reine s'est confiée à Mortimer, elle lui a ouvert son cœur; elle a été jusqu'à lui donner un ordre sanglant contre Marie, Paulet s'étant refusé avec horreur à une semblable commission. Dites, n'en est-il pas ainsi? (*La reine et Burleigh se regardent étonnés.*)

BURLEIGH. Comment êtes-vous parvenu à savoir...?

LEICESTER. N'en est-il pas ainsi? Eh bien! milord, où aviez-vous

Daß dieser Mortimer Euch hinterging?
 Daß er ein wüthender Papist, ein Werkzeug
 Der Gussen, ein Geschöpf der Stuart war,
 Ein fest entschlossener Schwärmer, der gekommen,
 Die Stuart zu befrei'n, die Königin
 Zu morben —

Elisabeth

(mit äußerstem Erstaunen).

Dieser Mortimer!

Leicester.

Er war's, durch den

Maria Unterhandlung mit mir pflog,
 Den ich auf diesem Wege kennen lernte.
 Noch heute sollte sie aus ihrem Kerker
 Gerissen werden; diesen Augenblick
 Entdeckte mir's sein eigener Mund. Ich ließ ihn
 Gefangen nehmen, und in der Verzweiflung,
 Sein Werk vereitelt, sich entlarvt zu sehn,
 Gab er sich selbst den Tod!

Elisabeth.

O ich bin unerhört

Betrogen! — Dieser Mortimer!

Burleigh.

Und jetzt

Geschah das? jetzt, nachdem ich Euch verlassen?

Leicester.

Ich muß um meinetwillen sehr beklagen,
 Daß es dies Ende mit ihm nahm. Sein Zeugniß,
 Wenn er noch lebte, würde mich vollkommen
 Gereinigt, aller Schuld entledigt haben.
 Drum übergab ich ihn des Richters Hand.
 Die strengste Rechtsform sollte meine Unschuld
 Vor aller Welt bewähren und besiegeln.

vos cent yeux, pour ne pas voir que ce Mortimer vous trompait, que c'était un papiste effréné, un instrument des Guise, une créature de Marie Stuart, un fanatique hardi et résolu, venu ici dans le dessein de délivrer Marie Stuart et d'égorger la reine ?

ÉLISABETH, *avec le plus grand étonnement.* Ce Mortimer !

LEICESTER. C'est par lui que Marie entretenait des rapports avec moi, et c'est ainsi que j'ai appris à le connaître. Elle devait être aujourd'hui même arrachée à son cachot : c'est ce que Mortimer vient de me révéler à l'instant. Je l'ai fait arrêter, et, dans le désespoir de voir échouer son entreprise, de se voir démasqué, il s'est lui-même donné la mort.

ÉLISABETH. Oh ! j'ai été horriblement trompée !... Ce Mortimer !...

BURLEIGH. Et c'est maintenant que cela vient d'arriver, depuis que je vous ai quitté ?

LEICESTER. Je dois beaucoup regretter, pour ma part, qu'il ait ainsi terminé son sort ; son témoignage, s'il vivait encore, m'aurait complètement lavé et déchargé de toute accusation. Voilà pourquoi je le livrais aux mains de la justice : un jugement rigoureux, formel, aurait attesté et consacré mon innocence aux yeux de tout le monde.

Burleigh.

Er tödtete sich, sagt Ihr. Er sich selber? Oder
Ihr ihn?

Leicester.

Unwürdiger Verdacht! Man höre
Die Wache ab, der ich ihn übergab!

(Er geht an die Thür und ruft hinaus. Der Offizier der Leibwache tritt herein.)

Erstattet Ihrer Majestät Bericht,
Wie dieser Mortimer umkam!

Offizier.

Ich hielt die Wache
Im Vorfaal, als Milord die Thüre schnell
Eröffnete und mir befahl, den Ritter
Als einen Staatsverräther zu verhaften.
Wir sahen ihn hierauf in Wuth gerathen,
Den Dolch ziehn, unter heftiger Berwünschung
Der Königin, und eh' wir's hindern konnten,
Ihn in die Brust sich stoßen, daß er todt
Zu Boden stürzte —

Leicester.

Es ist gut. Ihr könnt
Abtreten, Sir! Die Königin weiß genug!

(Offizier geht ab.)

Elisabeth.

O welcher Abgrund von Abscheulichkeiten!

Leicester.

Wer war's nun, der dich rettete? War es
Milord von Burleigh? Wußt' er die Gefahr,
Die dich umgab? War er's, der sie von dir
Gewandt? Dein treuer Lester war dein Engel!

Burleigh.

Graf! dieser Mortimer starb Euch sehr gelegen.

BURLEIGH. Il s'est tué, dites-vous, il s'est tué lui-même? ou bien n'est-ce pas vous?...

LEICESTER. Indigne soupçon! Qu'on interroge les gardes à qui je l'ai livré. (*Il va à la porte et appelle; l'officier des gardes entre.*)

Racontez à Sa Majesté de quelle manière ce Mortimer a péri.

L'OFFICIER. J'étais de garde dans l'antichambre, lorsque milord a ouvert subitement la porte et m'a ordonné d'arrêter le chevalier Mortimer comme criminel d'État. Nous l'avons vu là-dessus entrer en fureur, tirer son poignard en vomissant des imprécations contre la reine, et, avant que nous pussions l'en empêcher, se le plonger dans le cœur, et tomber mort sur le sol.

LEICESTER. C'est bien. Vous pouvez vous retirer, sir : la reine en sait assez.

ÉLISABETH. Oh! quel abîme d'horreurs!

LEICESTER. Et maintenant, qui vous a sauvée? Est-ce milord Burleigh? Savait-il le danger qui vous menaçait? Est-ce lui qui l'a détourné de vous? Votre fidèle Leicester a été votre ange gardien.

BURLEIGH. Comte, ce Mortimer est mort bien à propos pour vous.

Elisabeth.

Ich weiß nicht, was ich sagen soll. Ich glaub' Euch,
Und glaub' Euch nicht. Ich denke, Ihr seid schuldig,
Und seid es nicht! O die Verhaftete, die
Mir all das Weh bereitet!

Leicester.

Sie muß sterben.

Jetzt stimm' ich selbst für ihren Tod. Ich rieth
Dir an, das Urtheil unvollstreckt zu lassen,
Bis sich auf's neu' ein Arm für sie erhübe.
Dies ist geschehn — Und ich bestehe drauf,
Daß man das Urtheil ungesäumt vollstrecke.

Burleigh.

Ihr riethet dazu! Ihr!

Leicester.

So sehr es mich

Empört, zu einem Ausersten zu greifen,
Ich sehe nun und glaube, daß die Wohlfahrt
Der Königin dies blut'ge Opfer heischt.
Drum trag' ich darauf an, daß der Befehl
Zur Hinrichtung gleich ausgefertigt werde!

Burleigh (zur Königin.)

Da es Milord so treu und ernstlich meint,
So trag' ich darauf an, daß die Vollstreckung
Des Richterspruchs ihm übertragen werde.

Leicester.

Mir?

Burleigh.

Euch. Nicht besser könnt Ihr den Verdacht,
Der jetzt noch auf Euch lastet, widerlegen,
Als wenn Ihr sie, die Ihr geliebt zu haben
Beschuldigt werdet, selbst enthaupten laffet.

Elisabeth

(Leicester mit den Augen firend).

Milord rath gut. So sei's, und dabei bleib' es!

ÉLISABETH. Je ne sais ce que je dois dire : je vous crois et je ne vous crois pas ; je pense que vous êtes innocent et que vous ne l'êtes pas. Oh ! l'odieuse femme, qui m'a préparé tous ces tourments !

LEICESTER. Il faut qu'elle meure. Moi-même, à présent, je demande sa mort. Je vous conseillais de suspendre l'exécution de la sentence qui la condamne jusqu'à ce qu'un nouveau bras s'armât en sa faveur : cela est arrivé, et j'insiste pour que l'arrêt de mort soit exécuté sans délai.

BURLEIGH. C'est vous qui conseillez cela, vous ?

LEICESTER. Quoi qu'il m'en coûte de recourir à une pareille extrémité, je reconnais maintenant et je crois que le bien de la reine exige ce sanglant sacrifice. Je propose donc que l'ordre d'exécution soit expédié sur-le-champ.

BURLEIGH, à la reine. Puisque milord est animé d'une opinion si sincère et si ferme, je propose que l'exécution de la sentence lui soit confiée.

LEICESTER. A moi ?

BURLEIGH. A vous. Le meilleur moyen de repousser les soupçons qui pèsent encore sur vous, c'est de faire vous-même trancher la tête à celle que vous êtes accusé d'avoir aimée.

ÉLISABETH, fixant Leicester. Le conseil de milord est bon. Qu'il en soit ainsi, et restons-en là.

Leicester.

Mich sollte billig meines Ranges Höhe
Von einem Auftrag dieses traur'gen Inhalts
Befrei'n, der sich in jedem Sinne besser
Für einen Burleigh ziemen mag als mich.
Wer seiner Königin so nahe steht,
Der sollte nichts Unglückliches vollbringen.
Jedoch um meinen Eifer zu bewähren,
Um meiner Königin genugzuthun,
Begeb' ich mich des Vorrechts meiner Würde
Und übernehme die verhasste Pflicht.

Elisabeth.

Lord Burleigh theile sie mit Euch!

(Zu diesem.)

Tragt Sorge,
Daß der Befehl gleich ausgefertigt werde.

(Burleigh geht. Man hört draußen ein Getümmel.)

Siebenter Auftritt.

Graf von Kent zu den Vorigen.

Elisabeth.

Was giebt's, Milord von Kent? Was für ein Auflauf
Erregt die Stadt — Was ist es?

Kent.

Königin,

Es ist das Volk, das den Ballast umlagert,
Es fordert heftig dringend, dich zu sehn.

Elisabeth.

Was will mein Volk?

LEICESTER. L'élévation de mon rang devrait m'affranchir de cette triste commission, qui, sous tous les rapports, convient beaucoup mieux à un Burleigh qu'à moi. Celui qui est placé si près de la reine ne devrait jamais être un instrument de malheur.... Cependant, pour vous témoigner mon zèle et contenter ma souveraine, j'abdique les privilèges de ma dignité, et j'accepte cet odieux devoir.

ÉLISABETH. Lord Burleigh le partagera avec vous. (*A Burleigh.*)
Prenez soin que l'ordre soit expédié à l'instant. (*Burleigh sort ; on entend du tumulte au dehors.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE KENT.

ÉLISABETH. Qu'y a-t-il, milord Kent? Quel tumulte souève la ville?
Qu'est-ce?

KENT. Reine, c'est le peuple qui assiège le palais, il demande instamment à vous voir.

ÉLISABETH. Que veut mon peuple?

Kent.

Der Schrecken geht durch London,
Dein Leben sei bedroht, es gehen Mörder
Umher, vom Papste wider dich gesendet,
Verschworen seien die Katholischen,
Die Stuart aus dem Kerker mit Gewalt
Zu reißen und zur Königin auszurufen.
Der Pöbel glaubt's, und wüthet. Nur das Haupt
Der Stuart, das noch heute fällt, kann ihn
Beruhigen.

Elisabeth.

Wie? Soll mir Zwang geschehn?

Kent.

Sie sind entschlossen, eher nicht zu weichen,
Bis du das Urtheil unterzeichnet hast.

Achter Auftritt.

Burleigh und Davison mit einer Schrift. Die Vorigen.

Elisabeth.

Was bringt Ihr, Davison?

Davison (näher sich ernsthaft.)

Du hast befohlen,

O Königin —

Elisabeth.

Was ist's?

(Indem sie die Schrift ergreifen will, schauert sie zusammen und fährt zurück.)

O Gott!

Burleigh.

Gehorche

Der Stimme des Volks, sie ist die Stimme Gottes.

KENT. La terreur est répandue dans Londres, le bruit court que des meurtriers envoyés par le pape vous entourent et menacent votre vie; que les catholiques sont conjurés pour arracher de force Marie Stuart de sa prison et la proclamer reine. Le peuple le croit, et il est en fureur. On ne peut le calmer qu'en faisant tomber aujourd'hui même la tête de Marie Stuart.

ÉLISABETH. Comment ! on voudrait me contraindre ?

KENT. Ils sont décidés à ne pas se retirer que vous n'ayez signé la sentence.

SCÈNE VIII.

BURLEIGH et DAVISON, un papier à la main ; LES PRÉCÉDENTS.

ÉLISABETH. Qu'apportez-vous, Davison ?

DAVISON *s'approche gravement*. Reine, vous avez ordonné...

ÉLISABETH. Qu'est-ce ? (*Elle veut prendre le papier, tressaille et recule.*) O ciel !

BURLEIGH. Obéissez à la voix du peuple, elle est la voix de Dieu !

Elisabeth

(unentschlossen mit sich selbst kämpfend)

O meine Lords! Wer sagt mir, ob ich wirklich
Die Stimme meines ganzen Volks, die Stimme
Der Welt vernehme! Ach, wie sehr befürcht' ich,
Wenn ich dem Wunsch der Menge nun gehorche.
Daß eine ganz verschiedne Stimme sich
Wird hören lassen — ja, daß eben die,
Die jetzt gewaltsam zu der That mich treiben,
Mich, wenn's vollbracht ist, strenge tadeln werden!

Neunter Auftritt.

Graf Shrewsbury zu den Vorigen.

Shrewsbury

(kommt in großer Bewegung).

Man will dich übereilen, Königin!
O halte fest, sei standhaft!

(Indem er Davison mit der Schrift gewahr wird.)

Oder ist es
Geschehen? Ist es wirklich? Ich erblicke
Ein unglücklich Blatt in dieser Hand.
Das komme meiner Königin jetzt nicht
Vor Augen.

Elisabeth.

Edler Shrewsbury! Man zwingt mich

Shrewsbury.

Wer kann dich zwingen? Du bist Herrscherin;
Hier gilt es, deine Majestät zu zeigen!
Gebiete Schweigen jenen rohen Stimmen,
Die sich erdreisten, deinem Königswillen
Zwang anzuthun, dein Urtheil zu regieren.
Die Furcht, ein blinder Wahn bewegt das Volk.

ELISABETH, *irrésolue, en lutte avec elle-même.* Oh! milords, qui m'assure que j'entends réellement la voix de tout mon peuple, la voix du monde! Ah! quand une fois j'aurai obéi aux vœux de la multitude, combien je crains qu'une voix toute différente ne se fasse entendre, et que ceux-là mêmes, qui me poussent violemment à cet acte, ne me blâment sévèrement quand il sera accompli!

SCÈNE IX.

LE COMTE SHREWSBURY, LES PRÉCÉDENTS.

SHREWSBURY *entre dans une vive agitation.* On veut vous pousser à une résolution précipitée, reine; ne vous laissez pas ébranler, soyez ferme. (*Apercevant Davison avec la sentence.*) Ou bien est-ce déjà fait? Est-ce déjà fait réellement? J'aperçois dans cette main un malheureux écrit: il ne doit pas être, à cette heure, placé sous les yeux de la reine.

ELISABETH. Noble Shrewsbury, on me violence.

SHREWSBURY. Qui peut vous violenter? Vous êtes souveraine; il s'agit ici de montrer votre autorité. Imposez silence à ces voix brutales qui prétendent audacieusement faire violence à votre royale volonté et diriger votre jugement. La crainte, une aveugle terreur agite le

Du selbst bist außer dir, bist schwer gereizt,
Du bist ein Mensch und jetzt kannst du nicht richten.

Burleigh.

Gerichtet ist schon längst. Hier ist kein Urtheil
Zu fällen, zu vollziehen ist's.

Kent

(der sich bei Shrewsbury's Eintritt entfernt hat, kommt zurück)

Der Auslauf wächst, das Volk ist länger nicht
Zu bändigen.

Elisabeth (zu Shrewsbury).

Ihr seht, wie sie mich drängen!

Shrewsbury.

Nur Aufschub fordr' ich. Dieser Federzug
Entscheidet deines Lebens Glück und Frieden.
Du hast es Jahre lang bedacht; soll dich
Der Augenblick im Sturme mit sich führen?
Nur kurzen Aufschub. Sammle dein Gemüth,
Erwarte eine ruhigere Stunde.

Burleigh (heftig).

Erwarte, zög're, säume, bis das Reich
In Flammen steht, bis es der Feindin endlich
Gelingt, den Mordstreich wirklich zu vollführen.
Dreimal hat ihn ein Gott von dir entfernt.
Heut' hat er nahe dich berührt; noch einmal
Ein Wunder hoffen, hieße Gott versuchen.

Shrewsbury.

Der Gott, der dich durch seine Wunderhand
Biermal erhielt, der heut' dem schwachen Arm
Des Greisen Kraft gab, einen Wüthenden
Zu überwält'gen — er verdient Vertrauen!
Ich will die Stimme der Gerechtigkeit
Jetzt nicht erheben: jetzt ist nicht die Zeit,
Du kannst in diesem Sturme sie nicht hören.
Dies eine nur vernimm: Du zitterst jetzt
Vor dieser lebenden Maria! Nicht

peuple ; vous êtes vous-même hors de vous , vous êtes profondément irritée, vous participez de l'humaine faiblesse , vous ne pouvez maintenant prononcer un jugement.

BURLEIGH. Le jugement est porté depuis longtemps. Il ne s'agit plus de prononcer un arrêt, mais de l'exécuter.

KENT, qui s'est éloigné au moment où est entré Shrewsbury, rentre. La rumeur augmente ; on ne peut plus contenir le peuple.

ÉLISABETH, à Shrewsbury. Vous voyez comme ils me pressent.

SHREWSBURY. Je ne demande qu'un sursis. Ce trait de plume va décider du repos et du bonheur de votre vie. Vous y avez réfléchi pendant de longues années ; un moment d'orage doit-il vous entraîner ? Seulement un court sursis. Recueillez vos esprits, attendez une heure plus calme.

BURLEIGH, vivement. Attendez, hésitez, différez, jusqu'à ce que le royaume soit en feu, jusqu'à ce que votre ennemie soit enfin parvenue à accomplir ses projets de meurtre. Trois fois Dieu a éloigné de vous le poignard. Aujourd'hui il vous a touchée de près ; espérer encore un miracle, ce serait tenter Dieu.

SHREWSBURY. Le Dieu qui vous a quatre fois miraculeusement protégée, qui a donné aujourd'hui au faible bras du vieillard la force de désarmer un furieux, ce Dieu mérite qu'on ait confiance en lui. Je ne veux point, à cette heure, élever la voix de la justice, ce n'est pas le moment ; au milieu de cet orage, vous ne pouvez l'entendre. Apprenez seulement une chose : vous tremblez maintenant devant Marie vivante. Ce

Die Lebende hast du zu fürchten; zittere vor
 Der Todten, der Enthaupteten. Sie wird
 Vom Grab' erstehen, eine Zwietrachtsgöttin,
 Ein Rachegeist in deinem Reich herumgehn,
 Und deines Volkes Herzen von dir wenden.
 Jetzt hast der Britte die Gefürchtete;
 Er wird sie rächen, wenn sie nicht mehr ist.
 Nicht mehr die Feindin seines Glaubens, nur
 Die Enkeltochter seiner Könige,
 Des Hasses Opfer und der Eifersucht,
 Wird er in der Bejammerten erblicken!
 Schnell wirst du die Veränderung erfahren.
 Durchziehe London, wenn die blut'ge That
 Geschehen, zeige dich dem Volk, das sonst
 Sich jubelnd um dich her ergoß, du wirst
 Ein andres England sehn, ein andres Volk;
 Denn dich umgiebt nicht mehr die herrliche
 Gerechtigkeit, die alle Herzen dir
 Besiegt! Furcht, die schreckliche Begleitung
 Der Tyrannei, wird schauernd vor dir herziehen.
 Und jede Straße, wo du gehst, veröden.
 Du hast das Letzte, Äußerste gethan;
 Welch Haupt steht fest, wenn dieses heil'ge fiel?

Elisabeth.

Neh, Shrewsbury! Ihr habt mir heut' das Leben
 Gerettet, habt des Mörders Dolch von mir
 Gewendet. — Warum ließt Ihr ihm nicht
 Den Lauf? So wäre dieser Streit geendigt,
 Und alles Zweifels ledig, rein von Schuld.
 Pää' ich in meiner stillen Gruft! Fürwahr
 Ich bin des Lebens und des Herrschens müd'!
 Muß eine von uns Königinnen fallen,
 Damit die andre lebe — und es ist
 Nicht anders, das erkenn' ich! — kann denn ich
 Nicht die sein, welche weicht? Mein Volk mag wählen
 Ich geb' ihm seine Majestät zurück.

ce n'est pas lorsqu'elle vit encore que vous devez la craindre ; tremblez devant Marie morte, décapitée. Elle surgira de son tombeau, comme une déesse de discorde ; comme un esprit vengeur, elle parcourra votre royaume, et détournera de vous le cœur de votre peuple. Maintenant l'Anglais hait cette femme qu'il craint ; il la vengera, quand elle ne sera plus. Dans sa pitié, il ne verra plus en elle l'ennemie de sa croyance, mais la petite-fille de ses rois, la victime de la haine et de la jalousie. Bientôt vous serez témoin de ce changement. Traversez Londres après cette sanglante exécution, montrez-vous au peuple qui se pressait jadis autour de vous avec allégresse, vous verrez une autre Angleterre, un autre peuple ; car vous ne serez plus entourée de cette souveraine justice qui vous soumettait tous les cœurs ; la crainte, cette affreuse compagne de la tyrannie, marchera frémissante devant vous, et rendra déserte chaque rue où vous passerez ; vous aurez franchi toute limite : quelle tête sera en sûreté, quand cette tête sacrée sera tombée ?

ÉLISABETH. Ah ! Shrewsbury, vous m'avez aujourd'hui sauvé la vie, vous avez détourné de moi le poignard de l'assassin. Pourquoi l'avez-vous arrêté ? Toute lutte serait finie, et, affranchie de toute incertitude, pure de toute faute, je reposerais paisiblement dans mon tombeau. En vérité je suis lasse de la vie et de la royauté ; s'il faut qu'une des deux reines succombe pour que l'autre vive, et je vois bien qu'il ne peut en être autrement, pourquoi ne serait-ce pas moi qui céderais ? Mon peuple peut choisir, je lui rends sa souveraineté.

Gott ist mein Zeuge, daß ich nicht für mich,
 Nur für das Beste meines Volks gelebt.
 Hoffst es von dieser schmeichlerischen Stuart,
 Der jüngern Königin, glücklichere Tage,
 So steig' ich gern von diesem Thron und kehre
 In Woodstocks stille Einsamkeit zurück,
 Wo meine anspruchlose Jugend lebte,
 Wo ich, vom Land der Erdengröße fern,
 Die Hoheit in mir selber fand. — Bin ich
 Zur Herrscherin doch nicht gemacht! Der Herrscher
 Muß hart sein können, und mein Herz ist weich.
 Ich habe diese Insel lange glücklich
 Regiert, weil ich nur brauchte zu beglücken.
 Es kommt die erste schwere Königspflicht,
 Und ich empfinde meine Ohnmacht. —

Burleigh.

Nun, bei Gott!

Wenn ich so ganz unkönigliche Worte
 Aus meiner Königin Mund vernehmen muß,
 So wär's Verrath an meiner Pflicht, Verrath
 Am Vaterlande, länger still zu schweigen.
 — Du sagst, du liebst dein Volk, mehr als dich selbst.
 Das zeige jetzt! Erwähle nicht den Frieden
 Für dich und überlaß das Reich den Stürmen.
 — Denk an die Kirche! Soll mit dieser Stuart
 Der alte Aberglauben wiederkehren?
 Der Mönch auf's Neu' hier herrschen, der Legat
 Aus Rom gezogen kommen, unsre Kirchen
 Verschließen, unsre Könige entthronen?
 — Die Seelen aller deiner Unterthanen,
 Ich fordre sie von dir — Wie du jetzt handelst.
 Sind sie gerettet oder sind verloren.
 Hier ist nicht Zeit zu weiblichem Erbarmen,
 Des Volkes Wohlfahrt ist die höchste Pflicht;
 Hat Shrewsbury das Leben dir gerettet,
 So will ich England retten — das ist mehr!

Dieu m'est témoin que je n'ai pas vécu pour moi, mais pour le bien de mon peuple. S'il attend de cette séduisante Marie Stuart, d'une plus jeune reine, des jours plus heureux, je descends volontiers de ce trône, et je retourne dans ma paisible solitude de Woodstock, où j'ai passé ma modeste jeunesse, où, loin des frivoles magnificences de la terre, je trouvais en moi ma grandeur. Non, je ne suis pas née pour régner ! Un souverain doit pouvoir être dur, et mon cœur est tendre. J'ai longtemps gouverné heureusement cette Ile, parce que je n'avais que du bonheur à répandre. La royauté m'impose pour la première fois un devoir rigoureux, et je sens mon impuissance.

BURLEIGH. Par le ciel ! quand j'entends sortir de la bouche de ma reine des paroles si peu royales, je trahirais mon devoir, je trahirais ma patrie, si je gardais plus longtemps le silence. Vous dites que vous aimez votre peuple plus que vous-même, prouvez-le à cette heure ! ne choisissez pas pour vous le repos, en abandonnant le royaume aux orages. Songez à l'Église ! L'antique superstition doit-elle revenir avec cette Stuart ? Le moine régnera-t-il ici de nouveau, et le légat de Rome viendra-t-il encore fermer nos églises et détrôner nos rois ? Les âmes de tous vos sujets, je vous en demande compte. Selon le parti que vous allez prendre, elles seront sauvées ou perdues. Point de place ici pour une pitié de femme ; le salut du peuple est la suprême loi. Si Shrewsbury vous a sauvé la vie, moi, je veux faire plus encore, je veux sauver l'Angleterre.

..

Elisabeth.

Man überlasse mich mir selbst! Bei Menschen ist
 Nicht Rath noch Trost in dieser großen Sache;
 Ich trage sie dem höhern Richter vor.
 Was er mich lehrt, das will ich thun. — Entfernt Euch,
 Milords!

(Zu Davison.)

Ihr, Sir, könnt in der Nähe bleiben!

(Die Lords gehen ab. Shrewsbury allein bleibt noch einige Augenblicke
 vor der Königin stehen, mit bedeutungsvollem Blick; dann entfernt er
 sich langsam mit einem Ausdruck des tiefsten Schmerzes.)

Zehnter Auftritt.**Elisabeth** (allein).

O Sklaverei des Volksdiensts! Schmäbliche
 Knechtschaft — Wie bin ich's müde, diesem Gogen
 Zu schmeicheln, den mein Innerstes verachtet!
 Wann soll ich frei auf diesem Throne stehn!
 Die Meinung muß ich ehren, um das Lob
 Der Menge hohlen, einem Böbel muß ich's
 Recht machen, dem der Gaukler nur gefällt.
 O der ist noch nicht König, der der Welt
 Gefallen muß! Nur der ist's, der bei seinem Thron
 Nach keines Menschen Beifall braucht zu fragen.

Warum hab ich Gerechtigkeit geübt,
 Willkür gehast mein Leben lang? Daß ich
 Für diese erste unvermeidliche
 Gewaltthat selbst die Hände mir gefesselt!
 Das Muster, das ich selber gab, verdammt mich!
 War ich tyrannisch, wie die spanische
 Maria war, mein Vorfahr auf dem Thron, ich könnte
 Jetzt ohne Tadel Königsblut versprizen!
 Doch war's denn meine eigne freie Wahl,

ÉLISABETH. Qu'on me laisse à moi-même. Dans cette grande cause je ne puis attendre des hommes ni conseil ni consolation : je veux la soumettre au juge suprême ; ce qu'il m'inspirera, je le ferai. Éloignez-vous, milords. (*A Davison.*) Vous, ne vous écarterez pas. (*Les lords se retirent. Shrewsbury seul demeure encore quelques instants en présence de la reine, il la regarde d'un air expressif, puis s'éloigne lentement, avec les signes d'une profonde affliction.*)

SCÈNE X.

ÉLISABETH, seule. Oh ! tyrannie du culte populaire ! honteuse servitude ! Que je suis lasse de flatter cette idole, qu'au fond de mon cœur je méprise ! Quand serai-je libre sur ce trône ? Il me faut respecter l'opinion, rechercher les louanges de la multitude, agir au gré de cette populace qui n'aime que les jongleurs. Ah ! celui-là n'est pas roi, qui est forcé de plaire au monde. Celui-là seul est roi, qui, dans ses actions, n'a besoin de rechercher l'approbation de personne.

Pourquoi ai-je pratiqué la justice toute ma vie, et détesté l'arbitraire ? C'était donc pour me lier les mains pour cette première, cette inévitable violence ? L'exemple que j'ai moi-même donné me condamne ! Si j'avais agi tyranniquement comme l'Espagnole Marie, qui m'a précédée sur le trône, je pourrais maintenant sans blâme verser un sang royal. Mais est-ce donc de mon propre et libre choix

Gerecht zu sein? Die allgewaltige
Nothwendigkeit, die auch das freie Wollen
Der Könige zwingt, gebot mir diese Tugend.

Umgeben rings von Feinden hält mich nur
Die Volksgunst auf dem angefochtenen Thron.
Mich zu vernichten streben alle Mächte
Des festen Landes. Unversöhnlich schleudert
Der röm'sche Papst den Bannfluch auf mein Haupt;
Mit falschem Bruderfuß verräth mich Frankreich,
Und offenen wüthenden Vertilgungskrieg
Bereitet mir der Spanier auf den Meeren.
So steh' ich kämpfend gegen eine Welt,
Ein wehrlos Weib! Mit hohen Tugenden
Muß ich die Blöße meines Rechts bedecken.
Den Flecken meiner fürstlichen Geburt,
Wodurch der eig'ne Vater mich geschändet.
Umsonst bedeck' ich ihn — Der Gegner Haß
Hat ihn entblöht, und stellt mir diese Stuart,
Ein ewig drohendes Gespenst, entgegen.

Nein, diese Furcht soll endigen!
Ihr Haupt soll fallen. Ich will Frieden haben!
— Sie ist die Furie meines Lebens. Mir
Ein Plagegeist vom Schicksal angeheftet.
Wo ich mir eine Freude, eine Hoffnung
Gepflanzt, da liegt die Höllenschlange mir
Im Wege. Sie entreißt mir den Geliebten,
Den Bräut'gam raubt sie mir! Maria Stuart
Heißt jedes Unglück, das mich niederschlägt!
Ist sie aus den Lebendigen vertilgt,
Frei bin ich, wie die Luft auf den Gebirgen.

(Stillschweigen.)

Mit welchem Hohn sie auf mich niederlab,
Als sollte mich der Blick zu Boden klagen!
Ohnmächtige! Ich führe bess're Waffen;
Sie treffen tödtlich, und du bist nicht mehr!

que j'ai été juste ? La nécessité toute-puissante, qui contraint même la libre volonté des rois, m'a commandé cette vertu.

Entourée d'ennemis, la faveur seule du peuple me maintient sur ce trône disputé. Toutes les puissances du continent s'efforcent de me perdre. Implacable dans sa haine, le pape de Rome lance l'anathème sur ma tête ; la France me trahit par de fausses démonstrations de tendresse, et l'Espagnol me prépare sur les mers une guerre ouverte, une guerre d'extermination. Ainsi, moi, faible femme, me voilà en lutte avec un monde entier. Il me faut cacher par de hautes vertus la faiblesse de mes droits ; la tache dont mon père a lui-même flétri ma naissance, c'est en vain que je la cache, la haine de mes adversaires la découvre, et m'oppose cette Stuart, fantôme éternellement menaçant.

Non, il faut que cette crainte cesse, que cette tête tombe. Je veux avoir la paix. Elle est la furie de ma vie, l'esprit de malheur attaché par le sort à ma perte. Partout où je me crée une joie, une espérance, je trouve dans mon chemin cette infernale vipère : elle m'arrache un amant, elle me ravit un époux ! Marie Stuart, c'est le nom de chaque malheur qui me frappe ! Qu'elle soit rayée du nombre des vivants, et je suis libre comme l'air sur les montagnes. *(Elle se tait un moment.)*

Avec quel dédain elle laissait tomber sur moi son regard, comme si ce regard eût dû me foudroyer ! Impuissante ! je porte de meilleures armes, elles frappent mortellement, et tu as cessé

(Mit raschem Schritt nach dem Tische gehend und die Feder ergreifend.)

Ein Bastard bin ich dir? — Unglückliche!
 Ich bin es nur, so lang du lebst und athmest.
 Der Zweifel meiner fürstlichen Geburt,
 Er ist vertilgt, sobald ich dich vertilge.
 Sobald dem Britten keine Wahl mehr bleibt,
 Bin ich im ächten Ehebett geboren!

(Sie unterschreibt mit einem raschen, festen Federzug, läßt dann die Feder fallen, und tritt mit einem Ausdruck des Schreckens zurück. Nach einer Pause klingelt sie.)

Elfter Auftritt.

Elisabeth. Davison.

Elisabeth.

Wo sind die andern Lords?

Davison.

Sie sind gegangen.

Das aufgebrachte Volk zur Ruh' zu bringen.
 Das Toben war auch augenblicks gestillt,
 Sobald der Graf von Shrewsbury sich zeigte.
 „Der ist's, das ist er!“ riefen hundert Stimmen:
 „Der rettete die Königin! Hört ihn,
 „Den bravsten Mann in England.“ Nun begann
 Der edle Talbot und verwies dem Volk
 In sanften Worten sein gewaltames
 Beginnen, sprach so kraftvoll überzeugend,
 Daß Alles sich besänftigte, und still
 Vom Plage schlich.

Elisabeth.

Die wankelmüth'ge Menge,

Die jeder Wind heruntreibt! Weh dem,

d'être ! *(Elle va d'un pas rapide vers la table, et saisit la plume.)*

Je suis pour toi une bâtarde ? Malheureuse ! je ne le suis que parce que tu vis, parce que tu respirez : tout soupçon sur ma royale naissance sera anéanti, dès que je t'aurai anéantie ; dès qu'il ne restera d'Anglais aucun autre choix, je suis le fruit d'un légitime mariage.

Elle signe d'un trait de plume rapide et ferme, puis laisse tomber la plume et recule avec une expression d'effroi. Après un moment de silence, elle sonne.)

SCÈNE XI.

ELISABETH, DAVISON.

ELISABETH. Où sont les autres lords ?

DAVISON. Ils sont sortis pour calmer le peuple ameuté. Le tumulte s'est apaisé à l'instant où le comte de Shrewsbury s'est montré. «*Voilà ! le voilà !* » se sont écriées cent voix ; «*c'est lui qui a sauvé la reine ; écoutez-le, c'est le plus digne homme de l'Angleterre.* » Alors le noble Talbot a commencé à reprocher au peuple, avec de douces paroles, ses tentatives de violence. Il a parlé avec tant de force et de persuasion, que la foule s'est calmée et a quitté tranquillement la place.

ELISABETH. Ah ! peuple mobile, jouet du moindre vent ! Malheur

Der auf dies Rohr ſich lehnet! — Es iſt gut,
 Sir Daviſon. Ihr könnt nun wieder gehn.

(Wie ſich jener nach der Thür gewendet.)

Und dieſes Blatt — nehmt es zurück — ich leg's
 In Eure Hände.

Daviſon

(wirft einen Blick auf das Papier und erſchrückt).

Königin! Dein Name!

Du haſt entſchieden? —

Elisabeth.

Unteſchreiben ſollt' ich.

Ich hab's gethan. Ein Blatt Papier entſcheidet
 Noch nicht, ein Name tödtet nicht.

Daviſon.

Dein Name, Königin, unter dieſer Schrift,
 Entſcheidet Alles, tödtet, iſt ein Strahl
 Des Donners, der geflügelt trifft. — Dieſes Blatt
 Befiehlt den Commiſſarien, dem Sherif,
 Nach Fotheringhamſchloß ſich ſteh'nden Fußes
 Zur Königin von Schottland zu verſügen,
 Den Tod ihr anzukündigen, und ſchnell,
 Sobald der Morgen tagt, ihn zu vollziehen.
 Hier iſt kein Aufſchub: jene hat gelebt.
 Wenn ich das Blatt aus meinen Händen gebe.

Elisabeth.

Ja, Sir! Gott legt ein wichtig groß Geſchick
 In Eure ſchwachen Hände. Fleht ihn an,
 Daß er mit ſeiner Weiſheit Euch erleuchte.
 Ich geh' und überlaß' Euch Eurer Pflicht.

(Sie will gehen.)

Daviſon (tritt ihr in den Weg.)

Nein, meine Königin! Verlaß mich nicht

a qui s'appuie sur ce roseau ! C'est bien , sir Davison , vous pouvez vous retirer. *(Au moment où il se tourne vers la porte.)* Et ce papier ? reprenez-le , je le dépose entre vos mains.

DAVISON *jette avec effroi un regard sur le papier.* Reine ! votre nom ! vous avez décidé ?.....

ÉLISABETH. Je devais signer , je l'ai fait. Une feuille de papier ne décide rien encore , un nom ne tue pas.

DAVISON. Votre nom , reine , au bas de cet écrit , décide tout ; il tue : c'est un coup de tonnerre qui frappe à l'instant. Cet écrit ordonne aux commissaires , au shérif de se rendre sur-le-champ au château de Fotheringay auprès de la reine d'Écosse , de lui annoncer sa mort , et de la conduire au supplice , demain , aux premières lueurs du jour. Ici , point de sursis ; elle aura cessé de vivre dès que cet écrit sera sorti de mes mains.

ÉLISABETH. Oui , sir , Dieu remet entre vos faibles mains une grande et importante affaire. Implorez-le pour qu'il vous éclaire de sa sagesse. Je sors , et je vous laisse à votre devoir. *(Elle veut sortir.)*

DAVISON *se place devant elle.* Non , madame , ne me quittez pas

Gh' du mir deinen Willen kund gethan.
 Bedarf es hier noch einer andern Weisheit,
 Als dein Gebot buchstäblich zu befolgen?
 — Du legst dies Blatt in meine Hand, daß ich
 Zu schleuniger Vollziehung es befördre?

Elisabeth.

Das werdet Ihr nach Eurer Klugheit —

Davison (schnell und erschrocken einfallend.)

Nicht

Nach meiner! Das verhüte Gott! Gehorsam
 Ist meine ganze Klugheit. Deinem Diener
 Darf hier Nichts zu entscheiden übrig bleiben.
 Ein klein Versehen wär' hier ein Königsmord,
 Ein unabsehbar, ungeheures Unglück.
 Vergönne mir, in dieser großen Sache
 Dein blindes Werkzeug willenlos zu sein.
 In klare Worte fasse deine Meinung:
 Was soll mit diesem Blutbefehl geschehn?

Elisabeth.

— Sein Name spricht es aus.

Davison.

So willst du, daß er gleich vollzogen werde?

Elisabeth (zögernd).

Das sag' ich nicht, und zittere es zu denken.

Davison.

Du willst, daß ich ihn länger noch bewahre?

Elisabeth (schnell).

Auf Eure Gefahr! Ihr haßtet für die Folgen.

Davison.

Ich? Heil'ger Gott! — Sprich, Köniain! Was willst tu?

avant de m'avoir fait connaître votre volonté. De quelle autre sagesse ai-je ici besoin, alors que j'exécute littéralement vos ordres? Vous remettez cette sentence en mes mains, n'est-ce pas pour que je la fasse promptement exécuter?

ÉLISABETH. Vous agirez d'après votre sagesse....

DAVISON, *l'interrompant avec effroi*. Non pas d'après la mienne! Que Dieu m'en garde! Obéir est toute ma sagesse. Votre serviteur n'a rien à décider ici; une légère méprise serait ici un régicide, un malheur terrible, irréparable. Permettez-moi de n'être dans cette grande affaire qu'un instrument aveugle et passif. Expliquez-moi clairement votre pensée; que dois-je faire de cet ordre de mort?

ÉLISABETH. Son nom l'indique.

DAVISON. Vous voulez donc qu'il soit exécuté sur-le-champ?

ÉLISABETH, *hésitant*. Je ne dis pas cela, et je tremble à le penser.

DAVISON. Vous voulez que je le garde encore?

ÉLISABETH, *vivement*. A vos risques et périls. Vous répondez des suites.

DAVISON. Moi! grand Dieu! Parlez, reine, que voulez-vous?

Elisabeth (ungeduldig).

Ich will, daß dieser unglücksel'gen Sache
Nicht mehr gedacht soll werden, daß ich endlich
Will' Ruhe davor haben, und auf ewig.

Davison.

Es kostet dir ein einzig Wort. D sage,
Bestimme, was mit dieser Schrift soll werden!

Elisabeth.

Ich hab's gesagt, und quält mich nun nicht weiter.

Davison.

Du hättest es gesagt? Du hast mir nichts
Gesagt — D, es gefalle meiner Königin,
Sich zu erinnern.

Elisabeth (stampft auf den Boden!).

Unerträglich!

Davison.

Habe Nachsicht

Mit mir! Ich kam seit wenig Monden erst
In dieses Amt. Ich kenne nicht die Sprache
Der Höfe und der Könige — In schlicht
Einfacher Sitte bin ich aufgewachsen;
Drum habe du Geduld mit deinem Knecht!
Laß dich das Wort nicht reu'n, das mich belehrt,
Mich klar macht über meine Pflicht —

(Er nähert sich ihr in stehender Stellung, sie kehrt ihm den Rücken zu; er steht
in Verzweiflung, dann spricht er mit entschloßnem Ton.)

Nimm dies Papier zurück! Nimm es zurück!
Es wird mir glühend Feuer in den Händen.
Nicht mich erwähle, dir in diesem furchtbaren
Geschäft zu dienen.

Elisabeth.

Thut, was Eures Amtes ist!

(Sie geht ab.)

ÉLISABETH, *avec impatience*. Je veux qu'il ne soit plus question de cette malheureuse affaire, je veux qu'elle me laisse enfin en repos, et pour toujours.

DAVISON. Il ne vous en coûtera qu'un seul mot. Oh ! parlez, précisez ce que je dois faire de cet écrit.

ÉLISABETH. Je vous l'ai dit. Ne m'en tourmentez pas davantage. . . .

DAVISON. Vous me l'auriez dit ? Vous ne m'avez rien dit. Oh ! qu'il plaise à ma souveraine de se souvenir. . . .

ÉLISABETH, *frappant du pied*. C'est insupportable.

DAVISON. Ayez pour moi de l'indulgence. Je ne suis entré dans cette charge que depuis quelques mois ; je ne connais pas le langage des cours et des rois. J'ai été élevé dans des habitudes simples et franches. Soyez donc patiente avec votre serviteur ; ne retenez pas la parole qui m'instruirait, qui m'éclairerait sur mon devoir. (*Il s'approche d'elle d'un air suppliant, elle lui tourne le dos ; il laisse voir son désespoir, puis lui dit d'un ton résolu :*) Reprenez ce papier, reprenez-le ; il est comme un feu dévorant entre mes mains. Ne me choisissez pas pour vous servir dans cette terrible circonstance.

ÉLISABETH. Faites ce qui est de votre charge.

(*Elle sort.*)

Zwölfter Auftritt.

Davison, gleich darauf Burleigh.

Davison.

Sie geht! Sie läßt mich rathlos, zweifelnd stehn
Mit diesem fürchterlichen Blatt — Was thu' ich?
Soll ich's bewahren? Soll ich's übergeben?

(Zu Burleigh, der hereintritt.)

O gut, gut, daß Ihr kommt, Milord! Ihr seid's,
Der mich in dieses Staatsamt eingeführt!
Befreiet mich davon. Ich übernahm es,
Unkundig seiner Nechenschaft! Laßt mich
Zurückgehn in die Dunkelheit, wo Ihr
Mich fandet, ich gehöre nicht auf diesen Platz —

Burleigh.

Was ist Euch, Sir? Faßt Euch. Wo ist das Urtheil?
Die Königin ließ Euch rufen.

Davison.

Sie verließ mich
In best'gem Zorn. O rathet mir! Helft mir!
Reißt mich aus dieser Hölleangst des Zweifels.
Hier ist das Urtheil — Es ist unterschrieben.

Burleigh (hastig).

Ist es? O gebt! Gebt her!

Davison.

Ich darf nicht.

Burleigh.

Was?

Davison,

Sie hat mir ihren Willen noch nicht deutlich —

SCÈNE XII.

DAVISON *seul*, puis BURLEIGH.

DAVISON. Elle s'éloigne ; elle me laisse sans conseil, ne sachant que résoudre de cet ordre cruel ? Que faire ? dois-je le garder ? dois-je le transmettre ? (*A Burleigh, qui entre.*) Ah ! heureusement , heureusement vous voilà, milord ; c'est vous qui m'avez fait arriver au poste que j'occupe, délivrez-m'en. Je l'ai accepté sans en connaître les obligations. Laissez-moi retourner dans l'obscurité où vous m'avez trouvé : je ne conviens pas à cette place.

BURLEIGH. Qu'avez-vous, sir Davison ? remettez-vous. Où est l'arrêt ? la reine vous a fait appeler ?

DAVISON. Elle m'a quitté dans une violente colère. Oh ! conseillez-moi, aidez-moi, arrachez-moi à cette horrible angoisse du doute... Voici l'arrêt, il est signé.

BURLEIGH, *vivement*. Il est signé ? Oh ! donnez, donnez...

DAVISON. Je n'ose.

BURLEIGH. Quoi ?

DAVISON. Elle ne m'a pas encore clairement expliqué sa volonté.

Burleigh.

Nicht deutlich! Sie hat unterschrieben. Gebt!

Davison.

Ich soll's vollziehen lassen — soll es nicht
Vollziehen lassen — Gott! Weiß ich, was ich soll?

Burleigh (heftiger bringend)

Gleich, augenblicks sollt Ihr's vollziehen lassen.
Gebt her! Ihr seid verloren, wenn Ihr säumt.

Davison.

Ich bin verloren, wenn ich's übereile.

Burleigh.

Ihr seid ein Thor, Ihr seid von Sinnen! Gebt!

(Er entreißt ihm die Schrift, und eilt damit fort.)

Davison (ihm nacheilend.)

Was macht Ihr? Bleibt! Ihr stürzt mich ins Verderben.

BURLEIGH. Clairement? Elle a signé... donnez....

DAVISON. Je dois le faire exécuter.... et ne pas le faire exécuter!

Dieu! sais-je ce qu'il faut faire?

BURLEIGH, *le pressant vivement.* Vous devez sur le champ, à l'instant même, le faire exécuter. Donnez; vous êtes perdu, si vous différez.

DAVISON. Je suis perdu, si je me hâte.

BURLEIGH. Vous êtes fou.... vous avez perdu le sens. Donnez... (*Il lui arrache l'écrit et s'éloigne précipitamment.*)

DAVISON, *courant après lui.* Que faites-vous? Demeurez!... vous me perdez.

Fünfter Aufzug.

Die Scene ist das Zimmer des ersten Aufzugs.

Erster Auftritt.

Hanna Kennedy, in tiefe Trauer gekleidet, mit verweinten Augen und einem großen, aber stillen Schmerz, ist beschäftigt Pakete und Briefe zu versiegeln. Dit unterbricht sie der Jammer in ihrem Geschäft, und man sieht sie dazwischen still beten. Paulet und Drury, gleichfalls in schwarzen Kleidern, treten ein; ihnen folgen viele Bediente, welche goldene und silberne Gefäße, Spiegel, Gemälde und andere Kostbarkeiten tragen, und den Hintergrund des Zimmers damit anfüllen. Paulet überliefert der Amme ein Schmuckkästchen nebst einem Papier, und bedeutet ihr durch Zeichen, daß es ein Verzeichniß der gebrachten Dinge enthalte. Beim Anblick dieser Reichthümer erneuert sich der Schmerz der Amme, sie versinkt in ein tiefes Trauern, indem jene sich schnell wieder entfernen. Melvil tritt ein.

Kennedy

(schreit auf, sobald sie ihn gewahr wird)

Melvil! Ihr seid es! Euch erblick' ich wieder!

Melvil.

Ja, theue Kennedy, wir sehn uns wieder!

Kennedy.

Nach langer, langer, schmerzvoller Trennung!

Melvil.

Sin unglücklich schmerzvoll Wiedersehn!

Kennedy.

O Gott! Ihr kommt —

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le même appartement qu'au premier acte.

SCÈNE I.

ANNA KENNEDY, en grand deuil, les yeux humides de larmes et dans une affliction profonde, mais silencieuse, est occupée à sceller des papiers et des lettres. Souvent la douleur la force à interrompre cette occupation, et on la voit prier en silence. **PAULET** et **DRURY**, vêtus aussi de noir, entrent suivis d'un grand nombre de domestiques qui portent des vases d'or et d'argent, des glaces, des tableaux et d'autres objets précieux dont ils remplissent le fond du théâtre. Paulet remet à la nourrice un écrin avec un papier, et lui fait signe que c'est la note de toutes les choses que l'on a apportées. L'aspect de ces richesses renouvelle la douleur de la nourrice ; elle tombe dans une profonde tristesse. Tous les autres s'éloignent en silence. **MELVIL** entre.

KENNEDY s'écrie en l'apercevant. Melvil, c'est vous! je vous revois.

MELVIL. Oui, chère Kennedy, nous nous revoyons.

KENNEDY. Après une longue, longue et douloureuse séparation.

MELVIL. Triste et douloureuse réunion!

KENNEDY. O Dieu!... vous venez...

Melvil.

Den letzten, ewigen
Abschied von meiner Königin zu nehmen.

Kennedy.

Jetzt endlich, jetzt am Morgen ihres Todes,
Wird ihr die lang entbehrte Gegenwart
Der Ihrigen vergönnt — O theurer Sir,
Ich will nicht fragen, wie es Euch erging,
Euch nicht die Leiden nennen, die wir litten,
Seitdem man Euch von unsrer Seite riß.
Ach, dazu wird wohl einst die Stunde kommen!
O Melvil! Melvil! Mußten wir's erleben,
Den Anbruch dieses Tags zu sehn!

Melvil.

Laßt uns
Einander nicht erweichen! Weinen will ich,
So lang noch Leben in mir ist; nie soll
Ein Lächeln diese Wangen mehr erheitern,
Nie will ich dieses nächtliche Gewand
Mehr von mir legen! Ewig will ich trauern;
Doch heute will ich standhaft sein — Versprecht
Auch Ihr mir, Euren Schmerz zu mäßigen —
Und wenn die Andern alle der Verzweiflung
Sich trostlos überlassen, laßt uns
Mit männlich edler Fassung ihr vorangehn,
Und ihr ein Stab sein auf dem Todesweg!

Kennedy.

Melvil! Ihr seid im Irrthum, wenn Ihr glaubt,
Die Königin bedürfe unsers Beistands,
Um standhaft in den Tod zu gehn! Sie selber ist's,
Die uns das Beispiel edler Fassung gibt.
Seid ohne Furcht! Maria Stuart wird
Als eine Königin und Heldin sterben.

MELVIL. Dire à ma reine un dernier, un éternel adieu.

KENNEDY. Aujourd'hui enfin, aujourd'hui, à l'heure où elle va mourir, on lui accorde le bonheur si longtemps souhaité de revoir les siens. O cher Melvil ! je ne vous demande point de vos nouvelles, je ne vous dirai point ce que nous avons souffert depuis qu'on vous sépara de nous. Hélas ! nous trouverons quelque jour le moment d'y revenir ! O Melvil ! Melvil !... fallait-il vivre pour voir se lever ce jour ?

MELVIL. Ne nous attendrissons pas l'un l'autre... Je pleurerai tant qu'il me restera un souffle de vie, jamais plus un sourire n'égalera mon front, jamais je ne déposerai ce funèbre vêtement. Mon deuil sera éternel ; mais aujourd'hui je veux être ferme. Promettez-moi de modérer aussi votre douleur ; et, tandis que tous les autres s'abandonnent inconsolables à leur désespoir, nous, montrons-lui une noble et mâle assurance, et servons-lui d'appui sur le chemin de la mort.

KENNEDY. Melvil, vous êtes dans l'erreur, si vous croyez que la reine a besoin de notre secours pour marcher à la mort avec fermeté. C'est elle-même qui nous donne l'exemple d'une noble assurance ; soyez sans crainte, Marie Stuart mourra en reine, en héroïne.

Melvil.

Nahm sie die Todespost mit Fassung auf?
Man sagt, daß sie nicht vorbereitet war.

Kennedy.

Das war sie nicht. Ganz andre Schrecken waren's,
Die meine Lady ängstigten. Nicht vor dem Tod.
Vor dem Befreier zitterte Maria.

— Freiheit war uns verheißen. Diese Nacht
Versprach uns Mortimer von hier hinwegzuführen,
Und zwischen Furcht und Hoffnung, zweifelhaft,
Ob sie dem fecken Jüngling ihre Ehre
Und fürstliche Person vertrauen dürfe,
Erwartete die Königin den Morgen.

— Da wird ein Auflauf in dem Schloß, ein Pochen
Schreckt unser Ohr, und vieler Hämmer Schlag.
Wir glauben die Befreier zu vernehmen,
Die Hoffnung winkt, der süße Trieb des Lebens
Wacht unwillkürlich, allgewaltig auf —
Da öffnet sich die Thür — Sir Paulet ist's,
Der uns verkündigt — daß — die Zimmerer
Zu unsern Füßen das Gerüst aufschlagen!

(Sie wendet sich ab, von heftigem Schmerz ergriffen.)

Melvil.

Gerechter Gott! O sagt mir! Wie ertrug
Maria diesen fürchterlichen Wechsel?

Kennedy

(nach einer Pause, worin sie sich wieder etwas gefaßt hat)

Man löst sich nicht allmählig von dem Leben!
Mit Einem Mal, schnell, augenblicklich muß
Der Tausch geschehen zwischen Zeitlichem
Und Ewigem, und Gott gewährte meiner Lady
In diesem Augenblick, der Erde Hoffnung
Zurückzustößen mit entschlossener Seele,
Und glaubenvoll den Himmel zu ergreifen.

MELVIL. A-t-elle reçu la nouvelle de sa mort avec résignation? On dit qu'elle n'y était pas préparée.

KENNEDY. Non, elle ne l'était pas. Une toute autre frayeur agitait ma maîtresse; Marie tremblait, non devant la mort, mais devant son libérateur. La liberté nous était promise. Mortimer avait annoncé que, cette nuit, il viendrait nous arracher d'ici; et flottant entre la crainte et l'espérance, incertaine si elle confierait à cet audacieux jeune homme son honneur et sa royale personne, la reine attendit jusqu'au matin. Alors un mouvement s'est fait dans le château, et le bruit de plusieurs coups de marteau a effrayé notre oreille. Nous croyons que ce sont nos libérateurs, l'espérance nous sourit, l'amour involontaire et irrésistible de la vie s'empare doucement de nous... La porte s'ouvre... sir Paulet nous annonce que les ouvriers construisent sous nos pieds l'échafaud. *(Elle se détourne en proie à une violente douleur.)*

MELVIL. Juste Dieu! Oh! dites-moi, comment Marie a-t-elle supporté cette terrible déception?

KENNEDY, *après un moment de silence, pendant lequel elle s'est un peu remise.* On ne se détache pas peu à peu de la vie. C'est tout d'un coup, subitement, en un instant, que l'on passe du temps à l'éternité, et Dieu, dans ce moment, a accordé à ma maîtresse la force de repousser d'une âme résolue les espérances de la terre et de s'élancer avec une foi ardente vers le ciel. Aucun signe de frayeur,

Kein Merkmal bleicher Furcht, kein Wort der Klage
 Entehrte meine Königin — Dann erst,
 Als sie Lord Lester's schändlichen Verrath
 Vernahm, das unglückselige Geschick
 Des werthen Jünglings, der sich ihr geopfert,
 Des alten Ritters tiefen Jammer sah,
 Dem seine letzte Hoffnung starb durch sie,
 Da flossen ihre Thränen; nicht das eigne Schicksal,
 Der fremde Jammer presste sie ihr ab.

Melvil.

Wo ist sie jetzt, könnt Ihr mich zu ihr bringen?

Kennedy.

Den Rest der Nacht durchwachte sie mit Beten,
 Nahm von den theuren Freunden' schriftlich Abschied.
 Und schrieb ihr Testament mit eigener Hand.
 Jetzt pflegt sie einen Augenblick der Ruh',
 Der letzte Schlaf erquickt sie.

Melvil.

Wer ist bei ihr?

Kennedy.

Ihr Leibarzt Burgohn, und ihre Frauen.

Zweiter Auftritt.

Margaretha Kurl zu den Vorigen.

Kennedy.

Was bringt Ihr, Mistreß? Ist die Lady wach?

Kurl (ihre Thränen trocknend).

Schon angekleidet — Sie verlangt nach Euch.

Kennedy.

Ich komme.

aucune plainte n'a dégradé ma reine. Seulement, quand elle a appris la honteuse trahison de lord Leicester, et le malheureux sort de ce digne jeune homme qui s'est sacrifié pour elle, lorsqu'elle a vu la profonde douleur de ce vieux chevalier qu'elle prive de sa dernière espérance, alors ses larmes ont coulé. Ce n'était pas sa propre destinée, c'était la douleur d'autrui qui les lui arrachait.

MELVIL. Où est-elle maintenant ? pouvez-vous me conduire auprès d'elle ?

KENNEDY. Elle a passé le reste de la nuit en prières ; elle a dit adieu par écrit à ses amis ; elle a fait son testament de sa propre main. Maintenant elle prend un instant de repos, et le dernier sommeil la ranime.

MELVIL. Qui est auprès d'elle ?

KENNEDY. Son médecin Burgoyne et ses femmes.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MARGUERITE KURL.

KENNEDY. Que venez-vous nous annoncer, madame ? La reine est-elle éveillée ?

MARGUERITE, *essuyant ses larmes*. Elle est déjà habillée... elle vous demande.

(Zu Melvil, der sie begleiten will.)

Folgt mir nicht, bis ich die Lady
Auf Euren Anblick vorbereitet.

(Geht hinein.)

Kurl.

Melvil!

Der alte Haushofmeister!

Melvil.

Ja, der bin ich!

Kurl.

O dieses Haus braucht keines Meisters mehr!
— Melvil! Ihr kommt von London. Wißt Ihr mir
Von meinem Manne Nichts zu sagen?

Melvil.

Er wird auf freien Fuß gesetzt, sagt man,
Sobald —

Kurl.

Sobald die Königin nicht mehr ist!
O der nichtswürdige, schändliche Verräther!
Er ist der Mörder dieser theuren Lady,
Sein Zeugniß, sagt man, habe sie verurtheilt.

Melvil.

So ist's.

Kurl.

O seine Seele sei verflucht
Bis in die Hölle! Er hat falsch gezeugt —

Melvil.

Milady Kurl! Bedenket Eure Reden.

Kurl.

Beschwören will ich's vor Gerichtes Schranken,
Ich will es ihm ins Antlitz wiederholen,
Die ganze Welt will ich damit erfüllen.
Sie stirbt unschuldig —

KENNEDY. J'y vais. (*A Melvil, qui veut l'accompagner.*) Ne me suivez pas, je veux préparer ma maîtresse à vous voir...

Elle sort.

MARGUERITE. Melvil ! l'ancien gouverneur de la maison !

MELVIL. Oui, c'est moi.

MARGUERITE. Oh ! cette maison n'a plus besoin de gouverneur ! Melvil, vous arrivez de Londres ; pouvez-vous me donner des nouvelles de mon mari ?

MELVIL. Il sera mis en liberté, dit-on, aussitôt que...

MARGUERITE. Aussitôt que la reine ne sera plus ! Oh ! l'indigne, l'infâme traître ! Il est le meurtrier de notre chère maîtresse, c'est sur son témoignage, dit-on, qu'elle a été condamnée.

MELVIL. C'est vrai.

MARGUERITE. Oh ! que son âme soit maudite jusque dans l'enfer ! il a rendu un faux témoignage.

MELVIL. Milady Kurl, songez à ce que vous dites.

MARGUERITE. Oui, je veux le jurer devant le tribunal, je veux le lui répéter en face, je veux le crier au monde entier : elle meurt innocente !

Melvil.

O daß gebe Gott!

Dritter Auftritt.

Burgohn zu den Vorigen. Hernach Hanna Kennedy.

Burgohn (erblickt Melvil).

O Melvil!

Melvil (ihn umarmend).

Burgohn!

Burgohn (zu Margaretha Kurl).

Besorget einen Becher

Mit Wein für unsre Lady! Macht hurtig!

(Kurl geht ab.)

Melvil.

Wie? Ist die Königin nicht wohl?

Burgohn.

Sie fühlt sich stark, sie täuscht ihr Heldenmuth,
 Und keiner Speise glaubt sie zu bedürfen;
 Doch ihrer wartet noch ein schwerer Kampf,
 Und ihre Feinde sollen sich nicht rühmen,
 Daß Furcht des Todes ihre Wangen bleichte,
 Wenn die Natur aus Schwachheit unterliegt.

Melvil (zur Amme, die hereintritt).

Will sie mich sehn?

Kennedy.

Gleich wird sie selbst hier sein.

— Ihr scheint Euch mit Verwund'ung anzusehn,

Und Eure Blicke fragen mich: Was soll

Das Prachtgeräth in diesem Ort des Todes?

— O Sir! Wir litten Mangel, da wir lebten;

Erst mit dem Tode kommt der Überfluß zurück.

MELVIL. Oh ! que Dieu le veuille !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BURGOYN, ensuite ANNA KENNEDY.

BURGOYN, apercevant Melvil. Oh ! Melvil !

MELVIL, l'embrassant. Burgoyne !

BURGOYN, à Marguerite. Préparez un verre de vin pour la reine.

Hâtez-vous.

Marguerite sort.

MELVIL. Quoi ! la reine est-elle indisposée ?

BURGOYN. Elle se sent forte ; son héroïsme la trompe, elle ne croit pas avoir besoin de nourriture. Cependant, un rude combat l'attend encore, et il ne faut pas que ses ennemis se vantent que la crainte de la mort ait pâli son visage, si la nature en elle succombait de faiblesse.

MELVIL, à Kennedy, qui rentre. Veut-elle me voir ?

KENNEDY. Elle sera bientôt elle-même ici. Vous semblez regarder autour de vous avec étonnement, et vos regards me demandent, pourquoi cet appareil pompeux dans le séjour de la mort ? O sir Melvil ! nous avons souffert le besoin pendant que nous vivions, et le superflu nous revient avec la mort.

Vierter Auftritt.

Vorige. Zwei andere Kammerfrauen der Marie, gleichfalls in Trauerkleidern. Sie brechen bei Melvil's Anblick in laute Thränen aus.

Melvil.

Was für ein Anblick! Welch ein Wiedersehen!
Gertrude! Rosamund!

Zweite Kammerfrau.

Sie hat uns von sich
Geschicht! Sie will zum letzten Mal allein
Mit Gott sich unterhalten!

(Es kommen noch zwei weibliche Bediente, wie die vorigen, in Trauer, die mit stummen Geberden ihren Jammer ausdrücken.)

Fünfter Auftritt.

Margaretha Kurl zu den Vorigen. Sie trägt einen goldenen Becher mit Wein, und setzt ihn auf den Tisch, indem sie sich bleich und zitternd an einem Stuhle hält.

Melvil.

Was ist Euch, Mistreß? Was entsetzt Euch so?

Kurl.

O Gott!

Burgohn.

Was habt Ihr?

Kurl.

Was mußt' ich erblicken!

Melvil.

Kommt zu Euch! Sagt uns, was es ist.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DEUX AUTRES FEMMES *de Marie également en deuil ; elles éclatent en sanglots à la vue de Melvil.*

MELVIL. Quel aspect ! Gertrude, Rosamonde ! Dans quel moment nous revoyons-nous !

LA SECONDE FEMME. Elle nous a écartées de sa présence ; elle veut pour la dernière fois s'entretenir seule avec Dieu. (*Deux autres femmes arrivent encore, en habit de deuil comme les précédentes ; elles expriment leur douleur par des gestes muets.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MARGUERITE KURL ; *elle porte une coupe d'or pleine de vin, la pose sur une table, et pâle et tremblante s'appuie sur un siège.*

MELVIL. Qu'avez-vous, madame ? D'où vient cet effroi ?

MARGUERITE. O Dieu !

BURGOYN. Qu'avez-vous ?

MARGUERITE. Ah ! qu'ai-je vu !

MELVIL. Revenez à vous ; dites-nous ce que c'est.

Kurl.

Was ch

Mit diesem Becher Wein die große Treppe
 Herauf stieg, die zur untern Halle führt,
 Da that die Thür sich auf — ich sah hinein —
 Ich sah — o Gott!

Melvil.

Was saht Ihr? Fasset Euch!

Kurl.

Schwarz überzogen waren alle Wände,
 Ein groß Gerüst, mit schwarzem Tuch beschlagen,
 Erhob sich von dem Boden, mitten drauf
 Ein schwarzer Block, ein Rissen, und daneben
 Ein blankgeschliffnes Beil — Voll Menschen' war
 Der Saal, die um das Mordgerüst sich drängten,
 Und, heiße Blutgier in dem Blick, das Opfer
 Erwarteten.

Die Kammerfrauen.

O Gott sei unsrer Lady gnädig!

Melvil.

Faßt Euch! Sie kommt!

Sechster Auftritt.

Die Vorigen. Maria. Sie ist weiß und festlich gekleidet, am Halse trägt sie an einer Kette von kleinen Kugeln ein Agnus Dei, ein Rosenkranz hängt am Gürtel herab, sie hat ein Crucifix in der Hand, und ein Diadem in den Haaren, ihr großer schwarzer Schleier ist zurückgeschlagen. Bei ihrem Eintritt weichen die Anwesenden zu beiden Seiten zurück, und drücken den heftigsten Schmerz aus. Melvil ist mit einer unwillkürlichen Bewegung auf die Kniee gesunken.

Maria

(mit ruhiger Hoheit im ganzen Kreise herumsehend).

Was klagt ihr? Warum weint ihr? Freuen solltet

MARGUERITE. Au moment où je montais avec cette coupe de vin le grand escalier qui conduit à la salle d'en bas, la porte s'est ouverte, et dans cette salle j'ai vu... j'ai vu, ô Dieu!

MELVIL. Qu'avez-vous vu ? Remettez-vous.

MARGUERITE. Tous les murs étaient tendus de noir; un grand échafaud, revêtu d'un drap noir, s'élevait du sol; au milieu, un bloc noir, un coussin, et à côté une hache étincelante. La salle était pleine de gens qui se pressaient autour de l'échafaud, et qui, les yeux avides de sang, attendaient la victime.

LES FEMMES. O que Dieu ait pitié de notre chère maîtresse!

MELVIL. Remettez-vous; la voici.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE; *elle est vêtue de blanc et parée; elle porte à son cou un Agnus Dei attaché à une chaîne de perles, un rosaire est suspendu à sa ceinture; elle a un crucifix à la main et un diadème sur son front; son grand voile noir est rejeté en arrière. A son entrée, les assistants se retirent des deux côtés et expriment la plus vive douleur. Melvil, par un mouvement involontaire, est tombé à genoux.*

MARIE *avec une dignité calme promène ses regards autour d'elle.* Pourquoi ces plaintes? pourquoi ces pleurs? Vous devriez vous

Ihr euch mit mir, daß meiner Leiden Ziel
 Nun endlich naht, daß meine Bande fallen,
 Mein Kerker aufgeht, und die frohe Seele sich
 Auf Engelsflügeln schwingt zur ew'gen Freiheit.
 Da, als ich in die Macht der stolzen Feindin
 Gegeben war, Unwürdiges erduldeud,
 Was einer freien großen Königin
 Nicht ziemt, da war es Zeit, um mich zu weinen!
 — Wohlthätig, heilend¹, nahet mir der Tod,
 Der ernste Freund! Mit seinen schwarzen Flügeln
 Bedeckt er meine Schmach — Den Menschen adelt,
 Den tiefgesunkenen, das letzte Schicksal.
 Die Krone fühl' ich wieder auf dem Haupt,
 Den würdigen Stolz in meiner edlen Seele!

(Indem sie einige Schritte weiter vorritt.)

Wie! Melvil hier? — Nicht also, edler Sir!
 Steht auf! Ihr seid zu Eurer Königin
 Triumph, zu ihrem Tode nicht, gekommen.
 Mir wird ein Glück zu Theil, wie ich es nimmer
 Gehoffet, daß mein Nachruhm² doch nicht ganz
 In meiner Feinde Händen ist, daß doch
 Ein Freund mir, ein Bekenner meines Glaubens
 Als Zeuge dasteht in der Todesstunde.
 — Sagt, edler Ritter! wie erging es Euch,
 In diesem feindlichen, unholden Lande,
 Seitdem man Euch von meiner Seite riß³?
 Die Sorg' um Euch hat oft mein Herz bekümmert.

Melvil.

Mich drückte sonst kein Mangel als der Schmerz
 Um dich, und meine Ohnmacht, dir zu dienen!

Maria.

Wie steht's um Didier, meinen alten Kämmerer?
 Doch der Getreue schläft wohl lange schon
 Den ew'gen Schlaf, denn er war hoch an Jahren.

réjouir avec moi de ce qu'enfin approche le terme de mes souffrances : mes chaînes tombent, ma prison s'ouvre, et mon âme pleine d'allégresse, s'élanche sur les ailes des anges vers l'éternelle liberté. Quand j'étais au pouvoir d'une orgueilleuse ennemie, quand j'endurais des outrages indignes de la majesté d'une reine, c'est alors qu'il fallait pleurer sur moi. La mort s'approche aujourd'hui bienfaisante, salubre, comme un ami sérieux. De ses ailes noires elle couvre mon injure. L'heure suprême relève l'homme de sa chute et l'ennoblit. Je sens de nouveau la couronne sur ma tête et la noble fierté dans mon âme. (*Elle s'avance de quelques pas.*) Comment ! Melvil ici ? Ne restez pas ainsi, chevalier, levez-vous ; vous êtes venu pour assister au triomphe de votre reine, non à sa mort. C'est pour moi un bonheur au-dessus de mes espérances, que ma mémoire ne soit pas entièrement livrée aux mains de mes ennemis, que j'aie pour témoin, à l'heure de la mort, un ami qui professe ma croyance. Dites-moi, noble chevalier, comment avez-vous vécu sur cette terre ennemie et inhospitalière, depuis qu'on vous a arraché d'auprès de moi ? L'inquiétude que vous m'inspiriez a souvent attristé mon cœur.

MELVIL. Je n'ai souffert de rien que de la douleur de votre sort et de mon impuissance à vous servir.

MARIE. Qu'est devenu Didier, mon vieux serviteur ? Mais sans doute il dort depuis longtemps du dernier sommeil, car il était déjà bien avancé en âge.

Melvil.

Gott hat ihm diese Gnade nicht erzeigt :
Er lebt, um deine Jugend zu begraben.

Maria.

Daß mir vor meinem Tode noch das Glück
Geworden wäre, ein geliebtes Haupt
Der theuren Blutsverwandten zu umfassen!
Doch ich soll sterben unter Fremdlingen,
Nur eure Thränen soll ich fließen sehn?
— Melvil, die letzten Wünsche für die Meinen
Leg' ich in Eure treue Brust — Ich segne
Den allerchristlichsten König, meinen Schwager,
Und Frankreichs ganzes königliches Haus —
Ich segne meinen Ohm, den Cardinal,
Und Heinrich Guise, meinen edlen Vetter.
Ich segne auch den Papst, den heiligen
Statthalter Christi, der mich wieder segnet,
Und den kathol'schen König¹, der sich edelmüthig
Zu meinem Retter, meinem Rächer anbot —
Sie alle stehn in meinem Testament;
Sie werden die Geschenke meiner Liebe,
Wie arm sie sind, darum gering nicht achten.

(Sich zu ihren Dienern wendend.)

Euch hab' ich meinem königlichen Bruder
Von Frankreich anempfohlen²; er wird sorgen
Für euch, ein neues Vaterland euch geben.
Und ist euch meine letzte Bitte werth,
Bleibt nicht in England, daß der Britte nicht
Sein stolzes Herz an eurem Unglück weide,
Nicht die im Staube seh', die mir gedient.
Bei diesem Bildniß des Gekreuzigten
Gelobet mir, dies unglücksel'ge Land
Als bald, wenn ich dahin bin, zu verlassen!

Melvil (berührt das Crucifix.)

Ich schwöre dir's im Namen dieser Aller.

MELVIL. Dieu ne lui a pas fait cette grâce ; il vit pour ensevelir votre jeunesse.

MARIE. Ah ! si du moins, avant ma mort, il m'eût été accordé de presser dans mes bras quelqu'un des êtres chéris auxquels je tiens par les liens du sang ! Mais il me faut mourir parmi des étrangers, et je ne puis que voir couler vos larmes. Melvil, je dépose dans votre cœur fidèle mes derniers vœux pour les miens. Je bénis le roi très-chrétien, mon beau-frère, et toute la royale maison de France ; je bénis mon oncle, le cardinal, et Henri de Guise, mon noble cousin ; je bénis aussi le pape, le vicaire sacré de Jésus-Christ, qui me bénit à son tour, et le roi catholique, qui s'est généreusement offert à être mon libérateur, mon vengeur. Ils sont tous inscrits dans mon testament ; et, si modiques que soient ces dons de mon amour, ils ne les dédaigneront pas. *(Elle se tourne vers ses serviteurs.)* Je vous ai recommandés à mon royal frère de France ; il prendra soin de vous, il vous donnera une nouvelle patrie. Si ma dernière prière vous est chère, ne restez pas en Angleterre ; il ne faut pas que l'Anglais puisse repaître son cœur orgueilleux de votre infortune ; il ne faut pas qu'il voie dans la poussière ceux qui m'ont servi. Par cette image de Jésus crucifié, promettez-moi de quitter cette malheureuse terre, dès que je ne serai plus.

MELVIL *touche le crucifix.* Je vous le jure, au nom de tous ceux qui sont ici.

Maria.

Was ich, die Arme, die Beraubte, noch besaß,
 Worüber mir vergönnt ist frei zu schalten,
 Das hab' ich unter euch vertheilt, man wird,
 Ich hoff' es, meinen letzten Willen ehren.
 Auch was ich auf dem Todeswege trage,
 Gehöret euch! — Vergönnet mir noch einmal
 Der Erde Glanz auf meinem Weg zum Himmel!

(Zu den Bräutein.)

Dir, meine Mir, Gertrud, Rosamund,
 Bestimm' ich meine Perlen, meine Kleider,
 Denn eure Jugend freut sich noch des Buses.
 Du, Margaretha, hast das nächste Recht
 An meine Großmuth, denn ich lasse dich
 Zurück als die Unglücklichste von allen.
 Daß ich des Vatters Schuld an dir nicht räche,
 Wird mein Vermächtniß offenbaren — Dich,
 O meine treue Hanna, reizet nicht
 Der Werth des Goldes, nicht der Steine Pracht,
 Dir ist das höchste Kleinod mein Gedächtniß.
 Nimm dieses Tuch! Ich hab's mit eig'ner Hand
 Für dich gestickt in meines Kummers Stunden,
 Und meine heißen Thränen eingewoben.
 Mit diesem Tuch wirst du die Augen mir verbinden,
 Wenn es so weit ist — Diesen letzten Dienst
 Wünsch' ich von meiner Hanna zu empfangen.

Kennedy.

O Melvil! Ich ertrag' es nicht!

Maria.

Kommt Alle,
 Kommt und empfangt mein letztes Lebewohl!

(Sie reicht ihre Hände hin, eins nach dem andern fällt ihr zu Füßen und
 küßt die dargebotene Hand unter heftigem Weinen.)

Leb' wohl, Margaretha — Mir, lebe wohl —
 Dank, Burgohn, für Eure treuen Dienste —

MARIE. Tout ce que, dans ma misère et mon dénûment, je possédais encore, tout ce dont j'ai pu librement disposer, je l'ai partagé entre vous ; on respectera, je l'espère, ma dernière volonté. Ce que je porte en allant à la mort vous appartient aussi. Permettez-moi une fois encore les parures de la terre, en prenant le chemin du ciel.

(A ses femmes.) Alix, Gertrude, Rosamonde, je vous destine mes perles, mes habits, car la parure plaît encore à votre jeunesse. Toi, Marguerite, tu as les plus grands droits à ma générosité, car c'est toi que je laisse la plus malheureuse. Mon testament fera voir que je ne venge pas sur toi le crime de ton époux. Pour toi, ma fidèle Anna, ce n'est ni le prix de l'or, ni l'éclat des pierreries qui te charment ; mon souvenir sera ton plus précieux trésor ! Prends ce mouchoir, je l'ai moi-même brodé pour toi dans les heures de ma douleur, je l'ai souvent trempé de mes brûlantes larmes. Tu me banderas les yeux avec ce mouchoir, au moment suprême ; je désire recevoir de mon Anna ce dernier service.

KENNEDY. O Melvil ! je succombe !

MARIE. Venez tous, venez et recevez mon dernier adieu. (Elle leur tend la main ; chacun tombe à ses pieds et lui baise la main en sanglotant.) Adieu Marguerite, Alix, adieu. Je vous remercie, Burgoyn, de vos fidèles services. Ta bouche est brûlante, Gertrude ;

Dein Mund brennt heiß, Gertrude — Ich bin viel
 Gehasset worden, doch auch viel geliebt!
 Ein edler Mann beglücke meine Gertrud!
 Denn Liebe fordert dieses glüh'nde Herz —
 Bertha! Du hast das bess're Theil erwählt;
 Die keusche Braut des Himmels willst du werden!
 O eile, dein Gelübde zu vollziehn!
 Betrüglich sind die Güter dieser Erden,
 Das lern' an deiner Königin! — Nichts weiter!
 Lebt wohl! Lebt wohl! Lebt ewig wohl!

(Sie wendet sich schnell von ihnen; Alle, bis auf Melvil, entfernen sich.)

Siebenter Auftritt.

Maria. Melvil.

Maria.

Ich habe alles Zeitliche berichtigt,
 Ich hoffe keines Menschen Schuldnerin
 Aus dieser Welt zu scheiden — Eins nur ist's,
 Melvil, was der beklemmten Seele noch
 Verwehrt, sich frei und freudig zu erheben.

Melvil.

Entdecke mir's. Erleichtre deine Brust,
 Dem treuen Freund vertraue deine Sorgen.

Maria.

Ich stehe an dem Rand der Ewigkeit;
 Bald soll ich treten vor den höchsten Richter,
 Und noch hab' ich den Heil'gen nicht versöhnt.
 Versagt ist mir der Priester meiner Kirche
 Des Sakramentes heil'ge Himmelspeiße
 Verächmäh' ich aus den Händen falscher Priester.
 Im Glauben meiner Kirche will ich sterben,
 Denn der allein ist's, welcher selig macht.

j'ai été bien haïe, mais aussi bien aimée. Puisse un noble époux rendre heureuse ma Gertrude, car ce cœur ardent a besoin d'amour ! Berthe, tu as choisi la meilleure part, tu veux être la chaste épouse du ciel. Oh ! hâte-toi d'accomplir ton vœu : les biens de ce monde sont trompeurs, tu le vois par ta reine. J'en ai dit assez ; adieu, adieu, pour toujours adieu ! (*Elle se détourne rapidement, tous se retirent, à l'exception de Melvil.*)

SCÈNE VII.

MARIE, MELVIL.

MARIE. J'ai réglé tout ce qui est du temps, et j'espère quitter ce monde, dégagée de toute dette envers les hommes. Il n'y a plus qu'une chose, Melvil, qui empêche mon âme oppressée de s'élever libre et heureuse.

MELVIL. Découvrez-la-moi ; soulagez votre cœur, confiez vos inquiétudes à un ami fidèle.

MARIE. Me voici au bord de l'éternité ; bientôt je paraîtrai devant le juge suprême, et je ne suis pas encore réconciliée avec le Saint des Saints. On me refuse un prêtre de mon Église ; je ne veux pas recevoir la céleste nourriture du sacrement des mains de prêtres menteurs. Je veux mourir dans la croyance de mon Église ; car c'est la seule qui rend heureux.

Melvil.

Beruhige dein Herz. Dem Himmel gilt
 Der feurig fromme Wunsch statt des Vollbringens.
 Tyrannenmacht kann nur die Hände fesseln,
 Des Herzens Andacht hebt sich frei zu Gott,
 Das Wort ist todt, der Glaube macht lebendig.

Maria.

Ach, Melvil! Nicht allein genug ist sich
 Das Herz; ein irdisch Pfand bedarf der Glaube,
 Das hohe Himmlische sich zuzueignen.
 Drum ward der Gott zum Menschen, und verschloß
 Die unsichtbaren himmlischen Geschenke
 Geheimnißvoll in einen sichtbar'n Leib.
 — Die Kirche ist's, die heilige, die hohe,
 Die zu dem Himmel uns die Leiter baut;
 Die allgemeine, die kathol'sche heißt sie,
 Denn nur der Glaube Aller stärkt den Glauben;
 Wo Tausende anbeten und verehren,
 Da wird die Gluth zur Flamme, und beflügelt
 Schwingt sich der Geist in alle Himmel auf.
 — Ach die Beglückten, die das froh getheilte
 Gebet versammelt in dem Haus des Herrn!
 Geschmückt ist der Altar, die Kerzen leuchten,
 Die Glocke tönt, der Weihrauch ist gestreut,
 Der Bischof steht im reinen Messgewand,
 Er faßt den Kelch, er segnet ihn, er kündigt
 Das hohe Wunder der Verwandlung an,
 Und nieder stürzt dem gegenwärt'gen Gotte
 Das gläubig überzeugte Volk — Ach! Ich
 Allein bin ausgeschlossen, nicht zu mir
 In meinen Kerker bringt der Himmelsseggen.

Melvil.

Er dringt zu dir! Er ist dir nah! Vertraue
 Dem Allvermögenden — Der dürre Stab

MELVIL. Que votre cœur se tranquillise ; le ciel tient compte des désirs pieux et ardents, lors même qu'ils ne sont pas accomplis. La puissance des tyrans n'enchaîne que les mains, mais la dévotion du cœur s'élançe librement vers Dieu ; la lettre est morte, c'est la foi qui vivifie.

MARIE. Hélas ! Melvil, le cœur ne se suffit pas à lui-même ; la foi a besoin d'un gage terrestre pour s'approprier la grâce céleste. Voilà pourquoi Dieu s'est fait homme et a mystérieusement renfermé dans un corps visible les dons invisibles du ciel. C'est l'Église, la sainte et sublime Église qui nous construit une échelle pour monter au ciel : on la nomme universelle, catholique, parce que la foi de tous fortifie la foi de chacun. Quand des milliers de fidèles adorent et prient, c'est alors que le feu devient flamme, et que l'âme déployant ses ailes s'élançe vers les cieux. Oh ! heureux ceux qu'une prière commune rassemble joyeux dans la maison du Seigneur ! L'autel est paré, les cierges brillent, la cloche sonne, l'encens est répandu, l'évêque, revêtu de sa robe sans tache, prend le calice, le bénit, proclame le miracle sublime du changement de substance, et le peuple, dans sa foi et sa persuasion, se prosterne devant un Dieu présent... Hélas ! je suis seule exclue, et la bénédiction du ciel ne pénètre pas dans ma prison.

MELVIL. Elle pénètre jusqu'à vous, elle est près de vous. Confiez-vous au Tout-Puissant. La verge desséchée peut reverdir dans les

Kann Zweige treiben in des Glaubens Hand!
 Und der die Quelle aus dem Felsen schlug,
 Kann dir im Kerker den Altar bereiten,
 Kann diesen Kelch, die irdische Erquickung,
 Dir schnell in eine himmlische verwandeln.

(Er ergreift den Kelch, der auf dem Tische steht.)

Maria.

Melvil! Versteh' ich Euch? Ja! Ich versteh' Euch!
 Hier ist kein Priester, keine Kirche, kein
 Hochwürdiges — Doch der Erlöser spricht:
 Wo zwei versammelt sind in meinem Namen,
 Da bin ich gegenwärtig unter ihnen.
 Was weihet den Priester ein zum Mund des Herrn?
 Das reine Herz, der unbefleckte Wandel.
 — So seid Ihr mir, auch ungeweiht ein Priester,
 Ein Bote Gottes, der mir Frieden bringt.
 — Euch will ich meine letzte Beichte thun,
 Und Euer Mund soll mir das Heil verkünden.

Melvil.

Wenn dich das Herz so mächtig dazu treibt,
 So wisse, Königin, daß dir zum Troste
 Gott auch ein Wunder wohl verrichten kann.
 Hier sei kein Priester, sagst du, keine Kirche.
 Kein Leib des Herrn? — Du irrst dich. Hier ist
 Ein Priester, und ein Gott ist hier zugegen.

(Er entblößt bei diesen Worten das Haupt, zugleich zeigt er ihr eine Hostie
 in einer goldenen Schale.)

— Ich bin ein Priester: deine letzte Beichte
 Zu hören, dir auf deinem Todesweg
 Den Frieden zu verkündigen, hab' ich
 Die sieben Weih'n' auf meinem Haupt empfangen.
 Und diese Hostie überbring' ich dir
 Vom heil'gen Vater, die er selbst geweiht.

Maria.

So muß an der Schwelle selbst des Todes

mains de la foi ; et celui qui a fait jaillir la source du rocher peut préparer l'autel dans votre prison et changer pour vous, en un instant, le breuvage terrestre de cette coupe en une boisson céleste.

(Il prend la coupe qui est sur la table.)

MARIE. Melvil, vous ai-je compris ? Oui, je vous entends. Il n'y a ici ni prêtre, ni église, ni hostie ; mais le Sauveur a dit : « Quand deux personnes sont rassemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles. » Qu'est-ce qui fait du prêtre l'organe du Seigneur ? un cœur pur, une conduite sans tache. Ainsi, quoique vous n'ayez pas reçu la consécration, vous êtes pour moi un prêtre, un envoyé de Dieu, qui m'apporte la paix. Je veux vous faire ma dernière confession, et recevoir de votre bouche l'assurance de mon salut.

MELVIL. Si votre cœur vous y pousse avec tant de force, sachez, reine, que Dieu peut bien faire un miracle pour votre consolation. Il n'y a point ici de prêtre, dites-vous, point d'église, point d'hostie : vous vous trompez ; il y a ici un prêtre, et un Dieu est ici présent. *(A ces mots, il se découvre et lui montre en même temps une hostie dans une coupe d'or.)* Je suis prêtre : pour entendre votre dernière confession, pour vous annoncer la paix sur le chemin de la mort, j'ai reçu les sept ordres de la prêtrise, et je vous apporte, de la part de notre saint-père, cette hostie qu'il a lui-même consacrée.

MARIE. Ainsi, sur le seuil même de la mort, un bonheur céleste

Mir noch ein himmlisch Glück bereitet sein!
 Wie ein Unsterblicher auf goldenen Wolken
 Herniederfährt, wie den Apostel' einst
 Der Engel führte aus des Kerkers Banden —
 Ihn hält kein Kiegel, keines Hüters Schwert,
 Er schreitet mächtig durch verschlossene Pforten,
 Und im Gefängniß steht er glänzend da —
 So überrascht mich hier der Himmelsbote,
 Da jeder ird'sche Retter mich getäuscht!
 — Und ihr, mein Diener einst, seid jetzt der Diener
 Des höchsten Gottes, und sein heil'ger Mund!
 Wie Eure Kniee sonst vor mir sich beugten,
 So lieg' ich jetzt im Staub vor Euch.

(Sie sinkt vor ihm nieder.)

Melvil

(indem er das Zeichen des Kreuzes über sie macht).

Im Namen

Des Vaters und des Sohnes und des Geistes!
 Maria, Königin, hast du dein Herz
 Erforschet? schwörst du und gelobest du
 Wahrheit zu beichten vor dem Gott der Wahrheit?

Maria.

Mein Herz liegt offen da vor dir und ihm.

Melvil.

Sprich, welcher Sünde zeihst dich dein Gewissen,
 Seitdem du Gott zum Letztenmal verhöhnt?

Maria.

Von neid'schem Haffe war mein Herz erfüllt,
 Und Rachgedanken tobten in dem Busen.
 Vergebung hofft' ich Sünderin von Gott,
 Und konnte nicht der Gegnerin vergeben.

Melvil.

Bereuest du die Schuld und ist's dein ernstester
 Entschluß, verhöhnt aus dieser Welt zu scheiden?

m'était préparé. Comme un immortel descend sur un nuage d'or, comme l'ange, autrefois, délivra l'apôtre des liens du cachot — ni les verrous de la prison, ni les épées des gardes ne l'arrêtent : il s'avance dans sa force à travers les portes closes, et se présente, plein d'éclat, devant le prisonnier — ainsi m'apparait ici tout à coup le messager du ciel, alors que tout libérateur terrestre a trompé mon attente. — Vous jadis mon serviteur, vous êtes à présent le serviteur du Très-Haut et son saint organe. Vous courbiez autrefois le genou devant moi, c'est moi qui m'incline aujourd'hui devant vous dans la poussière. (*Elle tombe à genoux devant lui.*)

MELVIL, *après avoir fait sur elle le signe de la croix.* Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Reine Marie, avez-vous interrogé votre cœur ? jurez-vous et promettez-vous de confesser la vérité devant le Dieu de vérité ?

MARIE. Mon cœur est ouvert devant vous et devant lui.

MELVIL. Parlez, quel péché vous reproche votre conscience, depuis la dernière fois que vous vous êtes réconciliée avec Dieu ?

MARIE. Mon cœur était rempli de haine et de jalousie et des pensées de vengeance agitaient mon sein. Pécheresse, j'espérais le pardon de Dieu, et je ne pouvais pardonner à ma rivale.

MELVIL. Vous repentez-vous de ce péché, et êtes-vous sérieusement résolue à quitter ce monde sans ressentiment ?

Maria.

So wahr ich hoffe, daß mir Gott vergebe.

Melvil.

Welch anderer Sünde klagt das Herz dich an?

Maria.

Ach, nicht durch Haß allein, durch sünd'ge Liebe
Noch mehr hab' ich das höchste Gut beleidigt.
Das eitle Herz ward zu dem Mann gezogen,
Der treulos mich verlassen und betrogen!

Melvil.

Bereuest du die Schuld, und hat dein Herz
Vom eiteln Abgott sich zu Gott gewendet?

Maria.

Es war der schwerste Kampf, den ich bestand,
Zerrissen ist das letzte ird'sche Band.

Melvil.

Welch anderer Schuld verklagt dich dein Gewissen?

Maria.

Ach, eine frühe Blutschuld, längst gebeichtet,
Sie kehrt zurück mit neuer Schreckenskraft
Im Augenblick der letzten Rechenschaft.
Und wälzt sich schwarz mir vor des Himmels Pforten.
Den König, meinen Gatten, ließ ich morden,
Und dem Verführer schenkt' ich Herz und Hand!
Streng büßt' ich's ab mit allen Kirchenstrafen,
Doch in der Seele will der Wurm nicht schlafen.

Melvil.

Verklagt das Herz dich keiner andern Sünde,
Die du noch nicht gebeichtet und gebüßt?

Maria.

Jetzt weißt du Alles, was mein Herz belastet.

MARIE. Oui, aussi vrai que j'espère le pardon de Dieu.

MELVIL. Quels autres péchés vous reproche votre cœur ?

MARIE. Hélas ! ce n'est pas par la haine seulement, c'est plus encore par un amour coupable que j'ai offensé la bonté divine. Mon cœur vaniteux a été entraîné vers l'homme qui m'a indignement trahie et abandonnée.

MELVIL. Vous repentez-vous de ce péché, et votre cœur s'est-il détourné de cette vaine idole pour revenir à Dieu ?

MARIE. De tous ceux qu'il m'a fallu soutenir, ce combat a été le plus rude ; mais le dernier lien qui m'attachait à la terre est rompu.

MELVIL. Quel autre péché vous reproche encore votre conscience ?

MARIE. Hélas ! un crime ancien, confessé depuis longtemps, revient plus terrible m'épouvanter de nouveau, au moment de ces derniers aveux ; il se dresse comme une ombre sinistre entre le ciel et moi. J'ai laissé égorger le roi mon époux, et j'ai donné mon cœur et ma main à son meurtrier. J'ai expié ce crime par les plus rigoureuses punitions de l'Église, mais le ver rongeur dans mon âme ne veut pas s'assoupir.

MELVIL. Votre cœur ne vous accuse-t-il d'aucune autre faute que vous n'avez encore ni confessée ni expiée ?

MARIE. Vous savez maintenant tout ce qui pèse sur mon cœur.

Melvil.

Denk' an die Nähe des Unwissenden!
 Der Strafen denke, die die heil'ge Kirche
 Der mangelhaften Beichte droht! Das ist
 Die Sünde zu dem ew'gen Tod; denn das
 Ist wider seinen heil'gen Geist gefrevelt!

Maria.

So schenke mir die ew'ge Gnade Sieg
 Im letzten Kampf, als ich dir wissend Nichts verschwieg.

Melvil.

Wie? Deinem Gott verhehlst du das Verbrechen,
 Um deffentwillen dich die Menschen strafen?
 Du sagst mir Nichts von deinem blut'gen Antheil
 An Babington's und Barry's Hochverrath?
 Den zeitlichen Tod stirbst du für diese That,
 Willst du auch noch den ew'gen dafür sterben?

Maria.

Ich bin bereit, zur Ewigkeit zu gehn;
 Noch eh' sich der Minutenzeiger wendet,
 Wird' ich vor meines Richters Throne stehn,
 Doch wiederhol' ich's: meine Beichte ist vollendet.

Melvil.

Erwäg' es wohl. Das Herz ist ein Betrüger.
 Du hast vielleicht mit list'gem Doppelsinn
 Das Wort vermieden, das dich schuldig macht,
 Obgleich der Wille das Verbrechen theilte.
 Doch wisse, keine Gaukelkunst berückt
 Das Flammenauge, das in's Innre blickt!

Maria.

Ich habe alle Fürsten aufgeboten,
 Mich aus unwürd'gen Banden zu befrei'n,
 Doch nie hab' ich durch Vorsatz oder That
 Das Leben meiner Feindin angetastet!

MELVIL. Songez à la présence de celui qui sait tout ! songez aux châtimens dont la sainte Église menace une confession incomplète. C'est là le péché qui mène à la mort éternelle, car c'est pécher contre le Saint-Esprit.

MARIE. Que la grâce éternelle m'accorde la victoire dans ce dernier combat, aussi vrai que je ne vous ai rien caché sciemment !

MELVIL. Comment ! Vous dérobez à votre Dieu le crime pour lequel les hommes vous punissent ? Vous ne me dites rien de la part sanglante que vous avez prise à la trahison de Babington et de Parry ? Vous subissez pour ce fait la mort terrestre. Voulez-vous être aussi condamnée pour lui à la mort éternelle ?

MARIE. Je suis prête à entrer dans l'éternité ; encore un instant, et je paraîtrai devant le trône de mon juge ; pourtant, je vous le répète : ma confession est entière.

MELVIL. Pensez-y bien ! le cœur est trompeur ; peut-être tout en voulant le crime, avez-vous évité, par un artificieux subterfuge, de prononcer le mot qui, à vos yeux, vous rendrait coupable ? Mais sachez qu'aucun artifice ne trompe l'œil de feu qui voit dans votre âme.

MARIE. J'ai sommé tous les princes de me délivrer de liens indignes ; mais jamais, ni de fait ni par la pensée, je n'ai attenté à la vie de mon ennemie.

Melvil.

So hätten deine Schreiber falsch gezeugt?

Maria.

Wie ich gesagt, so ist's. Was jene zeugten,
Das richte Gott!

Melvil.

So steigst du, überzeugt
Von deiner Unschuld, auf das Blutgerüste?

Maria.

Gott würdigt mich, durch diesen unverdienten Tod
Die frühe schwere Blutschuld abzubüßen.

Melvil

(macht den Segen über sie.)

So gehe hin, und sterbend küsse sie!
 Sink' ein ergebnes Opfer am Altare;
 Blut kann versöhnen, was das Blut verbrach.
 Du fehltest nur aus weiblichem Gebrechen;
 Dem sel'gen Geiste folgen nicht die Schwächen
 Der Sterblichkeit in die Verklärung nach.
 Ich aber künde dir, kraft der Gewalt,
 Die mir verliehen ist, zu lösen und zu binden,
 Erlassung an von allen deinen Sünden!
 Wie du geglaubet, so geschehe dir!

(Er reicht ihr die Hostie.)

Nimm hin den Leib, er ist für dich geopfert!

(Er ergreift den Kelch, der auf dem Tische steht, consecrirt ihn mit stillem
 Gebet, dann reicht er ihr denselben. Sie zögert, ihn anzunehmen, und
 weist ihn mit der Hand zurück.)

Nimm hin das Blut, es ist für dich vergossen!
 Nimm hin! der Papst erzeigt dir diese Gunst!
 Im Tode noch sollst du das höchste Recht
 Der Könige, das priesterliche, üben!

(Sie empfängt den Kelch.)

Und wie du jetzt dich in dem ird'schen Leib

MELVIL. Ainsi le témoignage de vos secrétaires est faux ?

MARIE. J'ai dit la vérité... Que Dieu juge leur témoignage.

MELVIL. Ainsi vous montez sur l'échafaud, persuadée de votre innocence ?

MARIE. Dieu me fait la grâce d'expier par cette mort imméritée le crime horrible que j'ai jadis commis.

MELVIL. *la bénit.* Allez donc, et expiez-le en mourant ; tombez sur l'autel, victime résignée. Le sang peut seul racheter le crime du sang. Vous n'avez été coupable que par la fragilité de votre sexe, et les esprits bienheureux se dépouillent dans leur splendeur des faiblesses de l'humanité. Je vous annonce donc, en vertu du pouvoir qui m'a été accordé de lier et de délier, la rémission de tous vos péchés. Qu'il vous soit fait ainsi que vous avez cru ! *(Il lui présente l'hostie.)* Prenez ce corps qui a été immolé pour vous ! *(Il prend le calice qui est sur la table, le consacre en silence, puis le lui présente. Elle hésite à le prendre et l'écarte de la main.)* Prenez ce sang qui a été répandu pour vous, prenez-le ; le pape vous accorde cette faveur. Dans la mort même, vous pouvez encore jouir de ce sublime privilège des rois. *(Elle prend le calice.)* Et de même que dans ce corps terrestre vous êtes à cette heure mysté-

Geheimnißvoll mit deinem Gott verbunden,
 So wirst du dort in seinem Freudenreich,
 Wo keine Schuld mehr sein wird, und kein Weinen.
 Ein schön verklärter Engel, dich
 Auf ewig mit dem Göttlichen vereinen.

(Er setzt den Kelch nieder. Auf ein Geräusch, das gehört wird, bedeckt er sich das Haupt, und geht an die Thür; Maria bleibt in stiller Andacht auf den Knien liegen.)

Melvil (zurückkommend).

Dir bleibt ein harter Kampf noch zu bestehen.
 Fühlst du dich stark genug, um jede Regung
 Der Bitterkeit, des Hasses zu besiegen?

Maria.

Ich fürchte keinen Rückfall. Meinen Haß
 Und meine Liebe hab' ich Gott geopfert.

Melvil.

Nun so bereite dich, die Lords von Lestor
 Und Burleigh zu empfangen. Sie sind da.

Achter Auftritt.

Die Vorigen. Burleigh und Paulet. Leicester bleibt ganz in der Entfernung stehen, ohne die Augen aufzuschlagen. Burleigh, der seine Fassung beobachtet, tritt zwischen ihn und die Königin.

Burleigh.

Ich komme, Lady Stuart, Eure letzten
 Befehle zu empfangen.

Maria.

Dank, Milord!

Burleigh.

Es ist der Wille meiner Königin,
 Daß Euch nichts Billiges verweigert werde.

ricusement unie à votre Dieu, de même dans le séjour des bienheureux, là où il n'y aura plus ni larmes ni péchés, vous serez, comme un ange de lumière, réunie pour toujours à la Divinité. *(Il pose le calice. On entend du bruit; il se couvre la tête et va vers la porte. Marie reste à genoux dans un profond recueillement.)*

MELVIL, revenant. Il vous reste encore un rude combat à soutenir. Vous sentez-vous assez forte pour vaincre toute émotion de haine et de colère?

MARIE. Je ne crains aucune rechute. J'ai sacrifié à Dieu mon amour et ma haine.

MELVIL. Préparez-vous donc à recevoir les lords Burleigh et Leicester. Les voici.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BURLEIGH, LEICESTER, PAULET. *Leicester reste dans l'éloignement sans lever les yeux. Burleigh, qui observe sa contenance, s'avance entre la reine et lui.*

BURLEIGH. Lady Stuart, je viens pour recevoir vos derniers ordres.

MARIE. Je vous remercie, milord.

BURLEIGH. La volonté de ma reine est qu'on ne vous refuse rien de ce qui est juste.

Maria.

Mein Testament nennt meine letzten Wünsche.
Ich hab's in Ritter Paulets Hand gelegt,
Und bitte, daß es treu vollzogen werde.

Pauler.

Verlaßt Euch drauf.

Marta.

Ich bitte, meine Diener ungekränkt
Nach Schottland zu entlassen, oder Frankreich,
Wohin sie selber wünschen und begehren.

Burleigh.

Es sei, wie Ihr es wünscht.

Maria.

Und weil mein Leichnam
Nicht in geweihter Erde ruhen soll,
So dulde man, daß dieser treue Diener
Mein Herz nach Frankreich bringe zu den Meinen.
— Ach, es war immer dort!

Burleigh.

Es soll geschehn.

Habt Ihr noch sonst —

Maria.

Der Königin von England
Bringt meinen schwesterlichen Gruß — Sagt ihr,
Daß ich ihr meinen Tod von ganzem Herzen
Vergebe, meine Festigkeit von gestern
Ihr reuevoll abbitte — Gott erhalte sie,
Und schenk' ihr eine glückliche Regierung!

Burleigh.

Sprecht! Habt Ihr noch nicht bessern Rath erwählt?
Verschmäht Ihr noch den Beistand des Dechanten?

MARIE. Mon testament renferme mes derniers vœux. Je l'ai déposé entre les mains de sir Paulet, et je demande qu'il soit fidèlement exécuté.

PAULET. Soyez tranquille à cet égard.

MARIE. Je demande qu'on laisse mes serviteurs se retirer paisiblement en Écosse ou en France, suivant qu'ils le désireront eux-mêmes.

BURLEIGH. Qu'il soit fait comme vous le souhaitez.

MARIE. Et puisque mon corps ne doit pas reposer en terre sainte, permettez du moins que ce fidèle serviteur porte mon cœur à mes parents en France. Hélas ! il a toujours été là.

BURLEIGH. Votre désir sera satisfait. Avez-vous encore quelque autre chose ?...

MARIE. Portez à la reine d'Angleterre les adieux d'une sœur ; dites-lui que je lui pardonne ma mort de tout mon cœur ; que je déplore mon emportement d'hier. Que Dieu la garde et lui accorde un règne heureux !

BURLEIGH. Êtes-vous revenue à de meilleures pensées ? Dédaignez-vous encore l'assistance du doyen ?

María.

Ich bin mit meinem Gott versöhnt — Sir Baulet!
 Ich hab' Euch schuldblos vieles Weh bereitet,
 Des Alters Stütze Euch geraubt — O laßt
 Mich hoffen, daß Ihr meiner nicht mit Haß
 Gedenkt —

Baulet (gibt ihr die Hand).

Gott sei mit Euch! Geht hin im Frieden!

Neunter Auftritt.

Die Vorigen. Hanna Kennedy und die andern Frauen
 der Königin bringen herein mit Zeichen des Entsetzens; ihnen folgt der
 Sheriff, einen weißen Stab in der Hand; hinter demselben steht man
 durch die offen bleibende Thür gewaffnete Männer.

María.

Was ist dir, Hanna? — Ja, nun ist es Zeit!
 Hier kommt der Sheriff, uns zum Tod zu führen.
 Es muß geschieden sein! Lebt wohl! Lebt wohl!

(Ihre Frauen hängen sich an sie mit heftigem Schmerz; zu Melvil.)

Ihr, werther Sir, und meine treue Hanna
 Sollt mich auf diesem letzten Gang begleiten.
 Milord, versagt mir diese Wohlthat nicht!

Burleigh.

Ich habe dazu keine Vollmacht.

María.

Wie?

Die kleine Bitte könntet Ihr mir weigern?
 Habt Achtung gegen mein Geschlecht! Wer soll
 Den letzten Dienst mir leisten! Nimmermehr
 Kann es der Wille meiner Schwester sein.

MARIE. Je suis réconciliée avec mon Dieu. Sir Paulet, je vous ai fait, sans le vouloir, beaucoup de mal, je vous ai enlevé l'appui de votre vieillesse. Ah ! laissez-moi espérer que vous n'aurez pour moi aucun souvenir de haine.

PAULET *lui donne la main.* Que Dieu soit avec vous ! Allez en paix.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; ANNA KENNEDY *et les autres femmes de la reine entrent avec des signes de terreur ; le shériff les suit, une baguette blanche à la main ; derrière lui on voit, par la porte qui reste ouverte, des hommes armés.*

MARIE. Qu'as-tu, Anna?... Oui, voici le moment, le shériff vient pour nous mener à la mort, il faut nous séparer ; adieu, adieu. *(Ses femmes s'attachent à elle avec une vive douleur. A Melvil.)* Vous, mon digne ami, avec ma fidèle Anna, vous m'accompagnerez à ce dernier moment. Milord, ne me refusez pas cette consolation.

DURLEIGH. Je n'y suis pas autorisé.

MARIE. Comment ? vous pourriez me refuser cette légère faveur ? Ayez égard à mon sexe. Qui me rendra ce dernier office ? Jamais la volonté de ma sœur n'a pu être que mon sexe fût offensé en moi, et que la main d'un homme me touchât.

Daß mein Geschlecht in mir beleidigt werde,
Der Männer rohe Hände mich berühren!

Burleigh.

Es darf kein Weib die Stufen des Gerüstes
Mit Euch besteigen — Ihr Geschrei und Jammern —

Maria.

Sie soll nicht jammern! Ich verbürge mich
Für die gefasste Seele meiner Hanna!
Seid gütig, Lord. D trennt mich nicht im Sterben
Von meiner treuen Pflegerin und Amme!
Sie trug auf ihren Armen mich ins Leben,
Sie leite mich mit sanfter Hand zum Tod.

Paulet (zu Burleigh).

Läßt es geschehn!

Burleigh.

Es sei.

Maria.

Nun hab' ich Nichts mehr

Auf dieser Welt —

(Sie nimmt das Crucifix und küßt es.)

Mein Heiland! Mein Erlöser!

Wie du am Kreuz die Arme ausgespannt,
So breite sie jetzt aus, mich zu empfangen.

(Sie wendet sich zu gehen; in diesem Augenblick begegnet ihr Auge dem Grafen Leicester, der bei ihrem Ausbruch unwillkürlich aufgefahren, und nach ihr hingesehen. Bei diesem Anblick zittert Maria, die Kniee versagen ihr, sie ist im Begriff hinzusinken; da ergreift sie Graf Leicester, und empfängt sie in seinen Armen. Sie sieht ihn eine Zeit lang ernst und schweigend an, er kann ihren Blick nicht aushalten, endlich spricht sie:)

Ihr haltet Wort, Graf Lester — Ihr verspracht
Mir Euren Arm, aus diesem Kerker mich
Zu führen, und Ihr leiht mir ihn jetzt!

BURLEIGH. Aucune femme ne doit monter avec vous les degrés de l'échafaud... Ses cris et ses gémissements...

MARIE. Elle ne fera point entendre de gémissements; je réponds de la fermeté d'âme de mon Anna. Soyez bon, mllord; oh! ne me séparez pas, quand je vais mourir, de ma fidèle nourrice, de celle qui a pris soin de moi! Elle m'a portée dans ses bras, lorsque je suis venue à la vie; que sa douce main me conduise à la mort.

PAULET, à *Burleigh*. Accordez-le-lui.

BURLEIGH. Soit.

MARIE. Maintenant, je n'ai plus rien dans ce monde. (*Elle prend son crucifix et le baise.*) Mon sauveur, mon libérateur, comme vous avez étendu les bras sur la croix, étendez-les maintenant pour me recevoir. (*Elle va pour sortir; en ce moment, ses yeux rencontrent Leicester, qui tressaille involontairement en la voyant partir, et la suit du regard. A cet aspect, Marie tremble, ses genoux fléchissent, elle est sur le point de tomber; le comte Leicester la soutient et la reçoit dans ses bras; elle le considère quelque temps en silence; il ne peut soutenir ce regard; enfin, elle lui dit:)* Vous me tenez parole, comte de Leicester; vous m'aviez promis votre bras pour me conduire hors de ce cachot, et voilà que vous

(Er steht wie vernichtet; sie fährt mit sanfter Stimme fort.)

Ja, Leicester, und nicht bloß
 Die Freiheit wollt' ich Eurer Hand verdanken,
 Ihr solltet mir die Freiheit theuer machen;
 An Eurer Hand, beglückt durch Eure Liebe,
 Wollt' ich des neuen Lebens mich erfreun.
 Jetzt, da ich auf dem Weg bin, von der Welt
 Zu scheiden, und ein sel'ger Geist zu werden,
 Den keine ird'sche Neigung mehr versucht,
 Jetzt, Leicester, darf ich ohne Schamerröthen
 Euch die besiegte Schwachheit eingestehn —
 Lebt wohl, und wenn Ihr könnt, so lebt beglückt!
 Ihr durftet werben um zwei Königinnen;
 Ein zärtlich liebend Herz habt Ihr verschmäht,
 Verrathen, um ein stolzes zu gewinnen.
 Kniet zu den Füßen der Elisabeth!
 Mög' Euer Lohn nicht Eure Strafe werden!
 Lebt wohl! — Jetzt hab' ich Nichts mehr auf der Erden!

(Sie geht ab, der Sheriff voraus, Melvil und die Amme ihr zur Seite,
 Burleigh und Paulet folgen, die übrigen sehen ihr jammernd nach bis
 sie verschwunden ist; dann entfernen sie sich durch zwei andere Thüren.)

Zehnter Auftritt.

Leicester (allein zurückbleibend).

Ich lebe noch! Ich trag' es, noch zu leben!
 Stürzt dieses Dach nicht sein Gewicht auf mich?
 Thut sich kein Schlund auf, das elendeste
 Der Wesen zu verschlingen? Was hab' ich
 Verloren! Welche Perle warf ich hin!
 Welch Glück der Himmel hab' ich weggeschleudert!
 — Sie geht dahin, ein schon verklärter Geist,
 Und mir bleibt die Verzweiflung der Verdammten.
 — Wo ist mein Vorsatz hin, mit dem ich kam,
 Des Herzens Stimme fühllos zu ersticken?

me le prêtez. *(Il reste comme anéanti. Elle continue d'une voix douce :) Oui, Leicester ; et ce n'était pas seulement la liberté que je voulais devoir à votre main ; vous deviez me rendre cette liberté chère. Soutenue par votre main, heureuse de votre amour, je voulais recommencer avec bonheur une autre vie. Maintenant, que je vais bientôt quitter ce monde, et devenir un de ces esprits bienheureux que nul terrestre désir ne séduit plus, maintenant, Leicester, je puis vous avouer sans honte et sans rougir une faiblesse que j'ai surmontée. Adieu, et si vous le pouvez, vivez heureux. Vous avez osé prétendre à la main de deux reines ; vous avez dédaigné un cœur tendre et aimant, vous l'avez trahi pour gagner un cœur orgueilleux ; agenouillez-vous aux pieds d'Élisabeth, et puisse votre récompense ne pas devenir votre châtiment ! Adieu ; je n'ai plus rien maintenant sur cette terre. *(Elle sort précédée du shériff, accompagnée de Melvil et de sa nourrice. Burleigh et Paulot la suivent. Les autres la suivent des yeux jusqu'à ce qu'elle ait disparu, puis ils s'éloignent par deux autres portes.)**

SCÈNE X.

LEICESTER, resté seul. Je vis encore, je supporte encore la vie. Ces voûtes ne m'écrasent pas de leur poids ? Un abîme ne s'ouvre pas pour engloutir le plus misérable des hommes ! Quelle perte j'ai faite ? Quelle perle j'ai rejetée ! De quel céleste bonheur je me suis privé ! Elle s'éloigne, pareille déjà à un esprit de lumière, et je reste en proie au désespoir des damnés. Où est la résolution que j'apportais ici, d'étouffer la voix de mon cœur et de voir d'un re-

Ihr fallend Haupt zu sehn mit unbewegten Blicken?
 Weckt mir ihr Anblick die erstorbne Scham?
 Muß sie im Tod mit Liebesbanden mich umstricken?
 — Verworfenen, dir steht es nicht mehr an,
 In zartem Mitleid weiblich hinzuschmelzen.
 Der Liebe Glück liegt nicht auf deiner Bahn,
 Mit einem eh'rnen Harnisch angethan
 Sei deine Brust, die Stirne sei ein Felsen!
 Willst du den Preis der Schandthat nicht verlieren,
 Dreißt mußt du sie behaupten und vollführen!
 Verstumme Mitleid! Augen, werdet Stein!
 Ich seh' sie fallen, ich will Zeuge sein.

(Er geht mit entschlossenem Schritt der Thür zu, durch welche Maria abgegangen, bleibt aber auf der Mitte des Weges stehen.)

Umsonst! Umsonst! Mich faßt der Hölle Grauen,
 Ich kann, ich kann das Schreckliche nicht schauen,
 Kann sie nicht sterben sehen — Horch! Was war das?
 Sie sind schon unten — Unter meinen Füßen
 Bereitet sich das fürchterliche Werk.
 Ich höre Stimmen — Fort! Hinweg! Hinweg
 Aus diesem Haus des Schreckens und des Todes!

(Er will durch eine andere Thür entfliehen, findet sie aber verschlossen, und fährt zurück.)

Wie? Fesselt mich ein Gott an diesen Boden?
 Muß ich anhören, was mir anzuschauen graut?
 Die Stimme des Dechanten! — Er ermahnet sie —
 Mit fester Stimme — Es wird still — Ganz still!
 Nur schluchzen hör' ich, und die Weiber weinen —
 Sie wird entkleidet — Horch! Der Schemel wird
 Gerückt — Sie kniet auf's Rissen — legt das Haupt —

(Nachdem er die letzten Worte mit steigender Angst gesprochen, und eine Weile inne gehalten, steht man ihn plötzlich mit einer zuckenden Bewegung zusammenfahren, und ohnmächtig niederstinken; zugleich erschallt von unten herauf ein dumpfes Getöse von Stimmen, welches lange forthallt.)

gard impassible tomber sa tête? Son aspect réveille-t-il en moi la honte que je croyais éteinte? Doit-elle en mourant m'enlacer dans les liens de l'amour? Ah! réprouvé! il ne te convient plus de t'abandonner comme une femme à une tendre compassion; le bonheur de l'amour n'est point sur ton chemin; que ta poitrine soit revêtue d'une armure de fer, que ton front soit comme un rocher. Si tu veux ne pas perdre le prix de ton infamie, persiste hardiment, va jusqu'au bout; que la pitié en toi soit muette, que tes yeux soient de pierre; je veux la voir tomber, je veux être témoin... *(Il va d'un pas résolu vers la porte par laquelle Marie est sortie, puis s'arrête à moitié chemin.)* C'est en vain! c'est en vain! Une horreur infernale me saisit; je ne puis contempler cet affreux spectacle, je ne puis la voir mourir. Écoutons... Qu'est-ce?... Ils sont déjà en bas!... Sous mes pieds l'horrible exécution se prépare! J'entends des voix... Éloignons-nous, éloignons-nous de ce séjour de la terreur et de la mort. *(Il veut fuir par une autre porte, mais il la trouve fermée et revient.)* Quoi! un Dieu m'enchaîne-t-il à ce sol? Me faut-il entendre ce que j'ai horreur de voir?... C'est la voix du doyen... Il l'exhorte... Elle l'interrompt... Écoutez... Elle prie à haute voix et d'un ton assuré... Tout se tait, tout; je n'entends plus que des sanglots et des femmes qui pleurent.. On écarte son vêtement... On avance le billot... Elle s'agenouille sur le coussin... Elle pose sa tête... *(Il a prononcé ces derniers mots avec une angoisse toujours croissante, il s'arrête, puis on le voit tout à coup saisi d'un mouvement convulsif, tomber sans connaissance. Au même instant, on entend de l'étage inférieur un bruit confus de voix qui se prolonge pendant longtemps.)*

Elfter Auftritt.

Das zweite Zimmer des vierten Aufzugs.

Elisabeth

(tritt aus einer Seitenthür; ihr Gang und ihre Geberden drücken die heftigste Unruhe aus).

Noch Niemand hier — Noch keine Botschaft — Will es
Nicht Abend werden? Steht die Sonne fest
In ihrem himmlischen Lauf? Ich soll noch länger
Auf dieser Folter der Erwartung liegen.
— Ist es geschehen? Ist es nicht? — Mir graut
Vor Beidem, und ich wage nicht zu fragen!
Graf Lester zeigt sich nicht, auch Burleigh nicht,
Die ich ernannt, das Urtheil zu vollstrecken.
Sind sie von London abgereist — dann ist's
Geschehn, der Pfeil ist abgedrückt, er fliegt,
Er trifft, er hat getroffen: gält's mein Reich,
Ich kann ihn nicht mehr halten — Wer ist da?

Zwölfter Auftritt.

Elisabeth. Ein Page.

Elisabeth.

Du kommst allein zurück — Wo sind die Lords?

Page.

Milord von Lester, und der Großschatzmeister —

Elisabeth

(in der höchsten Spannung)

Wo sind sie?

SCÈNE XI.

Le théâtre représente le second appartement du quatrième acte.

ÉLISABETH *s'avance par une porte latérale; sa démarche et ses gestes trahissent la plus vive émotion.* Personne encore ici. Point de nouvelles encore. Le soir ne viendra-t-il pas? Le soleil est-il arrêté dans son cours céleste? Il me faut endurer encore la torture de l'attente. L'œuvre est-elle consommée? ne l'est-elle pas? Dans l'un et l'autre cas je frémis d'épouvante, et je n'ose interroger personne. Ni le comte Leicester ni Burleigh, que j'ai désignés pour exécuter la sentence, ne se montrent. Ont-ils quitté Londres? S'il en est ainsi, la flèche est lancée, elle vole, elle frappe, elle a frappé, et quand il s'agirait de tout mon royaume, je ne pourrais la retenir. Qui est là?

SCÈNE XII.

ÉLISABETH, UN PAGE.

ÉLISABETH. Tu reviens seul? Où sont les lords?

LE PAGE. Milord Leicester et le grand trésorier...

ÉLISABETH, *avec la plus vive impatience.* Où sont-ils?

Bage.

Sie sind nicht in London.

Elisabeth.

Nicht?

— Wo sind sie denn?

Bage.

Das wußte Niemand mir zu sagen.

Vor Tages Anbruch hätten beide Lords

Eilfertig und geheimnißvoll die Stadt

Verlassen.

Elisabeth (lebhaft ausbrechend)

Ich bin Königin von England!

(Auf und nieder gehend in der höchsten Bewegung.)

Geh! Muß mir — nein, bleibe — Sie ist todt!

Jetzt endlich hab' ich Raum auf dieser Erde.

— Was zitt' ich? Was ergreift mich diese Angst?

Das Grab deckt meine Furcht, und wer darf sagen,

Ich hab's gethan? Es soll an Thränen mir

Nicht fehlen, die Gefallne zu beweinen!

(Zum Bagen.)

Stehst du noch hier? Mein Schreiber Davison

Soll augenblicklich sich hierher verfügen.

Schickt nach dem Grafen Shrewsbury — Da ist

Er selbst.

(Bage geht ab.)

Dreizehnter Auftritt.

Elisabeth. Graf Shrewsbury.

Elisabeth.

Willkommen, edler Lord! Was bringt Ihr?

Nichts Kleines kann es sein, was Euren Schritt

So spät hierher führt.

LE PAGE. Ils ne sont pas à Londres.

ÉLISABETH. Non... Où sont-ils donc ?

LE PAGE. Personne n'a su me le dire. Il parait que, vers la pointe du jour, les deux lords ont quitté secrètement la ville, en toute hâte.

ÉLISABETH, *avec une explosion de vivacité*. Je suis reine d'Angleterre!... (*Elle se promène çà et là dans une extrême agitation.*) Va!... appelle!... Non... reste... Elle est morte... Maintenant enfin je me sens à l'aise sur la terre... Pourquoi trembler? D'où me vient cette angoisse? Le tombeau renferme mes craintes, et qui peut dire que c'est moi qui ai commandé cette exécution? Les larmes ne me manqueront pas pour pleurer sa mort. (*Au page.*) Tu es encore ici? Que mon secrétaire Davison se rende ici à l'instant.. Qu'on envoie chercher le comte Talbot... Le voici lui-même.

Le page sort.

SCÈNE XIII.

ÉLISABETH, TALBOT.

ÉLISABETH. Soyez le bienvenu, noble lord. Quelle nouvelle nous apportez-vous? Ce n'est pas un léger motif qui vous amène ici, à une heure si tardive.

Shrewsbury.

Große Königin,

Mein sorgenvolles Herz, um deinen Ruhm
 Bekümmert, trieb mich heute nach dem Tower,
 Wo Kurl und Nau, die Schreiber der Maria,
 Gefangen sitzen; denn noch einmal wollt' ich
 Die Wahrheit ihres Zeugnisses erproben.
 Bestürzt, verlegen weigert sich der Leutnant
 Des Thurms, mir die Gefangenen zu zeigen;
 Durch Drohung nur verschafft' ich mir den Eintritt.
 Gott! welcher Anblick zeigte mir sich da!
 Das Haar verwildert, mit des Wahnsinns Blicken,
 Wie ein von Furien Gequälter, lag
 Der Schotte Kurl auf seinem Lager — kaum
 Erkennt mich der Unglückliche, so stürzt er
 Zu meinen Füßen — schreiend, meine Knie
 Umklammernd mit Verzweiflung, wie ein Wurm
 Vor mir gekrümmt — fleht er mich an, beschwört mich,
 Ihn seiner Königin Schicksal zu verkünden;
 Denn ein Gerücht, daß sie zum Tod verurtheilt sei,
 War in des Towers Klüfte eingedrungen.
 Als ich ihm das bejahet nach der Wahrheit,
 Hinzu gefügt, daß es sein Zeugniß sei,
 Wodurch sie sterbe, sprang er wüthend auf,
 Fiel seinen Mitgefangenen an, riß ihn
 Zu Boden, mit des Wahnsinns Miesenkraft,
 Ihn zu erwürgen strebend. kaum entrißen wir
 Den Unglücksel'gen seines Grimmes Händen.
 Nun kehrt er gegen sich die Wuth, zerschlug
 Mit grimmi'gen Fäusten sich die Brust, verfluchte sich
 Und den Gefährten allen Höllegeistern:
 Er habe falsch gezeugt, die Unglücksbriefe
 An Babington, die er als ächt beschworen,
 Sie seien falsch, er habe andre Worte
 Geschrieben, als die Königin dictirt,
 Der Böswicht Nau hab' ihn dazu verleitet.

TALBOT. Grande reine, mon cœur soucieux et inquiet pour votre gloire m'a poussé aujourd'hui à la Tour, où Kurl et Nau, les secrétaires de Marie, sont enfermés : je voulais sonder encore une fois la vérité de leur témoignage. Embarrassé, interdit, le lieutenant de la Tour refuse de me montrer les prisonniers ; ce n'est que par la menace que j'ai obtenu d'être introduit. Dieu ! quel tableau s'est offert alors à mes regards ! Les cheveux en désordre, l'œil hagard, l'Écossais Kurl était sur sa couche comme un homme tourmenté par les furies. A peine le malheureux m'a-t-il reconnu, qu'il se précipite à mes pieds ; poussant des cris, serrant mes genoux avec désespoir, se tordant devant moi comme un ver, il me supplie et me conjure de lui apprendre le sort de sa reine ; car le bruit, qu'elle a été condamnée à mort, était parvenu jusque dans les cachots de la Tour. Quand je lui ai confirmé la vérité de cette nouvelle, ajoutant que c'était son témoignage qui la faisait mourir, il s'est élancé avec fureur sur son compagnon, il l'a terrassé avec la force d'un frénétique, s'efforçant de l'étrangler. A peine avons-nous pu arracher ce malheureux aux étreintes de sa furie. Puis il a tourné sa rage contre lui-même : il se frappait la poitrine de ses poings, et se vouait, lui et son compagnon, à tous les démons de l'enfer. Il a porté un faux témoignage, disait-il ; les malheureuses lettres écrites à Babington, dont il avait attesté par serment l'authenticité, sont fausses ; il a écrit d'autres paroles que celles qui lui étaient dictées par la reine ; c'est le misérable Nau qui l'a poussé à cette action.

Drauf rannt' er an das Fenster, riß es auf
 Mit wüthender Gewalt, schrie in die Gassen
 Hinab, daß alles Volk zusammenlief:
 Er sei der Schreiber der Maria, sei
 Der Bösewicht, der sie fälschlich angeklagt;
 Er sei verflucht, er sei ein falscher Zeuge!

Elisabeth.

Ihr sagtet selbst, daß er von Sinnen war.
 Die Worte eines Rasenden, Berrückten,
 Beweisen Nichts.

Shrewsburn.

Doch dieser Wahnsinn selbst
 Beweiset desto mehr! O Königin!
 Laß dich beschwören, übereile Nichts,
 Befiehl, daß man von Neuem untersuche!

Elisabeth.

Ich will es thun — weil Ihr es wünschet, Grat,
 Nicht weil ich glauben kann, daß meine Peers
 In dieser Sache übereilt gerichtet.
 Euch zur Veruhigung erneure man
 Die Untersuchung — Gut, daß es noch Zeit ist!
 An unsrer königlichen Ehre soll
 Auch nicht der Schatten eines Zweifels haften.

Vierzehnter Auftritt.

Davison zu den Vorigen.

Elisabeth.

Das Urtheil, Sir, das ich in Eure Hand
 Gelegt — Wo ist's?

Davison (im höchsten Erstaunen).

Das Urtheil?

Là-dessus il a couru à la fenêtre, il l'a ouverte avec une violence furieuse, et poussant des clameurs qui ont assemblé le peuple dans la rue, il s'est écrié qu'il était le secrétaire de Marie, le scélérat qui l'avait fausement accusée, qu'il était un imposteur et un réprouvé.

ÉLISABETH. Vous disiez vous-même qu'il était hors de sens : les paroles d'un insensé, d'un furieux ne prouvent rien.

TALBOT. Mais cet égarement même prouve beaucoup. O reine ! je vous en conjure, ne précipitez rien. Ordonnez qu'on fasse une nouvelle enquête.

ÉLISABETH. Je le veux bien, comte, puisque vous le désirez, et non pas que je croie que mes pairs aient jugé légèrement dans cette affaire. Pour votre tranquillité, qu'on recommence donc l'instruction. Par bonheur, il en est temps encore. Il ne faut pas qu'à notre royal honneur s'attache même l'ombre d'un doute.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DAVISON.

ÉLISABETH. Davison, l'arrêt que j'ai remis entre vos mains, où est-il ?

DAVISON, *au comble de l'étonnement*. L'arrêt ?

Elisabeth.

Das ich gestern
Euch in Verwahrung gab —

Davison.

Mir in Verwahrung?

Elisabeth.

Das Volk bestürmte mich, zu unterzeichnen.
Ich muß' ihm seinen Willen thun, ich that's;
Gezungen that ich's, und in Eure Hände
Legt' ich die Schrift; ich wollte Zeit gewinnen,
Ihr wißt, was ich Euch sagte — Nun! Geht her!

Shrewsbury.

Geht, werther Sir; die Sachen liegen anders,
Die Untersuchung muß erneuert werden.

Elisabeth.

Bedenkt Euch nicht so lang. Wo ist die Schrift?

Davison (in Verzweiflung).

Ich bin gestürzt, ich bin ein Mann des Todes!

Elisabeth (hastig einfallend).

Ich will nicht hoffen, Sir —

Davison.

Ich bin verloren!

Ich hab' sie nicht mehr.

Elisabeth.

Wie? Was?

Shrewsbury.

Gott im Himmel!

Davison.

Sie ist in Burleigh's Händen — schon seit gestern.

ÉLISABETH. Que je vous ai donné hier à garder !...

DAVISON. A garder ?

ÉLISABETH. Le peuple en tumulte me pressait de signer. J'ai dû obéir à sa volonté : j'ai signé, mais par contrainte, et j'ai remis ce papier dans vos mains ; je voulais gagner du temps, et vous savez ce que je vous ai dit... Eh bien ! donnez-le-moi.

TALBOT. Donnez-le, sir Davison ; les choses ont changé de face : on va faire une nouvelle enquête.

ÉLISABETH. N'hésitez pas si longtemps. Où est ce papier ?

DAVISON, avec désespoir. Je suis perdu... C'est fait de moi !

ÉLISABETH, vivement. J'espère que vous n'aurez pas...

DAVISON. Je suis perdu : ce papier, je ne l'ai plus.

ÉLISABETH. Comment ? Quoi ?

TALBOT. Dieu du ciel !

DAVISON. Il est dans les mains de Burielgh... déjà depuis hier.

Elisabeth.

Unglücklicher! So habt Ihr mir gehorcht?
Befahl ich Euch nicht streng, sie zu verwahren?

Davison.

Das hast du nicht befohlen, Königin.

Elisabeth.

Willst du mich Lügen strafen, Glenber?
Wann hieß ich dir die Schrift an Burleigh geben?

Davison.

Nicht in bestimmten, klaren Worten — aber —

Elisabeth.

Nichtswürdiger! Du wagst es, meine Worte
Zu deuten? Deinen eignen blut'gen Sinn
Hinein zu legen? — Wehe dir, wenn Unglück
Aus dieser eigenmächt'gen That erfolgt!
Mit deinem Leben sollst du mir's bezahlen.
— Graf Shrewsbury, Ihr sehet, wie mein Name
Gemißbraucht wird.

Shrewsbury.

Ich sehe — O mein Gott!

Elisabeth.

Was sagt Ihr?

Shrewsbury.

Wenn der Squire sich dieser That
Vermessen hat auf eigene Gefahr,
Und ohne deine Wissenschaft gehandelt,
So muß er vor den Richterstuhl der Peers
Gefordert werden, weil er deinen Namen
Dem Abscheu aller Zeiten preisgegeben.

ÉLISABETH. Malheureux ! Est-ce ainsi que vous m'avez obéi ? Ne vous avais-je pas sévèrement commandé de le garder ?

DAVISON. Vous ne m'avez pas donné cet ordre, reine.

ÉLISABETH. Oses-tu bien me démentir, misérable ? Quand t'ai-je ordonné de donner la sentence à Burleigh ?

DAVISON. Non pas en termes clairs et précis, reine... mais...

ÉLISABETH. Misérable ! tu oses interpréter mes paroles, y mêler une pensée de sang ? Malheur à toi, si de cet acte de ton autorité privée il est résulté quelque sinistre accident ! tu me le payerais de ta vie. Comte Talbot, vous voyez comme on abuse de mon nom !

TALBOT. Je vois... O Dieu !

ÉLISABETH. Que dites-vous ?

TALBOT. Si Davison a de lui-même osé prendre ce parti, s'il a agi à votre insu, il doit être traduit devant le tribunal des pairs parce qu'il a livré votre nom à l'horreur des siècles.

Letzter Auftritt.

Die Vorigen. Burleigh; zuletzt Kent.

Burleigh (beugt ein Knie vor der Königin).

Lang lebe meine königliche Frau,
Und mögen alle Feinde dieser Insel
Wie diese Stuart enden.

(Shrewsbury verhüllt sein Gesicht; Davison ringt verzweiflungsvoll die Hände)

Elisabeth.

Redet, Lord!

Habt Ihr den tödtlichen Befehl von mir
Empfangen?

Burleigh.

Nein, Gebieterin! Ich empfang ihn
Von Davison.

Elisabeth.

Hat Davison ihn Euch
In meinem Namen übergeben?

Burleigh.

Nein,

Das hat er nicht —

Elisabeth.

Und Ihr vollstrecktet ihn,
Rasch, ohne meinen Willen erst zu wissen?
Das Urtheil war gerecht, die Welt kann und
Nicht tadeln; aber Euch gebührte nicht,
Der Milde unser's Herzens vorzugreifen —
Drum seid verbannt von unserm Angesicht

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, BURLEIGH, puis KENT.

BURLEIGH, *fléchissant le genou devant la reine.* Que Dieu accorde une longue vie à ma souveraine, et puissent tous les ennemis de cette Ile finir comme Marie Stuart! (*Talbot se voile le visage; Davison se tord les mains avec désespoir.*)

ÉLISABETH. Parlez, milord, est-ce de moi que vous avez reçu l'ordre d'exécution?

BURLEIGH. Non, reine; je l'ai reçu de Davison.

ÉLISABETH. Davison vous l'a-t-il remis en mon nom?

BURLEIGH. Non, pas en votre nom.

ÉLISABETH. Et vous vous êtes hâté de l'accomplir sans connaître d'abord ma volonté? La sentence était juste : le monde ne peut nous blâmer; mais il ne vous appartenait pas de prévenir la clémence de notre cœur. Soyez, pour ce fait, banni de ma présence. (*A Davison.*)

(Zu Davison.)

Ein strengeres Gericht erwartet Euch,
 Der seine Bollmacht frevelnd überschritten,
 Ein heilig anvertrautes Pfand veruntreut.
 Man führ' ihn nach dem Tower; es ist mein Wille,
 Daß man auf Leib und Leben ihn verklage.
 — Mein edler Falbot! Euch allein hab' ich
 Gerecht erfunden unter meinen Räten,
 Ihr sollt fortan mein Führer sein, mein Freund —

Shrewsbury.

Verbanne deine treuesten Freunde nicht,
 Wirf sie nicht ins Gefängniß, die für dich
 Gehandelt haben, die jetzt für dich schweigen!
 — Mir aber, große Königin, erlaube,
 Daß ich das Siegel, das du mir zwölf Jahre
 Vertraut, zurück in deine Hände gebe.

Elisabeth (betroffen).

Nein, Shrewsbury! Ihr werdet mich jetzt nicht
 Verlassen, jetzt —

Shrewsbury.

Verzeih, ich bin zu alt,
 Und diese g'rade Hand, sie ist zu starr,
 Um deine neuen Thaten zu versiegeln.

Elisabeth.

Verlassen wollte mich der Mann, der mir
 Das Leben rettete?

Shrewsbury.

Ich habe wenig
 Gethan — Ich habe deinen edlern Theil
 Nicht retten können. Lebe, herrsche glücklich!
 Die Gegnerin ist todt. Du hast von nun an
 Nichts mehr zu fürchten, brauchst Nichts mehr zu achten.

(Geht ab.)

Une justice plus sévère vous attend, vous qui avez si criminellement outre-passé votre pouvoir, qui avez abusé du dépôt sacré qui vous était confié. Qu'on le mène à la Tour; ma volonté est qu'il soit poursuivi pour crime capital. Mon noble Talbot, vous êtes, parmi mes conseillers, le seul que j'aie trouvé juste; soyez désormais mon guide, mon ami.

TALBOT. Ne bannissez point vos plus fidèles amis; ne jetez point en prison ceux qui ont agi pour vous, et qui maintenant pour vous se taisent. Quant à moi, grande reine, permettez que je remette entre vos mains le sceau que depuis douze ans vous m'avez confié.

ÉLISABETH, *surprise*. Non, Talbot, vous ne m'abandonnerez pas maintenant, maintenant...

TALBOT. Pardonnez. Je suis trop vieux, et cette main est trop roide pour sceller vos nouveaux actes.

ÉLISABETH. Quoi ! l'homme qui m'a sauvé la vie voudrait m'abandonner ?

TALBOT. J'ai fait peu de chose. Je n'ai pu sauver la plus noble partie de vous-même... Vivez, réglez heureuse. Votre rivale est morte. Vous n'avez désormais plus rien à craindre : vous n'avez plus besoin de rien respecter.

Il sort.

Elisabeth

(zum Grafen Kent, der hereintritt).

Graf Lester komme her!

Kent.

Der Lord läßt sich
Entschuldigen; er ist zu Schiff nach Frankreich.

(Sie bezwingt sich und steht mit ruhiger Fassung da.)

(Der Vorhang fällt.)

ÉLISABETH, *au comte de Kent, qui entre.* Que le comte de Leicester vienne ici.

KENT. Le lord prie la reine de l'excuser. Il vient de s'embarquer pour la France. (*Elle se contient et garde une contenance ferme.*)

(*La toile tombe.*)

NOTES.

Page 4 : 1. *Ettheringham*, ou mieux *Ettheringau*, château fort dans le comté de Northampton.

Page 6 : 1. Proverbe anglais :

An idle brain is the devil's shop.

Un cerveau désœuvré est la boutique du diable.

Page 8 : 1. *Himmelfede*, pour *Himmel*, *dais*. Marie ne fut privée de son *dais de parade*, ainsi que de toutes les autres marques de la dignité royale, qu'au moment où les commissaires royaux lui eurent signifié le jugement qui la condamnait à mort. Elle-même rappelle cette circonstance dans une lettre qu'elle écrivit à la reine Élisabeth, à la date du 19 décembre 1586 : « Au reste, je pense, que vous aurés bien scœu que, en vostre nom, on a m'a faict abattre mon *daietz*, et après m'a-t-on dict que ce n'estoit par vostre commandement, mais d'aucuns du Conseil : je loue Dieu que ceste cruaulté n'ay servi qu'à excœver malice et m'affliger, etc. » — « Quand l'on a ordonné la susd. proclamation du jugement qui a este donné contre elle, on nous a dict, qu'on a faict ouster le *daiz* qui estoit en sa chambre, la privant de toutes aultres marques de dignité Royale. » M. de Bellièvre, *Lettre à Henry III.*

— 2. Marie perdit son père huit jours après sa naissance, et fut aussitôt reconnue reine sous la tutelle de sa mère, Marie de Lorraine. Arrivée en France le 13 août 1548, elle fut élevée à la cour de Henri II avec les enfants de ce prince et de Catherine de Médicis, et auprès de ses oncles le duc François de Guise et le cardinal de Lorraine. Elle y montra de bonne heure les grâces, l'esprit et les rares agréments qui firent de cette princesse l'ornement de la cour de France. Après la mort de François II son époux, restée en butte à la jalousie de Catherine, Marie se vit, quoique bien à regret, obligée de quitter la France en 1564.

Page 10 : 1. *Den Besewicht Parry*. William Parry, après avoir été longtemps employé, comme agent secret de Walsingham, pour surveiller les papistes, finit par les servir sincèrement. Accusé d'avoir provoqué un autre agent secret, nommé Névil, au meurtre d'Élisabeth, Parry subit la terrible peine des traîtres et fut éventré en 1585. Cependant il protesta de son innocence jusqu'au dernier moment de sa vie. Il avait siégé dans le parlement de 1584, en se soumettant au serment de suprématie. — La conspiration de Babington, découverte et punie en 1586, fournit le moyen si ardemment désiré d'accuser Marie de complicité dans le complot et de la faire condamner à mort.

— 2. *Der Norfell*. Par suite de la sympathie que le sort de Marie avait excitée parmi la haute noblesse de l'Angleterre, une ligue s'était

formée pour enlever de force le mariage de cette princesse avec le duc de Norfolk, l'un des plus riches et des plus puissants seigneurs de l'Angleterre, et dont la fille devait en même temps épouser le jeune roi Jacques, fils de Marie. Trahi par Murray, régent de l'Écosse et frère aîné de Marie, Norfolk fut arrêté, déclaré coupable de haute trahison par la chambre des Lords et exécuté le 2 juin 1572, environ cinq mois après sa condamnation.

Page 42 : 1. Kerkerhaft. Échappée du château de Lochleven, où elle avait été retenue prisonnière par ses sujets révoltés, Marie vint se réfugier en Angleterre, en 1568, espérant trouver protection auprès de la reine Élisabeth, sa cousine ; mais elle s'aperçut bientôt qu'elle n'avait fait que changer de prison. Élisabeth, qui avait blâmé ouvertement les procédés des sujets de Marie, et qui avait invité celle-ci à se réfugier en Angleterre où elle serait traitée en reine et en parente, ne songea plus alors qu'à tirer avantage du malheureux état de sa rivale. Elle la retint captive durant dix-huit ans, et après avoir soulevé ses sujets, trompé sa confiance, repoussé ses offres, séduit son fils, elle saisit le prétexte d'une conspiration pour la faire condamner à mort.

— 2. Mörderin. Elle fut accusée d'avoir trempé dans le meurtre de Darnley, son second époux. Cependant la commission que la reine Élisabeth avait nommée, en octobre 1568, pour entendre les parties, déclara que Murray, l'accusateur de Marie, n'avait point prouvé suffisamment le crime dont il chargeait sa souveraine. Néanmoins l'impression que laissa cette procédure en Angleterre fut tout à fait défavorable à la cause de l'accusée.

— 3. Der spanischen Maria. Marie I^{re}, fille de Henry VIII et de Catherine d'Aragon. Montée sur le trône d'Angleterre, elle rétablit violemment le catholicisme et poursuivit les partisans de la réformation, dont un grand nombre périt sur les échafauds. Elle avait épousé Philippe II, fils de Charles-Quint, mais ce prince la délaissa dès qu'il fut devenu roi. Elle mourut en 1558 sans laisser d'enfants.

— 4. Edimburger Vertrag, traité d'Édimbourg signé le 6 juillet 1560 entre les Anglais joints aux révoltés écossais, d'une part, et les troupes françaises en Écosse, d'autre part. Il y fut stipulé que Marie et son époux François II renonceraient pour toujours au trône d'Angleterre et d'Irlande. Mais Marie ne voulut point ratifier ce traité et se contenta, après la mort de François, d'effacer de ses écussons les armes d'Angleterre.

Page 46 : 1. Ein Crucifix in der Hand, un crucifix à la main. Marie entre en scène, d'après la fiction du poète, le jour anniversaire même où Darnley avait péri, jour fatal qu'elle veut passer dans le jeûne et les prières, en expiation du crime dont elle s'avoue avoir été complice. Voir scène IV :

Der Jahrestag dieser unglückseligen That
Ist heute abermals zurückgekehrt ;
Er ist's, den ich mit Buß' und Fasten feiere.

— 2. Erniedrigen. Ce sentiment, la prisonnière l'exprime après avoir lu la lettre par laquelle Élisabeth lui enjoignit de répondre aux commissaires délégués pour la juger : « Abattue, à ce que je dois paraître, » s'écria-t-elle, blessée du ton de commandement qu'on prenait avec elle, « mon cœur est grand, et il ne se soumettra à aucune humiliation. »

Page 48 : 1. Meines Gleichen, mes pareils, mes pairs. Ces deux termes, dont le sens propre est de mon pareil (du nom. mein Gleiches), se construisent comme s'ils ne formaient qu'un seul mot, une espèce d'adjectif

indéclinable, employé substantivement. On dit de même : *deines Gleichen, feines Gleichen, etc.* — *Zu denen...., en qui je ne peux prendre aucune confiance.*

Page 22 : 1. *Ist vorüber, seitdem die vierzig Commissarien...* C'est le 14 octobre au matin, que Marie Stuart comparut pour la première fois, dans la grande salle de Fotheringay, devant quarante commissaires formés en tribunal pour la juger. La sentence de condamnation contre la malheureuse reine fut prononcée le 25 du même mois, à Westminster, et ne reçut son exécution que le 8 février de l'année suivante. — *Meiner Feinde, de mes ennemis*, parmi lesquels se firent remarquer surtout Burleigh et Walsingham, les deux principaux ministres d'Élisabeth, qui ne reculèrent devant aucun moyen pour perdre Marie. Ce dernier fut même accusé, non sans quelque fondement, d'avoir altéré les chiffres des lettres qu'il avait interceptées.

— 2. *Schließt ab, réglez vos comptes avec le ciel.* Tell, dans la pièce du même nom, acte IV, sc. iii, dit pareillement :

Wach deine Rechnung mit dem Himmel, Vogt !

Page 24 : 1. *Ein Gerichtshof in Westminsterhall... urtheiln, je sais quelle sentence un tribunal siégeant dans le palais de Westminster peut rendre.* Après avoir entendu à Fotheringay les déclarations de Marie, les commissaires retournèrent à Londres, où s'étant réunis de nouveau dans la chambre étoilée de Westminster, ils recommencèrent l'examen de l'affaire, et après avoir fait subir à Nau et à Curl un nouvel interrogatoire, ils prononcèrent enfin la sentence le 25 octobre. — Hatton, baron du conseil privé d'Élisabeth, et l'un des juges dans le procès de Marie. Voir scène VII. — *Urtheiln, rendre une sentence*, forme vieillie pour *urtheilen*. — *Weiß ich doch, je ne sais que trop bien.*

Page 28 : 1. *Frischblutend..., le crime pardonné depuis longtemps sort de sa tombe légèrement couverte, saignant fraîchement, c.-à-d. comme si le sang venait d'être répandu.*

Page 30 : 1. *Aus der Dunkelheit... hervorgezogen.* Darnley, fils du comte de Lennox, appartenait par les femmes à la famille assise sur les deux trônes d'Angleterre et d'Écosse, et possédait des propriétés dans les deux pays. Il épousa Marie Stuart le 29 juillet 1565, après avoir obtenu, par des lettres patentes du 28, le titre de roi d'Écosse. Cédant bientôt à son mauvais naturel, il abjura tout sentiment de délicatesse et de reconnaissance : il ne respectait dans sa bienfaitrice ni la reine, ni la femme, et il s'abandonnait journellement à l'ivresse et à d'autres vices aussi honteux. Du reste, Élisabeth, qui d'abord avait semblé vouloir favoriser ce mariage, se montra irritée et inquiète, lorsqu'elle apprit qu'il était consommé.

— 2. David Riccio, jeune Italien, étant venu en Écosse à la suite de l'ambassadeur de Savoie, entra bientôt au service de Marie Stuart, dont il devint le secrétaire et le favori. C'était lui qui avait conseillé et conduit le mariage avec Darnley, lequel, quelques mois plus tard, s'associa au meurtre du malheureux Italien tué en présence de la reine.

— 3. Le comte de Bothwell appartenait à la haute noblesse de l'Écosse. « Il avait beaucoup de bravoure, encore plus d'audace, et une ambition qui ne connaissait ni limite, ni scrupule. Son aspect martial, son goût des plaisirs, la résolution hardie de son caractère, un air de dévouement chevaleresque, les mœurs élégantes et aisées du continent sous lesquelles

il cachait les passions sauvages et emportées de son pays, lui donnèrent beaucoup d'empire sur les femmes. C'est par là que fut séduite Marie Stuart qui chercha d'abord dans Bothwell un serviteur fidèle et utile, et trouva bientôt en lui un amant et un maître. » *MIGNET.*

Page 32 : 1. Ce procès commencé et fini le même jour, fut une indigne comédie. Le lieu où s'ouvrirent les assises fut gardé par deux cents arquebusiers, et les jurés avaient tous été choisis parmi les partisans de Bothwell ; aussi celui-ci fut-il acquitté d'une voix unanime. Le parlement assemblé immédiatement après les assises approuva la sentence portée par le jury. Les détails rappelés ici par la nourrice sont en tout conformes à l'histoire.

Page 34 : 1. *Unnaßlich*, ordinairement *pretentieux, arrogant*, prend ici le sens de : *qui s'arroge un droit qui ne lui appartient pas, c.-à-d. illegal*, en parlant d'un tribunal.

Page 40 : 1. *Waldhilt*, *banlieue*, du goth. *veih* (en lat. *vecus*), *bourg*, et de *hilt*, *loi, droit, convenance*. Compar. *Unbilt(e)*, *billig*, et l'angl. *bill*.

Page 42 : 1. *Landsmannschaften*. C'est ainsi qu'on appelle les associations entre compatriotes qui séjournent en pays étranger dans une même ville.

Page 44 : 1. *Fromm geschäftig*, *pieusement active, avec un zèle pieux*. Pour ranimer la foi chancelante des laïques en Angleterre et travailler en même temps à la délivrance de la reine prisonnière, deux séminaires de prêtres catholiques anglais avaient été fondés sur le continent, l'un par le docteur Guillaume Allen, qui s'était établi d'abord à Douai, ensuite à Reims, en 1575, sous la protection du cardinal de Guise, l'autre à Rome par Grégoire XIII. Allen avait réuni autour de lui plus de cent cinquante prêtres et il envoyait en Angleterre de nombreux missionnaires prêcher en secret les dogmes, et pratiquer le culte de la religion opprimée.

— 2. Thomas Morgan et Lesley, évêque de Ross, deux agents infatigables de Marie Stuart. Tandis que l'évêque allait de Paris à Madrid et de Rome à Munich pour stimuler le zèle des princes catholiques, Morgan, du fond de la Bastille où il était tenu enfermé, entretenait une correspondance active avec les partisans de Marie en Angleterre, et dirigeait tous les complots qui se tramaient contre la sûreté et la vie d'Élisabeth. C'est lui qui donna à la prisonnière le funeste conseil d'entrer en relation avec Babington et d'encourager le zèle de ce jeune homme par une lettre conçue en termes très-généraux ; il lui recommanda à cet effet un prêtre catholique, nommé Gifford, qui les trahit tous et livra leurs secrets à Walsingham.

Page 46 : 1. *Eure Abfunft von ... Tudor*. L'acte de la trente-cinquième année de Henri VIII avait assuré la couronne d'Angleterre à Élisabeth, après la mort de Marie sa sœur aînée. Mais la reine d'Écosse, petite-fille de Marguerite, sœur aînée de Henri VIII, avait aux yeux des catholiques, qui faisaient passer les titres héréditaires avant les actes du parlement, des droits plus sacrés qu'Élisabeth même, et la plus grande partie de la nation la regardait du moins comme héritière présomptive de la couronne après la mort d'Élisabeth. La maison de Tudor régna en Angleterre depuis 1485 jusqu'à l'avènement des Stuarts par Jacques I en 1603, et compte cinq souverains : Henri VII, Henri VIII, Édouard VI, Marie Tudor et Élisabeth.

— 2. Henri VIII avait d'abord déclaré illégitime et incapable de régner la fille qu'il avait eue d'Anne de Boleyn, peu de temps seulement après son divorce avec Catherine d'Aragon ; mais il révoqua cet arrêt par son tes-

tament, et Élisabeth monta sur le trône à la mort de Marie, sa sœur aînée, en 1558.

Page 48 : 1. *Schönheitsglanze*. . . Remarquez que Schiller fait Marie Stuart beaucoup plus jeune qu'elle n'était réellement à cette époque; il la peint encore douée de cette beauté et de ces charmes qui autrefois avaient exercé un pouvoir irrésistible sur tous ceux qui l'approchaient, et il évite de dire le nombre d'années qu'elle a passées en prison.

Page 50 : 1. *Zwei und vierzig*. La commission à laquelle Élisabeth déféra le jugement de Marie, se composait de quarante personnes des plus illustres du royaume par leur rang et par leurs offices, avec cinq légistes.

— 2. Peu de jours après le jugement prononcé contre Marie, le parlement s'assembla, et les deux chambres, après s'être répandues en invectives contre la reine d'Écosse, ratifièrent tout d'une voix la procédure sur laquelle elle avait été jugée et déclarèrent la sentence rendue contre elle juste et bien fondée. Non contentes de cela, elles présentèrent conjointement une adresse à Élisabeth, la suppliant de faire subir, sans délai, à une rivale incorrigible la punition qu'elle méritait pour tant de crimes. Élisabeth, pour mieux se faire forcer la main, fit répandre tous les jours les bruits les plus alarmants, tantôt que le duc de Guise avait débarqué avec une armée formidable, tantôt que les Écossais étaient entrés en Angleterre, tantôt qu'un nouvel assassin venait d'être saisi, de telle sorte que le peuple, transporté de rage, demandait à grands cris l'exécution de la sentence rendue contre Marie.

Page 52 : 1. Après toutes les indignités qu'elle avait souffertes depuis le commencement du procès, Marie ne put plus douter que sa perte ne fût résolue. Mais l'idée qu'Élisabeth commettrait un attentat tel que de verser par la main du bourreau le sang d'une reine souveraine, sa plus proche parente, ne lui était jamais venue. Elle s'attendait plutôt à voir terminer ses jours par le poison ou par quelque autre voie secrète, employée ordinairement envers les princes captifs dont on voulait se débarrasser. Aussi, quand on lui eut lu la sentence qui la condamnait à périr sur l'échafaud, elle répondit : « Qu'elle ne croyoit point, que la Roïne, sa sœur, en voulust user si inhumainement envers elle. »

— 2. *Dem Duc von Anjou*. Afin de se garantir des attaques qu'elle pouvait craindre du côté du continent, Élisabeth cherchoit à entretenir par tous les moyens possibles la division entre les deux grandes cours catholiques du continent, la France et l'Espagne. A cet effet, elle avait amuse la première de ces puissances par des traités de paix et par des négociations successives de mariage avec les trois enfants de Catherine de Médicis : avec Charles IX en 1565; avec le duc d'Anjou, depuis Henri III, en 1571; enfin en 1582, avec le duc d'Alençon, troisième fils de Catherine. Ce dernier projet avait été poussé bien plus loin que les deux autres : les conditions du mariage furent convenues, les promesses signées, les présents échangés. Ce n'était toutefois encore qu'un leurre, imaginé pour amener une rupture entre la France et l'Espagne. Schiller, comme on voit, ne s'astreint pas ici rigoureusement à la vérité historique.

— 3. Le despotisme de Henri VIII avait habitué les Anglais à voir le sang des personnages les plus illustres répandu, sous le plus léger prétexte, par la main du bourreau. Au nombre des principales victimes, sous ce règne, furent Anna Boleyn, mère d'Élisabeth, et Catherine Howard, cinquième femme de Henri VIII, qui toutes deux périrent sur l'échafaud.

sous prétexte d'adultère. Jane Gray, arrière-petite-fille de Henri VII, placée un instant sur le trône d'Angleterre par les intrigues du duc de Northumberland, subit la même peine, malgré sa jeunesse et son innocence. Sa mort, qui a fourni la matière de plusieurs poèmes, a été représentée récemment de la manière la plus touchante par un peintre de génie, M. Paul Delaroche.

Page 54 : 1. Weiß um den Bund. Parmi les mille bruits qu'on répandait avec art parmi le peuple de Londres pour le tenir dans une inquiétude continuelle, et lui faire croire à des dangers imaginaires, on accusait aussi Aubespine, ambassadeur de France, d'avoir suborné un assassin pour tuer la reine. « Ce prétexte, étant semé par toute l'Angleterre, a tellement esmen et aigry les peuples dud. Royaulme contremond. S^r de Chasteauneuf (de L'Aubespine), et contre ceste pauvre Royne d'Escosse, qu'enfin lad. Royne d'Angleterre, pour consommer et couronner sa cauteleuse poursuite et artifice, a pris, sur ce, nouvelle occasion de se monstrier fort offensée de cet accident fraîchement survenu par elle, et projecté aussy par l'aide et pure malice des siens » *Advis de M. de Bellière.*

— 2. Tichbourne, un des complices de Babington. — Auf Konbons Brüdte aufgestekt. Cet usage remonte jusqu'aux temps d'Édouard I^{er} Walter Scott, en parlant du supplice infligé à William Wallace, dit : « Ce brave et généreux patriote fut traîné sur une charrette au lieu de l'exécution, où il eut la tête tranchée, et son corps fut séparé en quatre parties, qui, d'après la coutume barbare du temps, furent exposées sur le pont de Londres, suspendues à des piques de fer, et nommées *les membres d'un traître.* »

Page 56 : 1. Ganz England. Vers la fin de l'année 1584, au moment où l'opinion publique en Angleterre était fortement émue des complots ourdis contre Élisabeth par le parti catholique du continent et des dispositions du parti catholique anglais, il se forma dans le royaume une association dont les membres s'engageaient par les serments les plus solennels à poursuivre jusqu'à la mort ceux qui attenteraient à la vie d'Élisabeth, et même celle en faveur de qui l'attentat serait commis ou projeté. Le parlement avait, dans le même esprit, passé deux bills dirigés contre Marie Stuart et contre les catholiques. Le premier, en cas de mort violente de la reine, privait Marie et ses descendants de tout droit à la succession de la couronne, et autorisait les membres de l'association à poursuivre à mort quiconque serait déclaré complice par une cour de vingt-quatre commissaires.

— 2. Der freie Wille.... Dès l'année 1572, Élisabeth avait déclaré, d'après une délibération formelle de son conseil secret, qu'elle ne saurait vivre une seule heure tranquille, si Marie Stuart était rétablie sur son trône, et qu'elle était résolue à ne lui jamais rendre la liberté. Cette déclaration ne l'empêcha pas de nouer de temps en temps des négociations avec sa prisonnière et de l'amuser par quelque espérance de liberté. Elle y trouvait le moyen de faire l'apologie de sa propre conduite et d'éluder les sollicitations des puissances étrangères en faveur de Marie.

— 3. Graf Lester. Leicester se prononce, en anglais, Lester, comme Gloucester, Worcester, etc., se prononcent Gloster, Worster, etc. — Le rôle que Schiller attribue, dans cette pièce, au comte Leicester est de pure invention. Cet indigne favori d'Élisabeth ne porta jamais le moindre intérêt à Marie Stuart; loin de là, pour plaire à sa maîtresse, il avait cherché avec elle les moyens de se débarrasser de leur prisonnière par le bras d'un meurtrier. Voy. *Journal des Savants*, 1849, p. 47 et 226

Page 60 : 1. Ce fut le 5 octobre 1586, après de vifs débats dans le conseil privé, qu'Élisabeth déféra, conformément au statut de la vingt-septième année de son règne, Marie Stuart à une haute cour de justice, sous l'accusation de complot contre son État et contre sa personne. En même temps, elle écrivit à la prisonnière pour lui enjoindre de répondre aux charges qui seraient produites à ce sujet contre elle devant les juges investis des pouvoirs de la loi. La reine d'Écosse, après avoir lu cette lettre, s'écria devant Paulet qu'elle croirait dégrader son rang, son État, sa race, le fils qui lui succéderait, les rois et les princes étrangers lésés en sa personne, si elle obéissait à une pareille injonction.

— 2. *Comittee*, terme anglais, pour *commission*.

— 3. Marie avait d'abord refusé de reconnaître la juridiction à laquelle on prétendait la soumettre. Ce refus n'était pas seulement conforme à la dignité de son rang, c'était aussi un moyen de sûreté pour sa personne, et si elle avait persisté dans cette conduite, il eût été difficile de la condamner, sans l'avoir entendue. Mais séduite par les promesses trompeuses d'Élisabeth et par les insinuations perfides du vice-chambellan Hatton qui la conjurait de répondre, de peur que son silence ne fût regardé comme un aveu et qu'on ne procédât contre elle en son absence, elle consentit, après une nuit passée dans le trouble de l'incertitude, à comparaître devant les juges. Cependant, même dans le cours du procès, elle ne cessa de protester contre la validité du tribunal.

Page 62 : 1. *Die Wohlthat des Gefeszes*. Cet argument étrange est emprunté à la lettre même qu'Élisabeth écrivit à Marie. C'est ainsi que Paulet parle plus haut de l'accueil hospitalier qui avait été fait à sa prisonnière, lorsqu'elle vint se réfugier en Angleterre (Act. I, sc. 1).

— 2. *Verworfenne*. Le tribunal chargé de juger la reine d'Écosse se composait en effet de ce qu'il y avait de plus considérable parmi les grands officiers de la couronne et parmi les pairs d'Angleterre, de plus important dans les conseils, de plus habile parmi les hommes de loi. Cette commission, présidée par le lord chancelier Bromley, était de quarante-cinq membres qui presque tous se rendirent à Fotheringay.

Page 64 : 1. *Le pieux primat de Cantorbéry*. On appelle *primat* un prélat dont la juridiction est au-dessus de celle des archevêques. Ainsi l'archevêque de Tolède porte le titre de primat d'Espagne, celui de Cantorbéry, est appelé primat d'Angleterre, et l'archevêque de Lyon s'intitule primat des Gaules.

— 2. *Gleich feil ... aussi vénale que la vénale chambre des communes*. On sait assez avec quelle complaisance le parlement anglais, sous le règne de Henri VIII, se prêta à tous les caprices tyranniques, à toutes les extravagances de ce despote ; il ne se montra guère moins soumis et moins obéissant sous Élisabeth, qui, à l'exemple de son père, apportait un soin tout particulier à diriger les élections ou à gagner par la corruption les membres les plus influents du parlement.

Page 66 : 1. *Seit der Väter grauer Zeit*, litt. : depuis le temps gris des pères, c'est-à-dire, depuis les anciens temps de nos pères. Lessing : *Vor grauen Jahren lebt' ein Mann im Osten*.

Page 68 : 1. *Richmond*. Henri Tudor de Richmond, depuis Henri VII, se rattachait aux Lancastre du côté des femmes. Monté sur le trône après la défaite et la mort de Richard III, il épousa l'héritière de la maison d'York, et confondant ainsi en sa personne les droits des deux races rivales, mit fin à la guerre civile. Le vœu que forme ici Marie de voir réu-

nies les deux couronnes d'Angleterre et d'Écosse, se réalisa sous son fils Jacques VI, qui devint roi d'Angleterre et d'Écosse sous le nom de Jacques I^{er}.

Page 70 : 1. Ce statut qui ratifiait l'association formée en 1584, pour la défense de la vie d'Élisabeth, était exclusivement dirigé contre la reine d'Écosse. Marie était par cet acte rendue responsable non-seulement de ses propres actions, mais même de celles des autres, et elle pouvait, en conséquence, par le fait d'autrui perdre son droit à la succession au trône et même la vie.

— 2. « La Roynne d'Escosse, ayant protesté longtemps, qu'elle estoit Roynne souveraine, et demandé acte de sa protestation, enfin elle respondi : « Qu'elle avoit procuré sa liberté par tous moyens, fors que de « consentir à atenter à la vye de la Roynne, mais bien de faire venir des « forces estrangères en ce Royaulme, pour se sauver, et que pour cest ef- « fait, elle avoyt eu intelligence avec Babington et les aultres conjurés. « Ce fait seul la condamne » *Lettre de Châteauneuf à Henri III*, du 30 octobre 1586. En effet, Marie, d'après le conseil de son confident Morgan, avait adressé le 25 juin 1586, une lettre au chef des conspirateurs, où elle le remercia de l'affection qu'il n'avait cessé de lui témoigner. Babington lui répondit, le 6 juillet, en lui exposant l'objet et les moyens de la conspiration pour envahir l'Angleterre et se débarrasser d'Élisabeth. Ces deux lettres, remises à Gifford, furent portées par lui à Walsingham, et Marie fut accusée non-seulement d'avoir pris part au projet d'invasion du royaume, mais encore d'avoir connu et approuvé le complot d'assassinat dirigé contre la vie d'Élisabeth.

Page 72 : 1. Die Copien. Pour mieux surprendre les secrets des ennemis d'Élisabeth, Walsingham, chargé de la police du royaume, faisait déchiffrer les lettres interceptées et les recachetait ensuite; puis elles étaient envoyées exactement à leur adresse, sans qu'on soupçonnât qu'elles eussent été ouvertes et copiées. Aussi les originaux ne purent-ils être produits dans le procès.

— 2. So dictirt. Il semble même résulter d'une lettre récemment mise au jour que Walsingham, le secrétaire peu scrupuleux d'Élisabeth, ne serait pas à l'abri du reproche d'avoir altéré les chiffres des lettres de Marie.

— 3. Bekannt. En s'avouant coupable, Babington avait reconnu l'authenticité de sa correspondance avec la reine d'Écosse, et bien que les lettres ne fussent présentées à Marie dans les débats qu'en copie, il en avait certifié le contenu par une déclaration formelle, et chaque page était revêtue de sa signature.

— 4. Aus der Welt fördern, litt. *dépêcher hors du monde, expédier.*

— 5. Nau et Curle, placés entre la menace de la torture et la perspective de la liberté, firent connaître comment Marie procédait dans sa correspondance. Nau déclare que la lettre du 17 juillet, que, suivant l'accusation, Marie avait adressée à Babington, pour l'encourager dans son dessein, avait été écrite en très-grande partie par la main même de sa maîtresse. Les aveux des deux secrétaires fortifiaient ainsi la déclaration de Babington et semblaient mettre hors de doute la connaissance que Marie avait eue des deux complots.

Page 74 : 1. Ertien Sid. Environ cinq mois après la mort de Marie, on élargit ses secrétaires Nau et Curle, « après leur avoir fait signer, en plein conseil, que les dépositions qu'ils avoient faictes cy-devant, étoient vrayes,

et qu'ils avoient déposé sans aucune force, contrainte ni corruption d'argent. » *Lettre de Châteauneuf à Henri III.*

Page 74 : 2. *Nämlichen Regierung.* Ce statut fut rendu sous le règne d'Édouard VI et fortifié par un acte du règne de Marie ; ce qui n'empêcha pas que dans les procédures pour crimes d'État on n'agit absolument comme si le statut n'avait pas existé. La violation de la loi que Marie Stuart reproche ici avec tant de force à Burleigh, n'avait pas été moins flagrante dans le procès du duc de Norfolk, jugé et condamné d'après les simples dépositions écrites des témoins.

— 3. *Das ist... Rechts,* c'est ainsi établi par la loi, telle est la loi. Le génitif *Rechts,* appartenant au dialecte haut allemand, est reçu en style de chancellerie.

Page 76 : 4. Don Bernardino de Mendoza, ambassadeur de Philippe II à la cour d'Élisabeth, fut renvoyé d'Angleterre, au mois de janvier 1584, à cause de ses intrigues avec le parti catholique. Après la mort du duc d'Alençon, Philippe l'envoya pour faire ses compliments de condoléance à Henri III et à Catherine de Médicis, et il l'accrédita bientôt auprès d'eux à la place de Tassis. Marie avait une si grande confiance dans son amitié éprouvée, dans son expérience et son zèle pour la cause catholique, que dans la lettre qu'elle écrivit à Babington, le 17 juillet 1586 et qui devint la principale pièce d'accusation contre elle, après être entrée dans de grands détails sur les préparatifs de l'invasion, elle insista principalement sur la nécessité de s'entendre à ce sujet avec Mendoza, et de disposer tout d'après ses conseils.

— 2. *Ein heilig Zwangsrecht...* *J'use du droit sacré de l'opprimé.* Les ministres d'Élisabeth eux-mêmes sentaient, qu'après une si longue et si injuste détention, on ne pouvait décemment condamner la prisonnière sur le simple fait d'avoir travaillé à sa délivrance et conspiré dans ce but avec ses partisans dans le royaume d'Angleterre et avec ses alliés en Europe. Ils n'en vinrent aux mesures extrêmes qu'après avoir réussi à envelopper l'infortunée princesse dans un complot dirigé contre la vie même d'Élisabeth.

Page 84 : 4. *Shret Seele Kampf.* Elle négligeait ses amusements accoutumés, recherchait la solitude et murmurait souvent toute seule de terribles paroles. On l'entendit prononcer cette sentence latine qui peignit bien ses anxiétés : *Aut fer aut feri; ne feriare, feri.* Elle aurait voulu qu'on la débarrassât, par un meurtre secret, de la responsabilité d'une exécution légale.

— 2. *Einen stummen Auftrag...* D'après la proposition d'Élisabeth, Walsingham et Davison adressèrent en commun à Paulet et à Drury une lettre (du 2 février 1587), où ils les sommèrent de faire périr clandestinement leur prisonnière. « Nous trouvons dans les paroles prononcées dernièrement par Sa Majesté qu'elle remarque en vous un défaut de soins et de zèle... pour n'avoir pas trouvé de vous-même, sans autre provocation, un moyen quelconque d'ôter la vie à cette reine... » Cette intention, Châteauneuf l'avait pénétrée, quand il écrivit à Henri, sous la date du 6 novembre 1586 : « Je ne voudrais pas assurer que la Royne fasse exécuter le jugement ; mais comme il sera donné, les ennemis de la Royne d'Esosse la pourront, quelque jour, prendre de telle humeur, que l'exécution s'en pourra ensuivre un matin, devant qu'on y ayt pensé, et puis on dira qu'elle est morte d'un catarre. »

Page 86 : 4. *Gewissen.* A la proposition abominable, faite au nom de la

reine Élisabeth, d'assassiner Marie, Paulet répondit avec indignation : « Dieu me préserve de faire un aussi pitoyable naufrage de ma conscience ou de laisser une aussi grande tache à ma postérité que de verser le sang sans autorisation de la loi et sans un acte public. J'espère que Sa Majesté, selon sa clémence, prendra en bonne part ma loyale réponse. »

Page 86 : 2. *Brecht den Stab, rompez la baguette.* Cet usage de rompre une baguette et d'en jeter les morceaux aux pieds du criminel, après lui avoir donné lecture du jugement qui le condamne, paraît être emprunté aux anciennes coutumes allemandes, et se trouve consacré dans le Code pénal de l'empereur Charles V (Carol., art. XCVI). Les uns voient dans cet acte le symbole de la rupture de tous les liens entre le condamné et la société civile; d'autres pensent, avec plus de raison, que le juge, en cassant la baguette, voulait indiquer par là que tout était consommé et qu'il ne restait plus aucun espoir de salut.

Page 94 : 4. *Ein Kenig.* Quelque temps après son avènement au trône Élisabeth dit à l'envoyé du duc de Savoie : « Qu'elle ferait connaître au monde qu'il y avait en Angleterre une femme qui agissait en homme, et n'était aidée ni par un connétable de Montmorency, comme le roi de France, ni par un évêque d'Arras, comme le roi d'Espagne. »

Page 102 : 4. Dès l'année 1572, à la sollicitation de Burleigh et de Leicester, le parlement avait adressé à la reine une demande tendante à faire périr Marie Stuart, sa vie étant devenue incompatible avec la sûreté de la reine et la tranquillité du royaume. Tout en repoussant cette demande, Élisabeth déclara formellement qu'elle était dès lors résolue à ne jamais rendre la liberté à la prisonnière.

— 2. *Den lothringischen Brüdern*, les Guises, les chefs du catholicisme. Claude de Lorraine, tige de cette famille illustre, avait six fils, tous beaux et ambitieux, et animés d'une haine invincible contre l'hérésie. Le plus célèbre d'entre eux, celui qui avait donné le plus d'éclat à leur nom, fut François, fils aîné de Claude, et un des plus grands capitaines de France. Les Guises que Schiller avait ici particulièrement en vue, étaient les deux fils de François, Henri, dit le Balafre, l'âme et le chef de l'expédition projetée contre l'Angleterre, et son frère Louis II, cardinal de Lorraine, tous deux assassinés en 1588, par les ordres de Henri III.

Page 104 : 4. Un nommé Savage, ancien officier de l'armée espagnole, passant par Reims, y vit ses coreligionnaires du séminaire. Le docteur William lui insinua qu'il pourrait rendre un service bien grand à la cause catholique, en tuant la reine Élisabeth : « Que la mort d'une princesse hérétique, ennemie de la religion, excommuniée par le pape, serait légitime... ce que confirmèrent d'autres docteurs du séminaire. » M. Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II.

— 2. *Ute*, déesse du malheur et de la fatalité.

— 3. Le mariage de Marie Stuart célébré, Henri II exigea que la nouvelle mariée prit le titre et les armes de reine de France, d'Écosse et d'Angleterre. Il ne prévoyait guère quelle terrible lutte il engageait par là entre sa bru et Élisabeth, qui en ressentit une de ces haines implacables qui ne s'éteignent que dans le sang.

Page 108 : 4. *Keinen Anwalt.* L'ambassadeur de France ayant demandé par une lettre pressante, adressée à Élisabeth, qu'on ne refusât pas à la reine d'Écosse le secours d'un conseil, on lui répondit : « Que ceux qui font et attendent cas semblables, sont par toutes loix civiles jugés indignes d'avoir conseil; partant, qu'elle (Élisabeth) pensoit, en cela, ne rien faire contre

la forme ordinaire du droit, en lui desnyant toute assistance. » On ne permit pas même à l'accusée de recourir à ses papiers pour préparer sa défense.

Page 108 : 2. Bloß zu stellen. Les sévérités, les rudesses étaient recommandées aux gardiens de Marie. Ceux qui voulaient tempérer ces ordres sauvages étaient vivement réprimandés.

Page 110 : 1. Woodstock. Accusée, non sans fondement, d'avoir pris part à la conspiration de 1554, contre sa sœur Marie, Élisabeth fut enfermée dans la Tour de Londres, puis reléguée à Woodstock dans le comté d'Oxford. Elle était pour sa sœur une aussi dangereuse prisonnière que le fut plus tard la reine d'Écosse pour elle-même, et il est à croire que le souvenir de sa propre captivité et les dangers auxquels l'avait exposée sa religion, ne furent pas sans quelque influence sur la conduite qu'elle tint, comme souveraine, contre sa nièce d'Écosse.

Page 112 : 1. Ängsten, forme populaire, pour ängstigen, se rencontre aussi dans Goethe.

— 2. Auswurf ihres Landes, rejetée, chassée de son pays.

— 3. Septen Willen. Henri VIII avait fait un testament, par lequel, à défaut de lignée de ses enfants (Édouard VI, Marie, Élisabeth), la couronne devait passer aux descendants de sa plus jeune sœur, Marie, duchesse de Suffolk, avant ceux de Marguerite, reine d'Écosse et mère de Marie Stuart.

— 4. Rien n'était plus capable d'irriter la reine d'Angleterre que la demande de régler par un acte positif le droit de succession à la couronne. Guidée par une politique d'intérêt personnel, elle était déterminée à ne jamais se prononcer entre les différents compétiteurs au trône et à ne donner d'espérance à aucun. Elle se montra toujours très-vivement choquée des démarches que le parlement fit dans cette affaire.

Page 114 : 1. Les ministres les plus habiles et les plus expérimentés ne furent pour Élisabeth que des instruments utiles. « En toute rencontre, elle rechercha les conseils et se réserva les décisions. Sa volonté, uniquement dirigée par le calcul ou par l'intérêt, fut quelquefois lente, souvent audacieuse, toujours souveraine. » M. Mignet.

Page 116 : 1. Den großen Weg gemacht, vous avez fait le grand voyage, c'est-à-dire, vous avez parcouru l'Europe.

Page 118 : 1. Walsingham n'était plus alors ambassadeur en France. La bulle à laquelle il est fait ici allusion, est, sans doute, la fameuse bulle d'excommunication, lancée par Pie V, la treizième année du règne d'Élisabeth, et renouvelée et expliquée, plus tard, par Grégoire XIII. Elle fut, dans ses conséquences, bien plus funeste à ceux même qu'elle devait seconder, qu'à Élisabeth et au parti protestant.

Page 122 : 1. Dans la correspondance de Marie, il y a une lettre admirable entre toutes par l'éloquence pathétique de ses plaintes et les nobles supplications de son désespoir. C'est celle que la captive adressa à sa cruelle ennemie, en 1582, lorsqu'elle eut perdu encore une fois le moyen et l'espoir d'être délivrée de sa prison (voir le Recueil de Labanoff, t. V, p. 318). Je suis porté à croire que Schiller avait en vue ici cette même lettre si noble et si touchante, où, après avoir retracé la longue histoire de ses maux, Marie, renonçant à toutes ses prétentions, ne demande que la permission de se retirer en quelque lieu hors du royaume pour pouvoir préparer son âme à Dieu.

Page 122 : 2. *Norüberzieht...*, et la terrible destinée humaine passer si près de ma tête. Comparez une métaphore semblable dans *Guillaume Tell* :

Waters Pfeil

Ging mir am Leben hart vorbei,

la flèche de mon père m'a passé très-près de la vie.

Page 130 : 1. *Verfchieben*. Dès l'année 1572, après le massacre de la Saint-Barthélemy, Élisabeth avait songé à se défaire mystérieusement de sa rivale. Elle avait envoyé, à cet effet, sir Henry Killegrew en Écosse, avec la mission secrète de concerter avec les comtes de Mar, régent du royaume, et de Morton, le meurtrier de Marie Stuart. Ils devaient obtenir du régent et de Morton que ceux-ci réclamassent la prisonnière, sans paraître y avoir été provoqués par Élisabeth, et qu'ils prissent des mesures pour l'expédier promptement et sûrement. Les deux comtes finirent par consentir à verser le sang de leur ancienne souveraine ; mais l'affaire échoua alors, parce que les conditions du marché parurent trop coûteuses et trop compromettantes à l'économe et hypocrite Élisabeth. Elle échoua une seconde fois devant la probité de sir Paulet.

Page 134 : 1. L'exemple de Davison, effrontément désavoué, aussitôt le fruit de son obéissance recueilli, prouve bien que sir Paulet pénétrait les intentions secrètes de sa cruelle maîtresse.

Page 144 : 1. *Zugebacht, destinée*. Avant que Marie fût unie à Darnley, plusieurs princes du continent avaient sollicité sa main. Mais un mariage pareil eût été trop contraire aux vues d'Élisabeth pour qu'elle n'y mit pas obstacle de toutes ses forces. Elle fit proposer à la reine d'Écosse d'épouser Robert Dudley, depuis comte de Leicester, son propre favori, et laissa entrevoir à sa cousine la succession d'Angleterre comme prix de ce mariage. « Lord Robert, dit-elle, est mon meilleur ami ; je l'aime comme un frère, et je n'aurais jamais épousé personne autre, si j'avais pu me résoudre à me marier. » Leicester écrivit lui-même à Marie Stuart des lettres remplies de soumission et de flatterie. Le mariage n'eut pas lieu, Élisabeth se refusant de déclarer sa cousine héritière légale de la couronne d'Angleterre, et celle-ci ne consentant à épouser un sujet d'Élisabeth qu'après avoir préalablement obtenu cette condition. Au fond, Marie n'avait jamais éprouvé pour Robert Dudley le moindre sentiment de tendresse : seulement dans les premiers temps de son règne, désirant entretenir de bons rapports avec Élisabeth, elle avait écrit au favori quelques lettres remplies de témoignages d'une aimable confiance.

Page 146 : 1. *Tauscht mich... der Preis*. Ces mots complètent la phrase commencée par : *Nachdem ich... geopfert*, et coupée par l'exclamation : *Die Sprache... helle!*

Page 148 : 1. *Wen Salbet's Schloss*. De la garde douce et complaisante du comte de Shrewsbury, qui était resté plus de quinze ans auprès d'elle, Marie passa, le 25 août 1584, sous la surveillance assez sévère de sir Ralph Sadler et de Sommers, et fut conduite au cœur même de l'hiver du manoir de Wingfield au château sombre et inhabitable de Tutbury. Aux incommodités de ce lieu s'ajoutèrent les rigueurs de la captivité, lorsqu'elle fut placée, au commencement de mai 1585, sous la garde d'Amias Paulet, puritain austère, incapable de condescendance comme de pitié pour sa prisonnière. Impliquée dans la conjuration de Babington, Marie fut enfin transportée à Fotheringay, au commencement d'octobre 1586, pour y être jugée.

Page 152 : 1. Le duc accusé et convaincu de haute trahison, montra au moment suprême une simplicité noble et une intrépide fermeté. Il mourut, dit M. Mignet, avec plus de courage qu'il n'en avait mis à conspirer.

Page 156 : 1. Gestürzt..., *bien que leurs chefs soient tombés* Norfolk, le chef de l'illustre famille des Howard, les Montmorency de l'Angleterre, avait eu la tête tranchée, comme nous l'avons dit plus haut. Voir une note, acte I, sc. 1. Son fils, le comte d'Arundel, condamné comme papiste et comme traître, en 1584, mourut dans sa prison d'une mort cachée. Deux frères Percy, comtes de Northumberland, partagèrent le même sort; l'aîné avait été exécuté pour crime de rébellion, la même année que Norfolk; l'autre, enfermé avec le comte d'Arundel, se tua, à ce que l'on croit, dans son cachot.

Page 158 : 1. Dein.... Selbst, *ton aimable toi-même, votre personne si aimable*. Parmi les prétendants à la main d'Élisabeth, dans les premières années de son règne, Robert Dudley, comte de Leicester, était un des plus favorisés, quoique les plus sages conseillers de la reine, qui connaissaient les vices du comte, blâmassent un choix si peu digne d'elle. On peut croire que la passion d'Élisabeth pour son favori lui fit soutenir une longue lutte contre sa raison.

Page 160 : 1. Leicht wurde es ihr..., *il lui fut aisé de vivre, c'est-à-dire, s'affranchissant de toute contrainte, et se mettant au-dessus du jugement des hommes, elle a pu mener une vie aisée et joyeuse*. « Trop Lorraine de sang et d'éducation pour n'être pas pétrie de ruse, elle aurait pu être homme d'État comme Élisabeth, si elle n'eût été plus femme que princesse. » Dargaud, *Vie de Marie Stuart*.

— 2. Hätt ich doch auch... kennen, *moi aussi, j'aurais certes pu avoir des prétentions*. Nous avons déjà vu plusieurs exemples de doch intercalé dans une phrase affirmative quant au fond, mais exclamative par sa forme, et fortifiant l'assertion comme par un appel à la conscience de celui à qui l'on parle; souvent il s'y joint une nuance d'ironie. Act. I, 2 :

Weiß ich doch,
Was Englands Königin wagen darf zu thun!

Sc. 7 : Kenn' ich sie (Englands Gehege) doch kaum!

Act. II, 2 : Hat die Königin doch Nichts
Vorauß vor dem gemeinen Bürgerweibe.

— 3. Die Jugend und das Alter. « Si j'osais hasarder un avis, disait un jour White à Cécil, ce serait que peu de visiteurs eussent accès auprès de cette princesse ou conférassent avec elle. Car, indépendamment de ce qu'elle est belle, elle a une grâce charmante, un séduisant langage écossais et un esprit piquant, mêlé de douceur. Sa renommée peut engager quelques personnes à la relever, et la gloire peut en entraîner d'autres à risquer beaucoup pour l'amour d'elle. »

Page 162 : 2. Schilderungen liigen, *les portraits mentent*. Voici quelques vers que du Bellay nous a laissés sur elle :

Toi qui as veu l'excellence de celle
Qui rend le ciel sur l'Escosse envieux,
Dis hardiment, Contentez-vous, mes yeux,
Vous ne verrez jamais chose plus belle

Et ailleurs :

En vostre esprit le ciel s'est surmonté,
Nature et l'art ont en vostre beauté
Mis tout le beau dont la beauté s'assemble.

Page 162 : 2. Rien ne flattait tant la vanité d'Élisabeth que d'entendre citer dans sa personne quelque avantage, quelque petite supériorité sur la reine d'Écosse. Un jour que Melvil, l'ambassadeur de Marie, alors encore assise sur le trône d'Écosse, lui disait que son teint était plus blanc que celui de sa maîtresse, qu'elle jouait mieux du clavecin, et qu'elle dansait avec plus de noblesse, elle fut si ravie de cette flatterie qu'elle manifesta un grand désir de voir Marie Stuart et affecta une extrême tendresse pour elle.

— 3. *Sich so viel gewußt...*, puisqu'elle a toujours tant tiré vanité, qu'elle s'est tant enorgueillie de son mariage. *Comp. Don Carlos* : *Was ist nicht sichtbar, wie viel er sich mit der Eroberung wußte?*

Page 166 : 1. *Im Mangel*. Élisabeth ne suppléait que très-chichement aux faibles ressources de sa captive. Tout ce qui n'était pas dépense de bouche était aux frais de la reine d'Écosse.

Page 168 : 1. Les strophes qui suivent, si pleines de suavité et d'harmonie, sont composées dans le mètre dactylique avec quelques trochées entremêlés, et peignent admirablement l'enthousiasme de Marie et les sentiments d'espérance et de bonheur qui agitent le cœur de la pauvre prisonnière, rendue un instant à une liberté trompeuse. En divers endroits de ses drames, Schiller a fait un usage heureux de l'élément lyrique. Qu'on se rappelle seulement la charmante ouverture de *Guillaume Tell*, la première scène du quatrième acte dans *Jeanne d'Arc*, et tant d'autres endroits où la parole cadencée se transforme, pour ainsi dire, en musique ou devient une peinture expressive.

Page 170 : 1. *Mein Jugenland*. Ces vers rappellent les adieux si connus que Marie fit à la France, en partant :

Adieu, plaisant pays de France !
O ma patrie,
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance ;
Adieu, France, adieu nos beaux jours, etc.

— 2. *Schwärmen, extravagner*. Le désir de la liberté remplissait vers la fin de sa captivité toute l'âme de Marie, et s'en échappait à tout instant : « Ma liberté, écrivit-elle à Burleigh, en 1585, est aujourd'hui la seule chose en ce monde qui me peut contenter en esprit et en corps, sentant l'un et l'autre si affligés par ma prison de dix-sept ans qu'il n'est en ma puissance de la supporter plus longuement. »

Page 172 : 1. *Ah, auf das muthige... schwingen!* Ah! que ne puis-je m'élancer sur un coursier ardent! Cet exemple, d'un simple infinitif, précédé d'une exclamation, pour exprimer un vif sentiment de bonheur ou un ardent désir, je l'ai déjà ailleurs rapproché de ces vers de Sophocle :

Ἦ γύστατον φρόνημα· ψεύ, τὸ καὶ λαβεῖν
Πρόσθεγμα τοιοῦτ' ἀνδρὸς ἐν χρόνῳ μακρῷ.

Toute sa vie, Marie avait aimé avec passion les exercices du corps, les courses à cheval, la chasse, la danse. Paul de Foix, dans une lettre à Catherine de Médicis, écrivit d'elle en 1565 : « Le dit Roullard vous

dira la gracieuse et aysée vie de la dicte dame (Marie Stuart), employant tous les matins à la chasse, et le soir aux dances et masques. » « Son goust fust de tout temps aux vesneries, » dit encore Chastelard. Et Dargaud : « Elle montait à cheval mieux qu'une amazone. Elle n'avait dans ses écuries que des chevaux turcs, barbes et genêts d'Espagne. Elle dédaignait la selle et la planchette de velours, et elle fut une des premières à la cour de France qui eût osé mettre la jambe sur l'arçon, ce qui donne plus de grâce, l'air plus hardi et plus fier. »

Page 186 : 1. Der Tudor. On doit se rappeler que Marie descendait de Henri VIII par Marguerite, sa grand'mère et sœur aînée de ce prince. Voir une note, Act. I, Sc. 5.

Page 188 : 1. Damals, alors que je cherchais. A peine arrivée en Angleterre, Marie avait sollicité la permission de voir Elisabeth et de l'embrasser en sœur qui invoque la protection d'une sœur. Elle continua longtemps cet appel par des lettres toujours plus pressantes, sans qu'elle obtint jamais d'Elisabeth autre chose qu'un silence dédaigneux.

Page 192 : 1. Draußen ist Eure Freundschaft, vos amis sont à l'étranger. Freundschaft pris dans un sens collectif, pour Freunde, comme dans *Guillaume Tell* :

Jetzt gehe jeter
zu seiner Freundschaft und Genossame.

Page 198 : 1. König, et non Königin. On sent facilement que le terme général, celui qui fait abstraction du sexe, pour ne faire ressortir que l'idée de monarque, donne à la pensée plus de force et de noblesse. Nous citerons ici sur cette scène souvent critiquée le jugement qu'en porte M^{me} de Staël : « Cette scène est singulièrement belle, par cela même que la fureur fait dépasser aux deux reines les bornes de leur dignité naturelle. Elles ne sont plus que des femmes, deux rivales de figure, bien plus que de puissance ; il n'y a plus de souveraine, il n'y a plus de prisonnière : et bien que l'une puisse envoyer l'autre à l'échafaud, la plus belle des deux... jouit encore du plaisir d'humilier la toute-puissante Elisabeth aux yeux de l'amant, qui leur est si cher à toutes deux. »

Page 206 : 1. Tyburn ou Tyburn-Tree, aujourd'hui compris dans Londres à l'extrémité ouest de la ville, est le lieu où autrefois on exécutait les condamnés ordinaires, où on les appliquait aussi à la torture, tandis que l'exécution des seigneurs se faisait à Tower-Hill, grande place devant la Tour de Londres.

Page 208 : 1. Nur die Wuth zu wecken ? pour n'exciter que la fureur ? Les Mémoires et les récits des auteurs contemporains sont unanimes pour attester la puissance irrésistible qu'exerçaient les traits et les manières de Marie sur tous ceux qui l'approchaient. « Son attitude, dit Dargaud, son sourire, ses regards soulevaient des passions insensées. C'étaient là ses philtres... Elle paraissait, et les poitrines les plus froides étaient embrasées... » Schiller, combinant toujours la tradition et l'inspiration, et profitant avec une attention particulière des moindres traits que lui fournissait l'histoire, me semble avoir tracé le caractère de Mortimer d'après un souvenir de Chastelard, jeune gentilhomme du Dauphiné, qui, ayant accompagné Marie en Écosse, fut épris d'une folle passion pour cette princesse et se porta à des extravagances qui le conduisirent à l'échafaud. Voir Brantôme, *Vie de Marie Stuart*, t. V, p. 122-125.

Page 210 : 1. En d'autres termes : Ist doch des Lebens Genuß des Tascins

höchste Gut! *La vie n'est-elle pas le bien le plus précieux de la vie (de l'existence)? Insensé est celui qui la prodigue en vain! Je veux d'abord (avant de mourir) goûter ses biens les plus doux, ses plaisirs les plus enivrants* (litt. : *reposer sur son sein le plus chaud*).

Page 214 : 4. *Soupage*. Parmi les complices de Babington, il y avait un nommé John Savage, catholique anglais, pris et exécuté avec le chef du complot, cinq mois avant que Marie fût mise à mort. C'est à lui, sans doute, que Schiller a voulu faire allusion ici. Peu de jours avant son arrestation, Babington ayant eu lieu de craindre que leur complot ne fût découvert, demanda à Savage ce qu'il fallait faire. « Rien autre, répondit celui-ci, que de tuer la reine sur-le-champ. » — Très-bien, lui dit Babington, alors allez demain à la cour et faites le coup. » Voir plus haut, p. 104, note 1.

Page 216 : 4. *Der Barnabit*, de l'ordre des religieux qu'on nomme Clercs Réguliers de la congrégation de St.-Paul. Ce fut en 1533 qu'ils furent établis par les bulles du pape Clément VII. On les appelle Barnabites, du nom de l'église de St.-Barnabé, à Milan.

Page 218 : 4. *Je tenterai un dernier effort pour la sauver, et si je ne le puis, je mourrai sur son cercueil* (litt. : *je me ferai une couche sur son cercueil*). La régularité grammaticale est ici un peu sacrifiée à la concision de la pensée. Ainsi, la négative, *wo nicht*, doit s'entendre du résultat, et non pas de l'action elle-même, exprimée dans la phrase positive; et l'infinif *betten*, dépend d'un terme sous-entendu tel que : *so ist mein Entschluß*.

Page 224 : 4. Le privilège des ambassadeurs *ne protège point ceux qui se sont rendus coupables de haute trahison*. Un jeune homme, assez mal famé, nommé Stafford, frère de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, n'ayant pu obtenir de Châteauneuf de L'Aubespine cent écus qu'il avait demandés pour payer des dettes et s'enfuir sur le continent, accusa celui-ci d'avoir voulu susciter une conspiration contre la vie d'Élisabeth, afin de sauver la reine d'Écosse. Le gouvernement feignit d'ajouter foi à cette accusation et affecta la plus vive indignation. Destrappes, attaché à l'ambassade, fut jeté en prison, les dépêches de Châteauneuf furent interceptées, et lui-même fut cité devant le conseil d'Élisabeth et accusé de criminelles machinations envers elle. Le but de cette comédie n'était autre que de rendre suspectes les représentations que faisait alors la cour de France contre la pensée de donner suite à l'arrêt qui condamnait Marie.

Page 230 : 4. *Ce serait vous qui auriez conduit la reine à Fotheringay? Mais non, ce n'est pas vous; c'est la reine qui a été assez bonne pour vous y conduire*. Allusion ironique aux sentiments secrets de Leicester pour la reine d'Écosse.

Page 236 : 4. *Schwert Guds heraus*, tirez-vous d'affaire par des serments, en protestant de votre innocence. Même syllepse dans : *sich herausarbeiten*, se tirer d'embarras à force de travail; *sich herauslügen*, se tirer d'une affaire par des mensonges, etc.

Page 244 : 4. *Verbiet'*, abréviation vicieuse pour *verbietet*. Schiller pouvait dire *verbiet*, comme il a dit ailleurs : *Die Welt gebet es*. Dans le style familier on trouve bien *reit'* pour *reitet*, *fürcht'* pour *fürchtet* (*Guill. Tell*, act. I, sc. 4), *schreit'* pour *schreit*, etc. Lessing, dans une fable, a mis *fürchte* pour *fürchtete*.

Page 260 : 4. *Dabei bleib' es*, litt. : *que cela en reste là* (c'est une chose décidée). On sait que ce furent les comtes de Shrewsbury, grand maréchal d'Angleterre, et de Kent qui assistèrent au supplice de Marie Stuart.

Page 264 : 1. Es gehen Mörder. Ces mots dépendent encore de : Der Schrecken geht durch London, la terreur est dans Londres, on dit que des meurtriers....

Page 268 : 4. Cette fermentation parmi le peuple anglais, ces émeutes de la populace de Londres, étaient l'œuvre d'Élisabeth. Elle ne rêvait qu'aux moyens de se débarrasser de sa rivale sans être exposée à de grands reproches. Elle voulait surtout se donner l'air de n'avoir cédé qu'aux sollicitations pressantes de son parlement et de son peuple en forçant sa propre inclination. S'enveloppant de scrupules et d'hypocrisie, elle parlait de son affection pour sa bonne sœur d'Écosse, et ajournait indéfiniment la passion populaire, afin de l'animer davantage. Voir Robertson, *Histoire d'Écosse*, VII.

Page 270 : 4. Erkenn' ich. Châteauneuf, *Lettre à Henri III* : « Elle nous dit qu'elle a esté contraincte de venir à la résolution qui a esté prinse, pource qu'il luy est du tout impossible de saulver sa vye et conserver celle de ladite royne (d'Écosse). » Et dans une autre audience, Hatton et Walsingham repétèrent : « Que le salut de l'une était la perte de l'autre. »

Page 276 : 4. Meeren. L'*Armada* prit la mer sur la fin de mai 1588, environ quinze mois après la mort de Marie Stuart.

Page 278 : 4. Festsen Fieberzug. « Le 1^{er} février (1587), le secrétaire Davison, qu'elle (Élisabeth) avait fait prévenir, se présenta chez elle à dix heures du matin avec le warrant d'exécution qu'avait rédigé d'avance Burleigh. Elle le prit de ses mains, le lut, demanda une plume et le signa résolument, prescrivant à Davison d'y faire apposer le sceau de l'État par le chancelier. » M. Mignet.

Page 280 : 4. Stehenden Fußes, (*ped tenant*) *sur-le-champ* (en latin : *e vestigio*). Comparez les idiotismes : Auf freien Fuß setzen, *mettre en liberté* ; auf Freiers Füßen gehen, *avoir le dessein de se marier*.

Page 284 : 1. Ich will, ... daß ich... will Ruhe haben. Cette répétition du verbe *je veux*, tout illogique qu'elle est dans cet ordre de mots, caractérise cependant très-bien l'irritation de la femme impatientée par une contradiction à laquelle elle veut couper court par la formule d'autorité qu'elle répète avec une sorte d'affectation.

— 2. C'était une des habitudes d'Élisabeth, quand elle se voyait contrariée dans ses desseins, de frapper le sol du pied, de parler avec de grands éclats de voix, de se livrer, même en présence des ambassadeurs des puissances étrangères, à des emportements indignes d'une femme et d'une reine.

Page 296 : 4. Von den theuren Freunden, de Préau, son aumônier, dont on l'avait séparée, et du roi de France.

Page 304 : 4. Voll Menschen. Environ deux cents gentlemen et habitants du voisinage avaient été admis à ce spectacle. La salle était gardée par les soldats de Paulet.

Page 306 : 1. Wohlthätig, heilend. Comparez Euripide, *Hippolyte* :

Καὶ μοι θάνατος παιᾶν ἔλθοι.

Et Eschyle : ὦ θάνατε παιᾶν, μή μ' ἀτιμάσης μολεῖν.
Μόνος γὰρ εἶ τῶ τῶν ἀνηκέστων κακῶν.
Ἰατρός.

Page 306 : 2. Daß mein Nachruhm..., *J'ai le bonheur inespéré de voir que ma réputation auprès de la postérité n'est pas entièrement à la discrétion de mes ennemis*. Marie avait par-dessus tout redouté une fin qui, couverte

d'obscurité, aurait pu laisser dans l'incertitude les véritables dispositions de son âme. Pressentant le sort qui la menaçait, elle avait écrit dès le 19 décembre 1586 à la reine d'Angleterre une dernière lettre, où elle lui demandait de permettre à ses serviteurs d'assister à sa mort pour qu'ils rendissent témoignage de sa foi et de son obéissance envers l'Église catholique, et de leur laisser emporter secrètement son corps.

Page 306 : 3. *Riß*. On l'avait séparé de Marie à l'époque où celle-ci fut conduite à Fotheringay ; et ce n'est qu'au dernier moment qu'il lui fut permis de dire adieu à sa maîtresse chérie. En l'apercevant prosterné à terre et fondant en larmes, Marie lui dit : « Courage, mon fidèle ami, apprends de moi à te résigner. »

Page 308 : 1. *Den katholischen König*. Elle avait transmis au roi Philippe II ses droits à la succession d'Élisabeth, dans le cas où son propre fils ne reviendrait pas à la vraie croyance.

— 2. *Anempfohlen*. Rien n'était touchant comme la sollicitude avec laquelle Marie, dans les derniers mois de sa vie, se préoccupait du sort de ses serviteurs. « Je vous recommande, écrivait-elle à l'archevêque de Glasgow, mes pauvres serviteurs, tant souvent recommandés ; derechef je vous les recommande au nom de Dieu. Ils ont tout perdu, me perdant. Dites leur adieu de ma part, et les consolez par charité. » Elle fit la même recommandation au duc de Guise et au roi de France, dans les termes les plus pressants ; elle conjurait Élisabeth de leur permettre de se retirer librement et de les laisser jouir « des petites commodités » qu'elle leur avait léguées dans son testament.

Page 310 : 1. *Gehört Euch*. Cette volonté ne fut pas respectée. Les deux commissaires d'Élisabeth ordonnèrent de brûler les vêtements de Marie et tout ce qu'elle avait eu sur elle à ses derniers moments, la croix d'or, les chapelets, le crucifix, etc.

Page 316 : 1. *Die sieben Weihen*, c'est-à-dire, quatre ordres mineurs et trois ordres majeurs. Cette fiction du poète, qui fait de Melvil un prêtre, s'explique par cette circonstance que le culte catholique en Angleterre était alors opprimé par des lois barbares, et les prêtres bannis de tout le royaume. Aussi Marie, se croyant près de mourir, et toujours privée de son chapelain, avait-elle écrit au pape dès le 23 novembre 1586, pour lui demander son absolution, sa bénédiction et ses prières.

Page 318 : 1. *Den Apostel, l'apôtre St. Pierre* (voir Actes des Apôtres, XII).

Page 324 : 1. *So geschehe dir*. St. Matthieu, IX, 29 : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. »

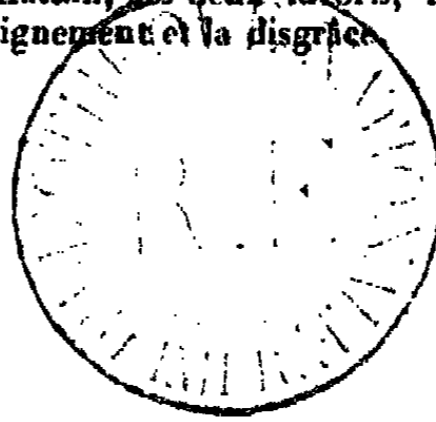
Page 328 : 1. *Ruhen soll*. Adressant ses derniers vœux à la reine d'Angleterre, Marie lui demanda de permettre, comme il ne lui était pas loisible d'espérer une sépulture en Angleterre selon les solennités catholiques ..., que son corps fût porté par ses domestiques en quelque terre sainte pour y être enterré, et surtout en France, « afin, disait-elle, que ce pauvre corps qui n'a jamais eu de repos tant qu'il a été joint à mon âme, le puisse finalement rencontrer alors qu'il en sera séparé. »

Page 334 : 1. *Ce toit ne précipite-t-il pas son poids sur moi ?* Une idée semblable est exprimée dans ce vers de *Guillaume Tell*, où le héros de la pièce parlant au Parricide dit :

*Wenn sie (die Brücke) nicht einbricht unter Eurer Schuld.
Si le pont ne se rompt pas sous le poids de votre crime.*

Page 336 : 4. Des Dechanten, Flechter, doyen de Peterborough, qui quoique repoussé par Marie, s'obstinait à lire la prière des morts selon le rituel anglican, tandis que la reine récitait en latin les psaumes de la pénitence et de la miséricorde.

Page 340 : 4. Zu beweinem. En effet, les larmes, les sanglots, l'appareil d'un grand deuil, tout fut employé pour donner à ces regrets affectés un air de réalité, et pour dernier acte de cette comédie, Elisabeth entreprit de persuader au monde que c'était à son insu et contre sa volonté que Marie avait été mise à mort. Elle fit arrêter Davison, qui fut enfermé à la Tour et traduit en justice. Elle chassa de sa présence son vieux serviteur Burleigh et le maltraita au point qu'il lui offrit en tremblant la résignation de tous ses emplois; Leicester et Hatton, ses deux favoris, furent eux-mêmes tenus un moment dans l'éloignement et la disgrâce.



Q